Revue d'Histoire Littéraire de la France

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1957
57e ANNÉE - No 4

LA PLACE DANS L'ŒUVRE DE MONTESQUIEU DE L'« ESSAI TOUCHANT LES LOIS NATURELLES »

L'édition des *Œuvres complètes de Montesquieu*, publiée sous la direction de M. André Masson, et dont le troisième et dernier volume a paru en 1955, offre à qui désire bien connaître cet écrivain non seulement des textes soigneusement établis, accompagnés de préfaces et d'introductions qui les commentent et les éclairent, mais aussi des inédits riches en enseignements. Parmi eux, on doit, je crois, faire une place spéciale à un opuscule, demeuré à peu près inconnu jusqu'à présent, l'*Essai touchant les loix naturelles et la distinction du juste et de l'injuste* [1]. Il est reproduit d'après une copie conservée aux Archives de la ville de Bordeaux et prise, en 1877, sur un des manuscrits de la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg, par les soins de Jules-Auguste Hovyn de Tranchère. Je voudrais en souligner l'intérêt, en essayant d'en supputer la date et d'en déterminer la portée.

Son authenticité n'est point douteuse : l'on y reconnaît d'un bout à l'autre les idées de Montesquieu et son style. Mais s'agit-il là d'une production de sa jeunesse, ou déjà de sa maturité ? Si l'original demeuré en Russie redevenait un jour accessible et s'il se révélait de la main de l'auteur, on pourrait peut-être, en le comparant à d'autres autographes de dates diverses, ceux notamment de la correspondance, tirer de l'écriture des indices utiles. Mais cet original risque fort d'être une copie exécutée par un des secrétaires dont Montesquieu, affligé de bonne heure d'une vue mauvaise, a si largement utilisé les services. L'éditeur signale bien une particularité curieuse. A la suite de l'*Essai* figure, dans la copie de Bordeaux, la note que voici : « Le manuscrit se termine par différents extraits des *Lettres Persanes*, entre autres des lettres II, XII, XIII et XIV. » Mais si ce rapprochement, dû, selon toute vraisemblance à Montesquieu lui-même [2], laisse supposer entre l'*Essai* et les *Lettres Persanes* un lien sur la nature duquel

1. L'Essai occupe les pages 179 à 199 du tome III des *Œuvres complètes*, éditions Nagel, Paris, 1955.

2. Si le manuscrit de Saint-Pétersbourg est de la main de Montesquieu, la question ne se pose point. S'il est, comme je le crois plus probable, de celle d'un secrétaire, on ne peut guère supposer que celui-ci ait, de sa propre initiative et sans y être invité par Montesquieu lui-même, été chercher dans les *Lettres Persanes* des passages qu'il aurait mis à la suite de sa copie de l'*Essai*.

j'aurai à revenir, il n'apporte pas de lumières sur le rapport chronologique existant entre les deux ouvrages. Faute de mieux, reste à voir si la confrontation de l'opuscule en question avec les autres écrits de Montesquieu où sont traités les mêmes problèmes ne serait pas de quelque ressource.

L'objet de cet *Essai* est de prouver, par une démonstration rationnelle, qu'il y a « une différence réelle entre le bien et le mal, le juste et l'injuste, la vertu et le vice », différence qui procède de l'existence de lois naturelles : tout ce qui leur est conforme est bon et juste, et ce qui leur est contraire, injuste ou mauvais ; la vertu est une disposition à pratiquer ce qu'elles ordonnent, le vice consiste dans l'habitude de faire ce qu'elles défendent [1].

La base et le point de départ de la démonstration est l'existence d'un Dieu sage, bon et tout puissant, attestée, considère Montesquieu, par la contemplation de l'univers. S'il n'est « rien de plus sage que la manière dont le monde est conduit et gouverné, rien de plus beau que l'arrangement et la liaison des différentes parties qui le composent », Dieu n'a pas dû laisser à l'abandon l'homme, pour qu'il vive « dans le désordre et le dérèglement ». On est ainsi amené à penser légitimement que la Divinité a prévu des lois destinées à régler nos actions et notre conduite, afin d'éviter l'abus que nous pourrions faire de nos qualités mêmes et les excès dangereux auxquels nous porteraient nos passions, si elles n'étaient « dirigées vers leurs objets véritables ». Et, sans doute, en nous donnant la raison, a-t-elle entendu nous donner par là le moyen de découvrir sa volonté en ce qui nous concerne, c'est-à-dire les lois auxquelles, dans notre propre intérêt, elle voulait que nous obéissions [2].

Quelles sont donc ces lois ? On serait d'abord tenté de les reconnaître dans les maximes de morale « qui sont communes à tous les hommes dans tous les lieux et dans tous les temps » et dont ce caractère universel semble affirmer la vérité. Cependant ces maximes sont sujettes à des exceptions et ne sont en fait pas toujours et partout mises en pratique : dans l'antiquité, des sociétés entières les ont parfois contredites ; de nos jours encore, les sauvages ignorent certaines d'entre elles. La condition nécessaire pour faire accepter de telles maximes sans conteste serait de les rattacher à un principe général lui-même incontestable. Ce principe, Montesquieu le trouve dans la sagesse et la bonté divine : « Un législateur aussi sage, aussi bon et aussi désintéressé que l'est Dieu ne peut se proposer d'autre but que le bonheur et la conservation des hommes ». Dès lors, toute maxime qui tendra à diriger nos actes en vue de cette fin aura, dit-il, droit d'être tenue pour une loi naturelle [3].

Ces maximes sont de trois sortes. Les unes « nous regardent nous-

1. *Essai.* p. 179.
2. *Ibid.*, pp. 180-183.
3. *Essai*, pp. 183-188.

mêmes » et nous recommandent, comme les moyens propres à nous mener au bonheur, dans l'ordre physique, la sobriété et la tempérance, dans l'ordre moral, la prudence et la sagesse. D'autres, « qui se rapportent à Dieu », nous dictent notre attitude envers lui : nous devons l'admirer, en tant que modèle de la perfection absolue, nous incitant à nous perfectionner nous-mêmes pour accroître notre bonheur ; lui vouer de l'amour et de la reconnaissance, en tant qu'être bienfaisant qui contribue à ce bonheur ; le craindre et lui obéir, comme à un maître qui peut, par des malheurs, châtier nos désobéissances ; le prier, en lui demandant, selon les cas, de nous délivrer de la misère, ou de nous maintenir dans la prospérité. D'autres encore « se rapportent au prochain » et règlent la manière dont il faut se comporter à son égard : vivre en paix avec lui, pour assurer notre conservation, « incompatible avec la guerre » ; l'aimer et le servir à l'occasion, pour être aimés et secourus de lui « dans nos nécessités » ; ne pas oublier qu'il est notre égal naturellement et en user toujours avec lui ainsi que nous désirons qu'il en use avec nous, afin, par « cette espèce d'équilibre », de faire reposer nos rapports avec les autres hommes sur « les idées de justice et d'équité » [1].

Montesquieu insiste sur l'utilité de ces maximes pour l'humanité tout entière. Faire du bien à autrui, c'est en définitive, remarque-t-il, s'en faire à soi-même par la réciprocité qui s'ensuit. Il est persuadé que, si chacun observe cette règle, la terre deviendra « un paradis, où ses habitants nageront dans le plaisir et dans la joie ». Inversement, l'inobservation de ces mêmes maximes est la source d'une foule de maux : elle fait régner l'insécurité, la violence, la cruauté et la misère [2].

De ce raisonnement, l'écrivain tire la conclusion logique. Puisque Dieu veut le bonheur et la conservation des hommes, « s'il est vrai, comme on l'a déjà prouvé, que [cette conservation] dépend de leur manière de vivre ; que, par conséquent, il s'intéresse dans leur conduite et qu'il ne veut pas qu'ils en soient les maîtres absolus ; si Dieu les a faits d'une telle nature qu'ils ne sauroient subsister sans la tempérance ; s'il les a mis dans une telle situation que les uns ne pourroient faire de mal aux autres sans ressentir un fâcheux contrecoup ; s'il a joint d'une manière inséparable le bonheur du genre humain avec la vertu ; ne nous marque-t-il pas sa volonté, et quelle doit être la règle de notre vie ? » Ainsi toutes ces maximes sont « autant de loix qui nous obligent ». Dieu, en nous les imposant, se propose sans doute notre plus grand bonheur, et il convient de craindre, en les violant, de nous attirer de sa toute-puissance une punition pleinement méritée [3].

La démonstration est complète et pourrait suffire. Montesquieu

1. *Essai*, pp. 188-190.
2. *Ibid.*, pp. 190-192.
3. *Ibid.*, pp. 192-194.

estime pourtant devoir la renforcer par deux autres. La première consiste à partir de cette constatation que Dieu a visiblement créé l'homme « pour être en société avec ses semblables ». C'est seulement dans la société que ses talents naturels se développent, qu'il jouit d'une pleine sécurité, qu'il profite de l'adresse et de l'industrie d'autrui, qu'il polit et adoucit ses mœurs. Or, une société, pour durer, suppose des lois, — les mêmes d'ailleurs toujours — « qui en soient comme la base et le fondement. Dieu veut donc que les hommes observent toutes ces lois, sans lesquelles il ne se peut faire que la Société subsiste ». Et « toute loi, sans laquelle elle ne sçauroit subsister devient par celà même une loi divine » [1].

La troisième et dernière démonstration est tirée de la manière dont la nature a fait l'homme. Cette manière est telle « que nous sommes portés machinalement à de certaines actions ». Les diverses parties de notre corps « prennent d'elles-mêmes, sans que l'esprit y ait part, la posture et le mouvement nécessaire pour l'acquisition du bien ou la fuite du mal qui se présente ». Une tendresse particulière oblige les pères et les mères à prendre soin de leurs enfants. Nous partageons spontanément la souffrance de nos semblables, et « nous sommes tous liés ensemble par une merveilleuse sympathie, qui fait que naturellement et sans dessein, nous communiquons aux autres la même passion qui nous agite. Ce sont là, déclare Montesquieu, des effets admirables de la sagesse de Dieu, qui nous a faits les uns pour les autres, et qui, pour suppléer à la lenteur du raisonnement, a voulu nous conduire tout d'un coup à notre devoir. On pourroit appeler cela la Religion de l'instinct ». Toutefois cet instinct ne joue vraiment son rôle que chez ceux de qui des habitudes contraires n'ont pas « gâté le tempérament ». A l'égard de ceux qui « par une mauvaise éducation, ont dépouillé toute sorte d'humanité », il faut recourir à la voie du raisonnement, qui est utilisée dans les deux démonstrations précédentes [2].

M. Xavier Védère, archiviste de la ville de Bordeaux, à qui l'on doit la découverte de cet *Essai* et qui en a rédigé, pour l'édition André Masson, l'introduction et les notes, suppose qu'il était destiné « au grand ouvrage que Montesquieu préparait sur les devoirs de l'homme » [3], et dont le *Traité des devoirs* représenterait une esquisse. Il ne se prononce point nettement sur la date à laquelle cet opuscule a pu être composé, mais il semble le considérer comme postérieur au *Traité des Devoirs*, qui est de 1725, et à la suite duquel il le place au tome III des *Œuvres complètes*, peut-être même à la conception de *L'Esprit des lois*, c'est-à-dire à 1727-1728, car il remarque : « Le peu d'étendue donné par Montesquieu au chapitre II de *L'Esprit des lois* laissait croire qu'il s'était désintéressé de la question abstraite des lois natu-

1. *Essai*, pp. 195-198.
2. *Ibid.*, pp. 198-199.
3. *Ibid.*, p. 175.

relles. Ce nouvel *Essai* montre qu'il n'en est rien et apporte au chapitre II les développements qui lui manquaient » [1]. Ces hypothèses concordent-elles avec les remarques qui se présentent à l'esprit, quand on compare attentivement l'*Essai* à *L'Esprit des lois*, au *Traité des devoirs*, et, bien entendu, aux *Lettres Persanes*, puisque l'auteur lui-même paraît inviter à faire cette dernière comparaison ?

Entre l'*Essai touchant les loix naturelles* et *L'Esprit des lois* il existe sans doute quelques ressemblances. Ici et là, pour montrer combien il serait surprenant que l'homme n'eût pas ses lois, Montesquieu fait appel au même raisonnement : « Toutes les créatures, écrit-il dans l'*Essai*, ont leur fin et leur destination ; l'homme seul seroit-il excepté pour ne suivre que son caprice [2] ? » Et dans *L'Esprit des lois* : « Tous les êtres ont leurs lois, la Divinité a ses lois, le monde matériel a ses lois, les intelligences supérieures à l'homme ont leurs lois, l'homme a ses lois » [3]. De part et d'autre il trace un bref tableau de la faiblesse de l'homme primitif, vivant seul dans la nature, et de la timidité résultant en lui du sentiment de cette faiblesse [4]. Il reconnaît encore, dans l'*Essai*, que les maximes de morale n'ont pas l'évidence des vérités géométriques et se prêtent dès lors, au contraire de ces dernières, à être contestées : « ... Il n'en est pas tout à fait de cette maxime : il faut tenir ce qu'on a promis, comme de cette vérité géométrique : le tout est plus grand que sa partie. On ne sauroit nier celle-ci, sans renverser les idées de tout et de partie, et sans s'impliquer dans une contradiction... au lieu qu'en niant qu'il faille tenir sa promesse, on ne tombe dans aucune contradiction » [5]. Constatation assez voisine, quoique différente dans les termes, de cette affirmation de *L'Esprit des lois* : « ... Il s'en faut bien que le monde intelligent soit aussi bien gouverné que le monde physique. Car, quoique celui-là ait aussi des lois..., il ne les suit pas constamment comme le monde physique suit les siennes » [6]. Mais ces ressemblances restent vagues et portent sur des idées relativement courantes et banales. Elles ne suffisent pas à fonder une présomption de synchronisme entre la composition de l'*Essai* et la conception de l'ouvrage qui a occupé vingt des dernières années de Montesquieu.

Il en va autrement avec le *Traité des devoirs*, autant du moins qu'on est en mesure d'en juger : car le manuscrit de ce traité a disparu et nous ne possédons malheureusement que la table des chapitres et une analyse sommaire [7]. Des deux écrits les sujets sont d'ailleurs très proches. M. Védère a judicieusement mis en relief par ses notes

1. *Essai*, p. 178.
2. *Ibid.*, pp. 180-181.
3. *Esprit des lois*, l. I, ch. I.
4. *Essai*, pp. 195-196 ; *Esprit des lois*, l. I, ch. II.
5. *Essai*, pp. 184-185.
6. *Esprit des lois*, l. I, ch. I.
7. On trouvera cette table et cette analyse aux pages 157-163 de l'éd. André Masson, t. III.

plusieurs ressemblances. Voici celles que je crois apercevoir avec ou après lui.

Dans le *Traité des devoirs*, de même que dans l'*Essai*, l'existence de Dieu était présentée par Montesquieu comme le fondement et la raison d'être de nos devoirs. « Le premier chapitre, lit-on dans l'analyse de l'ouvrage perdu, est sur les Devoirs en général. Dieu en est l'objet universel, dans le sens qu'il doit remplir tous nos désirs et occuper toutes nos pensées ; il en est encore l'objet particulier dans le sens que nous lui devons un culte [1]. » L'obligation pour l'homme d'obéir à la volonté divine y était mise en évidence au moyen des mêmes arguments employés aussi dans l'*Essai* : « Si tous nos biens, constate Montesquieu dans celui-ci, viennent de la main de Dieu, nous aurons pour lui de l'amour et de la reconnaissance... parce que rien ne contribue plus à notre bonheur qu'une personne bienfaisante. Si Dieu est tout-puissant, il y a lieu de le craindre [2]. » « Si Dieu est plus puissant que nous, écrivait-il pareillement dans le *Traité des devoirs*, il faut le craindre ; s'il est un Etre bienfaisant, il faut l'aimer. » Il ajoutait dans le *Traité* : « Comme il [Dieu] ne s'est pas rendu visible, l'aimer, c'est le servir avec cette satisfaction intérieure que l'on sent lorsque l'on donne à quelqu'un des marques de sa reconnoissance [3]. » Et l'on peut, à la rigueur, mais non sans beaucoup de complaisance, entendre par là que servir Dieu, c'est observer les devoirs dont l'exécution satisfait notre raison, parce qu'elle y voit une marque de reconnaissance donnée par nous à la Divinité : ainsi interprétée, cette phrase rappellerait alors les passages de l'*Essai*, où il est dit que nous reconnaissons les lois que Dieu a voulu nous imposer grâce à la raison dont il nous a pourvus [4]. Enfin, après avoir parlé du culte que nous devons à Dieu, le *Traité*, comme fait l'*Essai*, étudiait séparément nos devoirs envers nous-mêmes et nos devoirs envers autrui : « Le chapitre III traite de nos Devoirs envers les hommes. Ces devoirs sont de deux espèces, selon l'auteur. Ceux qui se rapportent plus aux autres hommes qu'à nous, et ceux qui se rapportent plus à nous qu'aux autres hommes [5]. »

Si d'ailleurs, pour cette confrontation de textes, on fait encore état, ce qui est légitime, de quelques morceaux rédigés pour entrer dans le *Traité des devoirs*, mais finalement inemployés et rejetés dans le manuscrit des *Pensées* [6], de nouvelles ressemblances apparaissent. D'abord, dans l'un de ces morceaux, à la suite d'une phrase citée plus haut et qui y est répétée, figurent ces lignes : « Cet Etre [Dieu] seroit bien imparfait s'il n'avoit créé ou, si l'on veut, seulement mû ou arrangé l'Univers dans quelque vue et si, agissant sans dessein, il nous aban-

1. *Traité des devoirs*, p. 159.
2. *Essai*, p. 189.
3. *Traité des devoirs*, p. 159.
4. *Essai*, p. 179.
5. *Traité des devoirs*, p. 159.
6. Voir éd. André Masson, t. II, *Pensées*, I, 220 et II, 1251 à 1280.

donnoit au sortir de ses mains. — Cette providence qui veille sur nous est extrêmement puissante, car, comme il a fallu une force infinie pour mettre l'Univers dans l'Etat où il est, on ne peut pas concevoir comment Dieu, ayant exercé une fois une pareille puissance, l'auroit perdue depuis ou comment, l'ayant encore sur l'univers, il ne l'auroit pas sur nous [1]. » Or la même idée est développée aussi dans les premières pages de l'*Essai* : « Dès qu'on s'est aperçu, par la contemplation du monde, qu'il y a un Dieu sage, bon, tout-puissant, il vient à l'esprit une autre pensée, si cet Etre souverain nous a réellement abandonnés à nous-mêmes, ou bien si..., etc. Le soupçon augmente dès qu'on jette les yeux sur cet univers. Rien de plus sage... ; rien de plus beau... L'homme, ce chef-d'œuvre de la création, l'homme seul seroit-il laissé à l'abandon... [2] ? » Dans le morceau suivant, Montesquieu, pour établir que l'homme n'est pas fait pour vivre seul, se sert de l'exemple des enfants, à qui les soins de leurs parents sont indispensables : « L'enfance étant dans l'état de la plus grande foiblesse qui se puisse concevoir, il a fallu que les enfants fussent dans la dépendance des pères [3]. » Et dans l'*Essai*, au chapitre intitulé *L'homme est fait pour la société*, l'enfance est également donnée en exemple : « Si les qualités de l'homme nous mènent à cette vérité, sa foiblesse naturelle nous la démontre. A peine voit-il la lumière, que d'invincibles besoins l'assiègent et le pressent ; incapable d'y remédier de lui-même, il faut qu'il périsse, si personne ne prend soin de lui [4]. »

Bien plus significatives cependant que ces ressemblances, assez nettes déjà, entre l'*Essai* et le *Traité des devoirs* sont celles que l'on découvre entre ce même opuscule et les *Lettres Persanes* : il s'agit, cette fois, de rapports étroits, qu'aussi bien la note du manuscrit de Saint-Pétersbourg laissait prévoir.

Il est d'abord intéressant de constater que dans deux lettres, dont la note en question ne mentionne pas les numéros, on retrouve des idées exprimées aussi dans l'*Essai* en termes analogues ou même identiques [5]. Dans ce dernier, en effet, Montesquieu pose en principe que Dieu a voulu soumettre les hommes à des lois, parce qu'il les aime, souhaite leur bonheur, et juge ces lois propres à le leur donner. Il ajoute que la principale raison qui doit nous inciter à les suivre est justement la crainte, si nous les violons, de déplaire à Dieu en contrariant ses desseins : « Et, parce que ce seroit en vain que Dieu nous auroit donné ces loix si la crainte de lui déplaire n'engageoit à les observer, il veut que nous reconnoissions sa grandeur et sa puissance ; que nous le craignions, que nous l'aimions, que nous le respections, non qu'il ait besoin de nos hommages, mais afin de nous mieux dis-

1. *Pensées*, 1266, t. II, p. 342.
2. *Essai*, pp. 179-180.
3. *Pensées*, 1267, t. II, p. 345.
4. *Essai*, p. 195.
5. Cette note, il est vrai, signale « entre autres » les lettres II et XII-XIV.

poser à lui obéir [1]. » Même principe et même argument dans la XLVI[e] lettre persane, où on lit : « Le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la Divinité, qui a établi la religion qu'il professe ? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir est sans doute d'observer les règles de la société et les devoirs de l'humanité : car, en quelque religion qu'on vive,... il faut bien que l'on suppose... que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une religion pour les rendre heureux ; que, s'il aime les hommes, on est assuré de lui plaire en les aimant aussi, c'est-à-dire en exerçant envers eux tous devoirs de la charité et de l'humanité, et en ne violant point les lois sous lesquelles ils vivent. »

En deux autres endroits de l'*Essai*, Montesquieu, se représentant ce que serait le sort de l'homme dans des sociétés où aucune loi ne réfrénerait et ne règlerait les passions humaines, dépeint ainsi son état : « La terre ne seroit plus qu'un repaire de tigres et de lions qui joindroient à la cruauté toutes les finesses imaginables... [2] Non seulement les hommes perdroient tous les fruits de la Société, mais elle leur seroit aussi très pernicieuse... Dans la Société, je ne me défie de rien, et cette sécurité me devient fatale : j'ai affaire à des ennemis cachés qui m'environnent et dont les coups sont d'autant plus sûrs qu'ils sont tirés de près et à bout portant [3]. » De ces lignes il faut rapprocher deux paragraphes de la LXXXIII[e] lettre persane, où sont décrits de façon pareille les dangers auxquels on serait exposé sans cesse dans une société où personne ne se sentirait des devoirs envers autrui ; et la même assimilation de tels hommes à des bêtes féroces y reparaît : « Nous sommes entourés d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent nous nuire de mille manières différentes ; les trois quarts du temps ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous de savoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe intérieur qui combat en notre faveur et nous met à l'abri de leurs entreprises ! — Sans cela nous devrions être dans une frayeur continuelle : nous passerions devant les hommes comme devant les lions, et nous ne serions jamais assurés un moment de notre bien, de notre honneur et de notre vie. »

Mais c'est surtout l'histoire des Troglodytes, développée dans les lettres persanes XI à XIV [4], qui présente avec l'*Essai* des rapports évidents. La question posée et débattue dans cette histoire est de savoir « si les hommes sont heureux par les plaisirs et les satisfactions

1. *Essai*, p. 194.
2. *Ibid.*, p. 183.
3. *Ibid.*, p. 197.
4. La note du manuscrit de Saint-Pétersbourg renvoie aux lettres II, XII, XIII et XIV. Mais la référence à la lettre II me paraît une erreur de lecture ou de transcription. Cette lettre II, adressée par Usbek à son premier eunuque noir, à son sérail d'Ispahan, fait partie du roman oriental et n'a aucune relation avec l'*Essai*. Il s'agit probablement de la lettre XI, dont le numéro, écrit en chiffres arabes (11), a été confondu par le secrétaire ou le copiste avec le numéro II en chiffres romains.

des sens ou par la pratique de la vertu » [1]. L'*Essai* répond à la même préoccupation, encore que moins apparente, puisqu'il a pour objet, comme on l'a vu, non seulement de rendre nette la différence réelle « entre le bien et le mal, le juste et l'injuste », bref entre la vertu et le vice, la première consistant dans l'obéissance aux lois naturelles, mais aussi d'établir que ces lois ont été voulues par Dieu dans notre intérêt même et qu' « il a joint d'une manière inséparable le bonheur du genre humain avec la vertu » [2]. Pour le prouver, Montesquieu, dans l'*Essai*, n'a recours qu'au raisonnement, tandis que, dans les *Lettres Persanes*, il se sert, comme on sait, d'un apologue : le petit peuple troglodyte périrait tout entier par les effets de sa « méchanceté », autrement dit de sa totale méconnaissance de la vertu, s'il ne s'y trouvait, par exception, deux familles vertueuses ; elles échappent seules au désastre et deviennent bientôt le noyau d'un nouveau peuple, où l'exercice spontané par tous de la vertu assure le bonheur général le plus parfait. Mais, dans l'*Essai*, l'écrivain reconnaît qu'une méthode de démonstration moins abstraite, fondée sur des exemples, aurait plus de pouvoir sur des esprits corrompus par une longue habitude de l'égoïsme absolu. Il examine en effet comment on persuadera le mieux un « Américain », c'est-à-dire en l'espèce un sauvage, de la nécessité, pour son propre bonheur, de respecter les lois naturelles envers son prochain : « Dites à un cannibale, instruit dès sa jeunesse à tuer les hommes pour se nourrir de leur chair, que c'est là une action injuste, et qu'il n'a qu'à rentrer en lui-même pour y trouver une loi qui le défend, il vous répondra naïvement qu'il ne perçoit rien de semblable, et que ceux de son pays sont faits comme lui. C'est en vain que vous essayerez de le convaincre. L'exemple et l'éducation se sont emparés de son esprit, et ont effacé les impressions naturelles auxquelles vous prétendez le ramener et qu'il n'est plus en état de reconnoître [3]. » Il envisage, pour agir plus efficacement sur ce sauvage, de lui faire constater [4] que son bonheur et celui de ses congénères dépendent étroitement de leur attitude à l'égard d'autrui. Mieux encore : il suggère en quelques phrases deux tableaux contrastés, l'un des maux qu'on risque de s'attirer par un comportement purement égoïste, l'autre, des avantages qu'on se procure en traitant humainement autrui : « Revenez à l'Américain dont on vient de parler. Dites-lui que s'il s'aime bien lui-même, s'il prend à cœur ses véritables intérêts, il renoncera de bonne heure à sa manière de vivre ; qu'autrement il s'expose à être traité de la même manière dont il traite les autres.

1. Lettre persane X.
2. *Essai*, p. 193.
3. *Ibid.*, pp. 186-187.
4. Il dira, dans la lettre persane XI : « ... Je n'ai pas cru devoir employer des raisonnements fort abstraits : il y a de certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir. Telles sont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'histoire [les Troglodytes] te touchera plus qu'une philosophie subtile. »

D'un autre côté, faites-lui une peinture agréable des douceurs que procure l'humanité, des avantages qui naissent des services mutuels qu'on se rend, enfin de l'heureuse paix et tranquillité qui règnent dans une société bien réglée ; peut-être que vous le rendrez plus attentif par de tels discours, et que vous commencerez d'ébranler cette âme barbare[1]. » Ces deux tableaux sont repris et détaillés un peu plus loin, dans les chapitres intitulés : *Utilité des lois naturelles à l'égard du genre humain en général*, et *Maux qui naissent de leur inobservation*. Leur importance me semble mériter que je les reproduise ci-après en entier :

« La dernière maxime que l'on vient de proposer et qui renferme toutes les autres est visiblement fondée sur l'amour de nous-mêmes, et il suffit d'en considérer les termes pour être convaincu de son importance et de son utilité[2]. Ce que nous voudrions qu'on nous fît, voilà le désir que nous inspire l'amour de nous-mêmes ; faisons-le de même pour autrui, voilà le conseil que cet amour nous donne, et c'est le plus salutaire de tous les conseils. Chacun fera du bien à tous, et ce bien retombera sur lui-même, tous s'empresseront en sa faveur. On ne causera aucun tort à personne, et par ce moyen on n'en recevra aucun. On sera reconnoissant, et on se procurera de nouveaux bienfaits, on en fera un agréable commerce. Personne ne cherchera à s'élever sur les autres et personne ne s'exposera à être rabaissé. Il n'y aura parmi les hommes, ni envie, ni haine. Ils ne penseront tous qu'à s'aider mutuellement. Ce ne sera qu'une même famille, dont l'union sera cimentée par l'amitié, et la terre deviendra un paradis où ses habitants nageront dans le plaisir et dans la joie.

« Mais, posé qu'ils n'observent plus ces règles entre eux, quelle foule de maux se présentent ici à la vue ! La guerre succède à la paix, la violence et la cruauté à la douceur et à la modération. La licence ouvre la porte au meurtre et au brigandage. Une affreuse misère se répand partout. L'ingratitude arrête le cours des bienfaits, pendant que la vengeance éternise les malheurs de la division. La fraude et l'infidélité bannissent toute la confiance réciproque ; tous les liens qui unissoient les hommes se détachant, il n'y a plus de sûreté pour eux ; les droits les plus sacrés sont foulés aux pieds ; l'ami se prépare à trahir son ami, le fils à se défaire d'un père incommode ; chacun est sans cesse en alarme, et se voit à la veille d'être égorgé. Si cela étoit, que deviendroit le monde ? Dans quelle horrible confusion ne se trouveroit-il point[3] ? »

N'aurait-on pas affaire ici à une rapide esquisse préfigurant la pein-

1. *Essai*, p. 187.

2. Voici cette maxime : « En un mot, il est de notre intérêt que les hommes fassent pour nous ce que nous désirons, et pour cet effet il faut en user à leur égard de la même manière ; car, étant tous naturellement égaux, d'ailleurs mêmes besoins et mêmes secours, même situation et mêmes circonstances, il n'y a aucune raison pour quoi les uns s'attribueroient un privilège qu'ils refuseroient aux autres » (p. 190).

3. *Essai*, pp. 190-191.

ture pareillement contrastée qu'offrent — en sens inverse — les lettres persanes XI et XII, la première des malheurs du peuple troglodyte, presque anéanti par les contrecoups de ses actes d'égoïsme et d'injustice, la seconde du bonheur idyllique des Troglodytes vertueux ? Pour ma part, je n'hésite pas à le penser ; d'autant plus qu'il y a non seulement identité de sujets, d'idées et de présentation, mais encore répétition de certaines formules en termes semblables : chez les Troglodytes vertueux de la lettre XII, les pères enseignent à leurs enfants « que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; ... que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter... et que la justice pour autrui est une charité pour nous » ; aussi « le peuple troglodyte se regardait comme une seule famille ».

S'il en est bien ainsi, on en devrait conclure que l'*Essai*, beaucoup plus voisin des *Lettres Persanes* que du *Traité des devoirs*, et surtout de *L'Esprit des lois*, aurait été composé avant elles, puisque celles-ci reproduisent sous une forme prévue déjà dans l'*Essai*, mais avec des développements nouveaux et plus amples, la démonstration d'une vérité que, dès cet opuscule, Montesquieu tenait pour incontestable.

Un autre argument, que j'estime d'un grand poids, peut corroborer cette hypothèse. Entre l'*Essai*, d'une part, et, de l'autre, les trois ouvrages auxquels je l'ai successivement comparé, une différence essentielle existe. Dans ces derniers, Montesquieu, lorsqu'il parle des lois naturelles et des devoirs qu'elles dictent à l'homme, ne manque pas de faire une allusion aux théories du philosophe anglais Hobbes, dont il signale avec force le caractère dangereux et qu'il s'attache, plus ou moins longuement, à réfuter. Ces allusions et la réfutation qui les accompagne font l'objet des *Lettres Persanes* XI à XIII ; elles occupent deux chapitres, le IV^e^ et le V^e^ du *Traité des devoirs* ; on les retrouve, plus brèves, mais non moins significatives, aux chapitres I et II du livre I de *L'Esprit des lois*. C'est qu'en effet, ainsi que je me suis efforcé de l'établir dans un article consacré aux influences respectives de Cicéron et de Hobbes sur Montesquieu [1], l'écrivain français, dès le moment où il a lu les traités de Hobbes, a considéré avec raison qu'il devenait impossible de toucher au problème des lois naturelles et des devoirs qui en découlent sans avoir, au préalable, fait justice de la doctrine spécieuse, mais séduisante, exposée dans ces écrits. A l'inverse, dans l'*Essai*, on ne découvre aucune allusion précise à Hobbes, ni à ses idées. M. Védère, dans sa préface de l'édition André Masson, dit bien : « L'auteur de l'*Analyse* [du *Traité des devoirs*] nous apprend que, dans ce traité, Montesquieu réfutait les principes d'Hobbes sur la morale et louait la philosophie de Zénon et des stoïciens. C'est aussi la thèse soutenue dans l'*Essai*, qui tend à établir l'existence du droit naturel, de la justice, de la sociabilité des hommes,

1. « Cicéron, Hobbes et Montesquieu », *Annales Universitatis Saraviensis*, Philosophie-Lettres, n° 1, (1952).

toutes notions niées par Hobbes [1]. » Et, dans une note au paragraphe sur *les lois qui se rapportent au prochain*, il indique à nouveau : « Dans ce paragraphe, Montesquieu réfute la théorie d'Hobbes sur la justice et l'état de guerre. Cette réfutation faisait aussi l'objet des chapitres IV et V du *Traité des devoirs* (Voir l'*Analyse...*) [2]. » Que Montesquieu soutienne dans l'*Essai*, à propos des lois naturelles et des devoirs, une thèse proche de celle des stoïciens, j'en suis entièrement d'accord ; qu'il déclare, dans le paragraphe visé, que « notre conservation... est incompatible avec la guerre » [3] et montre comment les idées de justice et d'équité peuvent naître de la paix et de l'assistance mutuelle entre les hommes, ce n'est point niable. Mais je ne vois là aucune réfutation : l'auteur de l'*Essai* exprime les idées qu'il s'est formées personnellement sur certaines questions et qu'il a pu emprunter à tels ou tels philosophes anciens [4], mais il ne fait nullement état de l'existence d'un philosophe moderne, qui a dangereusement contredit et ébranlé ces idées. Tout se passe comme si, lorsqu'il écrit, il ignorait absolument Hobbes et ses traités. S'il l'eût connu, comment n'aurait-il pas senti la nécessité d'y faire une allusion ? Une réfutation ne se conçoit que précédée d'un aperçu ou d'un rappel, précis ou discret, direct ou voilé, indispensable en tout cas pour le lecteur, de ce qu'on se dispose à réfuter [5].

Cette constatation, en invitant à considérer l'*Essai* comme antérieur à la rencontre par son auteur des livres et des théories de Hobbes, conduit donc, elle aussi, à le tenir pour plus ancien chronologiquement que les *Lettres Persanes*, le *Traité des devoirs* et *L'Esprit des lois*. J'incline à y voir un travail de jeunesse [6], où Montesquieu, vraisemblablement pour la première fois, s'est attaqué à un problème vers lequel il se sentait très attiré et a voulu démontrer que, sous peine d'offenser la Divinité et de nous nuire à nous-mêmes, nous sommes « obligés de pratiquer tous ces devoirs qui sont compris sous le nom de *Religion naturelle* » [7]. En l'entreprenant, il songeait beaucoup plus à autrui qu'à lui-même : car, pour son propre compte, il était convaincu qu'il existe des principes éternels et immuables de justice, antérieurs et

1. *Essai*, pp. 177-178.
2. *Ibid.*, p. 190, note A.
3. Il s'agit de la guerre en général, non de cette guerre individuelle (homo hominî lupus), que, d'après Hobbes, se livrent les hommes dans l'état de nature.
4. Surtout à Cicéron, lui-même continuateur des stoïciens, de qui il a reproduit les idées, notamment dans le *De Legibus*.
5. En fait, lorsqu'il s'en est pris aux théories de Hobbes, Montesquieu l'a toujours nommé, ou désigné de façon si claire que le doute n'est pas possible : exception faite cependant pour les *Lettres Persanes*. Mais là, il avait une raison : c'est un Persan qui écrit, et il écrit les lettres sur les Troglodytes d'Erzeroum, avant donc d'être arrivé en Europe ; comment admettre que ce Persan ait, dans son pays, appris l'existence de Hobbes et de ses livres ?
6. La composition de l'*Essai*, maladroite dans le détail et comportant des redites, et le style, souvent négligé, confirment aussi, ce me semble, que c'est là l'ouvrage d'un débutant dans les lettres.
7. *Essai*, p. 179.

supérieurs aux sociétés humaines ; les stoïciens, Cicéron, Grotius et Pufendorf l'avaient à cet égard pourvu d'une foi solide et prémuni contre les doctrines fallacieuses des épicuriens, qui tenaient pour simple invention de l'homme la distinction du juste et de l'injuste. L'*Essai* doit sa naissance à l'intention de Montesquieu d'être utile à ses semblables, en leur indiquant la voie la plus sûre pour atteindre au bonheur. Les trois manières successives par lesquelles il y est procédé à la recherche des lois naturelles sont la preuve que l'auteur entend s'adresser à tous les hommes, aussi bien les plus sauvages, comme l'Américain « cannibale » pris comme exemple [1], que les plus pervertis, tels que « ceux à qui des habitudes contraires ont gâté le tempérament ou qui, par une mauvaise éducation dont ils n'ont pas été les maîtres, ont dépouillé toute sorte d'humanité » [2]. D'ores et déjà il s'attribue là un apostolat moral [3], et ceci explique l'insistance qu'il mettra à revenir sans cesse sur cette question qui lui tient au cœur.

De cet apostolat, de cet effort renouvelé pour convaincre les hommes que l'intérêt bien compris de chacun lui commande de règler sa conduite envers tous d'après les principes de vertu et de justice dont les lois naturelles sont l'expression, la première manifestation paraissait jusqu'ici devoir être datée de 1721, avec l'histoire des Troglodytes dans les *Lettres Persanes* ; et l'on pouvait penser que l'utilité en était apparue seulement à Montesquieu à la lecture des livres de Hobbes. Le mérite principal de l'*Essai* est de nous apprendre qu'avant même cette lecture, et probablement tout jeune encore, il a déjà vigoureusement dénoncé le danger que toute tendance à mettre en cause et à ébranler les fondements naturels de la morale et du droit constituait pour la société et pour les individus. Sans doute, par la suite, en lisant Hobbes, a-t-il senti l'imperfection de ce premier travail, en même temps qu'il découvrait dans le *Léviathan* des possibilités d'exemples précis et concrets propres à saisir plus fortement l'esprit des lecteurs, en leur mettant sous les yeux les conséquences désastreuses de l'égoïsme érigé en règle de conduite. De là l'histoire des Troglodytes. Les extraits de diverses lettres persanes, transcrits à la fin de l'*Essai*, semblent avoir été destinés à lui rappeler, à l'occasion, que, de cet opuscule, il avait utilisé ailleurs les parties les plus importantes et qu'il ne pouvait plus guère espérer s'en servir encore pour ses écrits futurs [4].

PAUL DIMOFF.

1. *Essai*, pp. 186-187.
2. *Ibid.*, p. 199.
3. Il écrira encore, dans la Préface de *L'Esprit des lois* : « Si je pouvais faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois ; qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se trouve, je me croirais le plus heureux des hommes ». C'est toujours la même intention et le même but.
4. Des notes du même genre, mais plus explicites, se rencontrent souvent dans les papiers de Montesquieu : « J'ai mis cela dans... » ou « Mis au chapitre... de... », aide-mémoire commodes au milieu de la masse de ses manuscrits.

LES LECTURES DE MONTESQUIEU

Montesquieu fut, on le sait, un grand liseur. Aussi nous a-t-il paru intéressant de dresser la liste des ouvrages qu'il a effectivement lus ou consultés : c'est la liste que l'on trouvera à la fin du présent article. Cette liste est loin d'être exhaustive, puisque nous nous sommes contenté de relever dans l'œuvre même de Montesquieu : *Esprit des Lois*, *Considérations* et œuvres posthumes, les allusions à des livres identifiés ou identifiables.

Il s'agit donc ici d'un travail analogue à celui qu'a effectué naguère Mme Marguerite Richebourg sur Rousseau [1]. Mais nous n'avons pas cru devoir comprendre dans notre inventaire les ouvrages possédés par Montesquieu dans sa bibliothèque de La Brède : d'abord parce que le catalogue de La Brède a été édité récemment par M. Louis Desgraves [2]. D'autre part, parce que nous nous demandons, avec M. Brethe de La Gressaye, « dans quelle mesure ces livres ont été choisis par Montesquieu ou hérités par lui » [3]. Brunet affirmait déjà [4] que « la majeure partie étaient rassemblés à La Brède lorsque Montesquieu devint propriétaire ». M. Desgraves a montré comment « les factures de deux libraires et les écritures des secrétaires [5] qui ont rédigé le catalogue » pouvaient nous éclairer sur les acquisitions de Montesquieu. Mais les factures ne nous renseignent que sur dix-huit ouvrages, Quant aux écritures des secrétaires, elles ne sont révélatrices que pour deux cent vingt livres, car le secrétaire « d » — autrement dit l'abbé Bottereau-Duval — a catalogué aussi bien l'ancien fonds de la bibliothèque que les acquisitions personnelles de Montesquieu : nous ne pouvons donc rien affirmer en ce qui concerne les 3 036 ouvrages inventoriés par ce secrétaire, sauf évidemment pour ceux qui parurent après 1715, et sans doute pour la quasi-totalité des ouvrages anglais.

Nous n'avons pas pour autant négligé les enseignements de ce précieux catalogue et nous avons voulu attirer l'attention sur « les lec-

1. Voir *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, t. 21, 1932.
2. L. Desgraves, *Catalogue de la Bibliothèque de Montesquieu*. Genève, Droz, 1954.
3. Montesquieu, *L'Esprit des Lois*, éd. Brethe de La Gressaye, Paris, Les Belles-Lettres, 1955, t. II, p. x.
4. Brunet, « La Bibliothèque de Montesquieu », in *Bulletin des arts*, 1845, t. IV, p. 34.
5. L. Desgraves, *op. cit.*, p. xv. Nous avons tenu compte des modifications apportées par M. Shackleton à ses propres identifications. Voir *French Studies*, vol. IX, p. 71 et suiv.

tures de La Brède » en les faisant précéder du signe +. Voilà donc 207 ouvrages pour lesquels nous possédons désormais le maximum de renseignements possibles : date d'inscription au catalogue, références de Montesquieu et date approximative de la plus ancienne de ces références [1]. Mais que penser des 186 autres ouvrages ?

Nous savons le peu de foi qu'il y a lieu d'accorder aux statistiques, surtout lorsque les éléments sur lesquels elles s'appuient sont aussi fragmentaires, et, en ce qui concerne la chronologie, fondée sur les écritures, sujets à revision. Pourtant une première constatation s'impose : les livres de La Brède ne donnent qu'une image partielle des lectures de Montesquieu : d'une part, il n'a pas dû lire tous les ouvrages de la bibliothèque [2], de l'autre, il n'a pas lu seulement les livres de La Brède. Il est certain qu'il a pu juger indignes d'y figurer des romans comme *Manon Lescaut* ou les œuvres de Voltaire, pour lequel il n'éprouva jamais beaucoup de sympathie. Mais que penser de tous ses instruments de travail, de ces livres qu'il cite dans les *Considérations* et *L'Esprit des Lois* ? Nous n'en avons retrouvé que les deux tiers dans le Catalogue de La Brède [3].

On peut, il est vrai, accuser les secrétaires de Montesquieu de négligence : ils auraient, par exemple, omis de tenir à jour l'état des collections de périodiques de la bibliothèque [4]. Cette négligence serait devenue systématique après la publication de *L'Esprit des Lois*, car il nous semble difficile d'admettre avec M. Desgraves [5] qu' « à partir de 1748, Montesquieu ait cessé d'enrichir sa bibliothèque ». La correspondance nous révèle en tout cas l'existence de livres offerts à Montesquieu vers 1750 [6] : hommages à l'auteur de *L'Esprit des Lois*, comme nous le fait remarquer M. R. L. Shackleton. Il s'agit là, il est vrai, de dons auxquels Montesquieu n'attacha peut-être pas autant d'importance... que les donateurs. Mais que dire des ouvrages qu'il avait l'intention d'acheter et dont on ne trouve pas de trace dans le Catalogue de La Brède ? Nous avons en effet conservé, grâce au *Spicilège*, des listes de livres « à acheter » : on peut dater ces listes respectivement

1. Nous avons adopté la nomenclature de M. Shackleton. Voir Montesquieu, *Œuvres*, éd. Nagel, t. II, p. XXV-XLIII.

2. Les critiques se sont toujours étonnés de l'importance du fonds théologique auquel correspondent 646 notices du catalogues. Par contre, cinq ouvrages en tout cas du fonds musical — sur un total de six — ont été acquis par Montesquieu.

3. Voir Appendice, tableau B. Exactement 30/48 pour les *Considérations* et 127/190 pour l'*Esprit des Lois*.

4. Voir *Catalogue de La Brède*, n° 2 560 et suiv.

5. L. Desgraves, *op. cit.*, p. XIX.

6. Voir notre liste n° 48, 94 *bis*, 159, 187, 188, 190, 210, 374, 384, 389.

Il faut y ajouter les ouvrages suivants, qui n'y figurent pas parce que nous ignorons s'il les a lus :

Alston (Ch.), *A dissertation on quick lime* (envoyé à Paris le 25 mai 1753).

Wallace (R.), *A dissertation on the numbers of mankind*, 1753 (*id.*).

Warburton (W.), *Divine legation of Moses demonstrated*, 1737-1741 (voir lettre du 22 avril 1750).

Whytt (R.), *Essay on the virtues of lime...*, 1752 (envoyé le 25 mai 1753).

Whytt (R.), *Essay on the vital... motions of animals*, 1751 (envoyé le 25 mai 1753).

des années 1733-1734 et 1737-1738 [1]. Epoque relativement paisible pour Montesquieu, entre l'impression des *Considérations* et la rédaction de *L'Esprit des Lois* ; il utilise alors les services du secrétaire « e », celui-là même qui prit consciencieusement sous sa dictée les extraits de lectures de *Geographica* [2]. Nous sommes donc étonné de ne trouver à La Brède à peu près aucune trace de ces achats. Montesquieu y aurait-il renoncé ? Pour quel motif ? Ces livres n'étaient certes pas tous épuisés. Difficultés financières ? Elles n'ont jamais été, somme toute, que relatives. Faut-il en conclure que Montesquieu préféra sacrifier ses achats de livres à d'autres dépenses et qu'il ne fut jamais un bibliophile ?

Il avait en tout cas à sa disposition à Bordeaux plusieurs bibliothèques importantes : celle de J.-J. Bel, léguée à l'Académie en 1736 ; celle du Président Barbot, offerte à l'Académie en 1750, celle enfin de l'Académie [3]. Nous avons pu consulter les catalogues manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie et de celle de Barbot [4]. Nous avons pu trouver, dans l'un de ces manuscrits [5], un véritable registre de prêts, commencé en 1749. Ce registre signale un emprunt de Montesquieu. D'autre part, le catalogue rédigé en 1742 à la suite du legs Bel [6] comporte plusieurs fois, dans la marge, la mention « J'ai tiré ce volume pour le remettre, Montesquieu » : ces emprunts, signalés d'une écriture ferme — ce n'est pas l'écriture de Montesquieu presque aveugle — doivent être antérieurs aux additions marginales consécutives au legs Campagne (1743). Ils doivent être, à notre avis, de la fin de l'année 1743 — Montesquieu ayant passé à Paris la plus grande partie des années 1742-1743. Quoi qu'il en soit, nous avons joint ces emprunts à notre liste des lectures de Montesquieu [7].

Evidemment, Montesquieu a pu emprunter des ouvrages à l'Académie avant 1742 — ou avant 1736, lorsqu'ils appartenaient encore à Bel. Il a pu aussi omettre d'inscrire certains de ses prélèvements... provisoires. Et nous ne savons pas ce qu'il a emprunté à Barbot. C'est pourquoi nous avons confronté ces différents catalogues avec notre liste [8].

Résultats bien décevants : nous avons pensé alors aux bibliothèques de Paris : mais lesquelles ? Nous savons seulement que Montesquieu se renseigna sur la Bibliothèque du Roi. On cataloguait alors le fonds

1. *Spicilège*, éd. Nagel nos 561/3 et 660.
2. Voir notre article : « Le manuscrit des *Geographica* et *L'Esprit des Lois* », *RHLF*, 1952, pp. 451-461.
3. Voir P. Barrière : *L'Académie de Bordeaux, centre international de culture au XVIIIe siècle*. Bordeaux, 1951.
4. Ces catalogues constituent les manuscrits 833, 867 et 828/102 de la Bibliothèque municipale de Bordeaux.
5. Le ms. 833.
6. Le ms. 867.
7. Voir nos 1, 121, 124, 186, 191, 241, 245. Pour la chronologie de la vie de Montesquieu, voir : *Ville de Bordeaux, Montesquieu (1689-1755). Exposition*. Bordeaux, 1955.
8. Voir nos 53, 94, 120, 160, 161, 208, 215.

de jurisprudence : mais notre liste ne comporte qu'un ouvrage [1] figurant dans les deux volumes du *Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du Roi* consacrés à la jurisprudence. Montesquieu dut avoir recours à la bibliothèque de Saint-Victor, riche alors d'environ 35 000 volumes et ouverte au public trois fois par semaine [2] et surtout à celle de l'Oratoire, dont on évaluait le fonds à 25 000 volumes. L'accès en était facile et l'on sait que la charge de bibliothécaire fut confiée, à la mort du P. Lelong, en 1721, au P. Desmolets, « grand pourvoyeur de livres » de Montesquieu [3].

Nous serions d'ailleurs tenté d'attribuer à la bibliothèque parisienne de Montesquieu la plupart des ouvrages dont nous n'avons pu trouver la provenance. On sait que M. L. Desgraves a publié en appendice au Catalogue de La Brède l'inventaire établi après le décès de Montesquieu. Cet inventaire est malheureusement fort sommaire [4]. Cette bibliothèque devait probablement comprendre les revues et livres auxquels nous faisions allusion ci-dessus : revues postérieures à 1734, ouvrages qu'il se proposait d'acheter ou qu'il reçut après 1748 [5]. Et pourquoi pas les livres de la « Liste des meilleurs livres de M. le Président de Montesquieu » qui ne se trouvaient pas à La Brède ? Nous savons bien que les derniers éditeurs de Montesquieu [6] n'ont pas cru devoir retenir ce document, publié jadis par l'abbé Dedieu [7] d'après un manuscrit du British Museum [8] : M. Shackleton n'en a pas reconnu l'écriture, et cette liste comprend les propres œuvres de Montesquieu. Pourquoi ne pas supposer que cette liste en reproduit une plus ancienne, authentique celle-là ? En tout cas, on y retrouve vingt-huit ouvrages de notre liste des « lectures de Montesquieu » [9] et certains des auteurs qu'elle prône sont également loués par les *Pensées* : Rabelais, Montaigne, La Motte, Crébillon et Molière [10].

1. Le n° 344.
2. Voir *Lettres Persanes*, 133 et A. Franklin, *Les anciennes bibliothèques de Paris*, t. I, 1867, p. 134 et sq.
3. Voir A. Franklin, *op. cit.*, t. II, 1870, p. 337 et sq.
4. Nous avons pu identifier les ouvrages suivants, qui ne figurent pas parmi les lectures de Montesquieu :
N° 12 de l'inventaire : Hardouin (P. Jean), *Opera.*
N° 30 de l'inventaire : Crébillon, *Le Sopha.*
N° 49 de l'inventaire : Félibien, *Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres.*
N° 53 de l'inventaire : Née de La Rochelle, *Mémoires pour servir à l'histoire du Nivernais.*
N° 56 de l'inventaire : Girard, *Synonymes français* (la 2e éd., de 1736, se trouvait à La Brède).
N° 65 de l'inventaire : Crébillon, *Les heureux orphelins.*
5. La plupart des lettres de Montesquieu qui y font allusion ne sont-elles pas datées de Paris ?
6. X. Védère, éd. Nagel, t. II, p. 10.
7. Voir J. Dedieu : *Montesquieu*, Paris, 1913, p. 335 et suiv.
8. Addit. Mss. n° 34.744, f° 97-18.
9. Voir notre liste n° 32, 33, 67, 68, 77, 96 à 98, 112, 138, 139, 145 à 148, 167, 173, 191, 209, 254 *bis*, 271, 296, 308, 322, 336, 378 à 382. — La liste de Dedieu comprend également les *Synonymes français*. Voir ci-dessus, note 4.
10. Liste de M. Dedieu, n° 1, 3, 35, 38 et 41.

Cette hypothèse, pour séduisante qu'elle soit, reste une hypothèse. L'essentiel est d'admettre que Montesquieu a lu à Paris la plupart des ouvrages de provenance inconnue. Cela suppose des séjours dans la capitale plus longs et plus fréquents qu'on ne l'a longtemps admis. La légende du « solitaire de La Brède » a fait son temps. Nous ne pouvons plus croire, comme Jullian, que « Montesquieu préférait La Brède à Paris » où il n'aurait cherché « que des amis et des éditeurs » [1]. La correspondance nous a permis de retrouver sa trace à Paris, et M. Masson a pu écrire un article sur « Montesquieu parisien » [2]. Il nous montre un Montesquieu plus attaché à Paris que lui-même le laissait penser. Nous pouvons, quant à nous, ajouter à la phrase de Jullian : Montesquieu chercha à Paris des livres ; il y travailla : lorsque nous constatons qu'il se réfère à une autre édition que celle de La Brède [3], ce n'est peut-être pas parce qu'il la juge meilleure, mais tout simplement parce qu'il l'a sous la main. Peut-être une étude plus approfondie des lectures de Montesquieu [4] permettra-t-elle de mieux le suivre dans ses déplacements, et, qui sait ? de retrouver la trace de ses secrétaires. Nous aimerions enfin que notre travail rappelle que Montesquieu n'est pas seulement l'auteur de l'*Esprit des Lois* ; à toutes les périodes de sa vie, il apprécia les ressources de la lecture, témoin ce passage d'une lettre du 15 juin 1751 à Madame Du Deffand : « A présent que je n'ai que des objets tristes, je m'occupe à lire des romans ; quand je serai plus heureux, je lirai de vieilles chroniques pour tempérer les biens et les maux ».

FRANÇOISE WEIL.

EXPLICATION DES SIGNES ET ABRÉVIATIONS

+	Ouvrage signalé par le catalogue de La Brède.
[ ]	N° du catalogue de La Brède, éd. Desgraves, 1954.
=	Ouvrage possédé par Montesquieu (à Paris ?)
*	Ouvrage possédé par la Bibliothèque de l'Oratoire [5].
( )	Références données par Montesquieu.
En italique	Date approximative de la plus ancienne de ces références.
Romains	Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains
EDL	Esprit des Lois.
P.	Pensées.
Sp.	Spicilège.
T., p.	Tome et page de l'édition Nagel.

Pour ne pas surcharger notre liste, nous avons simplifié les titres et supprimé les lieux et dates d'éditions, sauf lorsque ces dates nous donnent des précisions sur l'époque des lectures de Montesquieu. Sauf indication contraire, les livres de La Brède ont été inscrits par l'abbé Bottereau-Duval entre 1721 et 1731.

1. C. Jullian, *Histoire de Bordeaux*, 1895, p. 576 et p. 584.
2. Voir A. Masson : « Montesquieu parisien », *Mercure de France*, n° 1110, 1er février 1956.
3. Voir notre liste n° 77 et la note.
« n°s 105 à 107 et les notes.
« n° 350 et la note.
4. Voir notre tableau chronologique, à la fin du présent article.
5. Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 6207-6220 : Auctorum bibliothecae Oratorianae parisiensis notitia alphabetica, 14 vol.

En ce qui concerne les ouvrages d'origine étrangère, nous ne savons pas, dans la plupart des cas, si Montesquieu les a lus dans la langue originale. Il faut cependant remarquer que Montesquieu « ne devait pas connaître assez le grec pour le lire directement » (a). Son ignorance de l'allemand, était complète (b). Il ne devait lire couramment que le latin et l'italien (c). On pourrait croire qu'il possédait l'anglais : en fait, il l'apprit en Italie (d), ne put le lire (ou se le faire lire) sans commettre des contresens (e) et l'oublia (f).

1. Achery (L. d'). Spicilegium..., t. I (Ms. 867 ; emprunté *1743* ?).

2. Acta Sanctorum Bollandiana. (EDL XVIII, 26 ; XXX, 21.)

\+ 3. Addison (J.). Remarks on several parts of Italy. [N° 3071]. (Geographica, *lu entre 1734 et 1738*. Voir aussi lettre du 15 avril 1749 à M^me^ de Tencin et EDL I, 3, 2^e^ éd.)

\+ 4. Agathias. De imperio... Justiniani [N° 2808] (Sp. 430, *vers 1727* ; P. 1 691 ; EDL XVI, 6).

\+ 5. Agobard. Opera. [N° 292] ; (EDL XXVIII, 4, 26).

\+ 6. Aimoin. De gestis Francorum [N° 2 898/99] (EDL XXX, 11).

7. Alembert (d'). Discours préliminaire de l'Encyclopédie, 1751. « J'ai lu et relu... » (Lettre du *16 nov. 1753*, de Bordeaux).

* 8. Alexandre (N.). Historia ecclesiastica... (P. 190, *avant 1734*).

9. Althamer (A.). Germaniae veteris et novae descriptio... — Francfort, 1617. (Sp. 246, *vers 1726*).

\+ 10. Amelot de la Houssaye. Histoire du gouvernement de Venise [N° 3 084] (EDL V, 8).

\+ 11. Ammien Marcellin, Histoire [N° 2 812] (P. 552, 716, 1 743, 1 819, 1 877 ; Romains 17, 18, 22 ; EDL V, 19).

\+ 12. Andocide. De mysteriis [Voir Arrien ci-dessous, n° 19] (EDL XII, 19).

* 13. Anne Comnene. De rebus gestis... (P. 915 ; Romains, 23).

* 14. Anson. A Voyage round the world in 1740/4... (*lu en 1749* : voir lettre du *22 juillet 1749* à Danville, de Paris).

\+ 15. Appien. De bellis civilibus [N° 2 810] (Romains ; EDL XII, 19 ; XXII, 22 ; XXIII, 21).

* 16. Aristophane. L'Assemblée des femmes. (Sp. 542, *vers 1731*).

\+ 17. Aristote. De mirabilibus auscultationibus [N° 1399/1 400] (EDL XXI, 11, 21).

\+ 18. Aristote. Politique [N° 2 364/5] (P. 1 378, *au moins 1738* ; P. 1 501/2, 1 801, 1 837, 1 19, 2 154 ; EDL IV, 3, 8 ; XI, 9, 10, 11 ; XII, 2 ; XIV, 10 ; XXI, 20 ; XXIII, 6, 17 ; XXIV, 15 ; voir aussi : « Il faut lire... » (p. 907, *au moins 1734*).

\+ 19. Arrien. De expeditione Alex. Magni [N° 2 767/2 770] (P. 1 745 *après 1748*. EDL, 2^e^ éd., V, 14 et XXI, 8, 9).

\+ 20. Athénée. Dipnosophistarum libri [N° 1 821] (Sp. 234 vers *1723/4* ; P. 13 ; Romains ; EDL III, 3).

\+ 21. Aubigné (A. d'). Histoire universelle [N° 2 905] (EDL IV, 2).

\+ 22. Augustin (St). De Civitate Dei [N° 300] (Sp. 253, *1715-1724* ; Politique des Romains, *1716*, Romains, 15, 19).

\+ 23. Aulu-Gelle. Noctes atticae [N° 1 822/3] (p. 1 146/7, *après*

(a) Brethe de La Gressaye, *op. cit.*, t. II, p. xii.

(b) Voir t. III, p. 936.

(c) A Juilly, on enseignait le latin mais non le grec. Dedieu — *op. cit.*, p. 7 — écrit qu' « il apprit fort bien l'italien », mais où l'apprit-il ?

(d) Voir Voyages, t. II, p. 1110.

(e) « Les Japonais tiennent presque tout ce qu'ils ont des Chinois » (Sp. n° 517).

(f) « J'ai de très mauvais lecteurs anglais et j'ai presque oublié tout ce que j'en savais » (lettre du 6 juin 1753).

1734 ; P. 1 761 ; EDL VI, 20 ; XVI, 16 ; XIX, 8 ; XXIII, 21 ; XXVII ; XXIX, 16.

24. Aurelius Victor. Origo gentis Romanae. (P. 706 ; Romains).

25. Aurelius Victor. De viris illustribus. (Romains 12).

* 26. Baluze. Capitularia. — Paris, 1677, 2 v. (EDL XXVIII, XXX, XXXI).

27. Banyer (H.). Methodical introduction to the art af surgery. (« Livre bien écrit ».. Sp. 560, *1733/4*).

28. Barbeyrac (J.). Recueil de discours... — Amsterdam, 1731, 2 v. (P. 1 834).

29. Barbot. Dissertation sur l'esprit. (Lettre à Barbot du *8 mars 1752*, de La Brède).

* 30. Bartholin (Th.). Antiquitatum Danicarum... libri. (EDL XXIV, 19).

\+ 31. Baudrand (M.). Geographia ordine litterarum disposita [N° 2 452] (P. 139, *1721-1728*).

32. Bayle (P.). Critique générale de l' « Histoire du calvinisme » par Maimbourg (EDL XXVI, 3).

\+ 33. Bayle (P.). Pensées diverses sur la comète [N° 1 521] (Sp. 748, P. 1 946 ; EDL XXIV, 2).

\+ 34. Beaumanoir. Coutumes de Beauvaisis [N° 884, inscrit *1746/7*] (EDL 2e éd. VI, 10 ; XXVI, 8 et 15 ; XXVIII).

= 35. Beaumont (E.). Principes de philosophie morale. — Genève, 1754. (Lettre à Bonnet, *6 mai 1754*, de Paris).

36. Bel (J.-J.). Dissertation où l'on examine le système de M. l'abbé Dubos (lettre à Bel, *29 sept. 1726*).

\+ 37. Bernier (F.). Voyages]N° 2 735] (Geographica, lu *entre 1736 et 1744* ; P. 1 787 ; EDL XIV, 3, 10, 15 ; XXIV, 24, 25).

\+ 38. Berruyer (I.). Histoire du peuple de Dieu, 1728 [N° 12] (Sp. 524, *au moins 1730*).

39. Bertolini. Analyse raisonnée de l'Esprit des Lois (Lettre à Guasco du *26 déc. 1753* et lettre à Bertolini du *5 déc. 1754*) (a).

* 40. Boccalini (T.). Pierre de touched... (Sp. 248, *1715/24*).

\+ 41. Bochart (S.). Geographia sacra [N° 2 609] (Sp. 401, extraits 1743/6, t. III).

\+ 42. Bodin. République [N° 2 371/2] (P. 1 914 ; EDL V, 15).

\+ 43. Boneti (T.). Polyathes... [N° 1 054] (Extraits, t. III).

= 44. Bonnet (Ch.). Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes. — Gottingue, 1754 (Lettres à Bonnet des *14 nov. 1453* et *20 fév. 1754* de Paris).

\+ 45. Boulainvilliers. Histoire de l'ancien gouvernement de la France, 1727 [N° 2 912] (P. 1 184, *entre 1734 et 1438*).

\+ 46. Boulainvilliers. La vie de Mahomet, 1730 [N° 3 124] (P. 948 *vers 1735* ; EDL XXIV, 25).

\+ Boutillier (J.). Somme rurale [N° 885] (EDL VI, 10 ; XXVIII, 32, 35, 41, 42).

= 48. Boyer (Dr J. B.). Méthode indiquée par M. Boyer... envoyé... à Beauvais. — Paris, 1750 (Sp. 744).

\+ 49. Brantome. Mémoires [N° 2 913] (Sp. 324, *1724/26* ; 748).

50. Brescon (P.). Mémoire pour servir à l'histoire de la maladie épidémique de Lectoure de 1745. — 1748 (Lettre du *3 mars 1752*).

51. Brescon (P.). Traité des maladies de la vieillesse (Lettre à Brescon, 1752, t. III, p. 1 4444).

(a) Il y a évidemment contradiction entre les deux dates données par ces lettres.

+ 52. Brisson (P.). De regio Persarum principatu [N° 3 185] (extraits, *1721/8*, t. III, p. 717).

53. Brussel (N.). Nouvel examen de l'usage des fiefs en France... — Paris, 1727, 2 v. (EDL XXCIII, 29) (a).

= 54. Buffon. Histoire Naturelle, t. I-III, 1749 [Paris, n° 16] (lettre du *11 nov. 1749*) de Paris.

+ 55. Burnet (G.). Histoire de la réformation de l'Église d'Angleterre [N° 3 196] (P. 583 ; Sp. 623, *1734/8* ; EDL II, 10 ; XXIII, 29).

56. Burnet (G.). The abridgment of the history of the reformation... (EDL XXIII, 14).

+ 57. Calmet. Commentaire... sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament [N° 7] (Sp. 413, *1727/28*).

58. Campistron. Œuvres. (P. 1 198, *après 1734* ; P. 1 215).

59. Casa (G. della). Opere. (Sp. 471 : *lu en Italie en 1728*).

+ 60. Cassander (G.). Opera [N° 309/310] (Sp. 268, *1415/24*).

* 61. Cassiodore. Variae epistolae. (P. 1 538, 2051/2 ; note jointe au ms. des Voyages, t. II, p. 1 164 ; EDL 2e éd., XVIII, 22, 26, 28 ; XXVIII, 7; 18 ; XXX, 11).

* 62. Catel (G. de). Mémoire de l'histoire de Languedoc... (EDL XXVIII, 4).

+ 63. César .De bello civili [N° 2 817] (P. 1 851 ; EDL XXII, 2).

+ 64. César. De bello Gallico [*id.*] (Sp. 243, *1724/6* ; EDL XVIII, 30 ; XX, 1, 1 ; XXVIII, 2 ; XXX, 3, 4).

+ 65. Chardin. Voyages en Perse [N° 2 738/9] (P. 41, *vers 1721*, 295 ; Romains ; EDL V, 14 ; XII, 30 ; XIII, 19 ; XXIII, 29 ; XXIV, 26) (b).

66. Chassipol (De). Traité des finances et de la fausse monnaie des Romains... — Paris, 1740 (EDL XIII, 18).

* 67. Chaulieu (G. de). Poésies de M. l'abbé de Chaulieu et de M. le Marquis de La Fare. — Amsterdam, 1724. (P. 1 198, *après 1734* ; P 1 215)

68. Choisy (M. de). Histoire ecclesiastique. (Sp. 305, *1715/24*).

69. Chorier (N.). Aloisiae Sigaeae et sa traduction : L'Académie des Dames. (P. 203, *1721/34*).

+ 70. Christopherson (J.). Ecclesiasticae historiae scriptores graeci [N° 204/6] (Romains, 17, 20).

71. Chronique dite de Fredegaire. (P. 1 930, 1 941. EDL XVIII, 24 ; XXX, 18 ; XXXI, 1, 3, 5, 11) (c).

+ 72. Ciceron. De finibus [N° 1 841/2] (EDL XXVII).

+ 73. Ciceron. In Bruto [*id.*] (EDL XI, 18).

+ 74. Ciceron. In Pisonem [*id.*] (EDL XII, 16).

+ 75. Ciceron. De inventione [ID] (EDL XII, 18).

+ 76. Ciceron. De legibus [*id.*] (P. 871 *bis*, *vers 1734* ; P. 1 734 ; EDL V, 11 ; XII, 19 ; XXIII, 22 ; XXIV, 13 ; XXVI, 16 ; XXIX, 16).

(a) L'ouvrage ne se trouvait pas dans la « Bibliothèque du Roi » ; Barbot possédait l'édition de 1750.

(b) En fait « l'extrait de Chardin » (p. 41) peut être l'extrait de la « Bibliothèque universelle » ou d'un autre journal (par opposition à « mon extrait de Justin »). D'autre part, Montesquieu possèdait deux éditions très différentes de Chardin : la plus ancienne [n° 2738], qu'il a dû trouver dans la bibliothèque de La Brède, ne comprend que le voyage de Paris à Ispahan. Nous savons par les comptes du libraire Lacourt étudiés par M. Desgraves qu'il a acheté entre 1720 et 1722 l'édition de 1711 : a-t-il eu le loisir d'en lire les 10 vol. avant la rédaction des *Lettres Persanes* ? Il semble avoir repris cette lecture à l'époque de la « Pensée » 295, vers 1731 /24.

(a) Éditée par Duchesne (voir n° 117) et par Dom Bouquet.

+ 77. CICERON. Lettres... [N° 1 848, 2 280/1] (P. 962, *vers 1734*, 1 609, 1 517 ; Romains, 10, 12, 22 ; EDL XVIII, 1 ; EDL 2e éd. XXII, 22) (a).

+ 78. CICERON. De natura deorum [N° 1 846] (P. 1 946, *après 1748*).

+ 79. CICERON. De officiis [N° 1 844, 1 847] (P. 924 *vers 1734* ; Romains, 10, 11, 17 ; EDL XXIII, 21 ; lettres du *8 oct. 1750* et du *4 juillet 1752*).

+ 80. CICERON. Orator [N° 1 841/2] (EDL XXVII).

+ 81. CICERON. Deuxième Philippique [*id.*] (EDL XVI, 16 ; XIX, 26).

+ 82. CICERON. Pro Caecina [*id.*] (EDL VI, 5 ; XVII).

+ 83. CICERON. Pro Cluentio [*id.*] (EDL XI, 18 ; XII, 16).

+ 84. CICERON. Deuxième Verrine [*id.*] (EDL XXVII).

+ 85. CLARENDON. Histoire de la rébellion... d'Angleterre [N° 3 198] (Lettre de Bulkeley à Montesquieu, *22 oct. 1723*, t. II, p. 747).

86. COFFIN (C.). Discours adressés le 22 mai 1719 par le Recteur de l'Université de Paris à Louis XV et au Régent pour les remercier d'avoir instauré la gratuité de l'enseignement. (Sp. 291, *1719/24*).

+ 87. CONRING (H.). De habitu corporum Germanorum, 1727 [N° 1 432] (Voyages, t. II, p. 1 255, *août 1729* ; P. 396, 119).

88. CONTI (Abbé A.). Il Cesare, tragedia. — Firenza, 1726. (*lu en Italie en 1728* : Sp. 464).

+ 89. CORAN. [N° 584/5] (EDL VI, 18 ; XXIV, 17 ; 2XXVI, 4).

+ 90. CORNEILLE (Th.). Dictionnaire des arts et des sciences [N° 2 473] (P. 704, *vers 1734*).

+ 91. CORPUS JURIS CIVILIS. [N° 705, 708] (EDL, XXI, 20).

92. COPI. (A.). La interpretazione della cifre. — Firenze, 1639 (Sp. 289, *1725/26*).

93. COURTONNE (J.). Traité de la perspective pratique. — Paris, 1725. (Sp. 548, *au moins 1731.*)

94. COUSIN (L.). Histoire de Constantinople, t. VI (Romains, 22) (b).

= 94 *bis.* CRAIG (Th.). Jus feudale (envoyé par Yorke le *22 avril 1750*, extraits, P. 1 755).

95. COUSIN (L.). Histoire romaine écrite par Xiphilin, Zonare et Zosime. — Paris, 1678. « Envoyé à M. de Montesquieu le *6 mai 1752* » (Ms. 833, p. 3).

+ 96. CREBILLON. Atrée et Thyeste [N° 2 024] (P. 1 099, *au moins 1734*).

97. CREBILLON. Catilina, 1748 (lettre écrite de St.-Seurin à Helvétius, le *11 fév. 1749*).

+ 98. CREBILLON. Rhadamiste et Zénobie, 1711. [N° 2 024] (« Dans ma jeunesse »..., même lettre).

+ 99. CUJAS (J.). De feudis [N° 734] (EDL, XXX, 16).

* 100. CYRILLE (St.). Epistolae (P. 431).

+ 101. DAILLE. De duobus... sacramentis [N° 529] (Sp. 384, *1727/8*).

+ 102. DAMPIER (E.). Nouveau voyage... [N° 2 740] (Geographica : *lu entre 1734 et 1738* ; P. 1 151 ; EDL XV, 6, 19 ; XIX, 9 ; XXIII, 16 ; XXIV, 23).

103. DANIEL (G.). Histoire de la milice française. — Paris, 1721. (Sp. 544, *au moins 1721*) (a).

+ 104. DAVILA (E.). Historia delle guerre civile di Francia [N° 2 926] (EDL XXIX, 16).

(a) La note de « Romains », 12 nous apprend que Montesquieu a utilisé l'édition des « Lettres à Atticus » par l'abbé Mongault, édition qu'il ne possédait pas à La Brède.

(b) Se trouvait dans la Bibliothèque de l'Académie (Ms. 867) et chez Barbot.

105. Demosthene. Discours sur la Couronne. — Francfort, 1604. EDL, VI (a).

106. Demosthene. Midias. — Francfort, 1304. (EDL XV, 17 (a).

+ 107. Denis d'Halicarnasse. Antiquités romaines [N° 2 832] (Sp. 514, *1730/1* ; Romains 1, 4, 13 ; p. 1 479 = Rebut des « Romains » ; P. 1 532 ; EDL IV, 8 ; X, 12 ; XI, 6 à 18 ; XII, 2, 3, 18 ; XIIX, 22 ; 2XXIII, 1 EDL IV, 8 ; X, 12 ; XI, 6 à 18 ; XII, 2, 3, 18 ; XXII, 22 ; XXIII, 21, 22 ; XXVII) (b).

+ 108 Desmarets (N.). Mémoires sur l'administration des finances, 1708/16 [N° 2 929) (Sp. 441, *vers 1731* ; P. 1 962).

+ 109. Diodore de Sicile. Opera [N° 2 671, 2 776/8] (P. 1 372, *au moins 1738* ; 1 701, 1 797, 1 750, 1 882, 1 906 ; EDL XVIII, 15 ; XX, 15 ; XXI, 6, 11 ; XXIV, 4).

+ 110. Dubos (Abbé). Histoire critique de l'établissement de la monarchie française... 1734 (N° 2 930, *inscrit 1734/38*) (P. 795 *vers 1734* ; P. 925, 1 087, 1 906 ; Sp. 704 ; EDL XXVIII, 3 ; XXX, 12 à 25).

+ 111. Dubos (Abbé). Les intérêts de l'Angleterre mal entendus [N° 2382, *inscrit 1734/38*) (*Lu avant 1728* : voir Voyages, t. II, p. 1 088).

112. Dubos (Abbé). Réflexions critiques sur la poésie et la peinture. — Paris, 1719, 2 v. (Lettre du *29 sept. 1726* à Bel).

+ 113. Du Cange. Glossarium [N° 2 463, *inscrit 1746/47*] (EDL XXVIII, 4 ; XXX, 18, 20, 22 ; XXXI, 33) (c).

114. Ducas. Historia byzantina. (Romains, 22, 23).

+ 115. Du Cerceau (Le P.). Conjuration de Nicolas Gabrini, 1733 [N° 3 067, *inscrit 1746/47*] (« *Je viens de lire* », Sp. 566, *1733/34*).

* 116. Du Cerceau. Histoire de la Révolution de Perse (EDL III, 9).

+ 117. Du Chesne (A.). Historiae Francorum scriptores [N° 2 932] (EDL V, 3 et 2e éd. ; XXVIII, 4 ; XXX, 13 ; XXXI, 21, 22, 27) (d).

* 118. Duclos. Considérations sur les mœurs de ce siècle, 1751. (« Je n'ai lu que la moitié de votre ouvrage », lettre à Duclos, de Paris, *4 mars 1751*).

+ 119. Du Fresne (J.). Journal des audiences [N° 869] (Sp. 285, *1715/24*).

120. Du Halde (P.). Description de la Chine. — Paris, 1735, 4 v. (Geographica : *lu entre 1735 et 1738* ; EDL VI, 16 ; VII, 6 ; VIII, 21 ; XII, 7 ; XIII, 11 ; XIV, 5, 8 ; XVI, 4, 8 ; XVII, 2, 3, 5 ; XVIII, 20 ; XIX, 10, 13. 16, 17 ; XX, 9 ; XXIII, 5, 13 ; XXIV, 19 ; XXVI, 6) (e).

121. Dumont (J.). Corps universel et diplomatique, t. I (Ms. 867 ; emprunté *1743/3* ; EDL XXXI, 17).

122. Dumoulin (P.). De obedientia et potestate, necnon de voto obedentiae monasticae. Sedan, 1623 (Sp. 418, *1727/31*).

+ 123. Dupin (L. E.). Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques [N° 200] (EDL XXIV, 7).

124. Dupuy (P.). Traité de la majorité de nos rois. — Paris, 1655. (Ms. 867, emprunté *1748* ?).

(a) C'est l'édition de Francfort qui est citée et non celles possédées par Montesquieu à La Brède.

(b) L'édition de La Brède est de 1722, elle a été cataloguée entre 1734 et 1738, mais Montesquieu la connaît dès 1731 (Sp. 514) ; par contre les « Romains » citent une édition en latin, non pas celle de La Brède [n° 2831], mais une édition d'Oxford de 1704. Voir aussi n° 137.

(c) Montesquieu possédait deux éditions de Du Cange : celle de 1710 [n° 2462] et celle de 1733/36, à laquelle renvoient les citations de l'EDL.

(d) C'est dans le Recueil de Du Chesne qu'il a dépouillé les vies de Louis le Débonnaire par Tégan, Nithard et un auteur anonyme (t. II), ainsi que sans doute la lettre d'Agobard (p. 1830) [t. Y], les Annales de Fulde et de Metz (EDL, XXX, 11, 16 ; XXXI, 6, 9, 11) et la Chronique du Pseudo-Frédégaire (voir n° 65).

(e) Possédé par Barbot.

+ 125. Du Tillet. (J.). Recueil des rois de France [N° 3 055] (P. 1 928 ; EDL XXVIII, 39, 42).

+ 126. Eckhart (J. G.). Leges Francorum salicae et Ripuarum [N° 825 *inscrit 1746/7*] (EDL XVIII, 22 ; XXXI, 11).

+ 127. Eginhard. De vita... Caroli Magni [N° 2 915] (EDL XXXI, 12, 16).

+ 128. Eschine. De falsa legatione [N° 1 860 *bis*] (EDL XXIX, 5).

* 129. Estrees (Duc d'). Mémoires de la Régence de... Marie de Médicis (Sp. 778, *après 1748*).

130. Établissements de St-Louis, ed. du Cange (EDL XXVIII, 29 à 44 ; XXIX, 11) (a).

+ 131. Étienne de Byzance. De urbibus [N° 2 645] (P. 139, *1721/8* ; EDL XI, 6).

+ 132. Eusèbe Pamphile. Demonstratio evangelica [N° 329 à 332] (P. 92, *1720/34*).

+ 133. Eusèbe Pamphile. Praeparationis evangelicae libri [N° 331] (EDL XIV, 10).

+ 134. Eusèbe Pamphile. Thesaurus temporum [N° 2 673] (Sp. 312, *vers 1724* ; EDL XXIII, 21).

135. Evagrus. Historia ecclesiastica (Sp. 430, *1727/8* ; EDL VI, 21).

136. Excerpta de legationibus (Recueil de Constantin Porphyrogenète) = Malchus, Ménandre, Priscus, Dexippe. (Romains, 17 à 21 ; P. 1 752 ; EDL XXVI, 14.)

137. Excerpta de virtutibus... (2e recueil de C. Porphyrogenète) = Denis d'Halicarnasse, Diodore, Dion, Malalas (Romains ; P. 1 313, *vers 1738*, 1788 ; EDL V, 19 ; VI, 21 ; XII, 21 ; XIV, 4 ; XII, 13) (b).

+ 138. Fénelon. Explication des maximes des Saints [N° 539] (P. 1 054, *au moins 1734*).

+ 139. Fénelon. Aventures de Télémaque [N° 650] (P. 115, *vers 1721* ; P. 123 ; Voyages, t. II, p. 1 296 ; extr., t. III, p. 708, *après 1751*) (c).

140. Ferrière (C. de). Histoire du droit romain, 1718 (Sp. 266, *1718/24*).

141. Festus Avienus... Orbis descriptiones... (EDL XXI, 11).

+ 142. Florus. Epitome... T.Livii [N° 2 836/7] (Romains, 4, 6 ; P. 1532 ; EDL VI, 11 ; VII, 4 ; XII, 21 ; XV, 16 ; XXII, 22 ; XXIII, 21 ; XXVIII).

143. Fontaines (P. de). Le Conseil... (Extraits *postérieurs à 1748*, t. III, p. 717 ; EDL XXI, 21, 22 ; XXII, 2, 7 ; XXVIII, 23 à 38) (c).

+ 144. Fontanon (A.). Édits et ordonnances des rois de France [N° 838/9] (EDL XII, 4).

145. Fontenelle. Éloge de Cassini (Sp. 260, *1715/24*).

146. Fontenelle. Éloge de Newton, 1728. (Lettre du *10 mai 1728*.)

147. Fontenelle. Éloge du czar Pierre (*id.*).

+ 148. Fontenelle. Lettres galantes du chevalier d'Her [N° 2 290] (P. 692, *vers 1734*).

* 149. Forbin (Cte de). Mémoires (EDL XXIV, 17 ; XXV, 15).

150. Fortunatianus. Rhetoricorum libri. (EDL VI, 17).

+ 151. Frezier. Relation du voyage... [N° 2 742, acheté en *1720/22*] (Extraits dans Geogr. I d'après P. 1 898 ; Mémoires sur les mines, 1731, t. III, p. 444 ; Monarchie Univ. t. III, p. 376 ; EDL XXI, 22).

(a) Édité à la suite de Joinville. Voir n° 191. En ce qui concerne les *Établissements*, Montesquieu n'a pu se contenter du texte publié par Laurière (voir n° 266), car Laurière n'a pas réédité les commentaires de Du Cange.

(b) Consultés sans doute *en* 1733, car le Spicilège, n° 562, les donne « à voir ».

(c) Sans doute recopiés sur un manuscrit plus ancien. Voir n° 375 et la note.

+ 152. Frontin. Les stratagèmes [N° 1 742] (Romains, 2, 7).

* 153. Gage (Th.). Nouvelle relation contenant les voyages dans la Nouvelle Espagne. (P. 1 336, *au moins 1738* ; EDL XXIII, 7, 11).

+ 154. Galien. De alimentorum facultatibus [N° 1 100] (Extraits, t. III, p. 714).

155. Galien. De differentiis februum [voir N° 1 221] (Extraits, t. III, p. 714).

+ 156. Galland (A.). Traité du franc-alleu [N° 954, *inscrit 1746/47* (EDL XXVIII, 20 ; XXXI, 8, 33) (a).

+ 157. Gaya. Cérémonies nuptiales de toutes les nations [N° 2 680] (Geographica : *lu entre 1734 et 1738*).

* 158. Georges le Syncelle. Chronographia ab Adamo usque ad Diocletianum... (P. 2 193, *après 1749*).

= 159. Gerdil (G. C.). Virtutem politicam... Discours prononcé le 5 nov. 1750 (lettre du *8 août 1752* à Guasco).

160. Gervaise (F. A.). Vie d'Abélard et d'Héloïse (P. 214) (b).

161. Giannone (P.). Storia civile del regno di Napoli, 1723 (Voyages. *avril 1729*, t. II, p. 1 162 ; P. 446 *vers 1734*) (c).

+ 162. Gilles (N.). Les très élégantes Annales... [N° 2 950/1] (P. 1 184, *1734/38*).

* 163. Gilles (P.). De topographia Constantinopoleos... (Sp. 269, *1715/24*).

+ 164. Giraldi (L.). Opera [N° 2 245] (P. 860 et sq., 1734 ; EDL XXV, 4) (d).

* 165. Goldast (M.). Collectio constitutionum imperialum (EDL XXXI, 13 à 33).

166. Gordon (G.). The history of our national debts... 1688-[1752] (Extraits, t. III, p. 817).

167. Graffigny. Lettres péruviennes, 1747. (P. 2 033).

168. Gravina. Origines juris civilis... (P. 1 761, 1 763, 1 913, EDL I, 3) (e).

+ 169. Grégoire de Tours. Historia Francorum [N° 2 955/6] (Sp. 385, 1728/8 ; P. 1 392 ; EDL XVIII, 22 à 29 ; XXVII ; XXVIII, 3 ; XXX, 4, 12, 19 ; XXXI, 1 à 25).

170. Guillet de Saint-Georges. Lacédémone ancienne et nouvelle (EDL V, 14).

+ 171. Guinée. Application de l'algèbre à la géométrie [N° 1 588] (lettre à Dodart, *oct. 1725*, t. III, p. 814).

172. Harrington (J.). The Oceana (EDL XI, 6 ; XXIX, 17).

+ 173. Henault (Ch.). Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France, 1744 [N° 2 959, *inscrit 1746*] (EDL 2e éd. XXVIII, 39).

+ 174. Hérodote. Historiarum libri [N° 2 781, 2 782 *inscrit 1746/7*, 2 783/4] (P. 496 ; EDL XIV, 11 ; XXI, 8 à 10 ; XXII, 2).

+ 175. Hesnault. Traduction du commencement de Lucrèce... [N° 2 169] (EDL XXII, 23).

176. Hippocrate. De aere aquis et locis. (*Extraits*, t. III, p. 713/4, *1738/42*).

(a) Les références données par *L'Esprit des Lois* ne correspondent ni à l'édition de La Brède (1637), ni à celle de 1629.

(b) Se trouvait dans la Bibliothèque de l'Académie (Ms. 867).

(c) Barbot possédait l'édition de 1742. Les passages ci-dessus ne sont pas absolument convaincants : peut-être Montesquieu a-t-il seulement entendu parler de cet ouvrage qu'il avait l'intention d'acheter (Sp. 660, 1737/8).

(d) Voir aussi les « extraits Desmolets », Sp. 164.

(e) L'Académie de Bordeaux possédait l'édition de 1730 (Ms. 867).

+ 177. Histoire Auguste. [N° 2 842/4] (Sp. 270, *1715/24*).

+ 178. Histoire généalogique des Tatars [N° 3 125] (Geographica : *lu vers 1738* ; EDL XII, 29 ; XIII, 11, 12 ; XVII, 3 ; XXV, 2, 15 ; XXVI, 14).

179. Historia Miscella. (EDL 2e éd. XXX, 12).

+ 180. Hobbes. De Cive [N° 2 393/4] (EDL I, 2).

+ 181. Holstein. Notae et castigationes... [N° 2 625] (P. 139, *1721/28*).

+ 182. Homère. Iliade [N° 2 057/61] (EDL XXI, 7 ; extraits, t. III, p. 703, *après 1751*).

183. Homère. Odyssée. Traduction La Valterie (P. 1 681, *après 1748* ; extraits, t. III, p. 706, *après 1751*) (a).

+ 184. Horace. Satires [N° 2 064/71 et 2 072, *inscrit 1476/47*) (a).

+ 184. Horace. Satires [N° 2 064/71 et 2 072, *inscrit 1746/47*] (EDL XXIX, 10).

+ 185. Huarte (J.). Examen des esprits [N° 1 474] (P. 1 191, *1734/38*).

186. Huet (D.). Histoire du commerce..., 1727. (Ms. 867, emprunté, *1743* ?).

= 187. Hume (D.). Essai sur l'esprit humain (Lettre à Hume, *3 sept. 1749*, de Paris).

= 188. Hume (D.). Political discourses. Trad. Le Blanc, 1754 (Lettre Le Blanc, du *13 sept. 1754*).

189. Hyde (Th.). Historia religionis veterum Persarum (Sp. 402, *1727/8* ; EDL XIV, 8 ; XXI, 8 ; XXIV, 20 ; XXV, 4).

= 190. Jobert (P. Louis). La science des médailles, 1739 (EDL XXII, 13) (b).

191. Joinville. Histoire de St-Louis, 1668. (Ms. 867, emprunté, *1743*) (c).

+ 192. Jordanes. Opera [N° 2 732] (Sp. 562, *entre juin 1733 et août 1734* ; Romains ; EDL XVI, 2 ; XVII, 5).

+ 193. Josephe (Flavius). Opera [N° 3 188] (Romains ; EDL XXI, 6).

+ 194. Justin. Historiarum... libri [N° 2 845/6] (P. 41, 139, *1721/31* ; EDL XI, 10 ; XVIII, 5 ; XIX, 2, 10 ; XX, 5 ; XXI, 11).

+ 195. Justinien. Institutiones [N° 710 et sq.] (Romains, 13, 15 ; EDL XV, 2 ; XIX, 24).

+ 196. Justinien. Novelles [705, 708] (Romains, 20 ; EDL XVI, 16 ; XIX, 26).

+ 197. Juvenal. Satires [N° 2 076/9] (EDL XXVII).

+ 198. Kaempfer. Historia imperii japonici [N° 3 213] (Sp. 517, *lu entre mai et oct. 1730* ; P. 1 775 ; EDL VI, 13, 18 ; XVI, 4 ; XXIII, 12 ; XXV, 15).

199. Kolb (P.). Description du Cap de Bonne Espérance, 1731 (Sp. 539).

+ 200. Labat. Nouveau voyage aux îles d'Amérique [N° 2 746, *acquis 1 722*] (P. 175, *avant 1734* ; EDL XV, 4 ; XXV, X).

* 201. La Borde (Vivien de). Du témoignage de la vérité dans l'Église (P. 320, *1731* ; Sp. 579, *1734*).

+ 202. La Calprenede. Cléopâtre [N° 2 234] (*lu au collège*, cf. P. 359).

+ 203. Lactance. Traité de la mort des persécuteurs [N° 359/360] (Romains, 19).

204. La Fare (Ch. de). Poésies. Voir ci-dessus n° 67.

205. Lafitau (P. Joseph). Mœurs des sauvages américains, 1724 (*Prêtées* par Castel *en 1725* ; voir aussi Voyages, t. II, p. 1 048.)

(a) Possède la traduction Dacier qu'il a lue auparavant.
(b) Inventaire de Paris, n° 32.
(c) Voir n°s 130 et 143.

+ 206. La Loubère (S. de). Du royaume de Siam [N° 2 747] (Geographica, *lu en 1734/38* ; EDL XIV, 5,).

+ 207. Lambard. De priscis Anglorum legibus [N° 3 200, *inscrit 1746/7*] (EDL XXX, 16).

208. Lambert (Mise de). L'avis d'une mère à son fils et à sa fille, 1728. (Lettre du *10 mai 1728*) (a).

209. La Motte. Oedipe. (Lettre de Paris, *6 mars 1726*) (b).

= 210. La Mottraye. Voyages... 1727 (Sp. 538, *au moins nov. 1730*).

+ 211. Lancre (P. de). Tableau de l'inconstance des... démons [N° 2 597] (P. 644, *avant 1734*).

+ 212. Langier de Tassy. Histoire du royaume d'Alger, 1725 [N° 3 128] (EDL XVI, 2, 6 ; XXII, 2).

213. Languet de Gergy. Vie de Marguerite-Marie Alacoque (P. 822, *après 1734*).

214. La Porte (Abbé J.). Observations sur l'EDL, 1750 (P. 2 057, 2 092).

* 215. La Roche-Flavin. Treize livres des parlements de France (EDL XXVIII, 33 et 39) (c).

216. Las Casas (B. de). Brevissima relaciôn de la destruyciôn de las Indias (P. 207, *1721/34*).

+. 217. La Vega (G. de). Le commentaire royal ou l'histoire des Incas [N° 3 174] (EDL VI, 20 ; XV, 4 ; XXII, 6 ; XXVI, 22).

+ 218. Leclerc (J.). Histoire des Provinces Unies [N° 3 132] (EDL VIII, 18).

+ 219. Leclerc (J.). Parrhasiana [N° 2 341] (Sp. 535, *au moins oct. 1730*).

220. Lecointe (P.). Annales ecclesiastici Francorum, 1665-1683, 8 v. (P. 189, *1721/34* ; EDL XXVI, 16).

+ 221. Legendre (L.). Mœurs et coutumes des Français [N° 2 949] (P. 1 540, *1743/6*).

+ 222. Leibniz. De origine Francorum [in n° 825, *inscrit 1746/7*, voir ci-dessus n° 118] (EDL XXVIII, 1).

223. Lemoyne (P.). De l'art de régner (De la politique, *1725*, t. III, p. 171).

224. Lemoyne (P.). Poésies (P. 1 198, 1 215, *après 1734*).

225. Léon le Grammairien. Chronographie comprenant les faits des récents empereurs (813-948) (Romains, 22).

+ 226. L'Estoile (P. de). Journal...]N° 2 895] (P. 1 306, note).

227. Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la C^ie^ de Jésus, recueils III à XXV (1703-1741) [Geographica ; EDL VII, 17 et 21 ; XIV, 15 ; XVI, 5 ; XVIII, 18 ; XIX, 18 ; XXIV, 3, 14, 24 ; XXVI, 6 et 14] (d).

+ 228. Lindenbrog. Codex legum antiquarum [N° 820, *inscrit 1734/38*] (P. 1 826 ; EDL XII, 8 ; XVIII, 2).

(a) Se trouvait dans la Bibliothèque de l'Académie (Ms. 867).

(b) Il est possible que Montesquieu ait vu jouer la pièce, sans la lire.

(c) Possédé par Barbot.

(d) Nous savons grâce aux *Geographica* que les extraits des recueils XXI (1734) et XXII (1736) ont dû être faits à l'époque de leur parution, et les autres extraits *vers* 1741/43. Mais un extrait du recueil XI se trouve déjà dans la p. 665 (1731/3) et dans l' « Essai sur les habitants de Rome » (1732), t. III, p. 359. Nos conclusions rejoignent celles de M. Shackleton : Montesquieu avait déjà lu certaines parties au moins des *Lettre sédifiantes* avant d'en faire les extraits dans les Geographica. Voir notre communication au Congrès Montesquieu : « Montesquieu et le despotisme ».

* 229. Lobineau (G.). Histoire de Bretagne, 1707, 2 v. (P. 1 051, *vers 1735*) (a).

230. Loyseau. Traité des justices de village (EDL XXX, 20) (b).

+ 231. Lucrèce. De la nature des choses [N° 1 491] (*lu oct. 1725* ; voir lettre à Dodart, t. III p. 814 ; P. 206).

+ 232. Lysias. Contre Agoratos [in n° 2 768] (EDL VI, 17).

+ 233. Machiavel. Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio [éd. française, n° 2 400] (Politique des Romains, *1716* ; EDL VI, 5).

* 234. Machiavel. Histoire de Florence (Sp. 413, *1729/30* ; EDL, XXVIII, 6) (a).

235. Maffei. Historia diplomatica, 1727 (Sp. 448, *1727/31*).

* 236. Maimbourg (P. Louis). Histoire de la Ligue (Sp. 254, *1715/24*).

+ 237. Malvasia (C.). Le pitture di Bologna [N° 1 696] (Voyages, t. II, p. 1 203 ; Bologne, *juillet 1729*).

* 238. Mandeville (B. de). La fable des abeilles (P. 1 553 ; EDL VII, 2 ; XIX, 8).

+ 239. Manzolli. Le Zodiaque de la vie humaine, 1733 [N° 2 123, *inscrit 1746/7*] (Sp. 251, *1715/24*).

* 240. Marca (P. de). Marca hispanica, 1678 (EDL VII, 5 ; XXXI, 20) (b)

241. Marculfe. Formulae. (EDL XXVIII, 2, 12, 18 ; XXX, 21, 22 ; XXXI, 7). « Envoyé à M. de Montesquieu le *6 mai* [*1752*] les formules de Marculfe » (Ms. 833) (c).

+ 242. Mare Liberum... [N° 2 406] (P. 1 142, *au moins 1734*).

* 243. Mariana (P. J. de). Histoire... d'Espagne (Romains).

+ 244. Marsham (Sir J.). Chronicus canon aegyptiacus, ebraicus, graecus [N° 2 692] (P. 142).

245. Martène (Dom), Durand. Thesaurus novus anecdotorum, t. I, 717. (Ms. 867, emprunté *1713*). EDL XXX, 20).

+ 246. Matthieu (P.). Histoire de Louis XI [N° 2 985] (Sp. 748, *après 1743*).

247. Maupertuis. Essai de philosophie morale, 1749 (Lettre de Paris du *11 nov. 1749*, P. 2 010).

* 248. Maupertuis. Examen désintéressé des différents ouvrages qui ont été faits pour déterminer la figure de la terre, 1738 (Lettre de Paris du *17 fév. 1740*).

249. Maupertuis. Réflexions philosophiques sur l'origine des langues, et la significations des mots (a dû le *lire entre le 20 déc. 1741* et le *2 fév. 1742* voir les lettres de ces dates).

* 250. Mazarin. Lettres... où l'on voit le secret de... la paix des Pirénées... Amsterdam, 1690. (De la Politique, t. III, p. 171).

251. Menochio (J.). De arbitrariis... (P. 643, *vers 1734*) (d).

252. Mille (les) et un jours, contes persans, trad. de Petis de la Croix (P. 2 157, *après 1748*).

253. Mille (les) et une nuits, trad. Galland (P. 2 248, *après 1749*).

254. Milton (J.). Le Paradis retrouvé (P. 2 252).

+ 254 *bis*. Montaigne. Essais [N° 1 506] (P. 1 533).

(a) Se trouvait dans la Bibliothèque de l'Académie (Ms. 867).

(b) Possédé par Barbot.

(c) Montesquieu possédait 3 exemples de l'édition de 1613, par Bignon. L'Académie lui a procuré sans doute soit l'édition de 1665 par Pithou, qui comprend également la Loi Salique, soit l'édition de 1677 par Baluze. Cette dernière hypothèse nous semble peu probable, car l'ouvrage de Baluze comprend en premier lieu les Capitulaires, et c'est ce titre qui aurait été indiqué.

(d) Possédé par Barbot.

+ 255. Montresor. Mémoires [N° 3 018] (P. 947, *vers 1734* ; P. 1 302 ; EDL VI, 5 ; XII, 8).

+ 256. More (Th.). L'Utopie [N° 2 416] (EDL 2XXIX, 17).

257. Morvan de Bellegarde. Histoire d'Espagne (P. 898, *vers 1734*).

258. Muratori (L.). Rerum italicarum scriptores (Voyages, t. II, p. 1 164 ; EDL XXVIII, 18, 36).

+ 259. Muret (J.). Cérémonies funèbres de toutes les nations [N° 2 693] (Sp. 245, *1718/24*).

+ 260. Nani (B.). Historia della republica veneta [N° 3 090/1] (P. 1 306, *vers 1738*).

261. Nazarius. Panegyricus... dictus Constantino imperatori (EDL XXIII, 21).

262. Nicephore. Histoire ecclesiastique (P. 2 245, *après 1749*).

263. Nouveaux mémoires des Missions de la C^ie^ de Jésus, 1715 (Geographica : *lu vers 1741/3* ; EDL XXV, 2).

+ 264. Novus Orbis... [N° 2 637] (P. 216, *1721/34*).

265. Ockley (S.). The conquest of Syria, Persia and Aegypt by the Saracens. (Romains, 22.)

* 266. Ordonnances des rois de France de la 3^e^ race, par Laurière, 1723 et sq. (EDL XXVIII, 19, 28) (a).

+ 267. Orose. Adversus Paganos [N° 2 699, *inscrit 1734/8*] (Sp. 245, *1724/6*).

+ 268. Ovide. Fastes [N° 2 107, 2 117] (P. 1474, *1742/3* ; 1680).

+ 269. Ovide. De Ponto [N° 2 108, 2 112] (P. 1 157, *après 1738*).

+ 270. Ovide. Tristes [id.] (*id.*).

+ 271. Pascal. Provinciales [N° 233] (P. 1 533, *1743* ?)

+ 272. Paul-Émile, de Vérone. Historia Gallica [N° 2 896] (EDL XXVIII, 38).

+ 273. Perrault (Claude). Essais de physique [N° 1 520] (Romains, 4).

* 274. Perry. État de la Grande Russie, 1717 (EDL III, 8 ; VI, 16 ; XII, 26 ; XV, 6 ; XXIII, 17).

275. Petis de la Croix. Histoire du Grand Genghizcan (Mon. Universelle ; P. 1 934).

+ 276. Petrone. Satyricon [N° 2 136/9] (P. 1 801, *après 1748*).

+ 277. Philon. Libri antiquitatum biblicarum [N° 2 651] (EDL, V, 1).

278. Philon. De specialibus legibus quae pertinent ad praecepta Decalogi (EDL V, 5 ; XXVI, 14).

+ 279. Philostrate. Les images [N° 1 946/7] (Sp. 272, *1715/24* ; EDL VI, 5).

* 280. Philostrate. Vies des sophistes (EDL XII, 20).

281. Phocas. Histoire byzantine (P. 1 764, *après 1748*).

+ 282. Photius. Bibliotheca [N° 2 554/5] (*lu entre juin et sept. 1733.* Voir Sp. 561 et Romains, 19).

283. Piles (R. de). Abrégé de la vie des peintres (*lu avant sept. 1728* ? voir Voyages, t. II, p. 1 020).

+ 284. Pithou (P.). Les libertés de l'Église gallicane [N° 2 343] (P. 215, *avant 1734*).

+ 285. Platon. Lois [N° 1 523] (Sp. 448, *vers 1728* ; EDL XIV, 10 ; XIX, 22 ; XX, 18 ; XXI, 13 ; XXIII, 17 ; 2XXIV, 18 ; XXV, 7 ; XXIX, 9, 16 ; P. 1 766, 1 890).

+ 286. Platon. République [N° 1 523] (P. 1 557 ; *1743/6* ; 1 851 ; EDL V, 8, 17, 19 ; VI, 11 ; XXIII, 17).

(a) Barbot possédait les tomes I-VII, 1723-1745.

+ 287. Pline l'Ancien. Historiae mundi [N° 1 807 à 1 811] (P. 1 489 ; EDL XXI, 1 à 16).

* 288. Pline le Jeune. Panegyricus Trajano dictus (EDL XXIII, 21).

289. Plumard de Dangeul (pseud. Nickolls). Remarques sur les avantages et les désavantages de la France et de la Grande-Bretagne par rapport au commerce, 1754 (extrait, t. III, p. 818).

+ 290. Plutarque. Illustrium virorum vitae [N° 2 790/5] (P. 607, 639, 665, 698, 701, 711, 853, 1 485, 1 698, 1 773, 1 791, 1 837, 1 855/8 ; Romains ; EDL IV, 8 ; XI, 11 et 14 ; XII, 11 et 21 ; XVI, 16 ; XXI, 21 ; XXIII, 21 ; XXVI, 17 et 18 ; XXIX, 7).

291. Plutarque. Œuvres morales (Sp. 541, *après 1731* ; EDL VI, 12 ; VII, 8 ; X, 14 ; XII, 20 et 24 ; XV, 17 ; XXIII, 19 ; P. 1 744).

* 292. Polignac. Anti-Lucrèce (*lu en 1729*, voir Voyages, t. II, p. 1 178 ; P. 422, 1 508).

+ 293. Polybe. Histoire [N° 2 635] (Romains ; EDL IV, 8 ; XI, 17 ; XVIII, 7 ; XXI, 13, 21 ; XXIII, 19).

294. Pomponius (Sextus). Enchiridion (EDL XI, 14 ; XXXI, 14).

+ 295. Pomponius Mela. De situ orbis [N° 2 629] (Sp. 241, *1724/6* ; Sp. 406 ; EDL XXI, 10).

296. Prevost (Abbé). Manon Lescaut, 1733 (Sp. 578 : *lu à Paris en avril 1734*).

+ 297. Prideaux (H.). The Old and New Testaments connected... [N° 46, 3 189, 3 190] (P. 292, 1 503 ; EDL XXIV, 9).

298. Prideaux (H.). The true nature of imposture... in the life of Mahomet (EDL XVI, 2 ; XXIV, 16).

+ 299. Procope. Arcana historia [N° 2 862] (P. 1 765,; EDL VI, 5).

300. Procope. Histoires [en partie 2 863] (Romains, 17, 19, 20, 21 ; EDL XXVIII, 7 ; XXX, 12 ; XXXI, 15 ; P. 1 808, 2 051/2).

+ 301. Ptolémée. Geographicae ennarationi libri [N° 2 692] (EDL XXI, 10, 16).

+ 302. Pufendorf. Introduction à l'histoire générale et politique de l'Univers [N° 2 709] (P. 777, *1734/8* ; EDL X, 11 ; XXIII, 22 ; P. 1 729).

+ 303. Pufendorf. Sive antea Severin de Monzambano... liber [N° 3 107, *inscrit 1746/4*] (*lu en 1728*, voir t. III, p. 901).

304. Pufendorf. De rebus gestis F. W. Magni, electoris Brandenburgici (Semble l'avoir lu *en sept. 1729*, cf. Voyages, t. II, p. 1 279 ; P. 2 254).

* 305. Pyrard (F.). Voyage... aux Indes orientales... (EDL XII, 30 ; XIV, 12 ; XVI, 5, 7, 10, 15 ; XX, 9 ; XXI, 21 ; XXV, 15 ; XXVI, 14 et 25).

+ 306. Quesnel (P.). Le Nouveau Testament... avec des réflexions... [N° 35] (P. 166, *1721/31*).

+ 307. Quintilien. Institutionum oratoriarum libri [N° 1 954] (EDL XI, 8).

+ 308. Rabelais. Œuvres [N° 2 256] (déjà lues plusieurs fois à l'époque de la P. 165, *1721/31*, P. 1 533).

+ 309. Ragueau (F.). Glossaire du droit français [N° 2 496, *inscrit 1746/7*] (EDL XXVIII, 41).

+ 310. Ramazzini (B.). De fontium... admiranda... [N° 1 184] (Voir note à Sp. 15 et « Il faut l'acheter », juillet 1729, Voyages, t. II, p. 1 215).

311. Rapin (P.). Réflexions sur la philosophie ancienne et moderne... (Sp. 205, *vers 1715*)

312. Raulin (J.). Des maladies occasionnées par les promptes et fréquentes variations de l'air, 1752. (P. 2 091) (a).

+ 313. Recueil de voyages au Nord [N° 2 751] (Le tome VIII a été

(a) « Très bonne dissertation qu'il m'a communiquée en manuscrit ». Il peut s'agir aussi d'un extrait du « Traité des maladies »... paru en 1756.

lu en 1734/8, voir Geographica et les tomes I-VII avant. Voir encore EDL XII, 14, 17 ;)XIX, 3 ; XXI, 6 ; XXIV, 14 ; XXV, 4).

314. Recueil des historiens des Gaules et de la France, publ. sous la dir. de Dom Bouquet, t. V, 1744 (EDL XXX, 22 ; XXXI, 11 et 17) (a).

315. Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement des Indes orientales. Amsterdam (EDL V, 8, 24, 17 ; VI, 13 ; XVI, 3, 4, 10 ; XIX, 2, 3 ; XXI, 11 ; XXIII, 12 et 16 ; XXIV, 8, 14, 16, 17, 19 ; XXV, 2 ; XXVI, 6, 7, 14).

316. Remond de Saint-Mard. Réflexions sur la poésie (P. 1 137, *1 734/8*).

+ 317. Renaudot (E.). Anciennes relations des Indes, 1718 [N° 3 151] (Geographica : *lu en 1734/8* ; EDL XXIII, 16).

+ 318. Retz (Cal de). Mémoires [N° 3 040] (EDL V, 11).

+ 319. Reyneau. L'analyse démontrée... [N° 1 600 et bibl. de Paris, 17] (Lettre à Dodart, *oct. 1725*, t. III, p. 814).

320. Richardson. Paméla, 1740/1 (P. 2 033, *après 1749*).

+ 321. Richelieu. Testament politique [N° 2 430/1] (EDL III, 5 ; V, 10, 11 ; XXIX, 16 ; P. 1 962).

322. Rollin. La manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres; 1728. (Sp. 520, *lu 1730/1*).

323. Rozier (Le) historial de France. (P. 1 184, *1734/8*).

+ 324. Rufus (Sextus). Brevarium rerum gestarum [N° 2 343] (P. 1 156, *après 1734*).

* 325. Rycaut. The present state of the Ottoman Empire. (EDL III, 9 ; V, 14 ; XIV, 11).

326. Saint-Real. Œuvres (P. 1 253, *1734/8* ; Romains).

+ 327. Salluste. De Catilina conjuratione [N° 2 872] (Romains, 12 ; P. 1 524 ; EDL V, 7).

+ 328. Salluste. Jugurtha [N° 2 872] (Romains 8).

+ 329. Salluste. Fragmenta historiarum, voir ci-dessus, n° 21 (Romains 10, 11 ; P. 1 484).

+ 330. Salvien. De gubernatione Dei [N° 375] (Romains, 18, 19).

331. Sandras de Courtilz. Testament politique de M. Colbert et Louvois (P. 1 962, Paris, *nov. 1749*).

332. Santori. De statica medicina (EDL XXIV, 25).

333. Sarpi (Paolo). Historia particolare delle cose passate tra... Paolo V e la Republica di Venetia (P.1 546, *1743/6*).

* 334. Savary des Brulons. Dictionnaire du commerce (b) (P. 245, *vers 1731* ; Geographica, f° 37, addition à un texte de 1734/8).

+ 335. Savot (L.). Discours sur les m. dailles antiques [n° 3 230] (P. 1 719 ; EDL XXII, 13).

* 336. Scarron. Roman comique (P. 1 533, *vers 1743*).

* 337. Sedulius. Mirabilium divinorum libri (P. 1 945, *après 1749*).

+ 338. Sénèque. De beneficiis [N° 1 551/2] (EDL XI, 18).

+ 339. Sénèque. Thyeste [N° 2 185] (P. 1 699, *après 1749*).

+ 340. Sextus Empiricus. Hypotyposeon [N° 1 559] (EDL XX, 17).

341. Shaw (Th.). Voyages dans... la Barbarie et le Levant... — La Haye, 1743, 2 v. (EDL XXVI, 6).

* 342. Sidney (A.). Discourses concerning government (P. 626).

343. Silva (J. B.). Traité de l'usage des différentes sortes de saignées (P. 1 238, *vers 1738*).

(a) Possédé par Barbot.
(b) La 1re éd. est de 1723-1730.

344. Sirmond. Œuvres (EDL XXIX, 16 ; XXXI) (a).

* 345. Smith (W.). A new voyage to Guinea (b) (EDL 2e éd. VII, 17 ; XVI, 2 et 10 ; XXVI, 6).

+ 346. Socrate le Scholastique. Histoire de l'Église [N° 208] (Romains, 17).

+ 347. Solis y Ribadaneyra. Histoire de la conquête du Mexique [N° 3 175] (P. 796, *vers 1734* ; EDL XV, 4 ; XVI, 15).

348. Sprat (Th.). The history of the Royal Society (Sp. 560, *1733/4*).

349. Stow (J.). A survey of London (Sp. 637, *1736/7* ; EDL XXI, 20).

+ 350. Strabon. Rerum geographicarum libri [N° 2 646] (Sp. 276, *1715/24* ; Sp. 392 ; EDL IX, 3 ; X, 3, 5 ; XIV, 15 ; XXI, 1 à 16 ; XXVI, 18 ; P. 1 790, 2 189) (c).

+ 351. Suetone. De duodecim Caesaribus [N° 2 875/9] (Sp. 354, *1721/31*, P. 698 ; Romains 13, 14, 17, 20 ; P. 1 532 ; EDL XII, 14 ; XXI, 16 ; XXIII, 21 ; XXIV, 15).

+ 352. Suidas. Lexicon [N° 2 533] (Romains, 20, 22 ; EDL V, 19).

+ 353. Symmaque. Epistolae [N° 2 309/13] (Romains 19).

354. Syrianus. In Hermogenis rhetorica (EDL XXIX, 14).

+ 355. Tacite. Agricola]N° 2 820/2] (Sp. 233, *1715/24*).

+ 356. Tacite. Annales [*id.*] (Romains, 12, 14, 17 ; EDL V, 10 ; VI, 5 ; XII, 13 ; XIII, 7, 19 ; XV, 18 ; XXII, 21 et 22 ; XXIII, 21 ; XXV, 3 ; P. 1 989).

+ 357. Tacite. Histoires [*id.*] (P. 1 485, *vers 1743* ; P. 1 729).

+ 358. Tacite. De moribus Germanorum [*id.* et 3 109, *inscrit 1747/6*] (Sp. 244, *vers 1726* ; Romains, 17 ; P. 1 171, 1 548, 1 727, 1 840, 1 906 ; EDL VII, 4 ; XI, 6 ; XV, 10 ; XVIII, 22 à 31 ; XX, 2 ; XXIII, 22 ; XXIV, 17 ; XXVIII, 21 ; XXX, 3, 9, 19 ; XXXI, 4).

+ 359. Tassoni (A.). La secchia rapita [N° 2 197] (Sp. 577, *1734*).

360. Tatien. Oratio ad Graecos (P. 211, *avant 1734*).

+ 361. Tavernier. Voyage en Turquie [N° 2 762-3] (EDL XIV, 3) (d).

+ 362. Tertullien. Apologétique [N° 382/4] (EDL XXIII, 21).

+ 363. Thaumas de la Thaumassière. Anciennes et nouvelles coutumes... du Berry [N° 904] (EDL XXVIII, 9, 42, 45 ; XXXI, 33).

+ 364. Tite-Live. Historiae romanae [N° 2 849 à 2 854] (Romains 2, 3, 4, 8, 18 ; P. 706, 1 475, 1 809 ; EDL IV, 1 ; V, 8 ; VI, 7 ; XI, 12 à 18 ; XII, 21 ' XVIII, 22 ; XXI, 23 ; XXI, 21 ; XXII, 22 ; XXIII, 19, 21 ; XXVI, 6 ; 2XXVII).

+ 365. Tite-Live. Supplementorum... decas, par Freinsheim [N° 2 852] (EDL XI, 14 ; XII, 21 ; XV, 18 ; XXI, 11 ' XXII, 12).

366. Titon du Tillet. Le Parnasse français, 1732 (lettre à l'auteur de *24 mars 1749*).

367. Tonti (chevalier). Dernières aventures dans l'Amérique septentrionale, par M. de la Salle (Sp. 544, *au moins 1731*).

+ 368. Trogue Pompée. Histoire philippique [voir n° 2 845/6] (EDL XI, 19).

+ 369. Valère Maxime. Dictorum facturumque memorabilium exempla [N° 2 884/5] (Romains 2, 8 ; EDL XII, 21 ; XVI, 16 ; XXIII, 21).

370. Varron. De lingua latina [N° 1 978/9] (Romains, 1 ; P. 1 532).

(a) Se trouvait à la Bibliothèque du Roi.

(b) La 1re trad. en français est de 1751.

(c) La plupart des passages de l'EDL ne se trouvent pas dans l'édition de 1748 : c'est le cas entre autres de XXI, 7, qui renvoie à une éd. de Strabon de 1620 non possédée par Montesquieu, alors que XXI, 16 (éd. de 1748) renvoie à l'éd. de 1587, c'est-à-dire à celle de La Brède.

(d) Voir aussi les « extraits Desmolets », Sp. 47 et 170.

+ 372. Velleius Paterculus. Opera [N° 2 882] (EDL XXVIII, 17).

373. Venuti (Abbé). Il trionfo letterario della Francia, 1750. (Lettre à l'auteur, de Paris, *30 oct. 1750*).

= 374. Venuti (R.). Sopra l'antica città di Cortona... 1743 (lettre de Paris du *17 mars 1739*).

+ 375. Virgile. Eneide [N° 2 213/8] (P. 1 1110, *1734/8* ; 1952 et sq., extraits t. III, p. 708 ; *après 1751*) (a).

+ 376. Virgile. Georgiques [*id.*] (Extraits, t. III, p. 709, *après 1751*).

+ 377. Vocabolario degli Accademici della Crusca [N° 2 469] (Sp. 356, *1727/31*).

378. Voltaire. Éléments de la philosophie de Newton... 1738 (P. 1380, *1738/9* ?) (b).

379. Voltaire. Histoire de Charles XII, 1731 (P. 641, 1733-4) (b).

+ 380. Voltaire. La ligue de Henri Le Grand, 1723 [N° 2 219] (P. 709, *vers 1734* ; P. 2 083).

381. Voltaire. Des mensonges imprimés et du Testament politique du Cardinal de Richelieu, 1749 (P. 1 962, écrite sans doute à Paris).

382. Voltaire. Oedipe (lettre du *6 mars 1726*) (d).

* 383. Vulson (M.), sieur de la Colombière. Le vray théâtre d'honneur et de chevalerie (Sp. 782, *1750*).

= 384. Warburton. Julian, or a discourse concerning the earthquake... which defeated that Emperor's attempt to rebuild the Temple at Jerusalem. — London, 1750 (lettre de Bordeaux du *4 juillet 1752* et lettre de Paris du *6 juin 1753*).

+ 385. Xénophon. Cyropédie [N° 2 802] (P. 1 737, *après 1748*).

+ 386. Xénophon. Économique [N° 2 727/8] (P. 1 906, *après 1748*).

+ 387. Xénophon. De Republica Atheniensium [N° 2 802/5] (EDL XXI, 7 ; XXIV, 23).

+ 388. Xiphilin... Rerum Romanorum epitome [N° 2 872] (EDL XI, 18 ; XII, 15 ; XV, 17 ; XIX, 3 ; XXII, 21 ; XXVI, 7) (e).

= 389. Yorke (Ch). Discourse on the law of forfeiture for high treason (*lu à Paris en mai 1751*, cf. lettres de Yorke à M.).

+ 390. Zonare. Annales [N° 2 731] (Romains 8, 22 ; P. 1 479, 1 895 ; EDL XX, 19).

+ 391. Zosime. Historiae novae [N° 2 732] (Romains 17, 19, 22 ; P. 871 *bis*, 1 734, 2 195, 2 201 ; EDL V, 19 ; VI, 5 ; XXIV, 13 ; XXX, 7, 24).

SUPPLÉMENT *pour lequel les catalogues de Barbot, de l'Académie et de l'Oratoire n'ont pu être consultés.*

392. Borghini (R,). Il Riposo (t. II p. 1 348, *après 1728*).

393. Marsigli (L. F.). Danubus... t. III. De mineralibus... (*Mémoires sur les mines*, t. III p. 445, *après 1728*).

394. Montgon (abbé de). Mémoires, 1748-49 (Sp. 1 964).

+ 395. Nonnius Marcellus. [N^os^ 1901 et 1932] (p. 773, *1734-38*).

+ 396. Patin (G.). Lettres [n° 2 299] (Sp. 428, *1721-31*).

397. [Plantavit de la Pause]. Fagonnade (P. 141, *22 déc. 1722*).

+ 398. Rousseau (J. B.). Poésies [N° 2 174]. (P. 1530).

(a) Ces extraits, il est vrai, ont pu être recopiés par un des derniers secrétaires de Montesquieu.

(b) Se trouvait dans la Bibliothèque de l'Académie (Ms. 867).

(c) C'est la première éd. de *La Henriade*, que M. avait achetée, voir lettre adressée, sans doute de Paris, en 1724 à M^me^ Berthelot de Jouy.

(d) Possédé par Barbot.

(e) La plupart de ces passages de l'EDL renvoient à des extraits de Dion.

TABLEAU RÉCAPITULATIF

	LIVRES LUS A BORDEAUX OU LA BRÈDE	LIVRES PROBABLEMENT LUS A PARIS
Avant 1716	233	202, 311
Avant 1724	20, 22, 60, 64, 65, 85, 119, 134, 177, 239, 259, 279, 319, 350	236, 250, 393
Avant 1728	4, 31, 36, 49, 52, 57, 87, 101, 131, 168, 171, 181, 231, 267, 285, 295, 358	9, 92, 111, 112, 135, 146, 189, 205, 208, 223, 283, 382
Avant 1728 ou en 1730/31	107, 108, 151, 194, 306, 308, 351, 377, 397	122, 201, 235, 322, 334
Entre 1728 et 1730 (pendant ses voyages)	59, 88, 161, 198, 392 (?) 394 (?)	237, 292, 303, 304
Entre 1731 et 1734	38 (?), 192, 282	16, 93, 199 (?), 296
Avant 1734	11, 15, 70, 76, 77, 79, 90, 132, 142, 148, 152, 193, 195, 196, 200, 203, 211, 255, 264, 273, 284, 290, 293, 327 à 330, 346 à 348, 352, 353, 356, 359, 364, 369 à 371, 380, 390, 391	8, 13, 24, 25, 27, 69, 94, 114, 136, 137, 216, 220, 225, 227 (en partie), 243, 251, 257, 265, 275, 300, 326, 360, 379
Avant 1738	55, 221, 260, 302, 313, 375	229, 323, 343, 349, 378
Entre 1734 et 1738	3, 18, 45, 102, 157, 162, 177, 185, 206, 242, 317, 396	120, 316
Entre 1736 et 1744	37, 176	175
Entre 1740 et 1743		66, 248, 249, 263
En 1743/44	1, 121, 124, 186, 191, 245,	
Entre 1743 et 1746	41	
Entre 1746 et 1748	34, 113, 115, 126, 156, 174, 175, 184, 207, 222, 309	97
Entre 1738 et 1748	109	153, 190, 341
Vers 1749		14, 54, 187, 247, 331
Entre 1749 et 1754	19	48, 94 *bis*, 129, 143, 167, 214, 262, 345, 383
Vers 1750/51		118, 377, 389
Vers 1752	29, 50, 51, 95, 241	159, 166, 312, 384
1753/54	7	35, 44, 188, 289

A LA RECHERCHE DE MORELLY

Etude bibliographique et biographique

(Suite et fin [1]*.)*

Une biographie reconstituée.

En se fondant sur les arguments avancés dans la première partie de cet article, et sur la foi de la seconde *Lettre* du *Mercure*, il semblerait raisonnable de supposer que Morelly devait avoir entre vingt-cinq et trente ans en 1743. Cela signifierait qu'il était né entre 1713 et 1718, et selon toute probabilité aux environs de l'année 1715. Sur ses origines, nous possédons deux indications : son nom, et l'orthographe de certains mots qui reviennent constamment dans ses œuvres. Tous deux suggèrent une origine méridionale. Le nom patronymique *Morelly* est extrêmement rare (contrairement à *Morelli*, beaucoup plus fréquent) ; une recherche faite dans les registres d'état civil montre qu'on le rencontre le plus fréquemment en Provence. Les traits les plus caractéristiques de l'orthographe de Morelly sont l'indice d'une prononciation provinciale, et probablement méridionale, comme l'a fait remarquer le Professeur Chinard [2] : *conclurre* ; *exclud* ; *exactes observateurs* [3]. De plus, nous savons que Morelly s'intéressait à la notation phonétique des sons parlés par son emploi constant, dans le premier *Essai*, de *fesoit* (alors à la mode) au lieu de *faisoit*, jusqu'à ce qu'il se fasse tancer pour cela par l'acariâtre Desfontaines [4]. S'il conservait cette prononciation spéciale, c'est qu'il était vraisemblablement né dans le Midi, et non pas, comme la *France Littéraire* de 1758 voudrait nous le faire croire, à Vitry-le-François, dont les registres de l'état civil, examinés pour la première fois par M. Ernest Jovy à la requête d'Edouard Dolléans, ne confirment pas l'hypothèse selon laquelle Morelly y serait né.

Ses goûts suggèrent qu'il était d'origine bourgeoise, mais il n'est pas douteux qu'il se soit trouvé dans la gêne dans sa jeunesse, et peut-

1. Voir *R. H. L.* 1957, nº 3, p. 321.
2. G. Chinard ; Morelly, *Code de la Nature*, Paris, Clavreuil, 1950, p. 194, 196, 209 *notes*.
3. *Code* (édition de 1754-1755), p. 60, 63, 81.
4. Desfontaines, *Observations sur les Écrits modernes*, t. xxxiii (*Lettre* nº 481), p. 14. Voir aussi Restaut, *Principes Généraux... de la Grammaire Françoise* (1730).

être (sauf une période qui s'étend de 1743 à 1748) pendant toute sa carrière. Par exemple, il ne fait pas de doute que, dans le *Cœur Humain*, lorsque Morelly nous parle avec sympathie de la misère et de l'oppression qui accablent les catégories inférieures de maîtres d'école, et particulièrement ces « précepteurs que l'indigence oblige de faire un métier pénible à vil prix » [1], il parle en connaissance de cause ; il vaut la peine de noter qu'en 1788, « les huit doctrinaires de Vitry-le-François recevaient de la ville en tout 2 230 livres. Les professeurs étaient logés, mais leur traitement s'élevait tout au plus à 360 livres » [2]. (En 1753, la *Basiliade* coûte quatre livres [3].) Au sujet de son éducation, nous ne savons rien de précis sinon qu'elle fut bonne, selon les critères de l'époque ; il acquit une connaissance considérable de la littérature latine classique, et une connaissance très limitée de tout autre sujet. Il ne paraît pas avoir appris le grec, ni posséder d'autre langue moderne que sa langue naturelle. Il se peut que pendant sa jeunesse, ou plus tard, il soit entré directement en rapport avec Du Marsais, car la chaleur de l'éloge qu'il fait du célèbre grammairien, à la fois dans la seconde *Lettre* du *Mercure* et dans l'*Esprit Humain*, offre un contraste frappant avec son ingratitude habituelle envers ceux qui lui ont fourni des idées, et suggère que les deux hommes s'étaient connus personnellement. D'autre part, le modèle d'éducation qui est proposé dans le *Prince* [4] nous conduit à soupçonner qu'à certains égards c'était cette éducation que Morelly avait reçue lui-même ; à savoir, qu'il avait été un élève remarquable, et que ses maîtres l'avaient immédiatement choisi pour entrer dans l'enseignement. S'il en est ainsi, il nous est permis de penser qu'il a commencé sa carrière comme enseignant, peut-être comme régent dans ce même collège où il avait reçu sa propre formation, aux alentours de l'année 1733. Les *Essais* montrent une connaissance détaillée des recueils de textes latins, et également des controverses qui faisaient rage autour des différentes méthodes d'enseignement de cette langue [5] ; nous pouvons donc être certains que c'est le latin qu'il enseignait à cette époque (et non pas, comme le croit le Professeur Chinard, les mathématiques) [6].

Le 6 septembre 1742, Morelly était à Vitry-le-François, et c'est de là qu'il écrivit la première des *Lettres* du *Mercure* ; mais (puisqu'il devait travailler solidement aux *Essais* à cette époque) il se trouvait probablement à Vitry depuis au moins un an ou deux. Il se peut qu'il ait été alors régent au Collège de Vitry-le-François, comme devait

1. *Essai sur le Cœur Humain*, p. 73-76.
2. E. Jacquier, *Le Collège de Vitry-le-François*, Vitry-le-François, 1897, p. 92.
3. Fréron, *Lettres sur Quelques Écrits de ce Tems*, t. xiii (1754), p. 10.
4. *Le Prince les Délices des Cœurs*, t. I, p. 119-129.
5. Parmi les œuvres auxquelles Morelly fait allusion, notons les traités de Buffier, M^me^ Dacier, Du Marsais, Dumas (Louis), Frémy, Jouvency, Lamy, Pypoulain-Delaunay *fils* et Rollin.
6. Chinard, *op. cit.*, p. 65.

l'affirmer la *France Littéraire* en 1755 ; mais il n'y a aucune trace du nom de Morelly dans les archives de cet établissement, qui sont d'ailleurs assez complètes [1] ; par conséquent, il est tout aussi probable qu'il était précepteur dans une famille, comme il le suggérerait lui-même dans la première *Lettre* au *Mercure*. Si le « Chevalier de P.... », auquel il est fait allusion dans la même lettre, a réellement existé, peut-être fut-il celui qui, en 1741 ou plus tôt, invita ou amena Morelly à Vitry ; ou peut-être fut-il celui qui, plus probablement, découvrit Morelly déjà dans cette ville, encouragea ses premiers efforts littéraires, et en 1743 ou très tôt après, donna à Morelly l'occasion d'échapper à son ennuyeux travail, et de se mouvoir dans des cercles très différents. En tout cas, il paraît certain que, vers cette époque, Morelly quitta définitivement Vitry, et cessa d'enseigner, car, dans une note en appendice au second *Essai*, il fait clairement allusion à un personnage qui est devenu son mécène. Décrivant « l'homme qui est véritablement notre ami » comme celui qui montre sa foi en nous, « en nous faisant confiance de quelque secret important, ou en se reposant sur nous du soin de quelque affaire de confiance », il ajoute :

> Le portrait que je fais ici du véritable ami est copié d'après nature. Que ne m'est-il permis de nommer ici les personnes généreuses qui m'ont servi de modèle, surtout celui à qui cet ouvrage est redevable du dernier coup de lime ; je le prie d'agréer ici ce foible témoignage de ma reconnoissance [2].

Cependant nous n'avons pas le moindre indice quant au nom de ce personnage, et le rapport entre le mécène qui « corrige » le *Cœur Humain*, et le Cardinal de Rohan, qui en reçut la dédicace, est toujours aussi obscur.

Les dédicaces du second *Essai* et de la *Physique*, le cadre aristocratique des dialogues de la *Physique*, considérés avec la note citée au paragraphe précédent et quelques allusions dans la *Basiliade*, tendent à suggérer qu'entre les années 1744 et 1748, Morelly entra en rapports avec une société d'un rang plus élevé que celle à laquelle il avait été habitué, et que peut-être il évolua pour un temps en bordure de la cour et des cercles diplomatiques. Mais il perdit bien vite ses illusions sur les prétentions des soi-disant classes dirigeantes, et plus tard, en 1748, il exprima son ressentiment devant leur inutilité, leur futilité et leur traîtrise, dans certains passages marquants de la *Physique* [3]. Le seul indice que nous possédions sur ses aventures pendant ces années-ci (qui, soit dit en passant, voient se former la partie la plus importante de ses idées philosophiques) se trouve dans un passage manifestement autobiographique de la *Basiliade*. Là, il raconte comment un pauvre homme rencontre « un homme de qualité », qui le flatte, paraissant être impressionné par la qualité de son travail,

1. Voir Jacquier, *op. cit.* ; Victor Bonhui, *La Société à Vitry-le-François aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles* (V.-le-F., 1878).
2. *Cœur Humain*, p. 264-265.
3. *Physique de la Beauté*, p. 161-165.

et lui offre un emploi. Le héros indigent accepte, quitte son emploi, et s'en va, le cœur gonflé de hautes ambitions. Mais à la fin il se trouve abandonné par son protecteur, et revient, désillusionné, non pas à son travail primitif, mais à un autre, tout aussi simple et tout aussi mal rétribué [1]. Réduite à ces simples termes, et débarrassée du verbiage allégorique qui l'entoure dans la *Basiliade*, cette histoire paraît assez plausible ; et Morelly met en note au passage une déclaration suivant laquelle « Pilpaï a tiré de ses propres fables les avantures qu'il met ici en épisode » [2].

M. Gilbert Chinard a suggéré [3] qu'à cette époque et pendant quelque temps le mécène de Morelly a peut-être été Helvétius, fondant cette hypothèse en partie sur les ressemblances frappantes qui existent entre des passages de Morelly, et des passages du traité *De l'Esprit*, et en partie sur le principe « que Morelly n'a pas pu écrire le *Prince* sans l'assistance d'un technicien et d'un homme connaissant à fond toute la machine des impôts et des finances publiques » [4]. Cet argument m'apparaît insoutenable pour la raison très simple qu'une étude tant soit peu approfondie des sections financières et économiques du *Prince* montre que Morelly ne comprenait pratiquement rien aux principes de taxation (les passages qu'il écrit sur ce sujet ne sont souvent qu'un tissu de sottises [5]), et qu'en matière d'économie politique, il ne comprenait que les principes généraux, et nageait complètement dans les détails techniques, comme, par exemple, lorsqu'il s'agit du sens à donner à la controverse entre Du Tot et Melon sur les rapports entre l'encaisse métallique et le crédit [6]. C'est précisément la patte du technicien qui manque au *Prince*, et par conséquent, et au moins pour ces raisons, l'influence directe d'Helvétius doit être exclue. Loin de se trouver à Voré ou à Paris après 1748, tous les témoignages nous conduisent à penser que Morelly quitta la France, et qu'il vécut, du moins pendant un certain temps, en Allemagne ; soit qu'il se soit joint au groupe de *Philosophes* réunis autour du grand Frédéric à Potsdam et à Berlin, ou bien qu'il se soit établi dans quelque autre ville, peut-être Göttingen. Si cette théorie est acceptée, cela apporterait une solution à trois problèmes importants : cela expliquerait la très singulière lettre d'introduction au *Prince*, avec ses allusions surprenantes à « ma situation présente, la distance des lieux, les difficultés de faire parvenir et présenter mon manuscrit » [7] ; cela expliquerait l'indiscutable adulation exprimée d'un bout à l'autre du *Prince* [8] pour la personne, les écrits et les idéaux politiques de Frédéric le Grand ;

1. *Basiliade*, t. II, p. 253-260.
2. *Ibid.*, p. 260, *note*.
3. Chinard, *op. cit.*, p. 25-26.
4. *Ibid.*, p. 26.
5. *Prince*, t. I, p. 145-148.
6. *Ibid.*, p. 149-150.
7. *Ibid.* (Lettre à un Ami), t. I, p. viii-ix.
8. *Ibid.*, t. II, p. 4, 65, 89, 90, 91, 92, 136.

et cela donnerait une solution à ce problème autrement inexplicable, la raison pour laquelle Morelly, même lorsqu'il fit beaucoup parler de lui, n'apparaît pas avoir laissé trace en France de son existence ou de sa personnalité, même dans les cercles avancés des *Philosophes*, où des traces de son passage à travers la société intellectuelle de son époque auraient eu toutes les chances d'être préservées.

Les preuves directes à l'appui de cette hypothèse sont minces, mais significatives. A partir de 1751, Morelly paraît avoir des rapports précis avec un groupe de revues déterminé, qui annoncent ses œuvres et en rendent compte avec une régularité inhabituelle. La première fut *La Bigarrure, ou Mélange curieux... de Nouvelles*, qui fut pour la première fois publiée à La Haye en septembre 1749, et consistait pour une large part en comptes rendus de livres nouvellement parus, et en articles sur des sujets littéraires et scientifiques. En mars 1753, elle changea de caractère, prit un nouveau titre, *La Nouvelle Bigarrure*, et se confina presque entièrement dans la réimpression d'extraits du *Mercure de France*. Cette phase de son existence fut très courte, car en juin 1754, elle changea encore de titre, devenant *Le Nouvelliste Œconomique et Littéraire*, et continua jusqu'à l'année 1761, exposant les doctrines qui devaient être celles des Physiocrates. C'était une revue très obscure, à faible tirage, sans être toutefois aussi obscure que la seconde avec laquelle Morelly fut en rapport, la *Bibliothèque Impartiale*, qui florissait à Leyde de 1750 à 1758, et au sujet de laquelle même la *Bibliographie de la Presse périodique française* [1] de Hatin ne trouve rien à dire, une fois donnés les simples faits de son existence. Ces deux revues obscures, cependant, étaient en étroite relation, chacune conseillant à ses lecteurs de façonner leur intelligence et d'éclairer leur esprit en lisant attentivement les articles géniaux publiés par l'autre.

Dans tous les autres périodiques contemporains, il est exceptionnel, après 1745, de trouver ne serait-ce qu'une simple référence isolée à Morelly ou à ses œuvres ; au contraire, en avril 1751, la *Bigarrure* annonce le *Prince* [2] ; en septembre 1751, c'est au tour de la *Physique* dans la même revue [3] ; en juin 1752, la *Bibliothèque Impartiale* annonce le *Prince* [4] ; en novembre-décembre 1753, la même revue rend compte de la *Basiliade* [5] ; en novembre 1753, la *Nouvelle Bigarrure* rend compte de la *Basiliade* [6], et les deux critiques paraissent avoir travaillé sur un abrégé que Morelly a pu leur envoyer ; en janvier-février 1755, la *Bibliothèque Impartiale* annonce le *Code* [7] ; en mai-juin 1755,

1. Eugène Hatin, *Bibliographie de la Presse périodique française* (Paris, 1886), p. 46.
2. *Bigarrure*, vol. IV, t. viii, p. 165.
3. *Ibid.*, vol. VI, t. xi, p. 187.
4. *Bibliothèque Impartiale*, t. V, dernière page (non numérotée).
5. *Ibid.*, t. VIII, 3e partie, p. 401-415.
6. *Nouvelle Bigarrure*, vol. V, t. ix, p. 145-150.
7. *Bibliothèque Impartiale*, t. XI, p. 149.

le même journal rend compte des *Lettres* : [1] et en mars-avril 1755 et janvier-février 1756, le *Nouvelliste Œconomique* annonce respectivement les *Lettres* et la *Basiliade* [2]. Aucun autre périodique ne traite des œuvres de Morelly avec une régularité comparable.

Si ces journaux paraissent avoir de Morelly une connaissance toute particulière, il paraît, lui aussi, bien les connaître, car lorsque, dans le *Code* [3], il parle des critiques dirigées contre la *Basiliade*, il fait mention, non de celle née de la plume d'un très célèbre critique, Clément de Genève [4], mais des obscurs comptes rendus de ces obscures revues hollandaises. Cependant, il reste encore à définir la nature des rapports entre Morelly et ces revues. Il n'y a en effet aucun lien immédiat entre les lieux de publication, car ces périodiques paraissent à La Haye et à Leyde, et les œuvres de Morelly dont ils traitent à Amsterdam, Liège et Francfort.

Les seules personnes à avoir connu quoi que ce soit au sujet de Morelly sont les rédacteurs de la *France Littéraire*. Or, tandis que, selon Hatin, la *Bigarrure* et la *Bibliothèque Impartiale* furent publiées en Hollande, Kirchner note la *Bibliothèque Impartiale* comme ayant d'abord été publiée en Allemagne, dans la ville de Göttingen, et déclare que de 1750 à 1758, son directeur était Formey [5]. Formey était l'un des rédacteurs de la *France Littéraire*, bien qu'il n'en fût pas l'un des mieux informés. En regard de ceci doivent être placés deux autres faits ; d'abord, Formey partageait l'admiration de Morelly pour Du Marsais, au point de faire publier le *Traité des Tropes* [6] de ce dernier ; ensuite, Formey, bien que né à Berlin, était de souche protestante française, ses parents ayant émigré en Allemagne de *Vitry-le-François*. Par conséquent, tout cela donne à penser que Morelly devait son intérêt particulier pour ces deux obscures revues à quelque forme de contact direct avec le journaliste et rédacteur en chef Formey. Mais Formey, né à Berlin, et à partir de 1739, professeur de Philosophie au Collège Français de cette capitale, ne sortait guère de l'Allemagne, où il dirigeait la *Bibliothèque Germanique*, le *Journal Littéraire de l'Allemagne*, et les *Nouvelles de Berlin*. Il est donc probable que, si Morelly est jamais entré en contact avec lui, cela a été en Allemagne, et probablement à Berlin même.

On peut donc suggérer que la théorie qui explique le mieux tous les faits est celle selon laquelle Morelly a quitté la France en 1748 ou peu après pour aller en Allemagne, où, pour quelque raison inconnue de

1. *Ibid.*, t. XI (2e partie), p. 195-202.
2. *Nouvelliste Œconomique*, mars-avril 1755, p. 169 ; janvier-février 1756, p. 178.
3. *Code*, p. 41.
4. Clément, *Les Cinq Années Littéraires* (2 vol., Berlin, 1755), *Lettre* cxviii du 31 décembre 1753 (t. II, p. 438-440).
5. J. Kirchner, *Die Grundlagen des Deutschen Zeitschriftenwesens*, 2 vol., Leipzig, 1931, rubrique *Göttingen*. Sur Formey, voir *R. H. L. F.*, 1953, p. 296-305 : « Un Encyclopédiste oublié : Formey », par E. Marcu.
6. Du Marsais, *Traité des Tropes*, nouvelle édition par J.-H.-S. Formey, Leipsic, 1757.

nous, il conçut le projet de se faire admettre à la Cour philosophique de Frédéric le Grand. Dans l'intention de flatter le roi, il composa le *Prince*, avec son idéalisation du despotisme éclairé et ses allusions multiples à « notre Illustre Défenseur des Droits de l'Humanité » [1], et à l'*Anti-Machiavel*, ayant l'intention de l'offrir en personne à son futur mécène, et en manuscrit, comme preuve de son dévouement. Si nous acceptons cette idée, alors la Lettre préliminaire *A un Ami*, qui surprenait considérablement Édouard Dolléans, prend un sens véritable. Morelly insiste d'abord sur ce que son souverain idéal n'est pas un personnage abstrait et imaginaire, mais, au contraire, créé « d'après quelques *Grands Modèles* » : « J'ai imité tant que j'ai pu ; le reste, je l'ai imaginé » [2]. Plus tard, il défend son œuvre contre les accusations éventuelles d'hérésie politique en des termes qui paraissent gratuits et trop chaleureux (compte tenu du fait que le livre fut publié sans nom d'auteur, et en Hollande) pour n'avoir été écrits que dans le désir de prévenir la censure française :

> J'ai soigneusement évité tout ce qui pourroit ressentir la moindre application offensante contre aucune Puissance souveraine ; je ne dis pas de l'Europe, mais de toute la terre ; je ne pose, au contraire, que des maximes qui font respecter et chérir un Prince, affermissent son pouvoir : mon zèle à défendre les droits inviolables de l'Autorité suprême prouve assez combien je suis pénétré pour elle de sentimens respectueux... [3].

— le libellé de ce passage étant cependant parfaitement conforme à la situation, si le livre avait été écrit dans le dessein de plaire à un mécène royal, et surtout si ce mécène était Frédéric le Grand.

Toutefois, il est évident que quelque chose échoua dans les projets de Morelly. Soit qu'il allât réellement à la Cour, mais fût obligé d'en partir avant que son travail ne fût prêt à être offert ; soit qu'on lui eût promis une introduction à la Cour (? Formey), qui ne fut pas obtenue, laissant Morelly en panne en quelque autre ville allemande (peut-être Göttingen, où fut publiée la *Bibliothèque Impartiale*, et où il y avait déjà une importante colonie française)... les données nous manquent pour résoudre le problème ; mais quelle que fût la raison, il est très évident que Morelly fut déçu dans son espoir d'avancement :

> Je m'étois d'abord proposé de consacrer cet écrit [*le Prince*] à un Héros aussi habile Homme que grand Roi ; mais ma situation présente, la distance des lieux, les difficultés de faire parvenir mon Manuscrit à ce Prince, ont mis obstacle à mes désirs. Au reste, j'aime mieux attendre que le jugement du Public m'ait assuré que ce grand Monarque ne dédaignera pas cet hommage... [4].

Si ceci explique l'introduction qui précède le *Prince* (traité que Morelly a dû publier dans un accès de répugnance à gâcher un bon

1. *Prince*, t. II, p. 90.
2. *Ibid.* (*Lettre à un Ami*), t. I, p. iv.
3. *Ibid.*, t. I, p. ix.
4. *Ibid.*, t. I, p. viii-ix.

travail achevé), l'hypothèse suggère aussi une réponse à un problème bien plus important : les raisons du changement radical dans la théorie politique de Morelly entre 1751 et 1753. Morelly n'aurait pas été le seul Français de son époque à avoir approché Frédéric plein de hauts idéaux et d'admiration, et à l'avoir quitté désillusionné et plein d'amertume. Presque tous les chapitres de la *Basiliade* témoignent d'une colère rentrée contre les « Rois », les « Despotes », les « tyrans », et pardessus tout, contre le militarisme et l'exploitation de la guerre comme arme politique — abus et offenses contre la civilisation qui sont mis en contraste avec les nouveaux idéaux politiques que Morelly vient de découvrir pour la première fois en 1751-1752 en lisant de Garcilasso de la Vega, *Los Commentarios Reales* [1]. En fait, on ne peut donner une explication plus plausible de la volte-face politique qui se place entre le *Prince* et la *Basiliade* qu'en émettant l'hypothèse suivant laquelle les principes révolutionnaires de cette dernière œuvre prennent leur inspiration dans la déception aiguë engendrée par Frédéric, et le dégoût de tout ce dont il était le symbole.

Morelly, donc, résida probablement en Allemagne [2] du moins entre

1. Une nouvelle traduction française venait récemment de paraître : *Histoire des Incas, Rois du Pérou...* par Dalibard, 2 vol., Paris, Prault, 1744.

2. Je renonçais provisoirement à trouver des preuves plus solides à l'appui des hypothèses que j'ai émises dans la première et la deuxième partie de cet article, lorsque M. Franco Venturi (envers qui je tiens à exprimer ma profonde reconnaissance) m'a signalé des allusions directes à Morelly et à ses œuvres dans le *Journal d'Hémery* (vol. III et IV, 1753 et 1754-1755, B. N. ms. Anciens Petits Fonds Français, nos 22158-9). Ces allusions, quoique brèves, sont d'un intérêt considérable :

Vol. III, fol. 13, verso (22 février 1753) : *Le nommé Diancourt, col porteur suspect, qui a desjà été arresté pour de mauvais livres, vient de faire un voyage en Hollande, d'où il a rapporté quantité de livres suspects, et entr'autres un intitulé* Naufrage des Isles Flottantes, ou Basiliade du Célèbre Pilpaï, Poëme Héroïque traduit de l'Indien par M. M. — *ouvrage qu'on dit être contre la religion.*

Vol. III, fol. 35, verso (10 mai 1753) : *Le nommé Diancourt, colporteur très-suspect pour faire entrer de mauvais livres dans Paris, arrive d'Hollande, d'où il en a rapporté quantité de ce genre... il mériteroit bien d'être arresté.*

Vol. III, fol. 36, recto (même date) : *Le* Naufrage des Isles Flottantes, *deux volumes in-12, dont j'ai parlé dans la feuille du* 15 (sic) *février dernier, est du Sr. Morelly, jeune homme qui est présentement à Hambourg.*

Vol. IV, fol. 90, recto (2 janvier 1755) : *Livres nouveaux* : Code de la Nature, ou le véritable Esprit de ses Loix, de tout tems négligé ou méconnu. *Broché in-12, imprimé à Liége, sans privilège. Ce livre est d'un M. Morelly, qui a desjà fait le* Naufrage des Isles Flottantes, *qui parut au mois de février dernier, et qui est quelquefois accusé de quelques portraits hardis.*

Il y a aussi, au vol. IV, fol. 114, verso (13 mai 1755) une allusion au *Lettres de Louis XIV*, qui n'ajoute pourtant rien à nos connaissances antérieures.

Je me dois aussi de signaler au lecteur deux articles sur Morelly, dont je n'ai eu connaissance que lorsque cette présente communication était déjà chez l'imprimeur. Le premier est celui de M. Jean Dautry, « Réflexions sur Morelly et le *Code de la Nature* », qui a paru dans *La Pensée, Revue du Rationalisme Moderne* (Nouvelle Série, n° 65, janvier-février 1956, p. 65-84), et dont la lecture pourrait utilement compléter ma documentation. Le deuxième a pour titre : « Zur Frage der gesellschaftlichen Grundlagen und die Wirkung von Morelly's *Code de la Nature* », et a été publié par Dorotha Gœtz dans la *Wissenschaftliche Zeitschrift der pädagogischen Hochschule Potsdam : Gesellschaft-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1954-1955, Heft 2.

les années 1748-1751 ; et il n'y a aucune preuve qu'il soit jamais retourné en France. Pour la publication de la *Basiliade*, du *Code* et des *Lettres de Louis XIV* en 1753, 1754 et 1755, il a bien pu faire le voyage de Liège afin de corriger les épreuves ; et il semble également probable que ce sont ses espoirs d'emploi déçus en 1750-1751 qui le laissèrent dans des difficultés financières et le poussèrent à entreprendre la tâche ingrate de publier les *Lettres* qui constituent ce qu'on appelle le manuscrit de Paris. En tout cas, dès 1752, il avait découvert sa vocation réelle, et dans la *Basiliade*, il prêche le socialisme, non plus dans les termes d'un sycophante cherchant à plaire à son mécène, mais avec toute la ferveur du prosélyte nouvellement converti. Néanmoins, la *Basiliade*, comme le second *Essai*, la *Physique* et le *Prince*, ne connut guère de succès ; et Morelly, dégoûté et furieux, griffonne à la hâte en l'espace de huit mois, avec l'énergie du désespoir, une mise au clair de ses principes fondamentaux, croyant peut-être que des vérités si claires à ses yeux n'avaient manqué de l'être pour les autres qu'en raison de la forme sous laquelle elles avaient été présentées. Mais le *Code* fut également reçu avec un silence indifférent, rompu seulement par les quelques sarcasmes de critiques scandalisés. Quelle fut la réaction de Morelly devant ce dernier coup du sort, il nous est impossible de le savoir, car on perd complètement sa trace après 1755. Mourut-il encore jeune, à l'âge de quarante ans ou peu après ? Vécut-il par la suite en Allemagne, ou peut-être même en Angleterre, jusqu'en 1778, assez longtemps pour publier les fragments divers de son *Hymen Vengé* qui, tout comme deux éditions des *Lettres de Louis XIV*, la traduction de la *Basiliade*, et l'édition de 1773 du *Code*, porte en soi la suggestion que son auteur avait peut-être noué des relations directes avec l'Angleterre ? Ou bien, en mourant, aurait-il laissé un fils qui se fit connaître à la *France Littéraire* de 1769, et se dit frauduleusement l'auteur des œuvres de son père, mais ne publia rien lui-même que les sottises semi-érotiques de l'*Hymen Vengé*, allongées de quelque matière que son père n'avait pas jugé bon de faire imprimer ?... Rien de cela ne sera connu avec certitude tant que quelque document ou manuscrit, jusqu'alors inconnu, n'aura pas été découvert. Cependant, si les hypothèses suggérées dans cet article sont exactes, il semblerait que de tels documents aient autant de chances, sinon plus, d'être découverts en Allemagne ou en Angleterre que dans une bibliothèque française.

R. N. C. Coe.

LE BARON D'HOLBACH. QUELQUES DOCUMENTS INÉDITS OU PEU CONNUS

Depuis quarante ans environ on a publié cinq ouvrages sur le Baron d'Holbach [1]. Cependant, parmi ces cinq livres, seul celui de M. Naville offre une étude vraiment détaillée de la vie de d'Holbach ; il ne serait peut-être pas inutile d'ajouter aux documents qu'il a publiés ceux que nous avons pu rassembler au cours d'une vingtaine d'années de recherches. Les pages qui suivent sont fondées en premier lieu sur des actes étudiés au Minutier central en 1935 et de nouveau en 1955 [2]. Nous avions constaté dès 1935 qu'il y avait une fâcheuse lacune dans les actes de l'étude détentrice des documents qui nous intéressent, l'étude XCIX. Il ressort de différents documents reproduits par Douarche [3] que d'Holbach fit un testament olographe qui fut déposé dans l'étude du notaire Gondouin. On trouve, en effet, au répertoire de cette étude, au 21 janvier 1789, date de la mort du Baron, « Dépôt du testament cacheté du s. Thiry d'Holbacq », et, le 9 février suivant, la mention : « Inventaire après le décès de M. le baron d'Holbach ». Malheureusement tous les actes manquent pour les dix premiers mois de l'année 1789. Il existe pourtant parmi les minutes de cette étude un nombre assez considérable de documents concernant d'Holbach et d'autres membres de sa famille, surtout son oncle François-Adam ; on peut en extraire un certain nombre de renseignements intéressants sur la vie, la position sociale et les relations du Baron.

1. M. P. Cushing, *Baron d'Holbach* (New York, 1914) ; R. Hubert, *D'Holbach et ses amis* (Paris, 1928) ; W. H. Wickwar, *Baron d'Holbach. A Prelude to the French Revolution* (Londres, 1935) ; P. Naville, *Paul Thiry d'Holbach et la philosophie matérialiste au XVIII^e siècle* (Paris, 1943) ; V. W. Topazio, *D'Holbach's Moral Philosophy, its background and development* (Genève, 1956). Sous son titre général le livre de R. Brummer, *Studien zur französischen Auflklärungs literatur im Anschluss an J.-A. Naigeon* (Breslau, 1932), contient une étude très détaillée d'un certain nombre d'ouvrages du Baron.

2. C'est en grande partie grâce aux conseils de M^me^ Jurgens que nous avons pu découvrir ces documents au Minutier central. Nous devons à l'obligeance de M^e^ Naret, possesseur actuel de l'étude XCIX, l'autorisation de les consulter. Nos recherches à Paris en 1955-1956 ont été facilitées par une subvention du Research Fund of the Durham Colleges in the University of Durham.

3. A. Douarche, *Les tribunaux civils de Paris pendant la Révolution*, Paris, 1905-1907, 2 vol., t. I, p. 141, 261, 325, 689.

On trouve dans le *Pfälzisches Museum* de 1900 [1] un article de MM. Mossbacher et Grünenwald sur les origines allemandes de la famille d'Holbach. Au cours d'un voyage en Allemagne en 1935, nous avons pu non seulement vérifier sur place les renseignements tirés des documents d'état-civil conservés à Edesheim, ville natale de d'Holbach, mais aussi entrer en contact avec deux descendants d'une demi-sœur de François-Adam, MM. Eugen Goerg et Arnold Siben, de Deideshdeim, qui conservent toujours quelques souvenirs du premier Baron (y compris son portrait) et qui ont fort obligeamment mis à notre disposition d'autres documents sur leur famille. Nous devons également à l'obligeance de M. Georg Franz, de Ludwigshafen, ancien instituteur à Edesheim, la communication de deux articles inédits sur les origines de la famille.

Paul Thiry fut baptisé à Edesheim dans le Palatinat le 8 décembre 1723 [2]. Son père, Johann Jakob Thiry, s'était marié en 1708 et devait vivre jusqu'en 1756 [3]. Sa mère, Katherina Jakobea Holbach, mourut en 1743. Pendant que ses parents continuaient à habiter Edesheim, le jeune Paul Thiry passa en France avec son oncle maternel, François-Adam. Quand, en 1756, Paul Thiry demanda à être reçu secrétaire du roi, son ami d'Arclais de Montamy déclara qu' « aïant passé en France des sa plus tendre jeunesse, il n'a pour ainsy dire point connû d'autre Patrie » [4].

Au moment où nous croyions avoir terminé cet article, nous avons pu lire la fort intéressante étude de M. Herbert Lüthy sur les origines de la fortune de François-Adam et de son frère, Jean-Louis [5]. Selon un document que cite M. Lüthy, François-Adam aurait gagné 20 millions dans le Système. C'est précisément en 1720 qu'il fut anobli à Vienne ; six ans plus tard il acquit le titre de *Reichsritter* et finalement, en 1728, celui de *Reichsfreiherr* [6], titre dont Paul Thiry devait hériter à sa mort. La noblesse de notre Baron était donc toute récente [7].

Nous ne savons toujours à peu près rien sur l'enfance et la jeunesse de Paul Thiry. Tout ce que nous savons sur ses études, c'est que le 10 janvier 1744 « Paulus von Holbach, Baro Palatinus », accompagné de son *famulus*, Paulus Pelsner, s'immatricula à la faculté de droit de l'université de Leyde [8]. Sa présence dans cette ville s'explique

1. P. 50-54.
2. Dans tous les actes qui le concernent, il ne porte jamais qu'un seul prénom, celui de Paul.
3. M. Franz m'a fort obligeamment envoyé copie d'une procuration, datée du 30 juin 1756 et rédigée en allemand, dans laquelle Paul Thiry autorise un de ses cousins à vendre sa part dans la succession de ses parents.
4. Archives Nationales, V^2 43 (février 1756).
5. « Les Mississipiens de Steckborn et la fortune des barons d'Holbach » (*Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, t. XIII, 1955, p. 143-163). Voir surtout p. 143-145, 155-160.
6. Wiener Adelsmatrikeln, Adelsverleihungen : 25 avril 1720, 26 mai 1726, 25 février 1728 (renseignements fournis par M. Eugen Goerg).
7. Ses parents étaient analphabètes (Lüthy, *op. cit.*, p. 159).
8. *Album Studiosorum Lugduno Batavae*, La Haye, 1875, col. 999.

en partie par le fait que son oncle possédait des terres en Hollande ; il avait acheté le château de Heeze et les seigneuries de Heeze et Leende, villages situés près d'Eindhoven, pour la somme de 205 000 gulden [1]. D'après deux lettres que Paul Thiry adressa de Heeze en août et décembre 1746 à son ami John Wilkes [2], il semble avoir quitté Leyde pendant l'été de cette année, puisque dans la seconde lettre il déclare qu'il avait dû revenir brusquement de l'Allemagne où il avait compté passer tout l'hiver. Il est sans doute significatif que, si l'on trouve au Minutier central, parmi les actes qui le concernent, un certificat de vie, daté du 9 janvier 1745 et signé par les autorités municipales de Leyde (XCIX, 486), un autre certificat de vie qui porte la date du 12 octobre 1746 (XCIX, 492) est signé par les « Echevins de la franche seigneurie de Heeze ».

Ce n'est qu'à partir de 1749 que nous commençons à pouvoir suivre d'un peu plus près les mouvements de Paul Thiry. Les seuls renseignements sur sa vie entre 1746 et 1749 sont fournis par trois certificats de vie, conservés au Minutier central (XCIX, 494, 495, 497), qui portent les dates des 17 mars et 10 août 1747 et 13 janvier 1748 et qui furent délivrés par les « Echevins de la franche seigneurie de Heeze ».

Ce ne fut qu'à la fin de la guerre de la succession d'Autriche que l'oncle et le neveu se firent naturaliser français, le premier en août 1748 et Paul Thiry au mois d'août de l'année suivante [3]. Cependant, si François-Adam possédait des terres en Hollande et avait fait construire à Edesheim une belle maison, Schloss Kupperwolf, qui existe toujours, son établissement en France remonte jusqu'en 1713 au moins, comme l'a montré M. Lüthy [4]. Sa seconde sœur, Margareta, avait épousé en 1705 un cordonnier qui s'appelait Christian Westerburg. Leur fille, Suzanne, qui acquit des lettres de naturalité au mois de juillet 1749, déclara à cette époque qu'elle avait été « élevé *(sic)* en notre Royaume en differents Couvents des villes de Metz et de Paris..., dans le dessein de fixer sa demeure et de finir ses jours en France, elle s'est Etablie à Paris en l'année mil sept cent vingt huit, a Epousé led. S[r] Daine et y fait actuellement Elever les enfants issus de leur mariage [5]... » Son mari, Nicolas Daine, fils d'un haut fonctionnaire qui fut anobli en 1728 [6], acheta la même année la charge de secrétaire du roi qu'il conserva jusqu'à sa mort [7].

1. W. Meindersma, *De Heerlijkheid van Heeze, Leende en Zesgehuchten*, Zalt-Bommel, 1911, p. 27.
2. Publiées dans Cushing, *op. cit.*, p. 6-11.
3. Archives Nationales, P. 2 593, f. 61-62, 80-82. Voir aussi Archives de la Seine, DC[6] 12.
4. *Op. cit.*, p. 155.
5. Archives Nationales, P. 2 593, f. 65-66.
6. Bibliothèque Nationale, Nouveau d'Hozier, t. 112, f. 74.
7. *Almanach Royal.* Pour plus de détails sur Nicolas Daine et son père voir Lüthy, *op. cit.*, p. 158.

Suzanne Westerbourg était donc la cousine germaine de Paul Thiry, mais, comme le savent les lecteurs des lettres de Diderot à Sophie Volland, elle était aussi sa belle-mère. Le 11 décembre 1749, trois mois après la naturalisation de Paul Thiry, son contrat de mariage (XCIX, 504) fut signé avec sa cousine, Basile-Geneviève-Suzanne Daine. Sa fiancée avait deux sœurs, Anne-Perrette et Charlotte-Suzanne, et un frère, Marius-Jean-Baptiste-Nicolas. Celui-ci occupa d'abord le poste de procureur du roi au bureau des finances à Paris, avant de devenir maître des requêtes honoraire en 1757 et intendant de Pau et Bayonne en 1767. En 1774, il remplaça Turgot à l'intendance de Limoges, et fut nommé finalement, en 1783, intendant de Touraine, poste qu'il occupa jusqu'à la Révolution [1]. Les noms des témoins à ce contrat de mariage nous fournissent quelques indications sur le milieu social auquel appartenaient les familles Daine et d'Holbach. On y trove les noms suivants : « Antoine, Baron de Masparault, colonel des gardes de feue la reine d'Espagne ; Charles d'Holtzendorf ecuier ; Jacob Maudry, citoyen de Genève ; Joseph Marion, ecuier; S^r^ Deshayes ; Daniel Kornmann cy devant avocat general de Strasbourg ; Pierre Kornmann, cydevant banquier a Paris ; Jean Philippon Kornmann, banquier à Paris ; Charles Damien Foucault Ecuier ancien Echevin et notaire a Paris. » François-Adam n'attendit pas sa mort pour transmettre ses terres en Hollande à son neveu ; dans le contrat, « en faveur dud. mariage », il fit don à son neveu et à sa petite-nièce de « la terre et Seigneurie de Hese et de Leende située dans la mayrie de Bois le duc ».

Le mariage eut lieu le 3 février 1750 [2], et le 20 François-Adam signa une procuration (XCIX, 505) donnant à son régisseur à Heeze « pouvoir et authorité... de faire le transport et don de lad. seigneurie de Heeze, Leende et des six hameaux avec ses dependances, droits honorifiques, emoluments et autres droits echeus ou a echoir... au sieur Paul Tiry d'Holbach... » Les formalités du transfert furent accomplies au mois de mai de cette année [3].

Au moment de ce mariage, François-Adam, Paul Thiry et Nicolas Daine habitaient tous rue des Bons-Enfants. Le 23 juillet 1750 (XCIX, 507) Charles-Robert Boutin de la Coulommière, maître des requêtes, loua à tous les trois une maison « size à Paris rue neuve St Augustin » au loyer de 4 750 l., dont 2 400 l. devaient être payées par François-Adam, « lequel aura le choix de tel des appartements de lad. maison que bon luy semblera ». Dans cet acte Paul Thiry porte pour la première fois le titre d'avocat au Parlement ; il continua à porter ce titre dans différents actes jusqu'à la fin de l'année 1753 (XCIX, 518), puis il n'en est plus question.

1. *Almanach Royal.*
2. C. Nauroy, *Révolutionnaires*, Paris, 1891, p. 270-271 ; Naville, *op. cit.*, p. 444-445.
3. Meindersma, *op. cit.*, p. 27.

En 1748, François-Adam avait révoqué tous ses testaments antérieurs (XCIX, 498), et le 16 janvier 1751 il en fit un nouveau (XCIX, 509). Dans ce document il est toujours domicilié rue des Bons-Enfants. Après quelques legs pieux et des dons à ses domestiques et aux pauvres, il légua au Baron de Groschlag, président de la Chambre impériale à Wetzlar, un diamant de 3 000 l. « en reconnoissance des bontés dont cet illustre magistrat m'a toujours honoré ». Il lègue ensuite à sa sœur Marguerite, la mère de Suzanne Daine, sa maison d'Edesheim, avec les meubles et « les biens en dependans », « pour par elle en jouir en usufruit seulement sa vie durant, et après elle passer a ses deux sœurs de pere seulement, l'une Veuve Hildenbrand, l'autre épouse du S^r Travella ». Il destine cependant tout le vin qui se trouvera à sa mort dans sa maison à Edesheim à ses deux légataires universels, Suzanne Daine et Paul Thiry. Il nomme pour exécuteur testamentaire « M^r Daniel Kornmann grand juge des gardes suisses mon ancien ami que je prie d'en prendre la peine et d'agréer un diamant de cent louis d'or ».

Le 6 mai de la même année il signa une procuration (XCIX, 510) donnant pouvoir à Nicolas Daine et à Paul Thiry « pour lui et en son nom régir, gouverner et administrer tous ses biens, revenus et affaires tant en ce Royaume qu'en tout autre pays ». Entre janvier et mai il s'était installé dans la maison, rue neuve Saint-Augustin, qu'il avait louée l'année précédente.

Avant sa mort, survenue le 5 septembre 1753, il devait voir naître un enfant du mariage de son neveu et de sa petite-nièce. Le 26 juillet 1753 fut baptisé à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois François-Paul-Nicolas, dont les parents habitaient alors rue Saint-Thomas-du-Louvre [1]. François d'Holbach mourut célibataire en l'an IV à l'âge de quarante-trois ans. Le 10 septembre on dressa l'inventaire après décès de François-Adam (XCIX, 517). Le 4 octobre (XCIX, 518) Suzanne Daine et Paul Thiry, « seuls presomptifs héritiers de deffunt M^re François Adam Baron d'Holbach leur oncle » ont déclaré « qu'ils s'abstiennent de la succession dud. sieur Baron d'Holbach, meme en tant que de besoin y renoncent, pour s'en tenir au legs universel et autres avantages que led. S^r Baron d'Holbach leur a faits par son Testament ».

Le 7 novembre eut lieu le partage de la succession (XCIX, 518). La moitié de la succession de son oncle valut à Paul Thiry l'équivalent de la somme de 123 402 l. Cette somme était représentée par une bague de 6 000 l. et surtout par des rentes, billets et annuités. Il recevait, en plus, sa part dans un certain nombre d'articles qui n'avaient pas été partagés entre les héritiers, tels que rentes viagères et créances. Il continua à jouir d'environ 7 000 l. de rentes achetées

1. Nauroy, p. 274 ; Naville, p. 446.

sur sa tête par son oncle à différentes dates. Il avait aussi sa part dans les vins qui se trouvaient à Edesheim.

Moins d'un an après la mort de François-Adam, un autre deuil frappa la famille. Le 27 août 1754, fut enterrée à l'église Sainte-Germain-l'Auxerrois, « dame Basile-Geneviève-Suzanne Daine, âgée de vingt-cinq ans environ, épouse de M. Paul Thiry d'Holbach » [1]. Dans l'extrait des registres mortuaires d'Holbach et son beau-frère Daine portent tous les deux le titre de « membre de l'Académie royale de Prusse ». Ils avaient été élus à la même séance quelques semaines plus tôt [2] ; selon Barbier, Daine aurait publié en 1752 la traduction d'un ouvrage anglais, l'*Economy of Human Life* de Robert Dodsley [3]. D'autres académies étrangères n'ont pas manqué d'honorer à leur tour le Baron. En 1766, « Paulus Theodoricus, Baron de Holbach », fut élu membre extraordinaire de l'Académie de Mannheim [4], et, en 1780, l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg le nomma membre externe [5].

Les lettres de Diderot à Sophie Volland ont immortalisé la maison de campagne au Grandval où il passait de longues semaines chez le Baron et sa famille. Cette propriété appartenait aux Daine. Quelques jours après la perte de leur fille, le 5 septembre 1754, Nicolas et Suzanne Daine achetèrent de Louis-Charles Charron, gentilhomme ordinaire du roi, et d'Anne-Charlotte de Ronais, sa femme, pour le prix de 76 200 l. « le fief noble terre et seigneurie de Grandval » (XCIX, 521). Le 30 septembre, Nicolas Daine prêta foi et hommage à André-Charles-Louis de Chabenat de Bonneuil pour différentes parcelles de terre qu'il avait acquises avec la propriété de Grandval, qui était elle-même un franc-alleu.

Nicolas Daine devait mourir l'année suivante [6]. Le 7 octobre 1755, son fils et ses deux filles, avec Paul Thiry « au nom et comme tuteur de François-Paul-Nicolas Tiry d'Holbach mineur... heritier pour l'autre quart dud. deffunt sieur Daine son ayeul maternel », signèrent un acte laissant sa succession entre les mains de sa veuve (XCIX, 526). Le 31 janvier 1756, les héritiers de Nicolas Daine vendirent au Baron l'office de conseiller secrétaire du roi que leur père et grand-père avait acheté en 1728 (XCIX, 527). Le prix versé était de « cent douze mille quatre cents livres dont cent dix mille livres de prix principal et deux

1. Minutier central, XCIX. 522 ; Nauroy, p. 271 ; Naville, p. 445.
2. Le 18 juillet. Voir *Histoire de l'Académie des Sciences et des Belles-Lettres, Année 1770*, Berlin, 1772, p. 14.
3. Cette traduction anonyme porte le titre : *Œconomie de la vie humaine, ouvrage traduit en François sur la Traduction Angloise du Manuscrit Indien d'un ancien Bramine.* A Edimbourg. MDCCLII.
4. *Acta Academiae Theodoro-Palatinae*, Mannheim, 1770, 2 vol., t. II, p. 3.
5. *Procès-verbaux des séances de l'Académie impériale des Sciences depuis sa fondation jusqu'à 1803*, Saint-Pétersbourg, 1903, 3 vol., t. III, p. 489-490.
6. Le 25 août 1755 (XCIX, 636). Le 7 septembre la compagnie des conseillers secrétaires du roi fit célébrer un service pour lui (Bibliothèque Nationale, Pièces originales, t. 961).

mille quatre cents livres par forme de pot de vin ». D'Holbach s'engageait à payer une rente annuelle de 5 620 l., somme qui, le 7 avril 1757, fut réduite à 5 000 l. par suite du versement de 12 400 l. Au mois de février il demanda à être reçu dans la compagnie des secrétaires du roi [1]. A cette occasion, le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois « a déposé qu'il connoit led. S^r de Holbach pour homme de bonne vie et mœurs faisant profession de la Religion Catholique, apostolique et romaine dont il remplit les devoirs avec Edification et qu'il a une parfaite Connoissance que led^t s^r de Holbach a satisfait à son devoir Paschal de l'année dernière ». On trouve dans son dossier deux certificats signés par d'Arclais de Montamy, premier maître d'hôtel du duc d'Orléans, qui déclarait connaître le Baron depuis « environ vingt ans » [2], et par Adrien Cuyret de Margency, gentilhomme ordinaire du roi [3], qui disait le connaître « depuis six ans ». On trouve dans le même dossier un extrait de l'acte de naissance de d'Holbach, fait par le curé d'Edesheim, qui donne à son père et à sa mère une noblesse qu'ils ne possédaient certainement pas sur les registres de son église. Selon l'*Almanach royal* d'Holbach garda cette charge jusqu'à sa mort.

Devenu veuf en 1754, il devait se remarier deux ans plus tard. Avant d'épouser sa cousine, Charlotte-Suzanne, il fallait régler la succession de sa première femme. Le 7 août 1755, Toussaint Berlize et Toussaint Morize parurent devant les notaires pour déclarer qu'après la mort de Basile-Geneviève-Suzanne Daine, « il n'a point été fait d'inventaire et qu'elle a laissé pour son seul et unique héritier, François-Paul-Nicolas Thirry d'Holbach, son fils mineur » (XCIX, 525). Au moment où l'inventaire fut enfin dressé (le 26 janvier 1756 : XCIX, 527), d'Holbach habitait rue Saint-Nicaise, paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Il ne peut pas être question de reproduire ici ni même d'analyser en détail ce long document ; mais certains points méritent d'être relevés, surtout en l'absence de l'inventaire de 1789.

On trouvait dans l'écurie deux chevaux et, sous la remise, une berline à quatre places ; la cave était bien garnie, comme il convenait chez « le maître d'hôtel de la philosophie ». Au salon, « dans la salle de compagnie ayant Vuë sur lad^e rue S^t Nicaise », on trouvait, avec toutes sortes d'ornements, « six fauteuils et un Canapé de trois places... couverts de tapisserie des Gobelins... prisés ensemble Quatre Cent Cinquante Livres », sans compter sept autres fauteuils, quatre petites chaises et un clavecin. D'Holbach avait déjà réuni une importante collection de tableaux, prisés « de l'avis du Sieur Philippe Cayeux, peintre et sculpteur de l'académie de S^t Luc » [4], plus de 7 000 l., dont

1. Archives Nationales, V^2 43.
2. « Le plus ancien ami du Baron » selon Diderot (*Lettres à Sophie Volland*, éd. A. Babelon, Paris, 1938, 2 vol., t. II, p. 56) qui publia en 1765 son ouvrage posthume, *Traité de la peinture sur émail*.
3. Et aussi collaborateur à l'*Encyclopédie*.
4. Claude-Philippe Cayeux (1688-1769).

2 500 pour « un grand tableau peint sur toille du Poussin representant Jupiter et Calisto dans sa bordure de bois doré ». La bibliothèque, prisée environ 8 500 l. par Jacques-Noel Pissot, contenait près de 3 000 volumes. La description sommaire donnée par l'inventaire ne vaut pas le catalogue détaillé de la bibliothèque du Baron, publié par Debure en 1789. Signalons enfin, d'après l'inventaire, quelques détails sur la fortune du Baron. Lui et sa femme possédaient pour plus de 30 000 l. de diamants et de bijoux, et environ 14 000 l. de vaisselle d'argent. Il y avait également dans la maison 2 600 l. en or et 20 000 l. en argent blanc. Une grande partie de leur fortune consistait en contrats de rentes, billets au porteur, etc.

Une fois cet inventaire dressé à Paris, d'Holbach dut partir en Hollande pour accomplir les mêmes formalités au château de Heeze. Ce dernier inventaire fut dressé le 12 juillet et d'Holbach dut être de retour à Paris avant le 7 septembre, date à laquelle il fit clore l'inventaire par le greffier de la chambre civile du Châtelet. Comme nous n'avons pas retrouvé l'inventaire fait à Heeze, nous empruntons ces détails à un autre document important, la liquidation et le compte de tutelle entre le Baron et son fils aîné (21 novembre 1778 : XCIX, 636). Nous y apprenons également que pendant son séjour en Hollande, par contrat du 6 juillet, d'Holbach vendit la terre de Heeze. « Comme les produits de cette terre », lit-on dans ce document, « etoient très modiques et etoient encore diminués par les frais de régie et les reparations, led. S^r^ Baron d'Holbach avoit jugé qu'il étoit egalement avantageux pour lui et pour son fils d'en faire la vente et d'en realiser le prix en France ». Le 23 décembre de la même année ce contrat de vente fut résilié par la veuve de l'acquéreur qui paya un dédit de 12 000 l. le 19 juin 1758. D'Holbach continua à chercher à se débarrasser de la terre. Finalement, en 1759, « il a vendu lad. terre avec les meubles et effets mobiliers qui s'y trouvoient, à M. le baron Thuyl de Serooskerken par contrat du quatorze mai... moyennant le prix et somme de quatre cent mille livres argent de France » [1]. D'Holbach et son fils durent cependant attendre de longues années avant de toucher ce capital de 400 000 l. Si le prix fut versé aussitôt « en obligations portant rente à trois pour cent constituées sur le Comptoir general de la generalité des Provinces unies », ce moyen de paiement, explique le même document, était rendu nécessaire « par les loix et usages d'Hollande, à cause de la minorité dud. S^r^ d'Holbach ». Ce ne fut qu'en 1775 que « led. S^r^ son pere a obtenu son Emancipation en Hollande, et la libre disposition des effets provenant du prix de la terre de Heeze » [2].

1. Meindersma, *op. cit.*, p. 27, donne la date du 1^er^ janvier 1760. Cette terre est toujours possédée par la même famille, et c'est à l'obligeance de M. le baron van Tuyll van Seroskerken que nous devons la communication de cet ouvrage, qui n'a pas été mis dans le commerce.

2. Il y a peut-être un rapport entre cette affaire et la présence de d'Holbach en Hollande en 1766 et 1774. Le 27 octobre 1766, Alessandro Verri écrivait à son frère, Pietro, que d'Holbach « per affari deve andare in Olanda per tre settimane »

Le 29 octobre 1756, on signa le contrat de mariage entre Paul Thiry et sa cousine, Charlotte-Suzanne (XCIX, 530). Parmi les témoins on trouve, avec d'Arclais de Montamy et Cuyret de Margency, les noms suivants : « M^re^ Philippe François de Bart, capitaine de Vaisseau, chevalier de l'ordre Royal et militaire de Saint-Louis ; S^r^ Frederic Melchior Grimm, secretaire des commandements de Monseigneur le Duc d'Orleans ; M. Denis Diderot, membre de l'academie royale des sciences de Prusse ; et S^r^ Jean Baptiste Pierre le Romain, Ecuyer, ingenieur du Roy aux Isles de l'Amerique » [1].

On ignore la date du mariage, mais le premier enfant du nouveau ménage, Charles-Marius, fut baptisé à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois le 22 août 1757 [2]. En 1791, ce second fils du Baron, capitaine au régiment de Schomberg dragons, épousa la fille d'un président au Parlement ; il mourut en 1832. Quand on parle du salon du Baron et de sa seconde femme, on pense toujours à la célèbre maison de la rue Royale, butte Saint-Roch ; mais en août 1757, d'Holbach et sa femme habitaient toujours rue Saint-Nicaise. Lors de la naissance de leur fille, Amélie-Suzanne, en janvier 1759, ils habitaient rue Saint-Honoré, paroisse Saint-Roch [3]. C'est seulement au mois de décembre de cette année, quand naquit une seconde fille, Louise-Pauline [4], qu'on trouve d'Holbach et sa femme installés rue Royale. Il avait pourtant acheté la célèbre maison plus de deux ans plus tôt, le 23 février 1757 (XCIX, 531), de la comtesse de Sourches, veuve d'un lieutenant général, et le prix (56 000 l.) avait été versé le 21 février 1758 [5].

Le 16 décembre 1757, comme tuteur de sa femme mineure et de son fils aîné, d'Holbach signa le traité d'office (XCIX, 534) de procureur au Bureau des finances, exercé par son beau-frère Daine, qui fut vendu 116 300 l. par les héritiers de son beau-père. On trouve attaché à cet acte un autre document qui décrit une formalité remplie devant le lieutenant civil au Châtelet le 12 décembre 1757, par d'Holbach comme tuteur de sa femme et de son fils aîné. Parmi les différents amis qui l'accompagnaient, on trouve, avec d'Arclais de Montamy et Le Ro-

(*Carteggio di Pietro e di Alessandro Verri*, éd. F. Novati, etc., Milan, 1923-1942, 12 vol., t. I, première partie, p. 44). Le 25 juin 1774, M^me^ d'Épinay signala à Galiani un autre voyage en Hollande : « Vous ai-je mandé, — écrivait-elle, — que le baron était allé en Hollande avec son fils aîné ? Ils se trouveront réunis avec le philosophe [Diderot] et la chaise de paille [Grimm], car il va remiser à Leyde les comtes de Romanzoff. » (F. Nicolini, *La signora d'Épinay e l'abate Galiani : lettere inediti*, Bari, 1929, 2 vol., t. II, p. 105.)

1. Dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* (p. xliv) d'Alembert écrit : « M. le Romain, Ingénieur en chef de l'Isle de la Grenade, a donné toutes les lumières nécessaires sur les *Sucres*, et plusieurs autres machines qu'il a eu occasion de voir et d'examiner dans ses voyages, en Philosophe et en Observateur attentif ».

2. Nauroy, p. 275 ; Naville, p. 446.

3. Nauroy, p. 275-276 ; Naville, p. 446. Ils y habitaient toujours le 14 juillet 1759 (XCIX, 541). Amélie-Suzanne épousa le marquis de Fontenoy-Chatenoy,

4. Nauroy, p. 276-277 ; Naville, p. 447. Elle épousa en 1781 le marquis de Nolivos et mourut en 1830.

5. Cet acte est cité, sans date ni autre référence, dans A. Billy, *Diderot*, Paris, 1932, p. 314-315.

main, « le sieur Diderot membre de l'académie Royalle des Sciences de Berlin » et un personnage bien connu des lecteurs de la *Religieuse*, « Mre Marc Antoine Nicolas de Croix Mare chevalier de l'ordre Royal et militaire de Saint Louis Baron de Lasson ».

Le 22 juin 1758, d'Holbach signa une procuration (XCIX, 536) avec d'autres membres de sa famille, y compris André-Julien Rodier, premier commis de la marine, qui avait épousé récemment Anne-Perrette Daine, la cousine et belle-sœur du Baron [1]. Rodier, qui fut à partir de 1764 un des six Intendants de la marine [2], fut le parrain de la première fille du Baron au mois de janvier suivant. C'est de lui et de la belle-sœur du Baron que parle Diderot dans la lettre qu'il adressa du Grandval le 20 octovbre 1760, à Sophie Volland :

> J'aime la physionomie de M. Rodier. S'il avoit seulement la moitié de l'esprit qu'elle promet ! C'est un mélange de finesse et de volupté. Le matin, lorsque ses longs cheveux bruns tombent en boucles négligées sur ses épaules, on le prendrait pour l'Hymen, mais comme il est le lendemain d'une noce, blême et un peu fatigué. Mme Rodier étoit vêtue d'un rouge foncé qui lui sied mal, et notre ami lui disoit : « Comment, chère sœur, vous voilà belle comme un œuf de Pâques ! » [3]

A partir de 1759, les actes concernant d'Holbach et sa famille qui sont conservés parmi les minutes de l'étude XCIX se font beaucoup plus rares, et pendant une vingtaine d'années ceux qu'on y trouve sont assez insignifiants. Le 18 novembre 1775 (XCIX, 614), d'Holbach et son fils aîné donnèrent décharge de toutes les sommes provenant de la vente de la terre de Heeze à Jacob Costart, « ancien Bourguemaitre de la ville de Rotterdam, directeur de la Compagnie des Indes Orientales Chambre de la ladite ville ». On trouve parmi les minutes de la même étude quelques renseignements sur les placements du Baron. A la date de décembre 1777, on trouve au répertoire la mention suivante : « Contrats sur le Roi... Rentes perpétuelles. 2 à Paul Thiry d'Holbach » ; ces contrats n'ont pu être trouvés. Quelques mois plus tard, le 1er avril 1778 (XCIX, 631), d'Holbach plaça 100 000 l. dans l'emprunt, au denier vingt, des États de Languedoc, somme qui fut remboursée en 1783.

On trouve ensuite deux documents bien plus importants pour les renseignements qu'ils fournissent sur la position sociale de d'Holbach. Le 2 octobre 1778, son fils aîné lui donna décharge de la somme de 112 368 l. 12 s. 8 d. qu'il lui avait avancée (XCIX, 635). En 1775, d'Holbach avait acheté pour son fils un office de conseiller au Parlement de Paris qui avait coûté 50 000 l., sans compter des frais de provision et de réception de 10 506 l. 5 s. Le jour que cette quittance fut dres-

1. Elle figure comme « fille majeure » en août 1757 au baptême de son neveu et filleul, Charles-Marius (Nauroy, p. 275 ; Naville, p. 446).
2. *Almanach royal.*
3. *Lettres à Sophie Volland*, t. I, p. 250. Quelques jours plus tard, dans un de ses « rêves bizarres », Diderot se crut « marié à Mme Rodier » (t. I, p. 168). Plus tard, il devait solliciter souvent ce haut fonctionnaire (voir t. II, p. 79, 109, 117).

sée, d'Holbach fils avait revendu sa charge « moyennant le prix et somme de Cinquante mille livres ». Le deuxième document — « Liquidation et compte de tutelle » (21 novembre 1778 ; XCIX, 636) — nous a déjà fourni des détails intéressants sur la vente des terres hollandaises de d'Holbach.

On y apprend également que, comme seul héritier de sa mère et héritier pour un quart dans la succession de son grand-père, François d'Holbach devait recevoir la somme de 155 084 l., mais que par un contrat passé le 7 mars 1754, d'Holbach et sa première femme, « en considération de la donation à eux faitte par led. feu Baron d'Holbach suivant leur Contrat de mariage, se sont soumis et engagés, tant pour eux que pour leurs heritiers et ayant cause envers led. s^r Daine et lad. Dame son Epouse... de ne pouvoir demander au survivant d'eux aucun compte ni partage des biens de la succession du prédécédé et d'en laisser jouir led. survivant en usufruit sa vie durant ». En 1778, la part de d'Holbach fils dans la succession de son grand-père restait toujours entre les mains de M^me Daine. Après de longs calculs le reliquat du compte de tutelle fut fixé à 228 945 l. 11 s. 9 d. François reçut donc de son père : 1° 8 632 l. 6 s. 9 d. en argent comptant. 2° 5 000 l. de rente sur les États de Languedoc, valant, avec les intérêts, 102 500 l. 3° 1 850 l. de rente sur la Compagnie des Secrétaires du Roi, valant, avec les intérêts, 37 813 l. 5 s. 4° 1 000 l. de rente constituée par Louis Rondé, « chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint Louis », valant 20 000 l. 5° 3 000 l. de rente constituée par son père, valant 60 000 l.

A partir de cette date, l'étude XCIX ne livre plus que quelques rares documents sur d'Holbach et sa famille. On trouve à la date du 1^er mai 1781 (XCIX, 656), le contrat de mariage entre la fille cadette du Baron, Louise-Pauline, et Pierre, marquis de Nolivos. D'Holbach donna à sa fille une dot de 150 000 l. Comme le marié appartenait à une vieille famille de noblesse d'épée, le contrat fut signé par la famille royale. On trouve également (14 mars 1788 : XCIX, 711) le partage de la succession de M^me Daine, morte le 9 octobre 1787 ; ses quatre héritiers (son fils, la Baronne, M^me Rodier et François d'Holbach) eurent à partager entre eux la somme de 656 844 l. 6 s.

Voilà l'essentiel de ce que nous avons pu tirer d'une cinquantaine de documents concernant d'Holbach et sa famille, conservés dans les actes de l'étude XCIX. Le Baron dut certainement passer des actes dans d'autres études de Paris, et il manque, parmi les minutes indiquées au répertoire de l'étude XCIX, deux documents d'une importance capitale — son testament olographe et l'inventaire après décès. Malgré des lacunes regrettables, ces documents fournissent cependant des indications intéressantes sur la vie, la fortune et la position sociale du Baron.

« Le baron d'Holbach », écrivait Morellet dans ses mémoires [1], « que

1. Paris, 1821, 2 vol., t. I, p. 127.

ses amis appelaient baron, parce qu'il était Allemand d'origine, et qu'il avait possédé en Westphalie une petite terre, avait environ soixante mille livres de rente ». D'Holbach devait sa fortune comme son titre de baron à son oncle ; s'il est impossible de contrôler ce que dit Morellet sur le chiffre de ses revenus, nous sommes un peu mieux renseignés sur « la petite terre » [1]. Peu après la mort de son oncle il chercha à s'en débarrasser, mais une terre qui valait 400 000 l. n'était pas précisément « une petite terre ». Il est évident que le Baron n'avait pas du tout la mentalité d'un propriétaire foncier ; c'était avant tout un rentier. On trouve des allusions à ses placements dans les lettres de Diderot à Sophie Volland. Il écrit, par exemple, le 3 novembre 1759, au milieu de la guerre de Sept Ans, au moment où un nouveau contrôleur général avait recours à des mesures draconiennes pour combler le déficit :

> Les dernières nouvelles qu'on nous a apportées de Paris ont rendu le baron soucieux. Il a des sommes considérables placées dans les papiers royaux. Il disoit à sa femme : « Écoutez, ma femme, si cela continue, je mets bas l'équipage, je vous achète une belle capote avec un beau parasol, et nous bénirons toute notre vie Mr de Silhouette qui nous aura délivrés des chevaux, des laquais, des cochers, des femmes de chambre, des cuisiniers, des grands dîners, des faux amis, des ennuyeux, et de tous les autres privilèges de l'opulence [2]. »

En 1770, à l'époque des opérations financières de l'abbé Terray, d'Holbach lui-même se plaint, dans une lettre adressée à Galiani, des fâcheuses conséquences qu'il en a subies :

> Les suspensions, les réductions, les arrêts du Conseil, qui vous font rire, font ici pleurer bien du monde. Pour moi, je ne pleure pas, quoique j'aie eu l'esprit de prendre pour quatre-vingt mille livres de rescriptions précisément la veille du jour où elles ont été suspendues [3].

Quant à la position qu'il occupait dans la société de la capitale, ce neveu d'un riche parvenu n'était nullement un grand seigneur. Son beau-père appartenait à une famille bourgeoise récemment anoblie ; son beau-frère exerça différents offices avant d'arriver à une intendance ; André-Julien Rodier qui épousa sa belle-sœur était premier commis, puis intendant, de la marine. Voilà un milieu de noblesse de robe. Dans sa jeunesse, avocat au Parlement avant de succéder à son beau-père dans la sinécure de secrétaire du roi, d'Holbach essaya de faire de son fils aîné un conseiller au Parlement, mais il n'occupa ce poste que pendant trois ans. Si son second fils est devenu officier et s'il a marié ses deux filles dans des familles de la noblesse d'épée, il appartenait par ses origines au monde de la bourgeoisie qui devait à ses richesses son rang dans la société.

1. Nous n'avons pas pu résoudre l'énigme que présente le titre de « seigneur de Walberg, Osteryk et autres lïeux » que porte le Baron dans différents documents.
2. Diderot, *Correspondance*, éd. G. Roth, t. II, p. 318.
3. « Lettres inédites du baron et de la baronne d'Holbach à l'abbé Galiani », éd. F. Nicolini, *Études italiennes*, nouvelle série, t. I (1931), p. 31.

Nous ne savons à peu près rien sur la dernière partie de sa vie entre la publication de ses derniers ouvrages en 1776 et sa mort en 1789. Il a cependant joué un rôle dans un des clubs prérévolutionnaires, comme le fait remarquer Philippe Sagnac dans un article sur les origines de la Révolution[1]. « Le *Club, ou Sallon des Arts* », selon Thiéry dans son *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*, publié en 1786[2], « établi par délibération du mois de novembre 1784, tient ses assemblées dans les bâtiments neufs du Palais Royal, au-dessus du Café du Caveau ; son entrée est par la rue de Beaujolais, en face de la descente de la rue Vivienne. Le nombre des Membres de cette société n'est point limité. La contribution annuelle est de 72 liv. » La société, ajoute-t-il, est « composée de gens de lettres, d'artistes et d'amateurs ». Elle avait, dès 1786, un côté nettement politique : « On y trouve les papiers-nouvelles, et les livres et cartes géographiques pour l'intelligence des Ouvrages politiques dont cette Société se propose d'augmenter la collection, selon que les circonstances l'exigeront. » Dans l'hiver de 1788-1789, ce club joua un rôle politique important ; dans ses mémoires, Bailly nous raconte qu'on y avait prédit son élection aux États généraux. D'Holbach a été membre de ce club, comme l'indique Sagnac dans une note de son article : « M. Maurice Tourneux possède un document curieux : une supplique adressée à d'Holbach, qui avait donné sa démission, par une trentaine de membres qui le prient de la retirer. » On trouve au Fichier Charavay, au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, les renseignements suivants sur ce document ; s'ils ne satisfont pas toutes nos curiosités, ils en indiquent au moins la date :

Adresse des Membres du *Salon des Arts*, 22 déc. 1786, 1 p. in-f°. Le Baron d'Holbach ayant donné sa démission de commissaire de cette société littéraire, elle députe vers lui plusieurs de ses membres pour lui témoigner ses regrets, et le supplier de revenir sur sa détermination. La pièce est couverte d'un très grand nombre de signatures, parmi lesquelles on remarque celles de Dolomieu, Carra, Dusaulx, Decailly, etc.

Malheureusement nous ne savons pas les raisons de la démission de d'Holbach, ni s'il l'a retirée.

Venons en maintenant à une série de documents qui éclairent les relations de d'Holbach avec différentes personnalités, françaises et étrangères, de son époque. C'est un fait curieux qu'il a été en relations avec les hauts fonctionnaires qui, au moment où il préparait et menait à bien son assaut contre les opinions orthodoxes, étaient chargés de la Direction de la librairie et par conséquent de la répression des livres défendus — Malesherbes, qui donna sa démission en 1763, et Sartine, qui le remplaça jusqu'en 1774 pour devenir alors secrétaire d'état de la marine. On trouve à la Bibliothèque Nationale[3] une lettre à Ma-

1. *Revue d'histoire moderne*, t. XIV, p. 161.
2. T. I, p. 283-284.
3. Ms. fr. 22 149, f. 123-124.

lesherbes, qui semble toujours inédite et qui a des rapports avec l'activité de d'Holbach comme traducteur d'ouvrages allemands sur les sciences naturelles et la technologie. Elle fut écrite l'année même de la publication du *Christianisme dévoilé* :

Monsieur

J'ai l'honneur de vous envoyer ci joint La Liste des ouvrages dont M. Liége Le fils pourroit entreprendre la traduction. Je n'en connois actuellement point d'autres qui méritent l'attention du public. M. Macquer m'a écrit une Lettre qui a pour objet les mêmes choses dont vous m'avéz fait l'honneur de me parler, et je lui fais la même réponse.

J'ai l'honneur d'etre avec respect
Monsieur
Votre trés humble et trés
obéissant serviteur
D'Holbach

a Paris ce 6 d'avril
1761

1° *Johann Kunckels* [1] Laboratorium chymicum in 8vo. [C'estadire] Le Laboratoire chimique de J. Kunckel.

Les Expériences contenues dans cet ouvrage sont très intéressantes ; il n'en est pas de même de sa physique, qu'il seroit à propos d'Epargner au Lecteur françois, mais il faudroit traduire fidellement les faits et abréger les raisonnements.

2° Georg Ernest Stahls *Bedenken und Erläuterungen über D. J. Bechers Naturkündigung der Metallen* 8vo c'estadire Commentaire de Stahl sur la Métallurgie de Becher.

3° Concordantia chymica Becheri *oder chymischer Glücks-hafen* in 4°. Cet ouvrage a été publié par Stahl.

4° Cadmiologia *oder Geschichte des Farben-kobolds* von D. Johann Gottlob Lehmann. in 4°. Berlin, 1760. Cadmiologie ou histoire naturelle du Cobalt [2].

Les relations de d'Holbach avec le successeur de Malesherbes, le lieutenant de police, Sartine, semblent avoir été plus intimes. Celui-ci assista à l'enterrement de la première Baronne comme « ami de la défunte » [3]. Marmontel raconte dans ses mémoires qu'en décembre 1759, la veille de son emprisonnement à la Bastille, il rendit visite au lieutenant de police, qui s'écria : « Lorsque nous dinâmes ensemble chez M. le baron d'Holbach, qui aurait prévu que la première fois que je vous reverrais, ce serait pour vous envoyer à la Bastille ? » [4]. Une autre preuve des relations, assez piquantes, il faut le dire, entre le lieutenant de police et le plus audacieux des écrivains de l'époque, est fournie par une lettre inédite, conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal [5], que d'Holbach adressa à Sartine en 1763 :

1. Les mots en italique sont en écriture gothique dans le ms.
2. Aucun de ces ouvrages ne semble avoir été traduit en français.
3. Nauroy, p. 271 ; Naville, p. 445.
4. *Mémoires*, éd. M. Tourneux, Paris, 1891, 3 vol., t. II, p. 128.
5. Archives de la Bastille, 12 176, f. 12.

Monsieur

J'ai eu l'honneur de me présenter chez vous ce matin avec M. Foley [1], Banquier anglois, residant en cette ville, qui, sachant vos bontés pour moi, a cru que vous voudriéz bien avoir égard au contenu du placet ci-joint [2]. J'ose vous prier Monsieur, de lui procurer la satisfaction juste qu'il demande ; elle lui devient d'autant plus nécessaire actuellement, que le grand nombre de Banqueroutes réelles qui viennent de se faire à Amsterdam, ont jetté l'allarme dans le public, et nuisent au credit si nécessaire au commerce ; Je ne doute pas que votre amitié pour moi ne vous engage de satisfaire une demande si equitable. J'ai L'honneur d'être avec Respect

Monsieur
votre trés humble et trés
obéissant serviteur
D'Holbach

ce samedy 13 d'août

Il est également curieux de connaître les relations qui ont existé, au plus fort de la lutte entre les philosophes et l'Église, entre d'Holbach et l'abbé Bergier, qui fut chargé officiellement de la réfutation du *Christianisme dévoilé* et du *Système de la Nature*. Il est vrai qu'en 1771 Bergier fut obligé de rompre avec les philosophes, comme il l'explique dans une lettre du 2 juillet adressée à l'abbé Trouillet, directeur du collège de Besançon.

Je crois vous avoir mandé que depuis la *Réfutation du Système de la Nature* je suis brouillé avec les philosophes et que j'ay absolument cessé de les voir. Les circonstances où je suis auraient produit le même effet. Il n'est pas vrai qu'on ait pris de l'ombrage de mes liaisons avec eux, ni que je m'en sois excusé auprès de M. l'archevêque ; mais d'abord après mon arrivée à Paris, je pris le parti de le prévenir, de peur que quelque flagorneur ne saisît l'occasion de me tracasser, et M. l'archevêque prit la chose en bonne part. Il n'est pas vrai que le gazetier ecclésiastique m'ait reproché cette liaison, mais il a dit que dans mes livres je traitois les philosophes avec plus d'égards et de douceur que les jansénistes [3].

On trouve dans les lettres de Diderot à Sophie Volland, trois allusions au « gros Bergier », et il est également question de lui dans le *Neveu de Rameau* [4]. Ce qui nous intéresse ici davantage, est un passage d'une lettre adressée par Diderot à son frère en mai 1770 :

Vous connoissez apparemment l'abbé Bergier, le grand réfutateur des Celses modernes. Eh bien, je vis d'amitié avec lui ; et vous pourrez vous vanter d'être le seul de la terre, parmi les hommes éclairés, qui ayez aussi opiniâtrément persisté dans votre préjugé [5].

1. Robert Ralph Foley (? 1727-1782), un des correspondants de Sterne.
2. Un employé des postes avait répandu le bruit que Foley et son associé, Selwin, avaient fait faillite. Il fut emprisonné pendant dix jours au Petit-Châtelet.
3. « Lettres inédites de Bergier », éd. L. Pingaud, *Mémoires de l'Académie de Besançon*, année 1891, Besançon, 1892, p. 258.
4. *Lettres à Sophie Volland*, t. II, p. 157, 164, 264. *Neveu de Rameau*, éd. J. Fabre, Genève-Lille, 1950, p. 21 et note 76.
5. *Correspondance inédite* éd. A. Babelon, Paris, 1931, 2 vol., t. II, p. 155.

Un témoignage encore plus piquant sur ces relations, assez inattendues, du défenseur officiel de la religion avec Diderot et d'Holbach est fourni par l'abbé lui-même dans une lettre écrite à son correspondant de Besançon, moins de quinze jours après, au moment où il préparait son *Examen du matérialisme, ou Réfutation du « Système de la Nature »*. On y trouve cette phrase quelque peu surprenante :

> Diderot et d'Holbach ont vu le premier cahier et le plus essentiel ; ils ont répondu que cet ouvrage serait regardé comme victorieux dans mon parti, mais que je n'entendais pas leur langage, et qu'il n'y a pas 50 personnes à Paris qui soient en état de l'entendre [1].

Dans ses mémoires, Marmontel déclare que Buffon se tenait à l'écart de la société des philosophes de la capitale ; mais il est contredit sur ce point par d'Angiviller qui d'ailleurs détestait cordialement des philosophes comme d'Holbach. Dans ses mémoires [2], il affirme que Buffon ne cessa de les fréquenter que quand « il a perdu sa femme intimement liée avec Mme d'Olbach » et qu'il s'est retiré à Monbard. Comme Mme Buffon est morte en 1769, les relations entre Buffon et la société de d'Holbach auraient duré pendant assez longtemps.

A propos de deux lettres inédites de d'Holbach, M. Paul Vernière a récemment attiré l'attention dans cette revue [3] sur des exemples de prosélytisme philosophique au XVIIIe siècle. Signalons à ce propos le fait assez inattendu que d'Holbach a rencontré des admirateurs même parmi les pasteurs protestants de son époque. En 1782, le pasteur Gal-Pomaret, de Gangues, écrivit à son collègue Soulier, pasteur à Sauve, les lignes suivantes sur le Baron :

> J'ai voulu vous procurer l'occasion de faire connaissance avec un philosophe des plus aimables, et c'est pour cela que je l'ai prié de vouloir bien se charger de ces deux mots pour vous. Admirez en lui ce que sont les grands hommes. Il est baron ; il est connu dans la capitale, dans les provinces, surtout dans la république des lettres ; et il a pourtant une affabilité, un air de philanthropie qui mettent à leur aise toutes sortes d'hommes avec lui [4].

Les relations de d'Holbach avec les deux philosophes écosssais David Hume et Adam Smith sont bien connues. Cinq lettres du Baron à David Hume ont été publiées il y a plus d'un siècle [5] ; mais une sixième lettre dans laquelle d'Holbach félicite Hume de sa nomination comme secrétaire de l'ambassade de Grande-Bretagne à Paris, en 1765, est restée inédite :

1. *Mémoires de l'Académie de Besançon*, année 1891, p. 231.
2. Éd. L. Bobé, Copenhague, 1933, p. 53.
3. Oct.-déc. 1955, p. 495 et suiv.
4. D. Benoît, « Les pasteurs et l'échafaud révolutionnaire. Pierre Soulier de Sauve », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, t. 43 (1894), p. 576.
5. Dans *Letters of Eminent Persons addressed to David Hume*, éd. J. Hill Burton, Édimbourg, 1849, p. 252-263.

J'apprens, Monsieur, avec le plus grand plaisir l'heureux evenement qui vient de vous arriver ; s'il est indifférent à votre grande ame, il ne peut être indifférent à ceux qui vous sont attachés et qui sont sensibles au mérite. Permettez donc à vos amis de se réjouir en voyant la probité, la science, les lumières récompensées ; il est si rare de leur voir rendre justice, que l'on ne peut blâmer ceux qui sont surpris et charmés de les voir couronner. Parmi ceux qui prendront part à ce qui vous arrive j'ose vous prier de vouloir bien me compter, et d'être persuadé des sentiments d'attachement et d'estime profonde avec lesquels je serai toute ma vie

Monsieur
Votre trés humble et trés
obeissant serviteur
D'Holbach

ce Lundy 24 de Juin
A Monsieur
Monsieur Hume, Secrétaire de l'ambassade de Sa Majesté Britannique à l'hôtel de Brancas, rue de Bourbon, à Paris [1].

Pendant le long séjour qu'il fit en France à partir de 1764, Adam Smith fit la connaissance de d'Holbach, mais nous sommes mal renseignés sur leurs relations. Cependant vingt ans plus tard l'économiste écossais se rappelait toujours les agréments de la société du Baron, et dans une lettre écrite à l'abbé Morellet en 1786, il parlait encore avec reconnaissance de l'accueil qu'il avait reçu chez lui :

I have not heard of Baron d'Holbach these two or three years past. I hope he is happy and in good health. Be so good as to assure him of my most affectionate and respectful remembrance, and that I shall never forget the very great kindness he did me the honour to shew me during my residence at Paris [2].

Le problème de la chronologie des œuvres de d'Holbach n'est pas sans intérêt. S'il faut en croire Barbier, c'est en 1761 que le Baron commença la publication de ses propres ouvrages avec le *Christianisme dévoilé* [3]. Pendant six ans, de 1761 à 1767, date de la publication de la *Théologie portative*, il ne publia que des traductions inoffensives. Enfin, entre 1767 et 1776, il fit paraître coup sur coup douze ouvrages originaux et beaucoup de traductions d'ouvrages anglais hétérodoxes. On se demande si la rédaction de tous ces ouvrages ne s'est pas échelonnée sur une période de temps beaucoup plus longue, et si un grand nombre de ces écrits du Baron ne furent publiés que quelques années après leur composition. Dans une lettre écrite en septembre 1762, à une époque où d'Holbach n'avait encore publié que son *Christianisme dévoilé*, Diderot mande à Sophie Volland : « Le Baron est allé à Vorrey lire son ouvrage au seul homme de sa connoissance à qui il lui restoit de le lire ». Quinze jours plus tard il répète : « Le Baron, enchanté, lit ses œuvres à Vorrey » [4]. Quand Diderot parle de « son

1. Royal Society of Edinburgh, Hume ms., t. V, p. 73.
2. W. R. Scott, *Adam Smith as Student and Professor*. Glasgow, 1937, p. 298-299.
3. La première mention de cet ouvrage dans les écrits de l'époque est dans la *Correspondance littéraire* de Grimm (t. V, p. 367), à la date du 15 août 1763.
4. *Lettres à Sophie Volland*, t. I, p. 297, t. II, p. 12.

ouvrage », il pourrait être question, à la rigueur, du *Christianisme dévoilé* ; mais l'expression « ses œuvres » doit comprendre des écrits qui ne parurent qu'en 1767 ou même plus tard. Un passage d'une lettre adressée par Morellet à Beccaria en janvier 1766 peut être également citée à l'appui de cette hypothèse :

J'ajoute à ces personnes que vous connaissez de réputation un homme infiniment estimable qui les rassemble chez lui, M. le Baron d'Holbac, homme de génie lui-même, auteur de beaucoup d'excellents ouvrages imprimés en chimie et en histoire naturelle, *et de beaucoup d'autres qui ne sont pas imprimés*, philosophe profond, juge très éclairé de tous les genres de connaissance, âme sensible et ouverte à l'amitié [1].

Au mois d'octobre de la même année Beccaria arriva à Paris, accompagné par le jeune Alessandro Verri, et au cours des semaines qu'ils y passèrent, ils eurent souvent l'occasion de rencontrer le Baron comme le montrent les lettres adressées par Alessandro à son frère Pietro. L'intérêt que présentent ces lettres fut souligné par E. Bouvy dans un article qu'il publia en 1891 [2]. Bien qu'il ne mentionne qu'en passant les rapports des deux voyageurs italiens avec d'Holbach, il a donné la traduction d'une vingtaine de lignes d'une lettre qu'Alessandro adressa le 26 novembre à son frère et que Beccaria porta en Italie en y retournant. Étant donné l'importance de cette lettre, il vaut la peine de reproduire intégralement le texte italien des deux alinéas qui nous intéressent :

Ti dirò un'altra anecdota segretamente. Il barone ci ha ieri ed oggi fatti venire di mattina per tempo in sua casa per leggerci una sua opera manoscritta da lui gelosamente custodita. L'ha scritta in diciotto mesi : sarebbero tre buoni volumi in 4° ; sapete in che consiste ? Non meno che in provare con un calore ed una precisione a un tempo grandissima che religione è la principal sorgente dei magli degli uomini e che l'idea di un Dio è la prima origine di tutto ciò. Per lo che distrugge questo incantato edificio, a cui sostituisce la più pura e limpida morale fondata sull'amor proprio e su i bisogni dell'uomo. Questo libro è fortissimo in ciò, che dimostra come l'uomo sociale possa far senza le opinioni e come la sola ben intesa morale sia il mezzo di renderle inutili, facendo a un tempo la massima felicità delle nazioni. Ha fatto in via di catechismo il riassunto di tutta l'opera. Vi assicuro che non si può sentire la morale portata alla definizione ed alla dimostrazione meglio che ha fatto lui. Non stamperà quest'opera perchè non vuol sacrificarsi ed ha giudizio Ma la lascerà da stamparsi per testamento. Di fatti egli la comincia col fingere sè stesso, che parla ai posteri dalla tomba. Siccome egli ha grandissime cognizioni di ficisa, così di esse si serve mirabilmente nel corso dell'opera per provare nella materia un moto ed un'anima universale. Voi ne vedete le conseguenze.

... [3] Egli è persuaso che, dato Dio, vi vuole un culto, dato questo, vi vogliono de' preti, dati questi, vi sono cento bricconate. Ad annunciare

1. Beccaria, *Scritti e lettere inediti*, éd. E. Landry, Milan, 1910, p. 118.
2. « Paris et la société philosophique en 1766, d'après la correspondance d'un voyageur italien », *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1891, p. 70-71.
3. Les phrases supprimées sont reproduites à la fin de notre article.

così il suo sistema non sembra il più esatto del mondo, ma pure in tre volumi ben fatti e che sono una catena di ragionamenti fa tutt'altra figura [1].

Ce passage est extrêmement précieux puisque c'est le seul document contemporain qui éclaire directement l'activité clandestine de d'Holbach dans sa campagne de propagande contre les idées orthodoxes de son époque ; mais les réticences de Verri ne rendent pas très facile l'identification de l'ouvrage manuscrit qu'il a lu aux deux voyageurs italiens en novembre 1766. Le résumé du livre ne peut être que les *Éléments de la morale universelle*, édités à Paris en 1790 par de Bure. En effet, les renseignements fournis par l'*Avertissement du libraire* sur la date de la publication de ce petit livre concordent parfaitement avec ceux de Verri : « Cet ouvrage, composé en 1765, est véritablement du philosophe respectable dont il porte le nom : c'est sa famille qui nous en a remis le manuscrit autographe, et c'est de son aveu que nous le publions ». On est d'abord tenté de conclure que le manuscrit en trois volumes in-4° était celui de la *Morale universelle*, publiée dix ans plus tard en trois volumes. Cependant il n'est nullement question dans cet ouvrage de la base matérialiste du système de d'Holbach ; le seul livre dans lequel il expose en détail ses théories sur la matière et le mouvement est le *Système de la Nature*, publié en 1770.

Nous avons gardé pour la fin le passage le plus intéressant de la lettre de Verri. Quelle a été l'origine de l'athéisme de d'Holbach ? Selon Garat [2], d'Holbach, d'abord déiste fervent, aurait été converti à l'athéisme par Diderot. M. Naville n'en croit rien. « Tout prouve au contraire », affirme-t-il, « que d'Holbach était déjà, en 1750, matérialiste » [3]. Étant donné l'absence de tout document contemporain sur les relations entre les deux hommes au début de leur carrière, la sagesse commande de s'abstenir de formuler un jugement sur cette question délicate. La correspondance de Diderot et de d'Holbach ne semble pas avoir été conservée. On ne trouve pas grand-chose sur les premières relations entre les deux hommes dans la lettre de condoléances [4] que d'Holbach écrivit en 1784 à M^me^ de Vandeul sur la mort de son père :

répondu le 10.

J'ai L'honneur, Madame, de vous envoyer une Lettre de Mr. de St Lambert dans laquelle il vous exprime ses justes regrets pour la perte cruelle que vous venez d'eprouver, et que nous partageons bien sincèrement avec vous. Si quelque chose est capable de vous consoler dans un evenement si triste c'est de savoir que beaucoup d'honètes gens sont aussi affligés que vous.

1. *Carteggio di Pietro e di Alessandro Verri*, t. I, première partie, p. 114-115.
2. *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard*, Paris, 1820, 2 vol., t. I, p. 208-209.
3. *Op. cit.*, p. 27-28.
4. Archives de la Haute-Marne, II E 67, pièce 3. C'est à M. Jean Massiet du Biest que nous devons de connaître l'existence de cette lettre, dont M. J. G. Gigot nous a fort obligeamment envoyé copie.

Pour moi Je conserverai toute ma vie le Souvenir d'un homme chéri que J'ai aimé et estimé depuis ma Jeunesse.

J'ai L'honneur d'etre avec respect
Madame
Votre très humble et très
obéissant serviteur
D'Holbach

à Paris ce 5 d'aout
1784

La lettre de Verri apporte sur cette question un témoignage contemporain qui, bien qu'il soit de seconde main, a pourtant son prix :

Mi vien detto che l'origine del sistema del barone e del suo calore in sostenerlo venga originalmente dall'aver veduta morire la prima sua moglie fra la più terribile contraddizione e fra gli orrori d'una eternità di tormenti. Ciò l'ha fortemente commosso e gli ha fata epoca nel suo cuore. D'allora in poi è divenuto ateista furiosissimo per modo che bisogna guardarsi di aver altra opinione, altrimenti sospetta della vostra morale.

Comme d'Holbach perdit sa première femme en 1754, il aurait donc été converti à l'athéisme quelques années après sa première rencontre avec Diderot. Ne nous hâtons pas trop de conclure à l'exactitude des on-dit racontés par Alessandro Verri à son frère ; contentons-nous de verser au dossier de d'Holbach ce document intéressant.

John Lough.

BAUDELAIRE ET MICHELET DEVANT LA JEUNE CRITIQUE

I

L'auteur du petit livre *Michelet par lui-même* [1] donne son travail pour une « pré-critique ». Après cela, dit-il (p. 5), viendront « les critiques véritables, historiens ou psychanalistes (freudiens, bachelardiens ou existentiels) ». C'est faire preuve de modestie et d'éclectisme. « La critique historique », écrit-il encore (p. 181), « ne devrait pas toucher à Michelet sans avoir d'abord établi sa thématique ». Cette tâche est remplie, précisément dans l'ouvrage de M. R. Barthes, dont voici le propos (p. 5) : « Retrouver la structure d'une existence (je ne dis pas d'une vie), une thématique..., ou mieux encore : un réseau organisé d'obsessions. » D'où la violente originalité de cette présentation. M. R. Barthes dégage Michelet des plis où on l'a si longtemps embaumé : ceux « d'une anthologie purement stylistique (morceaux de bravoure et sujets de baccalauréat : le Tableau de la France, Jeanne d'Arc, l'hirondelle, la méduse, etc.) » (p. 23).

Ce *Michelet* commence donc par les migraines de l'écrivain [2], par ses nausées (p. 17 et p. 86), pour se terminer sur un tableau de thèmes, bénéfiques et maléfiques. Michelet marcheur, nageur, prédateur, « les écrivains " glisseurs " du type Chateaubriand », les « écrivains vorateurs du type Michelet » (p. 22), — l'eau-poisson, Gœthe-chien, sang d'azur, sang blanc, anti-sangs, la Femme-fraise des Bois, l'ultra-sexe, l'infra-sexe, etc. : voilà, il faut l'avouer, qui sort du commun. Chaque époque aurait-elle sa « folie Baudelaire », sur la pointe d'un Kamtchatka ?

« Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde. » Du nouveau surtout dans le costume. Car c'est un bal masqué, ce livre. Quand je détache un loup ou que j'écarte un domino, il m'arrive de reconnaître une bonne vieille idée juste, toute décontenancée et confuse de paraître ce qu'elle est.

1. *Michelet par lui-même. Images et textes présentés par Roland Barthes.* Aux Éditions du Seuil [1954], 192 pages.

2. On se souvient du pastiche de M. Proust, où Michelet parle de ses « étranges maux de tête ».

N'importe, il s'en faut que cet ouvrage soit sans mérite. L'auteur est d'une rare pénétration ; sa lecture de Michelet, fort étendue. Ce vocabulaire même, dont l'émergence accroche le regard, n'en plonge pas moins, dans bien des endroits, jusqu'au plus profond. Et j'en dirais autant de certains rapprochements : de celui, par exemple, du Confesseur et de la Femme de Chambre (p. 135), que le mari tient pour ses rivaux [1].

Mais enfin, puisqu'il s'agit ici de tout l'homme, pourquoi des lacunes dans ce réseau d'obsessions ? et pourquoi n'en avoir reconstitué qu'un seul, celui d'en bas ?

Certes, M. Barthes a fait bonne mesure au sang dans son ouvrage. Ni *La Fontaine de Sang* de Baudelaire, ni le Kanut de V. Hugo, ni même un Chant de Maldoror, ne laisse une pareille impression ; on confond les temps : on croit saigner Marie Alacoque avec la lancette de Broussais. Mais, parmi les motifs qui portaient Michelet à son guet périodique, M. Barthes n'a-t-il pas oublié celui-ci, — le principal peut-être ? En détraquant la résistance, cette crise ouvrait un espoir, les « contacts de surface » ne suffisant point, quoi qu'on nous en dise, au mari. (Quand on aura le Journal, on pourra lire à ce sujet une bien jolie phrase, toute fleurie de roses.) Rien non plus chez M. Barthes, me semble-t-il, d'une autre « obsession » qui regarde toujours l'aimée, celle des aliments et de ce qu'ils deviennent. Si l'œuvre est voilée par l'opacité de la chair, le ventre n'en reçoit pas moins des regards fervents, en attendant l'issue pour un examen, oh ! combien attentif ! (On pense au Journal de Jean Héroard, médecin de Louis XII.) A moins qu'il n'y ait retard : alors la « technique d'ouverture », comme dit M. Barthes, se fait médicatrice, par l'instrument de M. Fleurant. — Voilà où conduit l'étude du « réseau thématique ». Et je reconnais qu'il n'est pas sans rapport avec l'œuvre. C'est ainsi que Michelet, dans la description d'une gravure, met (à faux) dans les mains du mari « l'insigne » de l'apothicaire ; voyez aussi la place qu'il donne, en quatre pages de son *Histoire*, au lavement de la petite duchesse de Bourgogne [2].

Donc, aucune objection à ce que vous preniez intérêt à ces choses ; à condition de ne pas y réduire tout l'homme. Or, c'est ici que ce *Michelet* laisse à désirer. Non certes qu'on n'y trouve rappelé le drame intellectuel de l'historien philosophe : « Grâce ou Justice, Fatalité ou Liberté, Christianisme ou Révolution » (p. 49) : on reprend pied, ces antinomies valent bien celles du Sec et de l'Humide ! Mais c'est à contre-cœur et avec défiance, dirait-on, que M. Barthes mentionne les aspects classiques : de simples décors, des trompe-l'œil... « Que ce mouvement... s'appelle Action, cela *ne doit pas égarer.* » « Les cou-

1. On ne voit pas que M. B. ait tiré tout le parti possible de cette ébauche de roman que Michelet écrivit en 1861 (?)-1863, *Sylvine (Mémoires d'une femme de chambre)* et où certaines de ses manies, à peine transposées, sont si reconnaissables (publié par A. de Brahm en 1940 dans les *Cahiers mensuels de littérature et d'art*).

2. *L'Amour*, 1858, pp. 185-186 ; *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, 1862, pp. 250-253.

plets moralisateurs sur l'éducation... *ne doivent pas tromper* » (p. 54). « Les luttes politiques *ne doivent pas faire illusion* » (p. 58). Eh quoi ! l'apôtre de l'Effort, avec son ardente aspiration vers le Mieux, que devient-il entre vos mains ? Je remarque bien, parmi les thèmes bénéfiques, l'Energie, mais rapportée au XVIII^e siècle. Comme si elle n'était pas, en premier lieu, chez Michelet lui-même ! et d'un si « riche métal », cette Volonté, que le « savant chimiste » dont parle Baudelaire n'a jamais réussi à la « vaporiser ». Pourquoi s'en prendre aussi à Michelet écrivain, qui n'aurait, selon M. Barthes, jamais produit que « dans un effarement total » (p. 17) ? J'accorde que l'habitude de sérénité lui fut étrangère. Me revient pourtant à l'esprit une locution qu'il employait volontiers quand son état s'y prêtait : *je suis au-dessus de mes affaires*. Entendant par là, je crois bien, une aise dans la conception ou l'exécution qui doit être assez rare dans l'antre de la Pythie.

Ajouterai-je une troisième objection ? Certains termes reviennent si souvent dans les analyses de M. Barthes (*lisse*, par ex., pp. 27, 30, 31, 162, 163, 181) qu'on est porté à penser qu'ils appartiennent au vocabulaire ordinaire de Michelet. Or il n'en est rien. N'importe, dira-t-on : ils rendent au mieux certains aspects de cet univers. En est-on bien sûr ? Cette recréation ne rompt-elle jamais des rapports vrais, au profit de liaisons factices ? Mainte notion importante passe trop vite devant nous, et sous une bannière qui n'est pas la sienne.

Mais lors même que ces mots se rencontrent chez Michelet (*ramer*, *caillou*, que sais-je ?), j'ai peur qu'ils n'aient d'importance que par la « cote d'amour » que vous leur donnez. Je les accepterais plus volontiers si des statistiques avaient chiffré les fréquences relatives, non seulement dans une partie de l'œuvre, mais dans sa totalité. (Sans oublier toutefois qu'un mot, par sa couleur ici ou là, peut révéler une vérité dont il a bien l'air de ne rien savoir dans dix autres passages.) Prenons trois substantifs plus ou moins familiers à Michelet : *fantasmagorie*, *étincelle*, *virginité*. Selon M. Barthes, tout est dit pour le premier quand on a établi sa bivalence : l'indécis-malsain, le Jeu-farce (p. 181). Les textes historiques qui peuvent en effet se rattacher à l'un ou à l'autre n'empêchent pas ce même nom d'entrer dans des alliances qui lui donnent un autre visage ; témoin : « La splendide fantasmagorie d'Hyères, tout en fleurs, tout en roses » ; et dans *La Montagne* (éd. de 1885, p. 5) : « La fantasmagorie brillante des accidents de la lumière égayerait jusqu'aux tombeaux. » Est-ce là le douteux éclairage de tout à l'heure ? — Vous assurez (p. 156) que l'étincelle est toujours donnée « comme une puissance anti-érotique ». Je croyais, moi, qu'elle jaillissait pour Michelet (esprit, inspiration) de l'acte d'amour. Je croyais qu'il avait écrit cette phrase : « Un atome de feu, qui fait qu'on aime, qu'on agit et qu'on crée. Je le dis d'un mot : l'étincelle [1]. » — Et la virginité, son charme est-il si faible (p. 111) ?

1. *L'Amour*, pp. 205-206.

Tout en la trouvant « sévère », Michelet adorait ce moment si court [1]. Quand elle se prolonge dans l'âge suivant, comme il se délecte à voir, entrevoir le sein toujours pur de sa jeune épouse ! — Ah ! les dénombrements entiers, c'est bien ennuyeux, bien long, cela tuerait dans l'œuf le système ; alors on préfère s'en passer.

Mais lors même qu'une fréquence, une constance serait établie, est-on sûr qu'elle ne fasse jamais reparaître un simulacre ? que l'écrivain, le peintre ne s'abandonne à la facilité des répétitions ? Le machinal supplée au courant de vie qui ne passe plus.

Je terminerais bien par quelques chicanes, mais je crains qu'elles ne paraissent, à un critique plus curieux de l'existence que de la vie, appartenir au temps des vieilles lunes. Car c'est dans la vie que 1833, par exemple, est distant de 1861 : le texte de la page 40 : « L'avenir du christianisme n'y fait rien », etc., ne se lit *sous cette forme* que dans ce dernier remaniement. L'identité des personnes souffre, elle aussi, de cette insouciance. J'ai peut-être oublié, mais « l'homme-biche » ou plutôt « l'homme-cerf », n'est-ce pas l'empereur Maximilien peint par Durer [2], et non pas Durer, tel qu'on nous le montre à la page 164 du *Michelet par lui-même* ? Quant à la « femme-minotaure » de la page 85, prétendue Catherine II, c'est en réalité ... Catherine I^re^, morte deux ans avant la naissance de l'autre.

Malgré ces erreurs, l'illustration des pages 77 et suivantes offre quelques pièces bien choisies du Musée imaginaire de Michelet. Il est exact, en gros, — et nous en avons apporté des preuves — que l'historien « n'écrivait rien sur personne sans consulter autant de portraits et de gravures qu'il pouvait » (p. 78, n. 1). Mais pourquoi faut-il que M. Barthes, ici encore, cède à la « tendance vers le bas » ? « Allons au plus fragile », écrit-il en cette même page 78, « laissons là l'expression, les traits et retrouvons la substance corruptible et mortelle... » Quoi de plus « fragile » que l'expression, de plus éphémère ? Serait-elle moins révélatrice que le sang ou les tissus ? En fait, ce que l'historien a surtout interrogé chez ses personnages, ce sont les yeux, et cette autre mobilité, la bouche. Voilà ce qui lui parlait un peu plus que les spongiosités de la chair. Il est significatif que M. Barthes ait négligé ce jeu des truchements de l'esprit.

En somme, il en est un peu de ce petit livre, où éclatent tant de dons, comme de l'*Histoire de France* : pour la comprendre, mieux vaut connaître déjà la trame des faits. Pareillement, esquissez par vous-même, avec tout le soin désirable, un visage de Michelet ; et vous pourrez ensuite, sans danger, que dis-je ? avec profit, emprunter à M. Roland Barthes ses provocantes couleurs.

1. *Hist. de Fr.*, t. II, 1852, p. 662.
2. *Renaissance*, 1855, p. 145.

II

> „ Glittering heaps of scintillating images, torn from their context, are placed in the kaleidoscopic prisms of categories unknown to their creator. "
> L. J. Austin, sur *Poésie et Profondeur*.

J'aurai beaucoup plus à faire avec M. Jean-Pierre Richard. Ce numéro de la *Revue* étant en partie consacré au poète des *Fleurs du Mal*, j'examinerai l'Essai de soixante-dix pages que M. Richard a intitulé : *Profondeur de Baudelaire* [1].

L'auteur cite ou nomme avec éloge Jean-Paul Sartre, G. Blin ; il se recommande de Gaston Bachelard, à qui il doit beaucoup [2], et de Georges Poulet, dont l'ouvrage *La distance intérieure* (Plon, 1952) a incité M. Richard à considérer une autre distance, moins temporelle que spatiale, encore que Baudelaire ait regardé lui aussi « dans les années profondes » (p. 126, et p. 105). Il fallut donc poser le poète à une certaine distance non seulement des choses, mais de lui-même ; et doter cette distance d'écrans et d'interdits, pour se donner le drame d'une reconquête du *moi* grâce à diverses magies. Un drame à raconter dialectiquement, en quoi excelle M. Richard, si habile à faire sortir les idées les unes des autres, qu'on songe à ces navires d'autrefois dont le mouvement, pour charmer l'auteur de *Fusées*, engendrait courbes et figures imaginaires.

C'est encore ici l'examen des « thèmes favoris », des « hantises familières » (p. 133) ; c'est encore le règne de la grâce. « De temps en temps », a écrit Baudelaire, « ma pensée accrochait au passage un lambeau de phrase, et, semblable à une danseuse habile, elle s'en servait comme d'un tremplin pour bondir dans des rêveries très lointaines. [3] » M. Richard ne bondit pas, son progrès est continu, mais il s'aide lui aussi de mots qu'il « accroche » — de préférence parmi ceux que nous n'aurions pas retenus. Sous prétexte de « saisir un moment premier, un état naissant de la création littéraire », l'opérateur tend son réseau sur un plan qui se garde de rencontrer le nôtre. Il ressemble à ces mystiques dont parle l'auteur de *Volupté*, pour qui la trame profonde de la Création devient visible en certains endroits. Pareillement, M. Richard voit soudain briller chez Baudelaire des mots qu'il prend pour des mots-clefs, parfois, je crois bien, dans le pressentiment d'un usage dialectique. Il devient ainsi, ou il croit devenir, « l'homme aux clefs d'or ». Que ces vocables soient insignifiants, non certes. Je ne jurerais pourtant pas qu'ils aient toujours la valeur qu'on leur assigne.

Par exemple, M. Richard lit, dans *Choix de maximes consolantes*,

1. Dans son livre *Poésie et Profondeur*, Aux Éditions du Seuil, 1955, 254 p. Voir les pages 93 à 162.
2. Comme le signale une expression telle que « l'imagination des métaux » (p. 101).
3. « Le Théâtre de Séraphin », dans *Le Poème du Haschisch* (*Paradis artificiels*, p. 31, éd. L. Conard).

que la bêtise « donne aux yeux [...] ce calme huileux des mers tropicales ». Il lit, dans *La Chevelure*, la strophe où chante « la gloire D'un ciel pur, etc. ». Un mot, ici et là, se cerne soudain d'un anneau de feu, il est touché par le pinceau d'un projecteur : « huileux », qui se rapporte si bien à l'imagination de la matière, et « gloire », que M. Richard isole de son complément (p. 153-154). Les idées s'associent vite : mer d'huile, huile dont s'enduisent les femmes des Iles. Il n'en faut guère plus pour que l'exotisme baudelairien se définisse « une morale et même une esthétique de la vie huileuse » ; et pour que le paysage exotique « se dispose autour de ce triomphe lumineux que Baudelaire nomme *gloire* ». Mais ce terme, encore une fois, ne se suffit pas à lui-même ; mais il sert ailleurs à des évocations qui n'ont rien d'expressément exotique [1] ; mais plus d'un paysage exotique, en vers ou en prose, est autrement ordonné... Cependant je ne refuse pas ce commentaire : il garde une part de vérité poétique. Que n'en est-il toujours ainsi !

Je serai bref sur cette fin de l'Essai. L'auteur qui a un reste de notes à utiliser, groupe paysage exotique et paysage parisien, malgré leurs dissemblances, sous la rubrique « paysages heureux » ; d'où il passe au paysage verbal. Ici l'on montre qu'à la trinité grammaticale substantif-adjectif-verbe correspond la trinité baudelairienne profondeur-transparence-mouvement. Figurez-vous que le substantif vide la profondeur de ses terreurs (si je comprends bien, « épouvantement », par exemple, de « sens précis et tout humain », emprisonne et conjure. Tandis qu' « épouvantable » vaporise l'effroi...). « féconde » ou « embaumé » a la liquidité adjective ; « paresse », la solidité substantive (p. 161, 143). Je ne m'attarde pas dans ces arcanes.

D'autant qu'un autre paysage m'attire, l'intellectuel, celui que composent les mots-clefs et que parcourt la dialectique en nous menant de l'un à l'autre. Quel itinéraire ! Une vraie Carte du Tendre (ou du Dur, dirait un mauvais plaisant, et en effet il ne faut pas, dans ce voyage, une minute d'inattention). Nous passons par *Gouffre*, *Chute*, *Joyau-sous-Terre*, *Métal* (avec déviation par *Truffe*), *Splendeur*, *Sec-et-Froid*, *Brouillard*, *Pierre-dure*, *Vitre*, *Sang*, *Larmes* (embranchement vers *Salive*), *Expansion* (une halte à *Tabac*), *Nombre*, *Corruption*, *Intensité*, *Explosion*, *Élasticité*, *Virtualité*, *Bercement*, *Sinuosité*, *Spirale* [2].

Il faut voir comment notre conducteur couvre ces distances, par quelles opérations : mutations, inversions, alternatives, associations des contraires, etc. La plus typique consiste à choisir un état instable qui peut se modifier dans les deux sens opposés, comme le brouillard qui s'épaissit ou se dissipe (p. 110), comme la virtualité qui ranime la

1. Voir *Rêve parisien* : la gloire du liquide, etc... ; *Le Voyage* : « la gloire du soleil », « La gloire des cités dans le soleil couchant ».

2. Pour une autre présentation du contenu de cet Essai, et par l'auteur lui-même, se reporter à sa *Table*, p. 252.

mort ou y succombe (p. 141). Parfois un paroxysme fait passer d'un extrême à l'autre, et l'angulaire ou le dissonant exaspérés se résolvent en une continuité, une harmonie nouvelles (p. 187). La grande poésie, au dire de Baudelaire, est *solennelle* [1]. Cette critique l'est aussi. Mais elle le doit à l'aplomb de ses décrets, à ces formules souveraines qui ne résistent pas toujours dans la suite à la pression de données antagonistes. Si l'on sait gré à l'auteur d'admettre la complexité, on regrette qu'une vérité si menacée n'ait pas été introduite avec plus de modestie.

Du reste, le pire défaut de ces analyses, c'est l'*apriorisme* qui les commande. *Il faut* que des textes de Baudelaire soient au bord de la route, comme une planète au bout du télescope de Le Verrier. On ne se fait faute d'altérer ni le texte vers lequel on va, ni celui par où l'on passe et qui subit déjà l'influence du climat voisin. Jusqu'à présent notre voie d'accès large et dominante nous offrait, pensions-nous, la meilleure vue possible. Bien différente, la perspective que nous ménage le sentier d'où nous débouchons [2] désormais ! Les plans, l'éclairage, tout a changé, ce n'est plus le même objet. — Voulez-vous une autre métaphore ? Dans cet univers, les atomes ont un *clinamen* inattendu. En voici d'appariés que surprend leur étrange compagnon, chacun d'eux sentant qu'à ce contact il est en train de se perdre lui-même.

On me dira : Que fait la psychanalyse, cette « psychologie des profondeurs » ? Elle décèle dans une conscience un infiniment petit d'influence décisive. Le *signe* qui vous révélera Baudelaire, qui l'aurait révélé à lui-même, gît ailleurs que dans le sens obvie du texte. Ce langage me rappelle celui de l'herméneutique. Pour y croire, il faudrait que je ne visse pas vos coups de pouce. Je me méfie d'une critique qui se nourrit de faux sens et qui n'en est que plus superbe [3].

1. Cité à la page 115 de cet Essai.

2. *Déboucher*, verbe cher à M. R., mais beaucoup moins qu' « incarner » (« chair », « charnel ») qui paraît être son principal mot-clef (Voir pp. 98, 101, 103, 105, 106, 115, 126, 151, 160 et aussi p. 100). Certains de ces emplois choquent tout à fait la langue, mais pour qui n'est pas entré dans la pensée du critique. Car la chair peut se dessécher, se durcir, prendre la rigidité et l'éclat du métal ; ou inversement se désagréger, s'évanouir dans les états les plus dissous de la matière, que sais-je ? en franchir le seuil : lieu de rencontre et terme commun de ce qui perd et de ce qui gagne en densité. Il appartient à M. R., qui parle une ou deux fois d'Annonciation, de célébrer ce mystère d'une Incarnation cosmique. Mais il croit surtout, quant à lui, à un attendrissement du métal, qui devient pâte (p. 101), qui devient pulpe, ce mésocarpe délicieux que le stylet des Goncourt, ces écrivains de surface, n'a pas su entamer, etc., etc. — Voilà un bien méchant pastiche de M. J. P. Richard, mais qui peut donner quelque idée de ses allures.

3. Je ne m'arrête pas au paradoxe du poète qui ne sait pas ce qu'il a voulu dire, et qui attend que son public l'en instruise. Baudelaire regardait « comme le plus grand honneur du poète d'accomplir *juste* ce qu'il a projeté de faire » (Préface des *Petits Poèmes*, éd. L. Conard, p. VII). C'est un peu différent, et il n'a pas toujours réussi. Néanmoins j'y regarderais à deux fois avant d'essayer sur un tel esprit une méthode issue d'une philosophie de l'inconscient.

D'une critique aussi que préoccupe si peu la diversité des textes qu'elle met en cause. En cette matière, il ne doit pas y avoir d'*égalité devant la loi*, je veux dire devant les yeux de l'interprète. La drogue grossit-elle, comme une lentille, des traits essentiels du sujet ? je n'en jurerais pas. Mais ce Baudelaire hyperbolique et objectivé n'est pas, quant à l'expression, le Baudelaire poète, ou le Baudelaire critique d'art et esthéticien. Je crains des mécomptes si l'on puise indifféremment dans ces zones de couleurs différentes. Plus un passage est technique, moins il a de valeur existentielle. D'autant que la tentation a pu s'y faire plus forte d'oublier les guillemets [1], comme il advint à Baudelaire quand il s'appropria sans dire gare plusieurs lignes de Stendhal.

Mais alors, quand serons-nous sûrs d'avoir à faire à l'auteur lui-même ? Du reste, s'il emprunte, n'est-ce pas qu'il a trouvé la chose à son goût ? ce qu'un poète imite renseigne sur ce qu'il est. — Je maintiens pourtant qu'un texte, dans cet ordre d'idées, perd beaucoup en intérêt du fait qu'il soit, je suppose, visiblement inspiré d'un précédent littéraire ou d'une tradition didactique. Ne faut-il pas tenir compte aussi des suggestions de l'écriture, des conseils de la rime, de tout ce technique qui restreint les franchises de l'esprit ?

Or, c'est là un genre de questions que ne se pose point l'auteur de l'Essai, lequel doit tenir les « sourciers » en médiocre estime. Si j'ajoute qu'il paraît encore moins porté aux statistiques que M. Roland Barthes, j'aurai dit le principal de mes objections préalables. A qui l'étude positive des textes donne-t-elle raison, c'est ce qu'il faut maintenant rechercher. Je m'excuse du tour que va prendre cet examen. On le jugera vétilleux, mais il faut bien, une fois, demander ses comptes, tous ses comptes, à cette critique si péremptoire.

***

Commençons par une assertion générale comme celle-ci (p. 139) [2] : Pour Baudelaire « l'explosion n'appartient pas [...] à l'univers du Beau, où l'essentiel doit toujours demeurer enveloppé [...] L'explosion déchire une splendeur [3] ; la vérité explosive est une vérité éventrée ; dans une lumière insupportable, un secret s'y affiche et s'y détruit. L'explosion entraîne à la fois la douleur d'une rupture et la honte d'une indiscrétion [...] *Explosions*, *etc. signifient* [toujours aux yeux de Baudelaire] *le spirituel trahi*, *la vie détruite et niée* ». Je défie qu'on caractérise mieux l'explosion. Mais quant à son effet

1. Je pense à une citation de l'*Essai*, p. 147, et surtout à celle de pp. 113-114 avec cet « astre du jour » qui pourrait bien être une marque d'origine.

2. Nous pourrions en relever d'autres, qui ont trait à des figures telles que la « ligne courbe close sur elle-même », *id est* la circonférence. Baudelaire, nous dit-on p. 147, la refuse par « amour du spontané ». C'est pourquoi, sans doute, il admirait si fort le lustre, « bel objet [...] circulaire et symétrique » (*Mon cœur mis à nu*)...

3. Nous retrouverons ce mot plus bas, p. 553.

sur le poète, c'est autre chose, si j'en juge par *Le Thyrse*, par *Chanson d'après-midi*, par *Le Coucher du Soleil romantique*. Quand Baudelaire montre la danse des fleurs autour du bâton hiératique, il a l'air plus que réconcilié avec ces « explosions de senteurs et de couleurs ». Quand son cœur s'élance vers la brune au rire moqueur, comment traduit-il la bienfaisance de cet amour ? « Mon âme par toi guérie, Par toi, lumière et couleur ! Explosion de chaleur Dans ma noire Sibérie ! » Quand l'astre paraît à l'horizon, comment le salue-t-il ? « Que le Soleil est beau quand tout frais il se lève, Comme une explosion nous lançant son bonjour ! » Le mot « explosion » ne se lit dans *Les Fleurs du Mal* qu'en ces deux endroits [1]. Que M. R. produise des textes plus probants que ceux-ci, et qui aillent à l'appui de ses dires. Jusque-là nous serions plutôt enclin à prendre le contre-pied, à penser que l'explosion produisait sur les nerfs du poète une sorte d'électro-choc vitalisant.

Formule non moins absolue, qu'exige la dialectique : « tout soleil » ressemble chez Baudelaire « à une plaie sanglante » (pp. 118-119). Mais je ne pourrais oublier, quand même je le voudrais, ta blancheur dorée, ô soleil de Neuilly, « ruisselant et superbe » ! Mais, des soixante soleils qui parsèment la sphère poétique de Baudelaire, aucun ne saigne, à part deux ou trois. Ce qui n'empêche pas M. R. d'expliquer pourquoi « le soleil couchant ou hivernal, le soleil mourant, apparaît *si souvent* à Baudelaire sous les espèces d'une sorte de caillot gelé ». Mais rien ne dit que le caillot d'*Harmonie du Soir* (nous y reviendrons) soit gelé. Dans *Chant d'Automne*, le « bloc rouge et glacé » du soleil polaire n'a rien d'une coagulation. Alors ?

Pour qui recompose un réseau d'obsessions, l'emploi de « toujours » n'est pas moins tentant que celui de « tout ». On y gagne un air d'autorité : « Au fond du gouffre il y a *toujours* pour Baudelaire un soleil qui brûle et qui regarde » (p. 96). Seulement, j'ai vérifié sur les vingt-trois passages des *Fleurs* où le mot *gouffre* apparaît : *pas une fois* ne s'ouvre au fond cet œil qui n'est pas de Caïn. Il ne s'ouvre pas davantage dans la note de *Fusées* : « Au moral comme au physique, j'ai toujours eu la sensation du gouffre », etc. Les équivalents de ce terme, il est vrai, échappent à cette statistique. Mais il ne faut aller ni trop vite ni trop loin dans la voie des équivalences [2]. Si j'osais — mais je n'ose pas — mettre *jamais* à la place de *toujours*, je crois bien que je serais moins éloigné du vrai.

Nous avions également parlé dans notre préambule, des cas où l'idée de Baudelaire n'est pas originale. Si l'auteur des *Litanies de Satan* « va jusqu'à soumettre » les trésors souterrains « au contrôle d'un dieu réprouvé », est-ce bien, comme le veut M. R. (p. 98), l'imagination du poète qui fait ce pas ? ne s'agirait-il pas plutôt d'une

1. Voir *A Word-Index to Baudelaire's Poems*, par William T. Bandy.
2. Voir *infra* p. 559-560. notre commentaire de *La Plainte d'un Icare*.

donnée classique en démonologie [1] ? La question se résoudrait à l'aide d'une note de *L'Imprévu* riche en références. Ce dernier poème est cité par le critique (pp. 110-111), comme attestant chez Baudelaire une « hantise rocheuse ». Mais ces vers ne m'offrent qu'une imagerie en rapport avec la localisation traditionnelle de l'Enfer ; « l'épaisseur » à traverser n'est pas faite seulement de « roc », mais de « terre » et de la « cendre » humaine. Notre punition, continue M. R., « n'est rien d'autre que notre propre vie pétrifiée ». S'il transposait par là, comme le poète, la dureté dans l'ordre spirituel, j'y acquiescerais ; mais M. R., dont la citation s'arrête juste avant « Car il est fait avec l'universel Péché », semble ne penser qu'à l'oppression de la matière.

***

Après les escarmouches, la bataille. Comment comprendre tel mot, tel passage ? « Splendeur », par exemple. C'est « une lueur... qui luirait dans le lointain, derrière un voile, enrichie, fécondée, presque sacralisée par la distance, etc., etc. » Cette « lumière transparente, toute tamisée d'ombre et de profondeur », « voile l'intense en le manifestant » (pp. 105 et 139). Vous vous demandez déjà si la splendeur est voilée, ou voilante. Attendez de connaître le texte de référence : « une gaze transparente et sombre laisse entrevoir les *splendeurs amorties* d'une jupe éclatante » (*Le Crépuscule du Soir*). Mais si le substantif souligné signifiait ce qu'on prétend, le participe serait superflu. La splendeur a besoin d'être amortie par la gaze. En soi, elle est « éclat », « grand éclat de lumière » (Littré), ainsi qu'il est dit dans *Moesta et Errabunda* : « océan où la splendeur éclate » [2]. Sur la douzaine de passages où *splendeur*, *splendeurs*, *splendide*, se rencontrent dans *Les Fleurs*, un ou deux prêteraient à chicane ; le reste ne donne pas raison à M. R., ou lui donne tort. Témoin ce vœu d'un amant : qu' « un pleur » vienne « obscurcir la splendeur » d'une froide prunelle, — ou ce rayonnement d'un matin : « Aujourd'hui l'espace est splendide ». (*Une nuit que j'étais...* ; *Le Vin des amants.*)

Aucun doute n'est possible dans l'interprétation d'un autre texte, un des plus fameux « commandements » baudelairiens : « Glorifier le culte des images, etc. » Que nous dit là-dessus M. R. (pp. 94-95) ? « C'est dans cet espace [entre Baudelaire et les choses ou lui-même] que naissent et se déploient ses images, images dont il se propose, dans *Fusées*, de « glorifier le culte », et dont il peut écrire qu'elles ont été « sa grande, son unique, sa primitive passion ». La plupart des critiques de Baudelaire ont trop oublié cette passion, etc. » Ne pré-

1. Voi rles notes de J. Crépet et G. Blin dans *Les Fleurs du Mal* de l'édition J. Corti, 1942, pp. 514-515. Penser également aux sources littéraires (v. *infra* p. 561-562.).

2. Comment admettre, si peu que ce soit, la distinction de M. R. ? A l'entendre, la splendeur n'aurait pas « la crudité ni la violence immédiate de l'éclat », lequel se situerait « bien au-dessous » d'elle, « dans la gamme spirituelle des lumières ». Vous ne le croiriez pas, mais c'est une suite de la théorie de l'explosion...

parons pas les verges : on ne sait pour qui elles seraient. Car enfin, les images de *Fusées* — j'en atteste, entre tant d'autres, les commentaires de l'édition J. Corti [1] — ne sont point les figures poétiques, les métaphores, etc..., mais bien les représentations plastiques, tableaux, statues, etc. Qui sait ? Le contre-sens est peut-être un ingrédient de la nouvelle « cuisine » [2]... — M. R. ne l'emploie pas seulement ici, mais à l'autre bout de son Essai, qui se trouve ainsi relevé, sur ses bords, par deux passages de haut goût. Voici le second (pp. 157-158) : « La fécondité parisienne [...] serait [...] le fruit d'une réciprocité active [née] *entre* les hommes, dans l'espace fiévreux de leurs relations [...] Baudelaire le dit bien lui-même, c'est « de la fréquentation des villes énormes, c'est du *croisement* de leurs innombrables rapports que naît cet idéal obsédant. » Et cet idéal, à y regarder de près, qu'est-ce d'autre que la *liberté* elle-même ? [...] Une fatalité circulaire et enfermante se mue en une liberté ondulatoire ou tournoyante, et cela grâce aux relations qui unissent les hommes... » Je n'ai pas les mêmes lunettes que M. R. pour voir « de près », car il ne fait pas de doute pour moi que l' « idéal obsédant » dont parle Baudelaire, ne soit très précisément le rêve [3] d'une prose poétique capable de s'adapter aux mouvements de l'âme pour traduire l'expérience urbaine. Isolée de ce contexte que la note prise par M. R. négligeait peut-être, l'expression s'est colorée à distance des feux de la prochaine station, la station *Liberté.*

(J'ai vu jadis dans les papiers de Renan, ce titre d'un ouvrage en projet : « Du rôle des contre-sens dans la formation des dogmes. » Produit et signe de la ... fécondité de l'esprit humain, le contre-sens mériterait qu'on écrivît son *Éloge.* Car il tient une grande place dans la Comédie.)

Poursuivons. On lit à la page 130 de l'Essai, après une allusion à l'horreur de Baudelaire pour le « végétal irrégulier » [4] : « Mais il ne renonce pourtant pas à réduire cette anarchie, et à justifier la santé végétale en la situant dans le cadre d'une harmonie plus vaste : « *Germinations*, *éclosions*, *floraisons*, éruptions [...] d'astres, d'étoiles, de soleils, de constellations. » J'ai eu beau relire cette page, je n'ai pas trouvé d'autre provocation à y introduire le végétal, que les trois mots soulignés, lesquels sont là, m'a-t-il semblé, appliqués métaphoriquement à des naissances stellaires. Exemple de ces *clinamen* dont je parlais plus haut, et qui n'engendrent rien de bon.

1. *Journaux Intimes*, éd. critique p. p. Jacques Crépet et Georges Blin, 1949, pp. 389-390.

2. Voir pp. 159-160 de l'Essai, ce mot appliqué à la poésie.

3. Mentionné par M. R., p. 160.

4. Voici comment M. R. comprend cette expression si célèbre : « les plantes l'inquiètent parce qu'elles prolifèrent au hasard, loin de tout ordre visible ». Est-ce seulement à quoi pensait l'auteur de *Rêve parisien* ? S'il y a de la symétrie dans la structure des feuilles, par exemple, les caprices de la liberté ne se retrouvent-ils pas dans les jets, les frondaisons, etc. ?

A la même étude sur V. Hugo, M. R. emprunte cette phrase : « Ce que nous sommes tentés de prendre pour la multiplicité infinie des êtres ne serait-il qu'un mouvement de circulation ramenant ces mêmes êtres à la vie vers des époques, etc. [1] » Sur quoi M. R. (p. 130) : « Parole et Silence, expansion et concentration, vie et mort s'enchaîneraient [...] en une sorte de cycle cosmique. » Mais est-ce bien là ce que Baudelaire a voulu dire ? Ne pense-t-il pas plutôt à la métempsycose, à une loi qui réduirait de beaucoup le nombre des êtres en les faisant *repasser* comme des figurants ou des prisonniers ? L'admirable serait alors moins la multiplicité des êtres que la perfection du mécanisme.

Que l'expression « ferments orageux » du faubourg (*Le Vin des chiffonniers*) n'aille pas sans une idée de révolte politique, c'est vers quoi la pensée de M. R. ne semble pas s'être tournée (pp. 157-158). (La variante de 1852 ne parlait que de surpopulation et de pauvreté.) — Que la dialectique assimile le sang à un feu qui brûle et illumine, ce n'est pas une raison pour ajouter (p. 118) : la flamme rougeoyante d'un foyer peut « inonder de sang une peau couleur d'ambre ». Mais la circulation sanguine est intéressée dans ce vers des *Bijoux* à peu près autant que dans l'évocation du punch « Qui fait danser au mur un farfadet sanglant » [2]. Sur une surface, mur ou peau, un foyer extérieur plaque une teinte semblable au rouge du sang. Mêler à ce jeu le « soleil charnel », n'est-ce pas penser un peu vite ?

Et ceci encore, qu'en dirons-nous ? On connaît la note de *Mon cœur mis à nu*, relative aux deux sentiments que Baudelaire a ressentis depuis l'enfance : « l'horreur de la vie et l'extase de la vie ». M. R. rattache ce témoignage à la « dialectique sensible du *trop* » : une sensation même agréable tourne au pénible au-dessus d'un niveau d'intensité (p. 138). « L' « extase de la vie » débouche ainsi directement dans « l'horreur de la vie » par la logique de son propre mouvement. De tous les enfers baudelairiens il n'en est sans doute pas de plus terrible que ce paradis excessif et renversé. » Comme on sent bien, dans cette dernière phrase, un esprit qui « se monte », et sa complaisance pour la brillante outrance qui prend corps sous sa plume ! Seulement, quand Baudelaire a emprunté cette notation à Th. de Quincey, il n'entendait point par « l'horreur de la vie » l'exaspération d'une euphorie nerveuse, mais, très probablement, le recul de la « paresse » [3]. — A la page 95 de son Essai, M. R. s'exprime comme suit : « L'ivresse de l'art, écrit Baudelaire dans *Une Mort héroïque*, est plus apte que toute autre à voiler les terreurs du gouffre. » Par *gouffre* entendons à la fois la viduité du monde et le creux intérieur de la conscience,

1. Cette citation de Baudelaire, comme la précédente, est tirée de *L'Art romantique* (éd. L. Conard, pp. 312-313).
2. Th. de Banville, *Les Cariatides*, Paris, Pilout, 1842, p. 74.
3. L'interprétation de Sartre, reproduite dans *Journaux Intimes*, éd. J. Crépet et G. Blin, pp. 393-394, n'est nullement à retenir.

l'espace d'extase et de vertige qui constitue le lieu de la *spiritualité* baudelairienne. » Je le veux bien, si cela peut vous être utile. Laissez-moi pourtant spécifier qu'en cet endroit Baudelaire, lui, donnait à *gouffre*, purement et simplement, le sens de *mort*, de *tombeau* : le bouffon, le comédien, par un dernier paradoxe (qui n'en est pas un), s'est surpassé une heure avant son supplice.

Pourvu que le lecteur ne puisse s'y tromper, je permets au critique de s'emparer d'un texte pour en parer sa propre pensée. Mais ce n'est même pas le cas ici, semble-t-il : l'auteur est moins volé que trahi.

***

Le plus important s'offre à nous : des questions qui intéressent des pièces entières.

Frigidité et volupté. — Deux notions antinomiques, selon M. R. (pp. 149-150). Dans *Le Serpent qui danse*, Baudelaire « utilise la frigidité métallique pour geler l'ondulation voluptueuse ». Stérilité, indifférence, bêtise, « récusent », « neutralisent » « la volupté et la vie ». — Je pourrais opposer le critique à lui-même, en objectant les deux dernières strophes du *Serpent*, qu'il considère, mais dans un autre endroit de son Essai, comme violemment charnelles [1]. Voyons plutôt si le conflit existe, si l'un des termes (l'intention voluptueuse) ne serait pas moins accusé qu'on ne le dit. Ce qu'il y a de si baudelairien dans ce poème, c'est le *spectacle* des *métamorphoses*, ou plutôt des similitudes de la femme [2]. Le poète n'a pas à faire, comme le saint, le signe de la croix pour abolir la Tentation des apparences. Les flots de cette chevelure ne portent pas à Cythère. La pièce garde, je crois, son unité jusqu'à la fin, jusqu'à la transsubstantiation qui produit, comme un bouquet de feu, l'Illusion suprême. *Par-delà la Volupté...*

Mais à supposer que la froideur décourage, ne peut-elle aussi stimuler ? Une des *Maximes consolantes sur l'amour* engage le « soifier d'idéal » à aimer les femmes froides : « Le labeur est plus grand et plus âpre » [3], — âpre, qui sait ? jusqu'à l'emploi de la cruauté ? — Et la bêtise ? Souscrirons-nous à la formule « Stupidité conjure volupté » que M. R. tire d'un des *Conseils aux jeunes littérateurs* ? Non. *A priori*, quel avis singulier à l'ardente jeunesse que de lui dire : choisissez une maîtresse qui ne vous donne pas de plaisir ! En réalité Baudelaire veut prémunir les « vrais littérateurs », qui tous « ont horreur de la littérature à de certains moments », contre leur ennemi n° 1, le bas-bleu. Qu'ils prennent donc ou une fille ou une femme bête, « l'amour [entendez la vie galante] ou le pot-au-feu ». Je ne sache pas que la

1. Voir p. 122, n. 65 sur la salive « symbole de la capitulation sexuelle de la femme », etc.

2. La déshumanisation de Jeanne était favorisée par la particularité de son type ethnique.

3. *Œuvres posthumes*, éd. L. Conard, t. II, p. 5.

beauté gèle le désir [1]. Or, ce qui souvent orne et toujours conserve la beauté, n'est-ce pas la bêtise ? Ne me parlez pas de ces « gens qui rougissent d'avoir aimé une femme, le jour qu'ils s'aperçoivent qu'elle est bête ». L'auteur du *Choix de maximes* renvoie à leurs chardons ces « aliborons vaniteux » [2].

De la virtualité. — P. 139-140, M. R. parle de l'amour de Baudelaire pour les chats, « aux griffes enfoncées », aux « reins féconds, pleins d'étincelles magiques » [*Les Chats*] et en qui sommeille « une terrible détente ». Une citation (pas très exacte) de la pièce *Le Chat* conduit à cette conclusion : « C'est demain que la vraie vie commence : aujourd'hui appartient au seul loisir. » — L'octosyllabe « Retiens les griffes de ta patte » a-t-il une telle valeur ? Le poète met son chat sur ses genoux, en l'invitant à la complaisance. La menace du virtuel est conjurée : « mes doigts caressent *à loisir* », « ma main *s'enivre* du plaisir ». Qui donc pense à demain ? c'est aujourd'hui, la vraie vie. Le porteur de fourrure est aussi passif que la porteuse de chevelure. L'une ouvrait le ciel des tropiques ; grâce à l'autre, Jeanne apparaît. Car telle est l'évocation (« je vois ma femme en esprit ») qui ne doit pas être, qui n'est pas troublée. La vraie vie dure ces minutes d'aujourd'hui, où une caresse ardente et prolongée amène la substitution magique. — Quant à la poésie *Les Chats*, contient-elle rien qui n'écarte l'esprit de la virtualité [3] ?

C'est ainsi qu'un certain choix de rubrique fait prendre dans un texte ce qui doit le moins retenir le regard. « La puissance du virtuel », continue cependant notre critique, « est telle qu'il parvient à pénétrer les substances les plus mortes, [...] ranimant l'élan perdu. Grâce à la virtualité, la stagnation se peuple d'espérance, l'existence la plus engourdie se redécouvre un lendemain. Du fond de son désert pétrifié, le grand Sphinx assoupi du *Spleen* peut encore chanter « aux rayons du soleil qui se couche ». Il n'a pour avenir vivant que le spectacle quotidien de sa propre mort, mais ce spectacle [...] suffit à le faire exister ». — En d'autres termes ce mort se réveille en pensant à la dose de néant que Demain doit lui verser. Baudelaire est moins ingénieux. Il a pris le contre-pied de la légende de Memnon, dont la statue saluait l'Aurore. Ce sphinx que le tourisme néglige est maintenant un vieil original, un solitaire d'humeur farouche. Aussi ne sort-il de sa torpeur que le soir, non pour le lendemain qui doit surgir,

1. Se rappeler comment Baudelaire justifie sa longue indulgence envers Jeanne : « j'avoue que la femme étant belle, etc. » (*Corresp. génér.*, t. IV, p. 67). Cf. encore : « Je m'avance à l'attaque [...] Et je chéris [...] Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle ! » (*Je t'adore à l'égal...*). Ceci, sans oublier combien diversement Baudelaire a défini la Beauté.

2. *L'Art rom.*, éd. L. Conard, p. 278 ; *Œuvres posth.*, t. II, p. 7.

3. Je ne vois pas dans le vers sur les « reins féconds » ni dans « ton corps électrique » l'accumulation d'un potentiel menaçant : il se décharge de temps en temps pour l'amusement du poète, qui d'aventure caressait les chats à rebrousse-poil (d'après Champfleury ; voir W. T. Bandy et Claude Pichois, *Baudelaire devant ses contemporains*, Éditions du Rocher, 1957, p. 295).

mais pour la nuit qui raie un jour. Au reste, M. R. ne soutient pas son idée sans en prendre à son aise avec le texte : « *peut encore* chanter », dit-il ; mais le vers porte : « ... *Ne* chante *Qu'*aux rayons du soleil qui se couche » : dernier trait qui complète ce poème de la démission et de l'Ennui.

Expansion, intensité. — L'expansif mène au corrompu. Le commentaire d'*Une Charogne* (pp. 133-134) ne m'arrêtera que pour une brève remarque. « Rien de plus fécond », écrit M. R., « qu'un beau cadavre, telle est la leçon, mal comprise, de *La Charogne.* » (Ce n'est pas la seule leçon, il me semble, mais passons.) Cette fécondité, M. R. paraît l'expliquer par la libération d'une énergie intérieure qui en décomposant multiplie ; je ne vois nulle mention expresse du rôle que joue dans le poème la vie (distincte) des « larves » et des « insectes ». Leur stridence s'entend aussi dans *Le Tir et le Cimetière*, et ici, M. R. veut bien la noter [1]. Même action de la lumière et de la chaleur, même *calorisme*, si l'on me permet ce mot pour désigner cet embrasement qui se retrouve, mais dans l'oubli total de la Mort et de ses ardents parfums, aux paragraphes 1 à 4 du petit Poème *Le Fou et la Vénus*, où un parc « se pâme sous l'œil brûlant du soleil ». M. R. cite p. 137, n. 91 quelques lignes de cette description. Et ce qu'il en dit, comme du « *Confiteor* » *de l'Artiste* (pp. 137-138), appelle une mise au point.

« Le malheur de l'intensité », déclare-t-il, « c'est [...] qu'[...] elle doive bon gré mal gré se soumettre à la loi de surenchère énergétique qui gouverne, ou plutôt qui dérègle toutes les expansions sensibles [...]. Une couleur [...] ne pourra rester intense qu'en devenant plus intense [...] *Et brusquement elle se trouvera détruite par l'excès même de son intensité* : *une minute plus tôt l'être planait dans le bonheur d'une intensité de pensées et de sentiments quasi royale* », — mais voici que « l'énergie dans la volupté crée un malaise et une souffrance positive » ; de même qu'une odeur fine et même agréable, « portée à son maximum de force », soulève « des velléités de nausées ».

Nous avons imprimé en italiques le passage le plus discutable. Les couleurs qui se portent, selon l'expression de Baudelaire, à leur maximum de force, sont celles qu'il admire dans *Le Fou.* Triomphe du *calorisme* : le soleil *essore* la nature, en exprime les énergies. Mais sa domination ne menace nullement ces *surcouleurs.* Ce qui périt par excès d'intensité, c'est le plaisir d'une sensation [2]. Comment

1. P. 135-136. « Par sa sécheresse et sa discontinuité », écrit fort bien le critique, la crépitation « rompt et compense l'envahissante mollesse créée par la volatilisation mortuaire ». Je suis moins d'accord avec ce qu'on lit plus haut, que la diffuse corruption « s'enclot et se résume » dans ces « éclatements secs », et que le bruissement de vie s'y « concentre ». Il me semble plutôt que les coups de feu déchirent, trouent le vibrant réseau.

2. Le *Salon de 1846* offre la notation d'un plaisir d'intensité qui ne dégénère pas en une souffrance, mais se maintient avec elle en « coexistence active » et stable : « J'ai eu longtemps devant ma fenêtre un cabaret mi-parti de vert et de rouge crus, qui étaient pour mes yeux une douleur délicieuse. » (*Cur. Esth.*, éd. L. Conard, p. 97).

M. R. passe-t-il ainsi de l'objet au sujet, et du *Fou* au « *Confiteor* » qui y ressemble si peu ?

Le Fou et la Vénus : fête de la nature, « jouissance universelle », extase silencieuse où se produit la même dissociation que dans *Rêve parisien* : « Tout pour l'œil, rien pour les oreilles ! » Les parfums eux-mêmes tournent à l'amusement des yeux : la chaleur les rend visibles comme des fumées. Un modèle tout trouvé pour un artiste qui voudrait, ainsi qu'Abraham Bosse, faire un tableau *La Vue*. En est-il des choses qui se voient comme d'un four qu'on surmène dans une usine quand il est le seul à fonctionner ? La quantité d'énergie qui se libère doit-elle demeurer constante ? Les autres énergies ont-elles reflué de ce côté pour se libérer ? Le Démiurge a sans doute des caprices à la des Esseintes : c'est par l'œil, ce jour-là, qu'il boit toute la joie de la Terre.

Les qualités sensibles ne sont que pour nos sens, mais on pense si peu, dans cette scène, à l'homme qui regarde ! Or, ce témoin effacé, en bordure, — *le* « *Confiteor* » le met au centre. Le décor a pâli : déclin de l'année (automne), déclin du jour (« les fins de journées »). L'intensité a passé dans le *moi*, dans les « sensations » d'un sujet qui ne se contente plus d'enregistrer, mais qui crée pour une part ce dont il jouit et va souffrir. Telle est la condition du *rêveur* : répondre aux sollicitations de l' « enchanteresse sans pitié », aux provocations de la Beauté ; se tendre jusqu'à la rupture de sa force ; saigner sous la pointe acérée d'un infini qui n'est pas moins en lui que dans les choses. Car l'esprit, comme le diamant, ne peut être rayé que par lui-même.

(Qui n'a connu ces vibrations intérieures, « dont le vague n'exclut pas l'intensité » ? Mais l'intensité n'est-elle pas dans le vague lui-même, dans ce chatouillement insupportable de l'âme qui croit saisir un secret, qui voudrait parler pour guérir, et ne sait que le balbutiement et le cri ?)

L'échec de l'artiste. — Nous y sommes. Mais ce thème a reçu un autre développement dans une pièce *(Les Plaintes d'un Icare)* pour laquelle je ne suis pas non plus d'accord avec M. R. Celui-ci met (p. 96) ces quatre strophes sous le signe de la *chute* et de son vertige, encore que le « tropisme solaire » modifie la gravitation personnelle et produise un « affolement aérien ». L'Icare de Baudelaire « qui veut « sonder la fin et le milieu » du ciel, s'écroule vers « l'œil de feu », il monte et tombe tout à la fois vers « les astres non pareils qui tout au fond du ciel flamboient. » — Mais Icare ne dit pas « *vers* l'œil de feu » ; il dit « *sous je ne sais quel* œil de feu ». Il n'y voit plus, en effet ; il s'est brûlé les yeux à ces flambeaux trop attirants. On pressent le début de sa chute, on en prévoit le terme, mais elle ne s'accomplit pas devant nous. L'écrivain, comme le peintre, a choisi son moment :

cet amant du Beau est vaincu [1] ; il va mourir et sans compensation, sans que son nom survive. Les éditeurs posthumes ont placé cette pièce après *Le Gouffre*, et M. R. les suit. Mais la première fois qu'elle parut, elle portait en épigraphe la strophe de Thomas Gray dont Baudelaire avait tiré ses tercets du *Guignon*. Est-ce assez significatif ?

Sur un chassé-croisé de rimes. C'est par là que M. R. commence : piquante entrée en matière, pour un Essai comme celui-là, qu'un commentaire de variantes ! En 1852, *Le Guignon* (alors intitulé *Les Artistes inconnus*) contenait deux vers qui furent modifiés en 1857, et déjà, ajoutons-le, en 1855. Nous mettons en premier lieu et entre parenthèses le texte original :

> Mainte fleur épanche (en secret) à regret
> Son parfum doux comme un (regret) secret
> Dans les solitudes profondes.

Écoutons là-dessus M. R. (pp. 93-94) : en 1852, le secret signifiait « le vide concret d'une solitude », et le regret apportait « un simple écho sentimental à la douceur proprement physique du parfum ». En 1857, le regret appartient « au mouvement de ce parfum, il constitue la loi de son épanchement, il en qualifie l'élan retenu, la discrétion métaphysique » ; tandis que le secret, s'intériorisant, installe « au cœur de la douceur elle-même le mystère d'une présence nouvelle, et sans doute impénétrable ». Touches délicates, malgré la lourdeur de « loi [d'un] épanchement » et de « discrétion métaphysique » : j'ai peur pour ces frêles corolles. D'autant plus qu'on nous invite à méditer l' « infinie signification » de ce changement : par lui, Baudelaire « [dépasse] un niveau psychologique de l'imagination et atteint une intuition existentielle de lui-même. » Pour le coup, c'est d'un poids à tout écraser... — Mais si Baudelaire, en se relisant, s'était tout simplement aperçu d'une maladresse ? « Épancher en secret », non ! le secret rétracte plutôt, et puis, pourquoi se cacher quand on est seul ? « Épancher à regret » vaut mieux : l'effusion ne sert à personne, pourtant elle est indiscrète. Le second vers gagne lui aussi à cette interversion. Il aurait fallu que Baudelaire fût bien médiocrement doué pour n'en avoir pas l'idée dès qu'il eut à republier sa strophe. Le métaphysique et l'existentiel me transportent ; mais ici je m'en tiens au poétique.

« *Harmonie du soir* » *ou le sinueux en danger.* — L'avouerai-je à M. R. ? je lui en veux un peu d'avoir dénaturé cette admirable poésie, un de mes viatiques spirituels.

J'y cherche le sinueux, et ne l'y trouve guère. M. R. reconnaît lui-même que « la sinuosité a tôt fait [oh oui !] d'y devenir un tournoiement ». Mais elle s'expose par là au vertige « où risquent de se

1. J'allais dire : un utopiste, lui aussi. Mais je n'ose insinuer que le poète, tout en se réclamant de la légende, ait joué sur le nom en pensant à l'*Icarie* de Cabet (1842). Du moins ne sont-ce pas là les plaintes du héros, « les plaintes d'Icare », mais celles « d'*un* Icare », d'un de ses modernes émules.

trouver emportées toutes les expansions heureuses ». Et en effet, regardez : « le monde s'égare, [et son] égarement s'achève en cauchemar : l'âme tendre redoute « un néant vaste et noir », et le soleil « se noie dans son sang qui se fige ». Bref l'extase du sinueux déboucherait à la fois sur l'immensité d'un vide et sur l'horreur d'une coagulation, si le dernier vers du poème ne venait fixer ce tournoiement », le « disposant en adoration autour d'un feu spirituel et immobile : « Ton souvenir en moi luit comme un ostensoir ». Ce rayonnement intérieur [...] immobilise et sacralise l'extase et, avec elle, le poème ». (P. 148-149.)

Ainsi l'extase serait sauvée *in extremis*. Mais non, nul tumulte ne vient battre contre un phare brusquement surgi. Le vers final ne perd pas sa valeur singulière pour avoir été préparé. Dès la première strophe, la rime apporte (« encensoir », « reposoir ») une suggestion liturgique ; plus près, le poète recueille ce vestige *lumineux*, un souvenir... Par là s'introduit avant terme non seulement l' « immobile » et le « spirituel », mais le « feu ».

L'accélérateur a remplacé la machine à multiplier... M. R. ne voit ici que « valse vertigineuse », que mouvements qui « se télescopent », que « ronde folle des apparences ». Mais Baudelaire a écrit une « Harmonie » et non pas un Sabbat. Sa « valse » est « mélancolique » ; son « vertige », « langoureux ». Ceux qui tournent « n'ont pas l'air de croire à leur » mouvement. Et ce rythme de faible vitalité s'alentit encore jusqu'à la fixité du « reposoir », jusqu'à l'arrêt du sang qui cesse de couler.

« Immensité d'un vide » ? Oui, mais niée, conjurée ! Ce que le poète évoque directement, ce n'est pas « le néant vaste et noir », mais le cœur qui le hait et qui combat la nuit. Elle n'est pas seulement détestée dans la modulation d'une plainte, elle est vaincue par le rayonnement d'une image. — « Horreur de la coagulation » ? De bonne foi, est-ce l'impression que donnent ces deux vers ?

> Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir [1],
> Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

L' « harmonie » exclut les dissonances, l'horizon participe à la solennité du ciel et à la sanctification du soir : le sang n'a-t-il pas sa place dans les mystères ?

J'irai plus loin. Baudelaire, c'est probable, s'est souvenu d'un vers de Banville : « Vénus... A mis sa lèvre chaude à *ce sang qui se fige* » [2]. Or, peut-on croire que la qualité de la réminiscence n'influe pas sur le sentiment de la composition ? Supposons que Banville ait montré Vénus baisant la plaie refroidie d'Adonis, l'idée que Baudelaire se

1. Reposoir : « autel qu'on fait dans les rues durant la procession de la Fête-Dieu, pour y faire reposer le Saint-Sacrement » (Littré).
2. Voir *Dans les Chemins de Baudelaire*, José Corti, 1945, p. 199 ; Th. de Banville, *Les Cariatides*, édition citée, p. 124 (fin de l'histoire de Stephen).

ormera de cette scène n'est-elle pas de nature à atténuer sa répulsion, par une sorte de *catharsis* personnelle ? En fait, l'auteur des *Cariatides* raconte en cet endroit comment la beauté formelle a sauvé l'esprit d'un jeune auteur menacé d'impuissance poétique. C'est très banvillien, et juste assez plastique pour qu'on se dise : là où la déesse de l'amour a appuyé ses lèvres, nous pouvons, nous, poser notre regard.

(J'ai rétabli cette Harmonie, du moins à mon usage. Il y a des beautés qui demandent pour émouvoir pleinement, qu'on repasse sur certains de leurs traits d'une main légère ; ou, si vous voulez, de discrets harmoniques portent au plus haut leur pouvoir sur les âmes. *Harmonie du soir* est une de celles-là. Je la *verlainise* en moi-même, et le lieu de ma félicité est « le triste et beau »[1] d'un ciel vespéral et du clair de lune qui succède à ce coucher de soleil.)

Le lecteur doit être suffisamment instruit de la méthode de M. R. et de ses résultats. Je lui proposerai pourtant une deuxième aventure du sinueux, encore qu'elle se passe en un autre point de l'itinéraire (pp. 127-128). Ce sera le dernier de ces grands exemples.

« *Phénoménologie baudelairienne du tabac* ». (Peste ! ce n'est pas mince !) Texte de Baudelaire dans *Le Poème du Haschisch*[2] : « Je vous suppose assis et fumant. [Peu à peu, en suivant de l'œil les nuages bleuâtres, vous penserez à une évaporation, puis à *votre* évaporation]. Vous vous sentirez vous évaporant, et vous attribuerez à votre pipe (dans laquelle vous vous sentez accroupi et ramassé comme le tabac) l'étrange faculté de *vous fumer* ». Commentaire de M. R. : « Cette expérience, prenons garde qu'elle est exactement inverse » de celle que nous décrit une poésie des *Fleurs* (*La Pipe*), où le fumeur « domine son plaisir ; il y traite la pipe en instrument ». Tandis que dans le passage en prose, « l'âme devient elle-même cette bouche enflammée : brûlante, accroupie et concentrée dans le tabac, [...] elle se charme et se fume elle-même. Baudelaire s'habite désormais, il est installé dans sa propre vie, il occupe son propre soleil. Sa rêverie va donc se faire conquérante, expansive », etc., etc.

Retenez votre élan, le tremplin s'effondre. — Sans m'arrêter derechef au caractère du texte des *Paradis* — une rêverie de la drogue, retracée, caressée par l'analyse, — je vais à l'essentiel : le fumeur s'imagine non pas *se fumant lui-même*, mais *fumé par sa pipe*. (Le Baudelaire au livre, de Courbet, fumé par sa pipette.) Point d'âme qui se charme, mais un gnome accroupi dans le fourneau. Votre Roi-Soleil est un homme-tabac. Si moi aussi, j'abusais des données, je

1. Ces deux premières épithètes du vers cité plus haut se retrouvent dans *Clair de lune* des *Fêtes galantes*, mais à la place du « de Watteau » que donnait la version préoriginale (Voir J. H. Bornecque, *Le Problème des « Fêtes Galantes »*, dans les *Mélanges Mornet*, Nizet, 1951, p. 214). Quoi qu'il en soit, *Clair de lune* doit s'ajouter à la postérité d'*Harmonie du Soir* (Voir l'édition J. Crépet et G. Blin chez J. Corti, p. 377).

2. *Paradis artificiels*, éd. L. Conard, pp. 33-34.

développerais à partir de là, le thème de la Revanche [1]... Mais je n'ai pas fini de contredire M. R. Quelle idée nous donne-t-il de la pièce des *Fleurs* ? Comment le fumeur traiterait-il sa pipe en instrument ? Il ne paraît même pas en scène. C'est la pipe qui monologue, qui fait valoir ses services, son pouvoir de charmer et de guérir. En usant du langage, elle acquiert une personnalité dont le rôle encore subalterne prélude au renversement des rapports [2].

M. R. voit dans la description de cette expérience l'illustration exacte de « la double tendance à la concentration et à l'évaporation qui caractérise pour Baudelaire toute existence humaine ». En conscience, il m'est difficile de donner un tel sens et une pareille portée à cette... fumisterie.

***

Ce contre-commentaire ne répond que trop à notre annonce : il a fallu entrer dans les détails et prendre M. R. au mot, sans se laisser étourdir par ce ton d'hiérophante. (Quoi ! jamais un sourire, une détente ? Les *doctrinaires* de l'autre siècle étaient des badins auprès de vous !...) Mais que ce reproche ne m'empêche pas, ce serait injuste, de rendre hommage au talent, à cette verve dans l'abstraction, à cette densité brillante. Quelle création continue d'idées et de formules ! « La paresse semble y mûrir le bond » (p. 140) ; « une insolente *giclée* de vie » (p. 124) ; ceci surtout : « ... la contraction, cette parodie sensible de la concentration » (p. 108), qui semble une argile instantanément durcie sous une main de feu. Relisez ces passages sur la félinité, sur la virtualité ; sur le bercement, virtualité à demi libérée, « commencement d'acte libéré et retenu » ; sur l'opposition des deux sadismes (pp. 121 et suiv.), avec cette intuition finale qu'ils jouent l'un et l'autre — qui l'eût pensé ? — « dans le sens de la relation humaine ». [3] — Ah ! pourquoi notre plaisir n'est-il pas exempt de méfiance, ni notre admiration d'inquiétude ?

Ce mélange d'impressions m'a remis en mémoire un travail d'Ernest Renan, alors à Saint-Sulpice, sur un Sermon de Bossuet [4]. Lui aussi, il se sentait partagé entre deux sentiments. S'il ne s'est pas refusé à regarder une certaine analyse « comme une belle spéculation montrant au moins la richesse de l'esprit humain », un peu plus loin il

1. Revanche des choses et des animaux sur l'homme. Penser à ces *fables renversées* que l'on a vues il y a quelques années aux vitrines des magasins du Louvre pour la Noël : l'homme au bout d'un hameçon, l'homme entre les brancards et sous le fouet, etc...

2. *La Pipe*, 1857 ; *Le Poème du Haschisch*, 1858. Ignorant les dates de composition, je ne fais pas de ceci une affaire de chronologie.

3. P. 124. Voir aussi de G. Blin, *Le Sadisme de Baudelaire*, J. Corti, 1948. — Outre *Le Masque*, se rappeler l'aspiration du poète à obtenir « sans effort » un pleur de l'aimée (*Une nuit que j'étais...*) : la voir pleurer, sans la faire pleurer.

4. Le *Sermon sur l'Unité de l'Église*. Dans E. Renan, *Travaux de Jeunesse*, Les Belles-Lettres, 1931, pp. 105-106.

ne peut se défendre d'ajouter : « Le chercheur *qui n'a d'appétit et de goût que pour le vrai consent bien à admirer tout cela, mais en le prenant pour ce qu'il est.* » Il est caractéristique que le genre de critique de M. Jean-Pierre Richard produise le même effet que les spéciosités de la théologie en chaire.

Nous n'avons pas à redouter une montée des barbares : ces jeunes virtuoses de l'intelligence sont tout le contraire. Mais s'ils ne s'amendent, gare leur sophistique !

JEAN POMMIER.

(*A paraître au prochain numéro* : Baudelaire devant la critique théologique.)

NOTES ET DOCUMENTS BAUDELAIRIENS

LE PÈRE DE BAUDELAIRE FUT-IL JANSÉNISTE ?

M. Marcel Ruff n'a pas dû voir sans quelque étonnement le sort que la grande presse a fait au titre du chapitre XII de sa thèse [1], le premier qu'il consacre à la biographie du poète : « Un berceau janséniste ». Ce fut dans les intitulés des articles une invasion janséniste, propre à réveiller ces Messieurs de Port-Royal dans leurs tombes. Reprendre, après M. Ruff, cette question, ce n'est pas porter un intérêt démesuré aux anecdotes familiales : une enfance janséniste peut laisser à l'homme mûr une empreinte profonde.

L'apport de M. Ruff au sujet de Joseph-François Baudelaire est double : 1. le père de Charles fut prêtre ; 2. dans les ordres et, plus tard, dans le siècle, il fut marqué de jansénisme.

Sur le premier point, la découverte de M. Ruff paraît incontestable : qu'il n'ait pas retrouvé trace de l'ordination ne saurait prévaloir contre la réalité de cette prêtrise ; d'autres recherches nous ont convaincu que les registres, qui n'étaient pas tenus en double, étaient parfois bien mal conservés et peut-être confondus avec les archives personnelles de l'évêque. Et l'absence de dossier au nom de Baudelaire dans les papiers du cardinal Caprara (demandes de maintien de mariage formées par des prêtres) n'infirme en rien cette certitude que, le 9 mars 1791, Baudelaire fut élu curé de Dommartin-sous-Hans. Lorsqu'il signifia son refus, quelques jours plus tard, si par hasard ses concitoyens lui avaient attribué une qualité qui n'était pas la sienne, n'aurait-il pas eu à cœur de les détromper ? Alors qu'il prétexte simplement qu'attaché aux Praslin, il ne peut les quitter.

Mais que ce prêtre ait été un prêtre janséniste, il est permis d'en douter. L'argumentation de M. Ruff semble, en effet, aller ici, comme lui-même en convient, de présomption en présomption. Du fait que Baudelaire fut vraisemblablement ordonné dans le diocèse de Châlons, où l'influence janséniste était particulièrement vive, il est difficile de conclure que ce prêtre fut nécessairement janséniste. De ce qu'il y eut en 1730 des manifestations jansénistes à Sainte-Barbe, croira-t-on qu'en 1783-1785, quand il y était répétiteur, Baudelaire sentît encore les atteintes du *virus*, si tenace qu'on l'imagine ? Parce que l'on inventorie globalement, à sa mort, cent cinquante volumes dont les titres ne nous sont pas cités, M. Ruff a tendance à identifier l'un d'eux avec les *Nouveaux elemens de geometrie* d'Antoine Arnauld,

1. Marcel A. Ruff, *L'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne*, Paris, Librairie Armand Colin, 1955, p. 142 sq.

dont la préface de Nicole est citée par Charles Baudelaire dans une lettre de 1852. Mais ce livre, pourquoi Charles ne l'aurait-il pas trouvé chez un libraire ou reçu des mains du mystérieux Trapadoux passionné de questions religieuses ? D'autant que dans la bibliothèque figurent des œuvres de Rabelais, Molière, La Bruyère, Crébillon, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Lavater et l'*Encyclopédie.* Quant au mobilier et aux objets, tels qu'ils apparaissent, dans l'inventaire encore, M. Ruff voudrait qu'ils fussent le signe de « la simplicité, pour ne pas dire [de] l'austérité de cet intérieur », dernier témoignage du « vieux fond de sévérité janséniste » qui persisterait chez Baudelaire. Nouvion pourtant, qui a fait connaître ledit inventaire, en a donné une impression différente : s'il n'y remarque pas les éléments que Charles plus tard se rappellera ou croira se rappeler dans une note autobiographique (« Enfance : vieux mobilier Louis XVI... »), il conclut ainsi son analyse : « Quelques bijoux, une garde-robe assez bien montée d'homme et de femme, une lingerie assez abondante complètent cette installation d'une famille de bonne bourgeoisie qui vit dans l'aisance, mais sans ostentation ».

Probabilités pour probabilités, en voici d'autres. Certes, M. Ruff n'ignore pas de possibles relations entre Joseph-François Baudelaire et les derniers survivants des Philosophes et les Idéologues : il « nous est généralement présenté — écrit-il — comme un artiste aimable et mondain, ami des philosophes, reçu chez M^me^ Helvétius avec Condorcet, Cabanis et d'autres esprits libres de ce temps. Cette image est peut-être exacte. Mais tout homme donne de lui plusieurs images et l'on ne peut espérer le connaître qu'à la condition de n'en omettre aucune. Celle-là n'est formée que de quelques traits rapportés par M^me^ Aupick dans ses lettres de 1868 à Asselineau, c'est-à-dire dans la brume de lointains souvenirs, eux-mêmes bien incomplets et souvent inexacts, comme il a été prouvé ». (P. 142-143 ; voir cependant p. 148.)

Il y a pourtant des textes qui corroborent le témoignage de M^me^ Aupick, lequel pourrait même être, on en verra la raison dans la suite, fort en deçà de la vérité. Par ordre d'importance :

1° Une lettre de Cabanis à Baudelaire en date du 29 messidor an IX (18 juillet 1801), publiée par le D^r^ Albert Terson dans la « Bibliothèque historique de la France Médicale », n° 31, 1911. Cabanis y entretient le secrétaire de la Commission administrative du Sénat du paiement de son traitement et il ajoute : « Comment se porte M^me^ Baudelaire ? Offrez-lui, je vous prie, mes compliments les plus empressés et recevez l'assurance des sentiments que le ménage Cabanis a voués à l'un et à l'autre. »

2° Le procès-verbal des déclarations faites pour la rectification de l'acte de décès de Condorcet, *alias* Pierre Simon (21 pluviose an III = 9 février 1795), mentionne Joseph-François Baudelaire au nombre des « amis du Citoyen Condorcet et de la comparante », sa veuve, appelés à témoigner devant le juge de paix de Passy [1]. Baudelaire a vérifié à Bourg-l'Egalité (Bourg-la-Reine) que la signature de Pierre Simon, sur le procès-verbal de l'arrestation, était de l'écriture de Condorcet ; il assure qu'il a entendu dire à la « citoyenne Grouchy », peu de temps après le départ de Condorcet, que celui-ci avait bien emporté dans sa fuite les effets qu'on a retrouvés sur Pierre Simon.

Baudelaire est alors domicilié à Auteuil, mais son adresse n'est

1. Ce procès-verbal et la copie du jugement de rectification ont été intercalés dans le registre d'état civil de Bourg-la-Reine (Archives de la Seine, carton DE^5^ registre 4 M^1^ 13), à la date de l'acte de décès de Condorcet (10 germinal an II).

pas autrement précisée. Habitait-il encore chez les Choiseul-Praslin dont l'hôtel s'élevait tout près de l'église d'Auteuil, à l'angle des actuelles rues Théophile-Gautier et Antoine-Roucher [1] ?

Mme Aupick a eu connaissance d'un rôle joué par son premier mari dans l'affaire Condorcet. Mais elle croit à tort que c'est Joseph-François qui a procuré le poison ayant permis au philosophe d'échapper à l'échafaud. Et dans la lettre à Charles Asselineau où, en 1868, elle bat le rappel de ses lointains souvenirs, elle ajoute : « Après lui avoir dit adieu dans sa prison et l'avoir embrassé, il s'est occupé vaillamment de la veuve [...]. » [2]

Vaillamment certes, et peut-être aussi gaillardement.

3° Car il est un texte, facilement accessible, qui déclare que Joseph-François Baudelaire fut l'amant de Mme de Condorcet. Antoine Guillois, arrière-petit-fils de Roucher, a consacré en 1897 (Paris, Ollendorff) à *La Marquise de Condorcet. Sa famille, son salon, ses amis 1764-1822* un livre solidement documenté. P. 165, d'après les lettres échangées vers 1795 entre Pauline Le Couteulx de Canteleu et son amie Éléonore Dupaty — elles épouseront respectivement le vicomte de Noailles et le fils d'Élie de Beaumont, — Guillois évoque la vie de Mme de Condorcet après la Terreur : promenades et visites. « Quand Sophie s'arrachait à ses distractions, c'était pour retrouver dans l'intimité Cabanis, Jean Debry, Baudelaire et Mailla-Garat [3] qui, tous deux, lui inspirèrent de tendres sentiments. » Et Guillois précise en note : « Baudelaire habitait Auteuil ; c'était un ancien prêtre devenu voltairien ». Jules Troubat, qui a rendu compte du livre [4], prolonge ce récit par un souvenir personnel : « Le père de Baudelaire, à ce que m'a raconté le poète, se fâcha du partage. Elle le trouva *étonnant*. »

Sans doute n'y a-t-il pas lieu de retenir ce dernier témoignage : par qui Charles aurait-il appris les frasques de son père ? Il est fort possible aussi que M. Ruff conteste l'autorité de Guillois jusqu'à ce qu'il ait vu les originaux des lettres [5] : je ne désespère pas de les découvrir. Les originaux seraient-ils produits, M. Ruff pourrait encore rétorquer qu'un écart — et surtout après la Terreur — ne contredit pas une vie qu'il voit empreinte de jansénisme. Toutefois ce jansénisme était bien l'une des seules formes religieuses propres à conserver un homme de trente-six ans dans les voies du Seigneur.

Et il reste que Joseph-François Baudelaire fut bel et bien en relations avec les Condorcet et avec Cabanis entre 1793 et 1801, ce qui le situe idéologiquement et même moralement. Ici, Mme Aupick ne s'est donc pas trompée.

Il existe d'autres présomptions contre une imprégnation janséniste de la jeunesse de Charles par son père [6].

M. Ruff ne veut pas que l'on fasse un sort aux tableaux peints

1. Amédée Fayol, *Auteuil au cours des âges*, Paris, Perrin, 1947 (rééd. en 1954), p. 121.

2. Eugène et Jacques Crépet, *Baudelaire*, Messein, p. 262.

3. Sur la liaison de Sophie de Condorcet avec Mailla-Garat, voir Charles Léger, *Captives de l'amour*, Paris, Gaillandre, 1933, p. 48 sq.

4. Troubat a recueilli ce compte rendu dans ses *Essais critiques* (Calmann-Lévy, 1902) ; voir p. 153-154.

5. Le dernier biographe de Sophie de Condorcet, Henri Valentino, déclare au sujet de cette liaison : « L'hypothèse semble gratuite et imaginée par ses ennemis des deux sexes. » (*Madame de Condorcet, ses amis et ses amours (1764-1822*, Perrin, [1950], p. 138.) Le compl t est plaisant. M. Valentino qui doit tant à Guillois devrait bien prendre ici la peine de le réfuter sur pièces.

6. Je ne prétends tirer aucun argument d'une note sur *Les Liaisons dangereuses* : « Lettres de mon père (badinages). » Mais comme ce texte n'a pas encore été cité, je le verse au dossier.

parJoseph-François et il montre (p. 419-420, note 22) que des biographes peu scrupuleux ont déduit de l'inventaire ce que, honnêtement ,on ne pouvait en inférer. Voici pourtant la description d'une gouache[s] signée et datée de l'an IV — elle a appartenu à Fernand Vandérem (nº 146 du catalogue de sa vente) —, qui prouve que l'artiste donna cette fois au moins dans la manière des petits maîtres du XVIIIe siècle ; elle est intitulée *La Surprise* :

A gauche, la statue de l'Amour dont le socle est à demi caché sous un rosier grimpant, non loin, un arbre qui paraît frappé de la foudre, au premier plan une jeune femme en robe blanche, la cueillette des roses faite, et qui s'enfuit effrayée.

Le volume manuscrit et enluminé que Joseph-François avait composé pour apprendre le latin par des images, à son fils aîné sans doute (la reliure semble dater du début de la Restauration et Claude-Alphonse est né en 1805), est aussi dans le goût du XVIIIe siècle (mais non pas de l'école de David). M. André Lefèvre, actuel possesseur de cette relique, qui fut jadis la propriété de Vandérem, a bien voulu me permettre de la feuilleter. Ce qui frappe, c'est le nombre des figures féminines : passe pour *puella*, bien sûr, et même pour *pulchritudo*. Mais s'imposait-il de représenter pour *capillus* une tête de femme, pour *uva* une bacchante à la poitrine dénudée, pour *turtur* deux colombes en train de se béqueter tendrement ? A *prandium*, deux hommes boivent frais sous une tonnelle. Décidément, ce janséniste savait trouver des rémissions à l'angoissante contemplation de sa « nature corrompue ».

Il faudrait cependant se garder de faire de Joseph-François Baudelaire un homme dissolu ; ce fut peut-être même, après son mariage, un bon chrétien, — mais janséniste, on le croira difficilement. Revenons donc au portrait traditionnel : un homme du XVIIIe siècle que la Révolution avait détourné de tous les excès.

Claude Pichois.

SUR LE PRÉTENDU VOYAGE AUX INDES

Dans une étude publiée au *Mercure de France*, en octobre 1956, M. Charles D. Hérisson a fort nettement montré l'impossibilité de ce voyage, auquel M. Ruff, qui y croyait encore, avait consacré un appendice (p. 464-466). Ayant contribué, bien involontairement, à égarer M. Ruff sur le sens exact du document publié par M. Barroux, et dont celui-ci n'avait d'ailleurs pas remarqué la portée, je voudrais, après avoir fait mon autocritique, présenter ici quelques observations sur l'article de M. Hérisson.

Sur le sens, d'abord, qu'il donne au motif du voyage. M. Ruff a clairement établi (p. 170-171) que cette expédition au long cours fut décidée comme une mesure de *diversion*. Sans raison nouvelle, M. Hérisson revient (p. 291) au « voyage disciplinaire ».

D'autre part, lui qui a mis fin à la légende de l'Inde, pourquoi termine-t-il sa démonstration sur un petit roman ? Le 16 février 1842, *L'Alcide* a sans doute débarqué Baudelaire à Bordeaux ; or, le 2 ou le 3 mars, c'est le général Aupick qui représente son beau-fils au tirage au sort. Voici donc ce qu'imagine M. Hérisson : Baudelaire a dû parvenir dans la capitale le 24 ou le 25 février, et il s'est caché à Paris pour échapper à la conscription, — « mais cela ne l'empêcha pas de

rencontrer en secret sa mère ». On devine les brillantes variations que M. Sartre eût exécutées sur cet *incognito*. Il est préférable de convenir que nous ne savons pas ce que Baudelaire a fait à la fin de février et au début de mars 1842. S'est-il attardé à Bordeaux ? Mme Aupick écrira en tout cas à Charles Asselineau : « Il nous est revenu au mois de février 1842 », et ce « nous » inclut bien le ménage Aupick. Se faire porter « en voyage », se faire représenter par un parent au tirage au sort, — M. Hérisson ne l'ignore pas, — n'était d'ailleurs pas le moyen d'échapper à la conscription : il eût fallu prouver l'éloignement.

A la rigueur, on pourrait penser que Baudelaire a séjourné plus longtemps au Cap et qu'il n'en est pas reparti avec *L'Alcide* : M. Hérisson, qui a produit pour les autres ports les listes des passagers débarqués ou embarqués, n'en a pas trouvé au départ du Cap ni lors de l'arrivée à Bordeaux. On perd donc la trace ou plutôt le sillage de Baudelaire entre le 10 décembre 1841 (arrivée au Cap) et la seconde quinzaine d'avril 1842, date que M. Hérisson assigne au billet n° 11 de la *Correspondance générale*.

N'y a-t-il pas lieu de s'étonner que le nom de l'obscur et jeune Baudelaire figure dans les gazettes de l'hémisphère Sud ? George Sand nous fournit l'explication de ce fait. Dans *Indiana*, qui se passe à l'île Bourbon [1], elle montre son héroïne cherchant à « échapper à la publicité que, selon les lois, tout passager est forcé de donner à son départ par la voie des journaux » : protection des créanciers et plus encore peut-être contrôle des indésirables et des individus placés en résidence surveillée.

On se rappelle la note autobiographique de Baudelaire : « Voyages dans l'Inde : première aventure, navire démâté... ». Un document conservé aux Archives du Quai d'Orsay décrit brièvement les dommages survenus au *Paquebot-des-Mers-du-Sud* et dont la réparation s'est élevée à 17 640 F : « Grand mât et mât d'artimon rompus, perte du grément, voiles enlevées [2]. » On conçoit que le capitaine Saliz ait pu caractériser ainsi, dans sa lettre au général Aupick, la tempête qui avait assailli son bateau : « Un événement de mer comme je n'en avais jamais éprouvé dans ma longue vie de marin... »

Jacques Crépet (*Correspondance générale*, I, p. 24, n. 2) faisait de MM. Noguez les armateurs du *Paquebot-des-Mers-du-Sud*. C'est une erreur : le même document nous apprend que les armateurs étaient Cayron frères et les consignataires, Arnal et Cayron. L'un des Noguez était en relations d'amitié à la fois avec les Aupick et avec le capitaine Saliz (voir la lettre mentionnée au début de ce paragraphe et le *Baudelaire* d'Eugène et Jacques Crépet, p. 225 et 255). Un chercheur bordelais devrait bien nous fournir quelques renseignements sur ce Noguez.

On a fait des gorges chaudes de la crédulité de Maxime Du Camp (son texte est cité par M. Hérisson), prétendant que Baudelaire avait vendu du bétail à l'armée anglaise. Il y a pourtant à l'origine de cette vantardise un soupçon de réalité. *L'Alcide* sur lequel Baudelaire prit

1. Il y aurait aussi lieu de tenir compte, pour évoquer l'île Bourbon en ces années-là, des articles publiés par Théodore Pavie dans la *Revue des Deux Mondes* (1er février 1844 et 1er avril 1845). Un passage du premier (1844, t. I, p. 414) corrobore le récit du débarquement de Baudelaire à Saint-Denis tel qu'il a été fait dans *La Chronique de Paris* du 13 septembre 1867 (texte recueilli par Bandy et Pichois dans *Baudelaire devant ses contemporains*, Éditions du Rocher [1957], p. 53-54).

2. *Correspondance commerciale*, Port-Louis, t. I (1819-1844), f° 160 r°. Cet état des navires qui ont fait des réparations au Port-Louis donne le 3 — et non le 1er — septembre pour date d'arrivée du *Paquebot-des-Mers-du-Sud*.

passage pour la France venait de Sydney et de Timor avec une cargaison de chevaux qu'il débarqua à Bourbon. Or, dans le *Gil Blas* du 5 janvier 1914, un certain « A. S. » a donné cette explication qu'il tenait de René Dalize, « notre confrère, ancien officier de marine » — Dalize à la mémoire de qui Apollinaire dédiera ses *Calligrammes* et selon qui « les marins disent : *Je fais le commerce du blé ou des bœufs*, simplement pour indiquer la nature de la cargaison du navire sur lequel ils sont embarqués » [1]. Baudelaire aurait donc voyagé avec un capitaine qui avait fait le commerce des chevaux.

Avant que *L'Alcide* quittât la rade de Saint-Denis (4 novembre), la corvette *La Fortune* avait amené, le 14 octobre, le capitaine de vaisseau, bientôt contre-amiral, Bazoche, nommé gouverneur de l'île Bourbon ; il allait devenir le protecteur de Henri de Balzac, commis de la Marine à la Réunion, et, à ce titre, recevoir du frère de celui-ci, en 1844, la dédicace de *L'Interdiction*. Baudelaire, qui, à en croire J. Levallois (*Mémoires d'un critique*, p. 95), avait emporté avec lui les œuvres du romancier, a-t-il plus tard admiré ce caprice de la destinée ?

Claude Pichois.

« L'ALBATROS » DE POLYDORE BOUNIN

Sans doute ne saura-t-on jamais si Baudelaire a rencontré Polydore Bounin [2] et moins encore s'il eut l'insigne bonheur de lire le poème que nous avons retrouvé. Mais les vers cités plus loin offrent trop de ressemblances avec *L'Albatros* de Baudelaire pour que nous ne les joignions pas au dossier, déjà volumineux, des études consacrées à cette pièce des *Fleurs du Mal*.

Présentons d'abord ce « héraut d'armes du romantisme marseillais », ce « Théophile de la Canebière », et cherchons à le situer dans la faune littéraire de la Monarchie de Juillet. En fait, Polydore Bounin n'a guère de romantique que son prénom et le « manteau blanc doublé d'azur tendre » qu'il promenait sur la Canebière. Pour le reste, c'est-à-dire pour l'essentiel, pour la poésie, ce n'est, comme l'a remarqué M. Brun, que « l'élève très légèrement émancipé de l'abbé Delille et de Roucher ».

Né vers 1807 [3], il fit de bonnes études au collège de Marseille et remporta de brillants succès en rhétorique et en philosophie [4]. En 1829, il participa à la fondation du *Frondeur*, petite feuille bi-hebdomadaire, anti-cléricale et anti-bourbonienne, qui groupait dans sa rédaction

1. La suite de l'articulet est de pure fantaisie : Dalize aurait appris du parent d'un compagnon de Baudelaire sur le *Paquebot* que les deux jeunes gens, après l'avoir abandonné, se seraient embarqués pour les Indes.

2. Sur Bounin, voir l'*Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône*, t. XI (1913), p. 91 ; Gaston de Flotte, *Essai sur l'état de la littérature à Marseille, depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours* (Paris, Audin, 1836), p. 314-320 ; J. Autran, *Le Sud* (Marseille), 23 décembre 1841 ; et surtout l'excellente étude de M. Auguste Brun, trop peu connue, sur *Le Romantisme et les Marseillais* (Aix-en-Provence, 1939), p. 18, 22, 90 et 109. — Parmi les Marseillais que Baudelaire rencontrait à Paris et qui auraient pu lui présenter Bounin ou lui parler de son œuvre, citons Joseph Méry, Joseph Autran et un bohème, Gabriel Dantrague, mort en 1867, comme Baudelaire, et qui, comme lui, avait collaboré au *Corsaire-Satan* (on trouvera sur Dantrague un article de Marie de Saint-Germain dans les *Tablettes de Marseille*, 28 octobre 1868).

3. D'après les recherches faites obligeamment pour nous à Marseille, par M. Joseph Billioud, dans les Archives de l'état civil, il n'est pas natif de Marseille.

4. Jacques Delmas, *Histoire du Lycée de Marseille*, Marseille, 1898, p. 113.

l'élite libérale de Marseille. Cette même année, il publiait son « chef-d'œuvre », *Le Serment de l'Épouse*, qui « a offert le phénomène de deux éditions épuisées en province ». Gaston de Flotte, que nous venons de citer, caractérise ainsi ce drame en trois actes (La Rose, Le Baiser, Le Poignard) : « récit, dialogue, meurtre, amour, volupté, horreur, rien n'y manque ; *Les Baisers* sont un chant d'amour échappé à Lamartine ; dans *Le Poison* [*sic*], il y a du Shakespeare ». C'est le malheur de Bounin : il y a toujours quelque chose dans sa poésie qui ne lui appartient pas en propre, — ici Lamartine, là Byron, là encore les Jeune-France. Et Victor Hugo et Thomas Moore, dont on décèle sans peine l'influence — ainsi que celle de Lamartine — dans des *Essais poétiques* (« Le Jeune Grec », « Séila », « Le Passé », « L'Ange », « La Nacelle, « Retour à Dieu », etc...), qui voient également le jour en 1829.

Le romantisme frénétique, qui parvient avec un peu de retard à Marseille, nourrit ses *Esquisses infernales*, parues en 1830, alors qu'il est le collaborateur de la *Revue de Provence*, laquelle, en janvier, a inséré sa « Promenade à la Sainte-Baume ; visite [en prose] aux Trappistes ». En juillet, il a salué l'avènement de Louis-Philippe : l'ode qu'il publie, à Marseille, au mois de décembre, sous le titre : *Retour à la Société*, le montre revenant aux hommes dont il s'était éloigné, parce qu'une ère nouvelle s'est ouverte, l'ère de la liberté. Mais il ne devait pas tarder à s'apercevoir que la Révolution de Juillet s'est faite au profit des bourgeois et à revenir à ses convictions de gauche : « Un voltigeur » de la feuille phocéenne officieuse, *Le Garde National*, lui reprochera, le 17 février 1832, d'avoir joint sa voix aux « déclamations des démagogues » et d'en avoir appelé, par delà la Charte, aux conquêtes de la Révolution de 1789. L'anglophobie qu'il exprime, le 27 février 1834, dans *Le Sémaphore de Marseille* [1], prouve encore son adhésion au « mouvement », la haine de l'Angleterre étant un des thèmes favoris des esprits avancés de ce temps.

En 1832, c'est la consécration : jusqu'alors les œuvres de Bounin avaient été publiées à Marseille, bien que généralement leurs couvertures se targuassent d'une origine parisienne. Et voici que Renduel, l'illustre Renduel, édite les *Poésies et Poèmes*, ou plutôt qu'il accepte de mettre son nom sur ce recueil qui a été imprimé à Marseille, chez Feissat aîné et Demonchy. Les *Poésies et Poèmes* reprennent une bonne partie des pièces déjà citées : on y entend donc sans surprise la note frénétique comme les accents élégiaques. « En général — déclare G. de Flotte —, le caractère des poésies de M. Bounin est tantôt cette amertume, ce dégoût des choses de la vie ; tantôt ses [*sic*] sentiments délicieusement mélancoliques, qu'ont mis à la mode Byron et Lamartine ». Justement, Flotte a prêté ce volume à Lamartine qui l'a ainsi apprécié : « J'avais vu des extraits dans la *Revue de Paris* [2] ; ce jeune homme a bien du talent, mais il ira au-delà [*sic*] de la licence hugolienne ; il errera dans le vide, quoique né avec de très-grands moyens ; c'est fâcheux, dites-le lui ». Flotte fit-il la commission ? Au moins Bounin ne tint pas rigueur à Lamartine de cette prédiction sévère : en 1838, il défendit *La Chute d'un Ange* contre les détracteurs du poète [3]. L'avertissement ne fut d'ailleurs pas entendu ; *Deux Ans. Poésies*, que notre Polydore publie à Marseille, en 1834, brillent des mêmes défauts : *bombycinans in vacuo*.

1. Il a recueilli ces vers dans *Deux Ans. Poésies*, parues la même année.
2. Lamartine ne se serait-il pas trompé ? Nous n'avons trouvé aucun vers de Bounin dans la *Revue de Paris* avant 1832.
3. A .Brun, *op. cit.*, p. 90.

Ceux qui, avant nous, s'étaient occupés de Bounin, perdaient sa trace en 1834, après la publication de ce dernier volume de vers. En effet, il a alors quitté la Provence et parcouru la France : le 30 novembre 1837, dans *Le Sémaphore de Marseille*, pour mieux rendre compte des *Chroniques de Provence* de Louis Méry (le frère de Joseph), — pour mieux faire l'éloge de son pays natal, il énumère les autres provinces qu'il a visitées, de Paris à Bordeaux, à Toulouse, à Lyon, etc... Ces pérégrinations ou ce tour de France ont dû avoir lieu en 1834-1835.

En 1836-1837, il a passé la Ligne. Le 21 novembre 1837, dans un feuilleton du même journal intitulé : « Les Provençaux à Java », il évoque les souvenirs d'un voyage de cinq mille lieues, qui a duré treize mois, — longue navigation qui l'a mené jusqu'à Java, en ce temps-là à quatre mois de bateau de Marseille. De cette expédition, Bounin a conservé une connaissance, particulièrement précise et précieuse pour l'historien, du monde des marins. Il a décrit leur religion quelque peu superstitieuse, leur brusque prodigalité, le soin avec lequel sur mer ils tiennent à se parer le dimanche [1]. Pendant quatre mois, il a habité chez un Marseillais, A. Lagnier, qui possédait une propriété aux environs de Batavia [2].

Il est douteux que le seul amour de l'exotisme et d'une poésie colorée ait pu conduire Bounin à Java. Balzac s'était contenté, en utilisant une recette de Nodier, d'imaginer, d'après les souvenirs d'un ami des Carraud, le *Voyage de Paris à Java* que publia la *Revue de Paris* en 1832. Trois ans plus tard, c'est avec non moins de fantaisie que Gautier, dans *Mademoiselle de Maupin* (ch. XI), évoque « le pays de Batavia ». Et si Joseph Méry décrit l'Inde dans ses romans, il doit son information au voyageur Pierre Boze [3].

Le dernier recueil de Bounin, *Deux Ans*, se fermait sur une « Ode au commerce » qui sonne le glas de sa jeunesse romantique. La poésie, plus souvent qu'à l'Académie, finit alors à l'hôpital, et Polydore, — ne l'accablons pas sous une comparaison avec Rimbaud, — a déserté le champ des muses provençales pour le commerce lointain et dangereux. Autran, dans *Le Sud* du 23 décembre 1841, fait allusion à un autre voyage : « Polidore [*sic*] Bounin qui, à cette heure, se promène peut-être en palanquin sur les bords du Gange, ou murmure des madrigaux aux filles des Bramines... ». Bounin est-il allé mourir sous les Tropiques ?

C'est de son premier périple — le seul, au reste, qui soit avéré — qu'il rapporta *L'Albatros*, « écrit sur l'Océan indien, à bord du navire le *Philantrope* [*sic*], mars 1836 » [4] — donc quelque cinq ans avant que Baudelaire s'embarquât pour Maurice et la Réunion — et publié, le 19 janvier 1838, dans *Le Sémaphore de Marseille*. Ce long poème, qui occupe tout le feuilleton du journal, est précédé d'une note désa-

1. *Le Sémaphore de Marseille*, 25 février 1838.

2. Le thème de cet article est assez moderne ; c'est celui que traitera Paul Morand, sur le mode désenchanté, dans *Rien que la Terre*. Bounin a constaté que la race blanche se répand par tout le monde (!!!) : « types, mœurs, langages, idées, croyances, tout, sur le globe, tend à se fondre en une vaste et prodigieuse unité ». Sans doute serait-il abusif, à propos de ces derniers mots, de rappeler le second quatrain de *Correspondances*...

3. Voir à la Bibl. municipale de Marseille, Mss., le recueil des *Lettres autographes* de Volcy Boze (le fils de Pierre), AB 64, t. 6.

4. Labarre, dans son ouvrage (dactylographié) sur l'armement marseillais, ne connaît pas de bateau de ce nom. Dans le *Sémaphore* du 2 février 1836, nous avons relevé le départ, la veille, pour Bandol, d'un *Philanthrope* de 29 tonneaux. Mais ce frêle caboteur n'aurait jamais pu affronter la mousson.

busée : « [...] Le rôle du poète n'est plus aujourd'hui qu'un enfantillage, et il existe de meilleures façons de se rendre utile. Ce n'est donc que comme œuvre de vieille date, et comme observation de circonstances peu connues, que nous nous hazardons à faire paraître le morceau qu'on va lire. C'est la peinture d'une de ces scènes étranges dont on est inévitablement témoin dans le cours d'une traversée au-delà [*sic*] du Cap ».

Contrairement à l'albatros de Baudelaire, qui suit le navire, celui de Bounin le devance. Sept strophes de six vers (deux alexandrins, un hexasyllabe, deux alexandrins, un hexasyllabe) nous disent les mœurs de cet oiseau débonnaire qui pourrait être le « despote des mers » [1]. Puis, Bounin se prend à rêver (str. VIII-XII) :

Que de fois envieux de sa noble existence,
Comparant ma misère à son indépendance,
Mon ornière à son vol,
J'ai blasphémé les Dieux, l'homme et ma destinée
Mise dans le besoin comme est enracinée
La ronce dans le sol !

Et voici que l'albatros, victime de sa « gourmandise infâme », succombe à l' « indigne amorce » d'un « vil reste de lard » (str. XIII-XVII). Sur le pont commence alors le calvaire de ce « roi majestueux » :

Et là triste victime à grand bruit méprisée,
Des matelots grossiers misérable risée,
Accroupi, sur le pont,
Sans pouvoir s'envoler tourmente sa pauvre aile,
Et se débattre [*sic*] en pleurs, sous l'insulte cruelle
Que vingt homme lui font !

Angoisses de captif ! révoltante misère !
L'un prend entre ses doigts son bec pâle qu'il serre,
A moitié l'étouffant,
L'autre de son pied rude ignoblement le pousse,
Celui-là fait asseoir sur sa croupe le mousse
Impitoyable enfant

Qui souille de goudron son éclatante robe,
Qui marche sur ses pieds, qui le blesse et dérobe
Une plume à son flanc !
Plus il manque d'espoir, de force, de défense,
Et plus se multiplie autour de lui l'offense
Et le rire accablant !

Suivent (str. XXI-XXIV) les brocards insultants des matelots, et enfin (str. XXV à XXX et dernière) la préparation du supplice :

Bref ! quand ils l'avaient tous repu d'ignominie,
Pour clore comme il faut son horrible agonie
Quelque brutale main
Le frappait brusquement d'un bâton sur la tête,
Et le coq écorchait et dépeçait la bête,
Repas du lendemain.

Assurément il n'est pas possible d'établir des rapprochements textuels entre la longue rhapsodie de Bounin et *L'Albatros* de Baudelaire. Mais celui-là compare tristement sa destinée d'homme au vol libre de l'oiseau, comme Baudelaire voit en l'albatros le symbole du poète. Et les quatre strophes des *Fleurs du Mal* semblent résumer l'intempérant poème du Marseillais.

1. *Mers* rime avec *amers* comme chez Baudelaire.

Il y a peu de chances vraiment pour que *Le Sémaphore de Marseille* soit parvenu entre les mains de Baudelaire. *L'Albatros* de Bounin aurait-il été reproduit dans un périodique parisien ?

Si Baudelaire n'est pas ici redevable à Bounin, ne lui aurait-il pas emprunté le thème des *Métamorphoses du Vampire* ? Dans *Deux Ans* (Marseille, 1834) se trouve, p. 123 sq., une poésie intitulée : « Les Trois Femmes », et datée de 1832. La première de ces trois femmes, Aphrodite, promet au poète amour et délices. Elle l'enivre de volupté. Mais bientôt elle n'est plus qu' « une informe figure, Un corps putride en proie au vers ». Rappelons cependant que Philothée O' Neddy, dans *Feu et Flamme*, et Gautier, dans *Albertus*, avaient, à peu près au même moment, procédé à cette métamorphose. Bounin, de qui l'originalité n'est pas le caractère distinctif, n'est peut-être lui aussi qu'un imitateur...

PIERRE GUIRAL et CLAUDE PICHOIS.

AUTOUR D'UN BILLET INÉDIT DE CHARLES BAUDELAIRE

Par qui le poète fut-il présenté à Delacroix ?

Notre connaissance de la jeunesse de Baudelaire reste bien incertaine, bien fragmentaire. Aussi n'est-ce pas sans une joie vive que le premier signataire de cette étude a cueilli, dans un lot de documents qu'il venait d'acquérir, le billet suivant, qui est inédit :

Mon Cher Ami, je vous fais un million d'excuses pour la peine que je vous ai donnée à l'endroit du *Dimanche* [1] mais pour des raisons qu'il serait trop long d'écrire et que je vous expliquerai, je désire sincèrement que le manuscrit ne paraisse pas. *Reprenez-le au plus vite, et gardez-le moi.*

Baudelaire Dufaÿs.

[*Suscription* :] Monsieur Richomme.

B. D [2].

Qu'est-ce que le *Dimanche* ? De quel manuscrit s'agit-il ? Qui était M. Richomme ? Autant de questions auxquelles nous allons essayer de répondre.

Remarquons d'abord que la signature de ce billet permet de le dater de 1845-1846. Or, ces années-là, ont paru ou tenté de paraître plusieurs *Dimanches* : *Le Dimanche*, *Revue universelle de la semaine* (dont seul fut publié le prospectus annoncé à la *Bibliographie de la France*, 12 juillet 1845), le *Journal du Dimanche*, *Gazette Universelle de la semaine* (6 septembre 1846-22 août 1847) ; le *Dimanche, journal hebdomadaire universel* [3]. Mais, dans aucun de ces périodiques, n'intervient le nom de Richomme, ni celui de Baudelaire, bien qu'un nombre appréciable de collaborateurs du second journal aient été des amis du poète : Léo Lespès, le rédacteur en chef [4], Félix Tournachon (Nadar), Champfleury, Auguste Vitu, Théodore de Banville, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Julien Lemer.

Disons-le tout de suite ; on s'y attendrait peu, et pourtant il faut

1. Baudelaire avait d'abord écrit « pour la peine que je vous ai donnée à l'endroit de Madame ». Il a biffé ce dernier mot et l'a remplacé par le titre du *Dimanche*.
2. Sur le rôle de ces initiales, voir la *Correspondance générale*, t. II, p. 32 et n. 4.
3. A partir de 1846 ; pour s'intituler ensuite *La Presse du Dimanche*, puis reprendre en avril 1848, son titre primitif.
4. Il dirigea aussi *Le Magasin des Familles* où, en octobre 1852, Baudelaire publia sa traduction de *Philosophie de l'ameublement*.

se rendre à l'évidence. Le *Dimanche* visé dans le billet de Baudelaire est *Le Dimanche des Enfants*. Car c'est là — au firmament des rédacteurs de ce *Dimanche* — que brille avec un particulier éclat le nom de Richomme : Charles-Eugène-Honoré Richomme. Qui plus est, ce périodique s'imprime chez Ducessois, 55, quai des Augustins, et l'on sait que la sœur de l'imprimeur Louis-Théodore Ducessois, Anne-Félicité (1812-1902), avait épousé en 1829, le demi-frère de Charles Baudelaire, Claude-Alphonse Baudelaire. Enfin, Charles Baudelaire est le cousin par alliance de Richomme. Celui-ci, le destinataire de notre billet, est le neveu de Fanny Claudet [1], collaboratrice du *Dimanche des Enfants* [2], laquelle a épousé Prosper Richomme, frère de Félicité-Antoinette Ducessois, mère de l'imprimeur [3].

Ainsi, c'est ce *Dimanche*-là dont il est question dans le billet de Baudelaire. Qu'était-ce donc que *Le Dimanche des Enfants* ? C'est un périodique publié chez l'éditeur Louis Janet, puis chez sa veuve, à dater du 5 avril 1840, et placé sous le patronage du fécond M. Bouilly. Malgré son sous-titre : *Journal des Récréations*, c'est une revue à périodicité d'abord hebdomadaire et mensuelle à la fois. La deuxième série qui commence le 2 octobre 1842 n'est plus constituée que de livraisons mensuelles et prendra fin en 1851 [4]. Au sommaire, quelques noms de cantinières et de rosières du romantisme déclinant : Mmes Eugénie Foa, Claire Brune (Mme Marbouty), Louise Boyeldieu d'Auvigny, Élise Voïart, Anaïs Ségalas, etc... ; Mennechet, Ernest Fouinet, Jacques Arago n'ont pas dédaigné de se joindre à elles. Nous avons lu, pour les années qui nous intéressent, bon nombre des récits insérés dans *Le Dimanche des Enfants* et nous aurons la charité d'en épargner les analyses au lecteur. Qu'il suffise de savoir que ces nouvelles ou ces contes, le plus souvent bien construits, deviennent rapidement insupportables par leur ton prédicant et leur naïveté, d'ailleurs de bon aloi. Sans doute avons-nous perdu notre âme enfantine...

Et c'est là, se dira-t-on, que le futur auteur des *Fleurs du Mal* a eu l'idée de placer une prose qui était très vraisemblablement la sienne [5] ? Pourquoi pas ? Baudelaire pouvait, sans déroger, au milieu du XIXe siècle, composer des récits romanesques pour un journal d'adolescents. *Le Dimanche des Enfants* n'est pas la *Semaine de Suzette* et, ce disant, on constate simplement que le niveau moyen de la littérature puérile mais honnête a fortement baissé en un siècle, comme le niveau moyen des autres genres littéraires.

Cinq ans plus tard, pourtant, Baudelaire aura changé d'avis, lorsqu'il écrira — et peut-être fait-il allusion à Charles Richomme, qui publiera en 1865 une notice sur Berquin [6] :

1. C'est Quérard au tome XII de *la France littéraire* (1859-1864, p. 385, col. 2) qui établit cette parenté.
2. Il y a d'ailleurs lieu de penser qu'elle prit une part importante à la direction littéraire de cette revue. Nous avons signalé dans le texte du billet un repentir significatif : sans doute Baudelaire avait-il l'intention d'écrire « à l'endroit de Madame Fanny Richomme ».
3. A ne pas confondre avec Fanny Richomme qui épousera, elle, en 1849, Théodore-Félix Ducessois, frère de l'imprimeur et de Félicité Baudelaire.
4. En tout : 10 + 11 = 21 tomes. *Le Dimanche des Enfants* est illustré, surtout par Louis Lassalle.
5. On pourrait, en effet, supposer que Baudelaire n'était pas l'auteur du manuscrit remis à Richomme. Mais cette hypothèse paraîtra de peu de valeur à qui se reportera à la correspondance du poète pour cette époque : celui qui a multiplié sollicitations et démarches, souvent en vain, n'a pas dû user de son crédit pour autrui.
6. En tête d'une nouvelle édition des *Contes et historiettes à l'usage des enfants*, chez Jules Delalain ; elle fut quatre fois rééditée jusqu'en 1879.

J'ai un ami qui m'a plusieurs années tympanisé les oreilles de Berquin. Voilà un écrivain. Berquin ! un auteur charmant, bon, consolant, faisant le bien, un grand écrivain ! Ayant eu, enfant, le bonheur ou le malheur de ne lire que de gros livres d'homme, je ne le connaissais pas. [...]
Eh bien ! Berquin, M. de Montyon, M. Émile Augier et tant d'autres personnes honorables, c'est tout un. Ils assassinent la vertu [...] [1].

On ne manquera pas de se demander, si le manuscrit était de Baudelaire, de quelle œuvrette il pourrait s'agir ? On penserait volontiers à *La Fanfarlo*, mais le ton désinvolte de cette nouvelle ne pouvait absolument pas convenir au fort moral *Dimanche des Enfants*. Il est trop tôt pour songer à *Morale du Joujou*. Pourquoi donc ne serait-ce pas la traduction du *Jeune Enchanteur* ? Ce texte a été adapté par Baudelaire, — on le croit, on l'espère, — à des fins purement financières, inséré dans *L'Esprit public* des 20, 21 et 22 février 1846, sous le nom, justement, de Baudelaire-Dufays, et repris, cette même année, dans *Le Magasin littéraire* de juillet. Avant de confier *Le Jeune Enchanteur* aux directeurs de ces périodiques, pour la publication ou la reproduction, Baudelaire n'aurait-il pas songé à le faire paraître dans *Le Dimanche des Enfants*, où il était sûr de l'appui de ses cousins Richomme ? Le titre même de cette traduction la portait tout naturellement vers une revue destinée à la jeunesse ; et les « raisons » que Baudelaire ne peut donner par écrit à Richomme auraient-elles trait aux momentanés scrupules d'un traducteur qui va se déclarer tout uniment auteur ? Ou bien, si notre billet est de 1845, ne ferait-il pas allusion à la tentative de suicide du 30 juin [2] ?
Quoi qu'il en soit, dans tout ce que nous avons lu du *Dimanche des Enfants*, nous n'avons rien vu signé du poète ni qui puisse lui être valablement attribué.

***

Un mot maintenant sur la personnalité de Charles-Eugène-Honoré Richomme, le destinataire du billet de Baudelaire.
Il naquit à Paris le 31 août 1816 [3], et, après avoir été rédacteur en chef de la *Gazette de l'Instruction publique* (1838-1843), puis de la *Revue de l'Enseignement des Femmes* (1845-1848), et collaborateur de la *Revue critique* (1843-1844) [4] comme du *Dimanche des Enfants*, il entra

1. « Les Drames et les romans honnêtes », dans *La Semaine théâtrale* du 27 novembre 1851 ; *L'Art romantique*, éd. J. Crépet, p. 285-286.
2. Selon Ph. Berthelot qui tenait ce renseignement de L. Ménard, Baudelaire aurait envoyé à Banville ses manuscrits dont certains étaient annotés comme suit : « Faites votre possible pour ne pas publier ceci... ». (Voir *Baudelaire devant ses contemporains*, textes recueillis et publiés par W. T. Bandy et Cl. Pichois, Éd. du Rocher [1957], p. 74.)
3. Nous n'avons pas retrouvé son acte de naissance, mais, puisqu'il est le neveu de Fanny Richomme, nous pouvons être sûrs que son père était le frère de Prosper et de Félicité-Antoinette Richomme. C'est donc le cousin germain par alliance de Charles Baudelaire.
4. C'est Ducessois qui a imprimé le prospectus et les premiers numéros de la *Revue critique*, hebdomadaire qui parut d'abord sous la direction de Lucien de la Hodde, avec la collaboration de Taxile Delord, d'Alexandre Dufaï (que l'on a parfois confondu avec Baudelaire, à la grande colère de celui-ci), de G. Laviron, de Philibert Audebrand et de Cl. Caraguel. L'acte de société fut signé le 10 février 1843, entre L. de la Hodde et Ch. Richomme. Est-ce à la *Revue critique* ou par Baudelaire que Richomme a connu Alfred Delvau avec qui il était en relations amicales, ainsi qu'en témoigne un billet de Delvau conservé dans le fonds Smith-Lesouëf (ms. nº 166, dossier 13) ?

à la Bibliothèque Impériale, le 6 juillet 1848 [1], tout en continuant à s'adonner à la littérature pour la jeunesse ; ce n'est pas moins de cinq colonnes que le Catalogue général des Imprimés de la Bibliothèque lui consacre. Sa parenté réelle avec Baudelaire étant assez illusoire, on conçoit que ce dernier, son cadet de quelques années seulement, s'adresse à lui non en cousin, mais en ami.

Baudelaire a dû connaître aussi le grand-père de Charles-Eugène-Honoré : Charles-Nicolas Richomme, dont Anne-Félicité Ducessois (la femme de Claude-Alphonse Baudelaire, rappelons-le) est la petite-fille. Charles-Nicolas avait été l'un des soixante imprimeurs brevetés par le décret de 1810 et c'est à ce titre qu'il avait imprimé en 1825 l'ouvrage suivant, paru anonyme chez Mme Vve Th. Desoer, Bavoux et chez les principaux libraires de jurisprudence : *Tableaux synoptiques sur le droit romain, suivis d'une table composée de divers fragments extraits des Institutes, et contenant la définition, par ordre alphabétique, de tous les termes de Droit qui y sont compris*, par un avocat à la Cour royale de Paris [2]. A la Bibliothèque Nationale, ce volume est placé sous le nom de Louis-Théodore Ducessois ; mais pour identifier l'auteur à coup sûr, nous en croirons plutôt le catalogue de la Bibliothèque municipale de Fontainebleau, qui attribue ce manuel à Claude-Alphonse Baudelaire, lequel avait donné un exemplaire à la ville où il exerçait les fonctions de magistrat et fut longtemps conseiller municipal [3]. Et le nom de Baudelaire écrit sur la couverture semble bien avoir été tracé par Claude-Alphonse. Si Louis-Théodore Ducessois a fait des études juridiques, il s'était d'ailleurs moins spécialisé dans ce domaine que son beau-frère.

Ainsi Claude-Alphonse Baudelaire s'était adressé à Charles-Nicolas Richomme pour la publication de ses *Tableaux synoptiques*, comme le jeune Baudelaire-Dufays fera pour une de ses premières œuvrettes à un journal auquel collaborait le petit-fils de Charles-Nicolas.

***

Nous ne quitterons pas cette famille des Richomme sans avoir parlé d'un de ses membres qui, entièrement étranger aux questions qui nous ont occupés jusqu'ici, nous intéresse, et plus particulièrement peut-être, à un autre titre : nous voulons parler de l'oncle de Charles Richomme, Prosper Richomme qui avait épousé Fanny Claudet, la future collaboratrice du *Dimanche des Enfants* [4]. Ce Prosper Richomme, qui est donc lointainement apparenté à Baudelaire,

1. Sur sa carrière ultérieure, voir son dossier aux Archives Nationales (F^{17}. 21651) auquel nous avons déjà fait quelques emprunts. Richomme cesse d'écrire dans *Le Dimanche des Enfants* en 1849. Il a également collaboré au *Journal des Dames* sous le pseudonyme de Marie Desmares et il a utilisé aussi le masque d'Adrien de Melcy (notamment pour signer sa notice sur Berquin).

2. Petit in-fol. de 48 p. n. ch. ; B. N. : F. 146. La page de titre présente un libellé légèrement différent : *Tableaux synoptiques sur le droit romain, ou Sommaire analytique des Institutes* par un Avocat à la Cour Royale. — La déclaration de Richomme (Arch. Nat., F^{18}. 108) ne nous apprend rien sur l'auteur de ces *Tableaux* qui furent tirés à 1 000 exemplaires.

3. Sur lui, voir : « Le demi-frère du poète des *Fleurs du Mal*, Claude-Alphonse Baudelaire, magistrat », par Cl. Pichois, *Le Pouvoir judiciaire*, février 1956.

4. Il existe d'autres Richomme encore que Quérard rattache à la même famille : Joseph-Théodore, dessinateur et graveur (1785-1849), et son fils Jules, peintre et graveur (1818-1902) ; on verra à leur sujet la nouvelle éd. du *Dictionnaire* de Bénézit (t.V II, 1954, p. 228), où il faut corriger la date du décès de Jules par le faire-part qui se trouve aux Archives de la Seine (D 4 AZ 1264). Enfin, J.-E. Richomme doit appartenir aussi à cette famille : il fait imprimer chez Ducessois son *Éloge de M. Delamalle, ancien bâtonnier de Paris*, prononcé le 22 novembre 1834.

était avoué près la Cour royale de Paris. Et Berryer l'a fait à sa suite entrer dans l'histoire, mais par la petite porte.

Ils avaient débuté dans la même étude d'avoué et le grand avocat était plus tard venu en aide au camarade demeuré obscur et sans fortune. Le « fidèle Richomme » était de fondation à Augerville, où il était surnommé Rikomski. Mme Jaubert, dans ses *Souvenirs* [1], nous l'a décrit : « Petit, trapu, chauve, nez vulgaire, bouche de satyre, teint vineux, petits yeux gris, fins et caressants » ; et son appendice nasal, tel celui de Chactas, aspirait à la terre... C'était un joyeux compagnon : « Une déraison pleine de comique, des lueurs de bon sens et de sensibilité, une gaieté inaltérable avec un grain de malice [...] ».

Et voici justement que Mme Jaubert nous montre Prosper Richomme et Eugène Delacroix parlant musique à Augerville [2]. Cousin de Berryer, Delacroix ne se rapprocha guère de l'avocat légitimiste qu'à partir de 1845. Leurs relations étroites datent vraiment de janvier 1846 [3]. Or, en 1863, Baudelaire rappelait en ces termes le début de ses rapports avec le peintre : « J'ai eu le bonheur d'être lié très jeune (dès 1845, autant que je peux me souvenir) avec l'illustre défunt [...] » [4]. « Dès 1845... », en tout cas, entre la publication du *Salon de 1845* et celle du *Salon de 1846*, à en juger au mieux. Le 24 mai 1846, *La Silhouette* décrivant la salle de rédaction du *Corsaire-Satan* fait dialoguer Baudelaire avec Vitu : « Eugène Delacroix me disait hier... » Ce sont les propos d'un jeune homme qui s'enorgueillit d'une illustre amitié et qui est encore sous le coup glorieux de cette merveilleuse rencontre.

Faut-il conclure ? Baudelaire qui a connu les Richomme par les Ducessois, ses alliés, n'aurait-il pas été présenté à Delacroix par ce brave Prosper Richomme, le joyeux bouffon d'Augerville [5] ?

GEORGES GENDREAU ET CLAUDE PICHOIS.

« LES FLEURS DU MAL » AVEC ENVOI A PINCEBOURDE...

Le fonds Smith-Lesouëf de Nogent-sur-Marne, annexe du Département des Imprimés de la Bibliothèque Nationale, est trop peu connu des bibliophiles et des historiens de la littérature ; il est cependant riche en autographes de la période révolutionnaire et du XIXe siècle et possède un très bel ensemble d'éditions originales ou rares d'auteurs français du XVe au XIXe siècle [6]. Il contient deux originales de Baudelaire sur papier de hollande enrichies d'envois autographes cotées respectivement Rés. 7443 et 7442. L'une d'elles, *Les Paradis arti-*

1. *Souvenirs de Madame C. Jaubert*, Paris, Hetzel, s. d., p. 6-8. Voir aussi le *Journal* de Delacroix, éd. A. Joubin, Index. Joubin fait à tort de Prosper Richomme un musicien.

2. *Op. cit.*, p. 44-45.

3. Charles de Lacombe, « Berryer et Eugène Delacroix, Correspondance inédite », *Le Correspondant*, 10 avril 1885, p. 42.

4. *L'Œuvre et la Vie d'Eugène Delacroix*, dans *L'Art romantique*, éd. J. Crépet, p. 2.

5. Nous n'ignorons pas que l'on peut aussi penser au peintre F. Boissard dont les soirées musicales, à l'hôtel Pimodan, étaient appréciées par Delacroix. Dans le journal daté de celui-ci, la première mention de Boissard se trouve en février 1847. Mais l'un des feuillets non datés qu'André Joubin rapporte sans certitude à 1846 (22 mai) se lit ainsi : « Boissard jouait, dans l'état d'ivresse du haschich, un morceau de violon, comme cela ne lui était jamais arrivé, du consentement des gens présents. » (*Journal*, nouv. éd., t. III, p. 446).

6. Charles de La Roncière, « La Bibliothèque Smith-Lesouëf (Bibliothèque nationale) à Nogent-sur-Marne », *Bulletin du Bibliophile*, 1939, p. 407-413 et 431-438.

ficiels, dédicacée à Jules Janin, a été décrite dans le catalogue de sa vente [1]. L'autre, plus précieuse, semble inconnue des baudelairiens : c'est une édition des *Fleurs du Mal* de 1857.

De cette édition, mise en vente par Poulet-Malassis et de Broise, le 25 juin 1857, il fut tiré une vingtaine d'exemplaires sur papier vergé de fil, dit papier de hollande ; la plupart de ces papiers forts furent distribués par Baudelaire, enrichis d'envois autographes. Ils constituent des raretés bibliophiliques très recherchées des amateurs.

Dans une série d'articles publiés dans le *Bulletin du Bibliophile*, Fernand Vandérem s'était attaché à faire le recensement de ces volumes et à décrire les envois de Baudelaire [2]. Il avait retrouvé cinq ou six exemplaires non dédicacés, dont le plus intéressant était celui de Poulet-Malassis et douze exemplaires dédicacés. Les heureux bénéficiaires de ces volumes étaient : Mme Aupick, Asselineau, Eugène Delacroix, Alexandre Dumas père, Champfleury, Achille Fould, Mérimée, Théophile Gautier, Mme Sabatier, Paul de Saint-Victor, Édouard Thierry et Walewski.

Depuis 1913, un autre exemplaire sur hollande se trouve au fonds Smith-Lesouëf ; il porte au faux titre cet envoi autographe :

à M. René Pincebourde,
Témoignage d'amitié,
Ch. Baudelaire.

Ce « témoignage d'amitié » au premier commis de Poulet-Malassis, — on le rapprochera de l'*ex-dono* qui figure sur l'exemplaire du libraire Bourdilliat (*Corr gén.*, t. III, p. 231), — surprendra les Baudelairiens qui se souviennent de commentaires peu aimables de leur auteur sur René Pincebourde, le bien-nommé aux dires de ses familiers. Poulet-Malassis ne le décrivait-il pas en ces termes, dans une lettre à Duranty [3] : « Pinabourde n'est pour moi ni un bras droit, ni un bras gauche, mais un bras de bois dont les mouvements ne sont ni assez spontanés, ni assez agiles pour que je puisse compter sur lui... » Néanmoins le commissaire de police préposé à la Librairie lui attribuera, en 1863, « la connaissance parfaite du commerce de la librairie et des ruses du métier », avant d'ajouter : « Il en a, d'ailleurs, les allures et l'aplomb, qui caractérisent la profession [4] ». En 1858, Pincebourde avait eu l'idée d'une seconde édition complète des *Fleurs du Mal* en Belgique. Baudelaire, un instant tenté, y renonça vite : « *Parce que je suis sans le sol, ce n'est pas une raison pour faire une sottise* », écrivait-il à Poulet-Malassis [5]. En 1860, il s'irrita fort contre Pincebourde, à propos des *Paradis artificiels* : « M. Pincebourde manque totalement d'intelligence pour la distribution et le lançage d'un livre » (A Poulet-Malassis, 20 mai 1860) [6]. Cinq ans plus tard, le même Pincebourde qui dirigeait la *Petite Revue* réimprima *A une Malabaraise*, avec un vers faux, et le titre écorché, ce qui provoqua une lettre ironique de Baudelaire : « Ayez donc l'obligeance de dire

1. *Catalogue des Livres rares et précieux, composant la Bibliothèque de M. Jules Janin*, Paris, Labitte, 1877, n° 443.
2. 1922, p. 188 et 257 ; 1927, p. 46 et 193 ; 1928, p. 497 ; 1932, p. 289.
3. Extrait cité dans le *Bulletin* [ronéotypé], *n° XVI* (1956) de Marc Loliée, pièce 75. La faute « grossière » du premier mot est-elle un lapsus voulu de Poulet-Malassis ou une coquille ? (Communication de M. Claude Pichois.)
4. Arch. Nat., F18. 181, dos. Pincebourde.
5. *Correspondance générale* recueillie par Jacques Crépet, t. II, p. 142. Voir également p. 129, 132 et 182.
6. *Ibid.*, t. III, p. 121. Voir aussi p. 170-171.

au *savant* directeur de la *Petite Revue* que je suis incapable de faire un hémistiche tel que celui-ci

Pourquoi, heureuse enfant... ? »

(A Poulet-Malassis, 16 octobre 1865) [1].

Bref, s'il y eut sympathie en 1857, elle fut de courte durée.

Mais revenons à l'exemplaire des *Fleurs du Mal*. Le volume a été relié en plein maroquin rouge cerise, reliure signée Champs. La couverture conservée est bien celle du premier tirage annonçant sur son second plat « Pour paraître en juin 1857 » les *Poésies complètes* de Théodore de Banville.

L'exemplaire contient des notes manuscrites, d'une main que nous n'avons pas identifiée, peut-être celle de Pincebourde, et des corrections au texte, d'une autre main semble-t-il, sans que nous puissions affirmer que ce soit celle de Baudelaire.

a. *Notes manuscrites*. — Sur le feuillet de garde faisant face au faux-titre, on lit :

> Tiré à 20 exemplaires sur papier vergé de fil ;
> plus 4 exemplaires sur papier de chine ;
> et 1 200 exemplaires sur papier d'Angoulême collé.

Il y a là une erreur, ; aucun volume de l'édition de 1857 n'a été tiré sur chine ; c'est l'édition de 1861 qui a eu quelques papiers de chine.

Sur un feuillet de papier vélin, intercalé entre le titre et la dédicace, figure, de la même main une copie de la première dédicace : « A mon très-cher et très-vénéré maître et ami Théophile Gautier », suivie de cette note explicative : « Dédicace des *Fleurs du Mal* à Théophile Gautier qui la fit supprimer « parce qu'une dédicace ne doit pas être une profession de foi ». »

Il est probable que ce texte a été copié, avec beaucoup d'exactitude dans la transcription, sur le fac-similé de l'original publié, en 1864, par Poulet-Malassis dans *Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle* [2].

b. *Corrections au texte*. — Toutes ces corrections sont faites à l'encre, en marge du texte, avec les signes conventionnels de correction typographique.

En marge de la dédicace imprimée qui porte le texte fautif ES LANGUE FRANCAISE, le correcteur indique qu'il faut ajouter des « s » après « langue » et « française ». Les cinq autres corrections, déjà relevées sur deux exemplaires au moins, sont les suivantes :

P. 29, *La Muse vénale*, 4e strophe, vers 4 : *guère* au lieu de *guères*.
P. 43, *Don Juan aux enfers*, 3e strophe, vers 3 : *errant sur les rivages* au lieu de *errants sur le rivage*.
P. 110, *Le Chat*, 7e strophe, vers 2 : *un parfum* au lieu de *au parfum*.
P. 217, *Le Reniement de Saint-Pierre*, 1re strophe, vers 4 : *au doux bruit* au lieu de *aux doux bruit* ; 2e strophe, vers 4 : *Les Dieux* au lieu de *Les Cieux*.

ROGER PIERROT.

LE CHIFFONNIER DE BAUDELAIRE

De tous les poèmes de Baudelaire, le plus intéressant, du point de vue de l'étude de sa technique, est peut-être *Le Vin des Chiffonniers*. Composé avant la fin de 1843, selon le témoignage formel d'Ernest Prarond, ce morceau subit de nombreux avatars. Entre le manuscrit

1. *Ibid.*, t. V, p. 158.
2. Le texte de cet envoi supprimé est publié dans les *Œuvres complètes*, Le Club du Meilleur Livre, t. I, 1955, p. 1197.

Godoy, qui offre le texte le plus ancien, et la deuxième édition des *Fleurs du Mal*, on connaît actuellement cinq états différents : le manuscrit Laffont, une paraphrase en prose (reprise dans *Les Paradis artificiels*), le premier texte imprimé (retrouvé dernièrement par M. Badesco), et les deux textes de 1857 (les épreuves et le texte définitif de l'édition originale des *Fleurs du Mal*). Avec une telle richesse de documents, il n'est pas difficile de suivre le travail de Baudelaire dans les phases intermédiaires et finales de la création de ce poème.

Nous sommes moins bien renseignés sur la genèse même du *Vin des Chiffonniers*, sur cette étincelle d'inspiration qui a précédé l'ébauche primitive du poème. Procède-t-il, comme l'ont suggéré Crépet et Blin dans leur édition des *Fleurs du Mal* (Corti, 1942, p. 485), « d'authentiques souvenirs vécus », ou doit-on lui supposer une source littéraire ? M. Jean Pommier incline à cette dernière conjecture, qu'il a avancée d'abord dans la *Revue des Cours et Conférences* (du 30 avril 1930, p. 144) et développée ensuite dans sa *Mystique de Baudelaire* (Belles Lettres, 1932, p. 189-191).

Selon M. Pommier, l'idée du poème a été inspirée par une pièce de Félix Pyat, *Les Chiffonniers de Paris*, jouée pour la première fois en 1847. Les arguments de M. Pommier sont assez plausibles : dans le drame de Pyat il y a, comme dans le poème de Baudelaire, un réverbère, sous lequel on voit un chiffonnier ivre qui chante « la vertu consolatrice du vin ». On y trouve également certains mots : *chagrin*, *emp'reur*, *patrouille*, *pavé*, qui rappelle le vocabulaire du poème. L'hypothèse est bien présentée et assez séduisante pour mener Crépet et Blin à déclarer que Baudelaire a fait « quelques emprunts » au drame de Pyat.

Mais, à les examiner de près, les ressemblances signalées par M. Pommier paraissent moins convaincantes ; elles ne se renforcent pas les unes les autres, puisqu'elles découlent, à peu d'exceptions près, du sujet commun et de ses attributs ordinaires. Victor Fournel avait bien raison quand il disait, dans *Ce qu'on voit dans les rues de Paris* (Delahays, 1858, p. 326), que « le chiffonnier a eu souvent, trop souvent peut-être, les honneurs du roman et du drame ». Le portrait est presque toujours le même : un noctambule ivre qui se promène dans les rues désertes de la capitale, sa hotte sur le dos et son crochet à la main. La description qu'en donne Félix Pyat ne se distingue point de celle du chiffonnier de convention. Il est possible que Baudelaire ait vu jouer, ou qu'il ait lu, la pièce de Félix Pyat ; eut-il besoin, cependant, de la connaître pour écrire son poème ? La banalité de ses prétendus emprunts ne justifie guère une telle supposition. Il faudrait l'appuyer d'autres preuves, avant de rejeter le témoignage de Prarond sur la date du *Vin des Chiffonniers*, qui semble être contemporain de l'*Ame du Vin* — et nous savons positivement que celle-ci a été composée avant 1844.

Privat d'Anglemont, qui connaissait à fond « toutes les classes nécessiteuses que renferme Paris », avait « une propension toute particulière pour le chiffonnier », à qui il a consacré plusieurs chapitres de son *Paris-Anecdote*, publié d'abord en 1854 et réimprimé en 1860, 1875, avec une nouvelle édition en 1885. Pour cet étonnant aventurier, la vie et le langage des chiffonniers n'avaient pas de secrets ; il savait jusqu'au moindre détail de leur métier. « Lorsque vous voyez un de ces braves philosophes du faubourg portant crânement son *cabriolet* sur le dos, ou une pauvre femme pliée sous son *cachemire d'osier*, vous ne pouvez vous figurer tout ce que renferment ces hottes pleines. Là se trouvent tous les débris de la création et de l'industrie :

vieux os, tessons de verres, peaux d'animaux, chiffons de laine, de linge, de coton et de papier, loques de parures de fêtes et débris de festins, rogatons de toutes sortes, épaves recueillies sur toutes les côtes de la civilisation » (*Paris-Anecdote*, Delahays, 1860, p. 49-50). Privat ne s'est pas contenté d'étudier l'espèce : il nous renseigne également sur les sous-espèces, les *ravageurs* et les *trilleurs* (*sic*).

Parmi les chiffonniers que Privat a rencontrés, deux surtout ont retenu son attention : le père Moscou, un aimable vaurien, et un confrère de celui-ci, qui nous est présenté sous le sobriquet du « Général ». Ce dernier ressemble étonnamment au chiffonnier de Baudelaire, comme on verra par l'extrait suivant, tiré de *Paris-Anecdote* (p. 322-327) :

Mais place, place ! voici venir le général, l'antagoniste du père Moscou, son rival, mais son meilleur ami ; il est monté sur son grand cheval, la bataille sera rude.

Le général est un vieillard de soixante ans, grand, maigre, allongé, qui marche toujours pensif et la tête baissée, semblant se conformer à sa triste pensée ; il parle peu parce qu'il réfléchit beaucoup, dit-il. Lorsqu'il fait seller son grand cheval pour partir au pays des chimères, c'est à peine s'il daigne adresser la parole aux valets qui lui offrent le coup de l'étrier.

Seller son cheval, veut dire pour le général avaler quinze ou vingt grands verres d'eau-de-vie, qui vont joindre une dizaine de litres de vin qu'il a absorbée pendant sa journée, en faisant ses courses avec ses amis... Son heure arrivée, à la nuit close, il fait sa tournée de rogomiste en rogomiste ; il arrive au pont de Venise au faubourg du Temple vers minuit et demi ; c'est là qu'il livre ses batailles.

Avec une gravité imperturbable, il pose sa hotte contre une borne ; il est absorbé ; il ne voit plus les passants attardés qui le regardent avec curiosité ; il se frappe le front, selon qu'il est mécontent ou satisfait de l'inspection qu'il vient de passer de son armée imaginaire ; il s'écrie :

— Tant pis ! nous attaquerons, Dieu protège nos armes ! Tudieu ! ils sont à nous ; soldats ! imitez votre général et vous ferez votre devoir ; l'affaire sera chaude, mais j'ai confiance en ce courage dont vous m'avez donné tant de preuves.

Il compose son état-major avec tous les noms des boutiquiers qu'il lit sur les noms d'alentours, noms qu'il sait par cœur. D'ailleurs, les liquoristes, les marchands de vins qui lui font crédit sont toujours ses généraux de division et ses chefs de corps. Une heure sonne, la bataille commence, voilà notre chiffonnier général pour deux heures.

— Commandant Renard, prenez deux escadrons de hussards et allez faire une reconnaissance jusqu'à ce bouquet de chênes, qui domine cette colline à notre droite, tandis que vous, général Briant, vous vous porterez avec toute votre division sur le village, vous n'attaquerez qu'après avoir reçu des ordres formels. D'ailleurs, vous serez soutenu par la brigade Germain, qui tiendra le ravin, et par le régiment léger du colonel Vessier, qui a dû s'emparer des hauteurs et dont j'attends des nouvelles.

Puis il monte sur la passerelle, fait une lorgnette de sa main, regarde autour de lui :

— Rien, rien, le colonel aurait-il été prévenu par l'ennemi ? Non, c'est impossible, nous aurions entendu la fusillade ! — Ah ! voici la division Briant qui s'étend dans la plaine. — Braves enfants ! — Votre général salue ceux d'entre vous qui ne répondront pas à l'appel de ce soir ! — Oh ! la gloire ! la gloire ! — Mais, que vois-je ? un aide de camp ; il est blessé. Eh bien ? — Le colonel Vessier a emporté la hauteur à la baïonnette. — C'est bien, je suis content. Où est donc mon porte-cartes ? Firmin ! Firmin ! prends le nom du capitaine, je ne l'oublierai pas. — Le canon... Il écoute. Un, deux, trois, et un quatrième coup double. — Ceci m'annonce que le deuxième corps d'armée commandé par le général Boyer est en ligne devant l'ennemi. — Tout va bien. — Maintenant c'est à moi, qui réponds à la patrie de toutes ces têtes, de tous ces braves et beaux régiments, c'est à moi de faire mon devoir en ménageant la vie à tous.

Une des horloges de l'hôpital Saint-Louis sonne. — C'est le moment, dit le général. Le signal donné d'un hôpital, mauvais présage, un Romain reculerait... Non, c'est que ce soir nos ennemis encombreront les vastes salles de douleurs.

Il se recueille un moment comme pour prier, et il retourne prendre son poste d'observation sur le Rialto du faubourg Saint-Antoine ; un moment après il redescend, consulte une vieille carte géographique posée sur une borne ; il prend son crochet d'une main ferme, et s'écrie d'une voix puissante : — Vous, monsieur, attaquez le bois ; emparez-vous-en, coûte que coûte. Vous, monsieur, vous soutiendrez le général Briant avec toutes vos forces, et vous, colonel, à la tête du pont... Lieutenant, à cheval, portez ceci au général Briant... C'est l'ordre d'attaquer, messieurs... A vos postes et souvenez-vous que la patrie compte sur vous.

Pendant quelques minutes il parcourt les bords du canal, il descend sur la berge, il examine, remonte l'escalier de la passerelle, puis s'écrie :

— Deux régiments pour enlever cette redoute... Allons, enfants, je vous envoie à la gloire et à l'immortalité, car on saura que c'est vos invincibles drapeaux qui ont les premiers été plantés au milieu de ces bouches à feu meurtrières. — En avant, à la baïonnette ! — Grand Dieu ! ils sont repoussés ! Général Roumy, assemblez toute votre cavalerie et jetez-la sur ces insolents ; culbutez-moi ça... Chargez. — Oh ! n'en viendrons-nous donc pas à bout ! — Qu'on amène l'artillerie, et vous, général Prévost, faites jeter un pont sur ce bras de rivière, je me charge de conduire toute ma réserve.

Enfin la bataille est engagée sur toute la ligne, canons et caissons roulant font crier leurs essieux, cavalerie, infanterie et artillerie, tous se mêlent, se culbutent, se tuent, le général passe le pont du canal ; il se remue, marche, court, avance, recule. Puis, il pousse un grand cri et s'assied sur une borne.

— Encore une victoire, dit-il ; oh ! la guerre, le sang ! Demain, que de mères éplorées ! que de familles en deuil ! que d'amantes et de femmes veuves ! Seigneur ! Seigneur ! que celui qui le premier a porté sur la terre ce terrible fléau soit maudit à jamais !

Parcourons ce vaste champ de carnage et donnons à chacun les éloges qui lui sont dus.

Il reprend tranquillement sa hotte et continue sa récolte de chiffonnier comme si rien n'était. Il se croit sans doute revêtu de son brillant uniforme, distribuant ses récompenses et ses encouragements à ses troupes rangées sur le champ de bataille conquis par elles.

C'est là un fait psychologique bien curieux à observer. Voici un homme qui n'a jamais eu le bonheur d'avoir eu un mauvais numéro et de servir. Lorsqu'il est à jeun il ne parle jamais ni de victoires ni de gloire ; il ne pense même pas à l'état militaire, et, dès qu'il est ivre, il ne rêve que victoires et conquêtes, batailles et combats. Quelle révolution se fait-il donc dans son cerveau ? Par quelles transitions ce bonhomme si pacifique arrive-t-il à ces idées de mort, de haine et de carnage ? C'est là un problème que nous laissons à résoudre aux membres de l'Académie des sciences morales.

Le lecteur n'aura pas manqué d'observer la présence dans ce passage, non seulement des détails pittoresques, qui sont exigés par le sujet même et qui se trouvent bien naturellement dans la pièce de Pyat comme dans le poème de Baudelaire, mais, en outre, des traits qui caractérisent l'individualité du « Général », qui le distinguent de tous les autres chiffonniers de la montagne Sainte-Geneviève et qui, en même temps, l'identifient avec celui de Baudelaire. Car dans le *Vin des Chiffonniers*, ce n'est pas le décor qui importe, c'est la vision hallucinatoire du vieillard, c'est l'antithèse entre la misère de son état et la noblesse de ses rêves.

Que peut-on conclure de ce rapprochement ? Une chose est certaine : Baudelaire ne s'est pas inspiré du texte de Privat d'Anglemont, qui a été imprimé pour la première fois dans le *Figaro* du 30 juillet 1854, c'est-à-dire trois ans après que Baudelaire eut traité le même sujet dans son essai sur le vin et le hashich. En revanche, bien qu'il soit

tout à fait possible que Privat ait eu connaissance du poème de Baudelaire ou qu'il ait lu la version en prose dans le *Messager de l'Assemblée* en mars 1851, un plagiat de sa part nous paraît invraisemblable.

Peut-être Crépet et Blin avaient-ils raison, après tout, quand ils ont suggéré dans leur édition des *Fleurs du Mal* qu'il fallait chercher la source du *Vin des Chiffonniers* parmi les « authentiques souvenirs vécus » de son auteur.

Privat d'Anglemont affirme que les « batailles » du « Général » étaient fréquentes : « Depuis deux ans que nous habitons le faubourg du Temple, nous avons eu occasion d'assister à plus de vingt de ses victoires, soit au canal, soit au marché Saint-Martin. » Baudelaire, qui avait un goût bien connu pour les promenades nocturnes, ne dut-il pas accompagner parfois le célèbre bohème dans ses visites au pays des chiffonniers ? Et n'est-il pas permis de croire que, pendant une de ces explorations, son érudit *cicerone* lui a fait voir, comme une curiosité bien « philosophique », les exploits militaires du « Général » ? [1].

W. T. Bandy.

« L'IVRESSE DU CHIFFONNIER »

Sous ce titre, nous venons de retrouver, parmi les manuscrits du fonds Smith-Lesouëf conservés à la Bibliothèque Nationale, un nouvel état du *Vin des chiffonniers* [2], donc le huitième. En fait, cet état ne se distingue de la version de 1852 que par le titre, quelques variantes de ponctuation et quelques repentirs [3]. Il est donc probablement de cette année 1852, antérieur en tout cas au premier texte publié, le 15 novembre 1854, dans la revue *Jean Raisin*, et exhumé par M. Badesco.

On pourrait s'expliquer comme suit l'existence de notre version : Baudelaire a envoyé douze poèmes à Théophile Gautier pour la *Revue de Paris*, mais de ce nombre celle-ci ne publiera qu'un seul, dans sa livraison d'octobre 1852 : *Le Reniement de saint Pierre*. (*L'Homme libre et la mer* qui accompagne cette poésie au sommaire de la même livraison ne figure pas dans le manuscrit dit des Douze Poèmes.)

1. *Note de J. Pommier.* — Que l'on dise, dans une discussion critique : *Prenez mon ours*, soit ; mais on ajoute : *Et ne prenez pas celui du voisin*. Faut-il être aussi exclusif ? Baudelaire a dû penser, en effet, au chiffonnier de Paris surnommé « le Général », et son premier manuscrit contient un vers « Un régiment se meut à ses regards trompés » qui se rattache fort bien au récit fantaisiste de Privat. Mais pourquoi écarter l'influence de la pièce de théâtre ? J'ai signalé entre Pyat et Baudelaire des rapports que M. Bandy simplifie furieusement. M. L. Badesco, dans la *R. S. H.*, est plus compréhensif. M. Bandy s'appuie sur un souvenir d'E. Prarond, datant de 1886 ; ce n'est peut-être pas décisif... J. Crépet et G. Blin en jugeaient comme moi, eux qui, tout à côté, sont si fort éloignés d'en croire le même témoin sur *Le Vin de l'assassin*.

2. Ms. 166, dossier 7 ; une double page (A) contenant un feuillet (B). Le poème commence en A^1 r° et se poursuit sur B r°. La suscription dont il sera question plus loin figure sur A^2 v°. Cette pièce a été vendue par Étienne Charavay à M. Rubattel, de Lyon, en 1886, avant d'entrer dans la collection Smith-Lesouëf. Le même dossier comprend un billet inédit de Baudelaire et la liste autographe de distribution des *Épaves*. — Je tiens à remercier ici M. Michel Nortier, grâce à qui j'ai retrouvé ces documents. — Le poème figurera à l'Exposition organisée par la Bibl. Nationale.

3. Voici ces repentirs. Strophe II, vers 3 : Sans prendre aucun souci des mouchards curieux → Et sans prendre souci des mouchards ténébreux ; v. 4 : Il rêve → Épanchant tout son cœur ; str. dernière, v. 1 : Pour adoucir le cœur → Pour appaiser [*sic*].

Baudelaire qui n'a pas obtenu satisfaction va donc se retourner vers un autre personnage ; il recopie *Le Vin des chiffonniers* et l'adresse

à Mr Achille Ricourt[1]

dont les relations sont innombrables. Peut-être d'ailleurs, moins qu'à placer *Le Vin des chiffonniers*, songe-t-il simplement à faire plaisir à Ricourt qui le lui aura entendu réciter et qui désire en posséder le texte. L'ancien fondateur-directeur de *L'Artiste*, fort moqué dans les *Mystères galans des théâtres de Paris* en 1844 [2], est alors en bons termes avec le poète qui, évoquant en 1865 sa visite à Proudhon [3], écrira à Poulet-Malassis : « Comme je lui appris, dans la conversation, que nous avions quelques amis communs, entre autres Ricourt [....] » Or cette visite à Proudhon se situe sous la deuxième République.

Extraordinaire fortune de ce *Vin des chiffonniers* que Baudelaire gardera encore deux ans en bouteille avant de le donner à goûter aux abonnés, aux initiés, d'une petite revue vinicole.

Claude Pichois.

UNE SOURCE DE « L'INVITATION AU VOYAGE »

On a cherché dans certaines formules des *Soirées de Saint-Pétersbourg* la source du célèbre refrain de *L'Invitation au voyage* :

> Là, tout n'est qu'ordre et beauté
> Luxe, calme et volupté.

L'origine n'en serait-elle pas plutôt dans un passage de *Gobseck* de Balzac ? L'usurier raconte à Derville la visite intéressée qu'il a rendue un matin à la comtesse de Restaud. On l'a introduit dans la chambre de la comtesse. Gobseck décrit la pièce en grand détail : il y règne un désordre qui trahit une rentrée tardive après une nuit passée au bal. Et le visiteur traduit ses impressions en une courte phrase

> Tout était luxe et désordre, beauté sans harmonie [4].

On conviendra que la ressemblance avec les deux vers de *L'Invitation au voyage* est assez frappante : même tournure et même rythme, de part et d'autre figurent les mots « luxe » et « beauté ». En outre, « désordre » contient et évoque naturellement « ordre », qui est son contraire, et, si Baudelaire n'a pas employé le mot harmonie, toute la pièce le suggère.

Mais le rapport entre les deux textes ne se borne pas à une simple analogie d'expression. La formule de Balzac et celle de Baudelaire sont complémentaires. Si le poète aspire à se réfugier dans le pays du

1. Cette suscription est suivie des initiales par lesquelles Baudelaire se faisait reconnaître de ses correspondants. Le manuscrit est lui-même signé Charles Baudelaire en toutes lettres.

2. En particulier dans le morceau sur Ponsard qui est incontestablement de Baudelaire.

3. *Correspondance générale*, t. V, p. 55. — Depuis 1851, Ricourt, farouche républicain déçu par la Révolution de 1848, s'était retiré de la vie littéraire pour se consacrer à l'École lyrique et au Théâtre qu'il avait fondés rue de la Tour-d'Auvergne. (Voir la *Correspondance* de G. Planche publiée par M. Regard, Nouv. éd. latines, 1956, p. 36.)

4. Balzac, *La Comédie humaine*, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, N. R. F., t. II, p. 632.

calme et de la sérénité, c'est en haine des troubles et des fièvres de la vie parisienne, que Gobseck dénonce après en avoir vu le reflet chez Mme de Restaud. L'adverbe « là », en tête du refrain, paraît impliquer une opposition. Il semble que le poète ait laissé sous-entendue une partie de sa pensée :

(Ici) tout est luxe et désordre, beauté sans harmonie, à quoi répondent les deux vers :

Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

La réprobation que traduit la phrase de Balzac, l'aspiration qu'expriment les vers de Baudelaire sont comme deux faces d'une même conception, esthétique et morale à la fois ; elles témoignent d'un idéal commun d'ordre dans la beauté. Il se pourrait donc que le passage de Gobseck eût aidé Baudelaire à prendre conscience de sa propre pensée et à la mettre en forme.

Une seconde concordance entre le texte du romancier et celui du poète vient à l'appui de cette hypothèse. L'usurier, continuant à décrire ses impressions, ajoute :

La figure fatiguée de la comtesse ressemblait à cette chambre parsemée des débris d'une fête. [1]

La ressemblance d'un visage avec le décor qui l'encadre est de l'ordre de ces analogies auxquelles est si sensible le poète des *Fleurs du Mal* : c'est justement la correspondance entre la beauté d'une femme et celle d'une contrée qui lui a inspiré *L'Invitation au Voyage* :

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble,
Aimer à loisir, aimer et mourir,
Au pays qui te ressemble.

Assurément le rapport perçu par le poète est plus subtil et secret que celui qu'indique Gobseck, mais il est de même nature. Baudelaire devait naturellement s'attacher, dans un roman de Balzac, à des notations si bien en accord avec son propre génie ; ce qui n'eût été pour un autre lecteur qu'un détail négligeable devait prendre à ses yeux beaucoup d'importance et de relief. On peut donc admettre, semble-t-il, sans trop s'aventurer, que la description de Gobseck a, dans une certaine mesure, inspiré *L'Invitation au Voyage*, que le poème est comme une réplique au passage de Balzac.

A la beauté désordonnée de l'un, répond la beauté harmonieuse de l'autre ; et de part et d'autre, un visage s'apparente au décor, ici par sa fatigue et sa fièvre, là par sa douceur et sa sérénité.

M. Larroutis.

UNE RÉMINISCENCE D'ARISTOPHANE CHEZ BAUDELAIRE ?

Baudelaire, chez qui l'on signale des réminiscences d'Homère et d'Eschyle, s'est-il souvenu d'un passage d'Aristophane dans les vers 20-28 du *Cygne* ? Au début de *la Paix* (vers 56-58), le second serviteur

1. Balzac, *loc. cit.*

de Trygée décrit la manie de son maître (nous plaçons sous le texte grec les expressions de Baudelaire qui s'en rapprochent) :

Ar. 56 Δι' ἡμέφας γὰρρ εἰς τὸν ὀυρανὸν βλέπων.
B. 25 Vers le ciel quelquefois...
Ar. 57 ὠδὶ κεχηνὼς λοιδορεῖται τῷ Διὶ
B. 20 ... la bête ouvrant le bec
B. 28 Comme s'il adressait des reproches à Dieu.
Ar. 58 καί φησιν· Ὦ Ζεῦ, τί ποτε βουλεύει ποιεῖν ;
B. 22 Et disait,...
B. 23 « Eau, quand donc pleuvras-tu...

Baudelaire semble avoir repris, en bouleversant leur ordre et en les contaminant avec un passage célèbre d'Ovide (« Os homini sublime dedit... » *Métam.* I, 84-85. Cf. l'édition Crépet-Blin des *Fleurs du Mal*, p. 451) quelques détails du texte d'Aristophane, peut-être étudié au collège.

Sur le fond, il n'y a aucun rapport entre les deux textes. Leur rapprochement est-il abusif ? L'accent d'impatience de l'interrogation (τί ποτε dans le grec, « quand donc » dans le français), les places symétriques de τῷ Διὶ et de « à Dieu » en fin de vers, de καί φησιν et de « Et disait » en tête de vers semblent l'autoriser : cela prouverait que Baudelaire a bien connu et se rappelle le texte grec et non une traduction ; la réminiscence qu'il en a est d'abord auditive.

HENRI COULET.

CHARLES DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL

LE VICOMTE [1]

« Il me semble que je cause encore avec vous, Cher Monsieur, dans « votre galerie gris-perle, où sont rangés tant de documents à faire « pâlir de joie les lettrés. »

C'est ainsi que s'exprimait, en 1904, Robert Vallery-Radot, après une visite rendue au Vicomte Charles de Spoelberch de Lovenjoul en son temple du boulevard du Régent, à Bruxelles.

Depuis lors, la Collection Lovenjoul n'a cessé de faire pâlir de joie les lettrés ; mais elle n'est plus à Bruxelles : elle a émigré, voici près de cinquante ans, à Chantilly, dans un ancien couvent de nonnes, où les trésors qu'elle renferme demeurent dans ce climat de religieux respect voulu par le donateur.

Charles de Spoelberch, en effet, quoique bon chrétien, n'en adorait pas moins ses divinités païennes : Balzac, Gautier, Sand, Sainte-Beuve et tant d'autres. Né en 1836, en pleine époque romantique, ce gentilhomme puritain, qui semblait descendre d'un tableau de Velasquez, était profondément atteint du Mal du Siècle, cette névrose collective qui a si profondément touché la société européenne après les bouleversements dus à la Révolution française. — « Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. » Lui, il en vécut, et si intensément qu'il n'est plus possible de séparer son nom de ceux des écrivains romantiques français, tant il a contribué à les faire connaître et à établir leur gloire.

D'autres ont décrit avant nous, et mieux que nous ne pourrions le faire, la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul — 23, rue du Connétable — sa cour monacale recouverte de gravier, sa concierge vigilante, la salle de travail, l'escalier à colimaçon, enfin le « saint des saints », un vaste vaisseau où se trouvent les fameuses armoires. Vous êtes accueilli par le Conservateur M. Jean Pommier, professeur au Collège de France, successeur de Georges Vicaire et de M. Marcel Bouteron. Dans la salle de travail, on travaille — et l'on chuchote — ferme ; assis sur des fauteuils de jardin de la « belle époque », les « Lovenjouliens » n'interrompent leur lecture que pour se documenter et se consulter l'un l'autre, sous le regard de M^me^ Corrie Siohan, petite-fille de Renan et sœur d'Ernest Psichari, qui les assiste au besoin avec une parfaite bonne grâce.

Français, Italiens, Belges, Hollandais, Allemands, Anglais, Américains, Suédois, etc., fraternisent ainsi le long des tables de sapins

1. Toutes les citations figurant dans cet article sont inédites et proviennent de la collection Lovenjoul (armoire G), hormis les 3 citations Sand (cote E 925).

mal jointes, communiant dans la passion de la recherche. Jeunes professeurs qui se prennent encore au sérieux, vieux maîtres d'une souriante indulgence, ecclésiastiques, biographes en quête d'exactitude, hommes de lettres, jeunes ménages, graves académiciens, jeunes gens, jeunes filles. Oui, ô Vicomte, si tu savais quelles passions de recherche sont nées, naissent trois fois l'an entre tes rayons austères, devant les fenêtres de ta bibliothèque, ouvertes sur la forêt de Chantilly, la liberté, la vie...

Et c'est fort bien ainsi. S'il revenait parmi nous, Charles de Lovenjoul, ce pur esprit, comprendrait enfin de quelle superbe sève d'humanité il a irrigué le monde littéraire.

Au demeurant, le Vicomte n'était pas si désincarné qu'il en avait l'air. Son écorce inhumaine recouvrait une nature pleine de tendresse. Il adorait sa mère et, devenu homme, il aurait pu exprimer à une autre femme la passion qu'il portait en lui, s'il avait été élevé d'une façon normale. Mais son père était un « libertin notoire » ; sa mère donna exclusivement à ses deux enfants — il avait une sœur — l'amour qu'elle n'éprouvait guère pour son époux volage. Elle était bonne, pieuse et ne manquait pas d'une certaine culture, qualité rare à cette époque, en Belgique. Toutefois, sa conception de la vie était étroitement janséniste ; elle légua à son fils, fixé sur elle, une inquiétude perpétuelle et ce sentiment de culpabilité qui barra la route à ses plus beaux élans.

Le petit Charles avait, en outre, une santé fragile. Il grandit en vase clos, sous l'aile maternelle, parmi les livres, qu'il dévorait. Ainsi se développa un gentilhomme de lettres sensible à l'excès, bourré de contradictions et de « complexes » : humble, serviable, désintéressé, mais faisant preuve aussi d'un effroyable égocentrisme ; d'une gentillesse mais d'une misanthropie sans pareilles ; fidèle en amitié, indifférent, apparemment, en amour (son mariage fut un échec) ; châtelain conservateur, penseur progressiste ; conformiste en diable dans son attitude et ses propos, quoiqu'en même temps d'une rare indépendance d'esprit et capable d'écraser le qu'en dira-t-on de tout son mépris lorsqu'il s'agissait de poursuivre son but : sa collection.

Celle-ci fut toute sa vie dès sa jeunesse. Il y travailla avec ténacité et intelligence jusqu'à son dernier souffle, puissamment aidé par son immense fortune et avec cette audace propre aux timides lorsqu'ils évoluent en terrain familier.

Charles de Spoelberch à Théophile Gautier, 25 novembre 1863.

Monsieur,

Admirateur passionné de vos œuvres, c'est avec un vif plaisir que je vois paraître vos trop rares productions nouvelles, et c'est à ce titre que je viens me plaindre Monsieur de leur rareté, tandis que si facilement en réunissant vos travaux épars, vous pourriez faire paraître plusieurs volumes aussi remarquables que leurs aînés.

Pour parler d'abord de ce que me dit on vous préférez dans vos œuvres, la poésie, pourquoi n'avez-vous pas réuni dans votre volume de Poésies nouvelles, toutes celles que vous avez publiées séparément et dont vous trouverez l'indication dans le Catalogue ci joint de vos œuvres non réunies ; du reste, pour bien faire, il faudrait remanier ces deux volumes de poésies et les publier de nouveau en terminant le 1er vol. par les poésies diverses qui suivent la Comédie de la mort et replacer les Pièces nouvelles et España dans le 2e vol. avec Émaux et Camées et le Théâtre en vers.

Et vos voyages, Monsieur ? n'est-il pas regrettable de voir la plupart de vos livres de voyages interrompus, et même parfois non écrits ? Ainsi Italie s'arrêta à Fiume, vous n'avez même pas fini le chapitre sur Florence

et vous nous privez ainsi de tout un travail sur Rome, qui, écrit par vous, serait admirable. En Afrique, annoncé successivement chez Hetzel, Didier et maintenant chez M. Lévy, est-il terminé ? Certes non : Et la Grèce ? sauf trois feuilletons du Moniteur, cela n'est pas même écrit. Et la Russie, annoncée en volume chez Amyot depuis deux ans ? Interrompue au Moniteur depuis 1860 et reprise à la fin de 1861 non par la suite de St-Pétersbourg, mais par un autre épisode du voyage, elle en est resté (*sic*) là depuis de même que les Trésors d'art de la Russie interrompus depuis la 4e livraisons *(sic)* ; sincèrement Monsieur, comment un homme de votre valeur, de votre autorité littéraire, se peut-il décider à laisser ainsi ses œuvres incomplètes et interrompues et impose-t-il volontairement une aussi rude besogne aux collectionneurs de l'avenir qui voudront certainement un jour réunir ses œuvres complètes.

Et l'histoire de l'Art théâtral en France interrompue depuis si longtemps déjà après 6 vol. ? Et vos travaux de critique d'art et de littérature, et vos Mélanges divers ? N'a y-t-il rien à espérer en appelant votre attention sur tout cela.

Voici du reste un catalogue aussi complet qu'il m'a été possible de le faire de tout ce qui pouvait être réuni en volumes et si un des textes vous manquait, mettez un mot aux annonces de la Revue Nationale et je vous le ferais copier immédiatement. Dans ce travail, je considère comme n'existant pas, les éditions cabinet de lecture ; si cela peut vous être de quelque utilité, je ne regretterai, Monsieur ni les recherches ni le temps qu'il m'a coûté.

Un de vos sincères admirateurs.

Suit un catalogue de 12 pages, où le bibliographe en herbe énumère, de sa petite écriture bien sage et serrée, toutes les œuvres de Gautier parues ou susceptibles de paraître.

Un jour, le bon Théo étant de passage à Bruxelles, il l'entraîna dans sa bibliothèque et prouva à l'écrivain, stupéfait de tant d'érudition, qu'aucune parcelle de son œuvre ne lui avait échappé !

Une autre passion, peut-être la plus profonde, fut George Sand. Mais il semble qu'en présence de sa divinité favorite, le Vicomte eut quelque recul, tant son souci de perfection était grand. Vers la fin de sa vie, il entretenait mélancoliquement Edmond Picard de « cette *Histoire des Œuvres de George Sand*, dont pas une ligne n'est écrite quoique rêvée depuis ma première jeunesse ».

Ce n'était pas tout à fait exact. Il avait déjà consacré à Sand au moins deux ouvrages importants : l'*Etude bibliographique sur les Œuvres de George Sand*, pudiquement signée « par le bibliophile Isaac » (1868) et *La véritable histoire d'* « *Elle et Lui* » (1897) sans compter plusieurs études fragmentaires. C'est grâce à la collaboration éclairée du Vicomte que Michel Lévy put commencer l'édition des œuvres complètes de Sand.

George Sand à Michel Lévy, 3 février 1875.

Je vous renvoie les notes et projets de M. de Spoelberch, que j'approuve aux trois quarts (...). Certainement il connaît mon œuvre mieux que moi et la plupart de ses observations sont excellentes. Il faut s'y rendre.

Trois mois plus tard, Michel Lévy étant mort, George Sand écrit encore à l'éditeur Calmann-Lévy (18 mai 1875) :

Monsieur de Spoelberch qui est un conseil obligeant et un bibliophile des plus compétents croit que nous devons au public l'œuvre absolument complète, sauf les pièces auxquelles je n'ai pas travaillé du tout ; il insiste, et comme il est pour moi une réelle autorité, agissant *(sic)* au point de vue de votre intérêt comme du mien, je tiens à ce que la question soit tranchée...

La question fut tranchée à la satisfaction mutuelle de George Sand et de celui qu'elle appelait affectueusement son « insupportable bibliophile » : l'édition fut complète, mais, conformément à la volonté exprimée par l'auteur, elle ne fut pas encombrée « de petits riens insignifiants littérairement parlant ».

Le Vicomte avait voué un culte à *Balzac*. Aujourd'hui encore, à Chantilly, la collection Balzac (armoire A) est la plus demandée, parce qu'elle contient de véritables trésors sur le génial auteur de la *Comédie Humaine*. Trésors rassemblés avec une patience sans limites ; il n'était ruse dont Charles de Lovenjoul n'usât pour attirer dans ses filets tel manuscrit de roman, telle « Lettre à l'Étrangère », tel acte d'état civil convoité. On lirait utilement, à ce propos, la correspondance qu'il échangeait avec ses limiers, les diplomates amis, comme le baron Beyens à Paris et notre ministre à Rome, Albert van Loo. Une fois en possession de sa proie, il l'exploitait à fond pour le plus grand profit de l'histoire littéraire.

Noël Parfait[1] *à Spoelberch, 26 juillet 1865.*

Je vous transmets ses plus vifs remerciements (ceux de Michel Lévy) pour la constante sollicitude que vous mettez au recollement des œuvres de Balzac, de George Sand et de Dumas. Il craint même que vous ne vous donniez trop de peine en ce qui touche particulièrement Balzac, attendu que, *pour toutes les œuvres précédemment réimprimées*, madame de Balzac a des indications précises de son mari, qui ne nous laisseront rien à innover ou à changer.

Ces lignes font sourire, car Dieu sait à quel point les découvertes dues aux recherches ultérieures du Vicomte vinrent tout innover et changer !

Aussi est-il malaisé aujourd'hui d'étudier les grands Romantiques français (sauf Hugo, que Spoelberch ne « faisait » pas) sans consulter les ouvrages du Vicomte.

De son vivant, les plus clairvoyants parmi ses contemporains admiraient le grand collectionneur solitaire, recouraient à sa compétence indiscutable et fréquentaient sa bibliothèque, dont il ouvrait volontiers la porte aux chercheurs sérieux.

Jeune professeur au lycée de Lyon, Édouard Herriot s'intéresse déjà à Madame Récamier. C'est chez Spoelberch (1901) qu'il vient se renseigner sur les lettres adressées par Sainte-Beuve à la célèbre amie de Chateaubriand. Paul Bourget lui voue une vive amitié en Balzac. Charles Maurras, rédacteur littéraire à *L'Observateur français*, ne craint pas de lui envoyer, en conclusion d'une belle épître, « l'assurance renouvelée de (ses) meilleurs sentiments de Gautiérisme »... (30 mai 1888). Henry Bordeaux le prie de pouvoir « pèleriner » dans sa bibliothèque (1904) et y lire le journal que Sand écrivit pour Aurélien de Sèze. Jules Lemaître en sort émerveillé et y consacre un « Billet du Matin » dans le *Temps* (27 octobre 1890). Le jeune Mario Roques y travaille et lui soumet une notice sur les remaniements du *Père Goriot* (10 mars 1905) :

Je ne sais, Monsieur, si vous aurez le temps et la patience de lire cela ; je ne crois pas que cela puisse rien vous apprendre. Je serais heureux si

1. Ancien secrétaire d'Alexandre Dumas père, Noël Parfait, devenu collaborateur de Michel Lévy, connaissait fort bien Bruxelles, où il avait habité avec Dumas, 73, boulevard de Waterloo (voir : André Maurois, *Les Trois Dumas*, pp. 262 et 272). C'est probablement lui qui introduisit Spoelberch chez le célèbre éditeur, lequel, à son tour, présenta le jeune bibliophile aux grands fauves du Romantisme français.

vous n'y trouviez pas trop d'erreurs, plus heureux encore si, en ayant trouvé, vous me donniez les moyens de les corriger. Mais j'ai voulu surtout que vous fussiez le premier à lire (ou à pouvoir lire cette note) car « tout ce que font les moujiks (balzaciens) appartient à leur maître ».

Nous en passons.

Plus rares les admirateurs en Belgique, mais aussi de qualité : Émile Verhaeren, Edmond Picard, Paul Hymans, le grand critique de *L'Indépendance Belge*, Gustave Frédérix, le fougueux Firmin van den Bosch, le libraire Edmond Deman, Alexandre Braun, bâtonnier de Bruxelles, qui le baptise « prince de la critique »...

Toutefois, Charles de Lovenjoul vivait, en Belgique, comme un poisson hors de l'eau. Incompris dans sa famille, ridiculisé par l'aristocratie bruxelloise, assez béotienne pour ne voir en lui qu'un « collectionneur de cannes de Balzac et de jarretelles de George Sand », refusé par l'Académie, décoré ironiquement, au titre musical (!), par l'Administration des Beaux Arts (qui relevait, en ces temps éclairés, du Ministre de l'Agriculture...), le Vicomte ne respirait librement qu'à Paris et ne s'intéressait d'ailleurs — à tort, sans doute — qu'aux lettres françaises de France. De plus, notre voisine du Sud lui avait toujours réservé bon accueil et les Immortels du quai Conti avaient couronné plusieurs de ses ouvrages.

Quoi d'étonnant, dès lors, qu'il décida, à la fin de sa vie, de ne pas léguer ses collections inestimables à la Bibliothèque Royale de Belgique, mais plutôt à l'Institut. Ce fut l'un de ses intimes, Gabriel Hanotaux, qu'il chargea de faire connaître ses intentions à l'Académie Française. Sans tambours, ni trompettes.

Gabriel Hanotaux à Spoelberch, 8 septembre 1906.

Mon cher ami,

J'ai fait jeudi à l'Académie la communication discrète à laquelle vous m'avez autorisé. Ai-je besoin de vous dire la joie et les remerciements qui vont vers vous. Il a été décidé que M. Boissier vous écrirait au nom de l'Académie française, tout cela sans bruit, puisque vous nous en avez fait une loi — à laquelle nous nous tenons bien malgré nous. Je n'ai plus qu'à laisser maintenant le flot de la gratitude des lettres françaises monter vers vous. Il ne sera jamais aussi grand que le dévouement dont vous leur avez donné tant de preuves...

Spoelberch à Hanotaux, 10 septembre 1906.

Cher ami,

Mais c'est moi qui me satisferai, en offrant, en juin, à l'Institut de France, mes archives littéraires, lesquelles sont uniquement françaises ! L'Académie est trop bonne de m'en savoir gré, et je suis vraiment confus à la pensée que M. Boissier va prendre la peine de m'écrire à ce sujet. Comme bien vous pensez, je suis ravi que votre aimable communication ait été bien accueillie et ravi que vous ayez vu ma bibliothèque et pu vous rendre personnellement compte de ce qu'elle renferme d'important pour l'histoire littéraire française du XIX^e^ siècle...

Dans la biographie, qu'elle a consacrée à Charles de Spoelberch [1], Alice Ciselet nie que le Vicomte fut bibliomane. Il nous semble qu'elle embellit son personnage et n'a pas lu, notamment, les lettres où le collectionneur impénitent reconnaît lui-même sa manie.

1. Alice Ciselet, *Un grand bibliophile, le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul* (Édition Universitaires, 1948).

Bibliomane, il le fut, certes, mais aussi bibliophile et surtout bibliographe. Mieux que cela, plus nous lisons sa correspondance, plus nous décelons, sous le masque un peu pédant de l'érudit, un être profondément humain, goûtant avec délices ses auteurs favoris.

Spoelberch à George Sand, 15 septembre 1875.

Oserais-je me permettre de vous dire que *Marianne* est une petite perle de grâce et de charme, et que peu d'œuvres plus parfaites me semblent sorties de votre plume.

à Edmond Picard, avril 1902.

Que vous avez raison de dire que les *commencements*, chez Balzac, sont toujours admirables ! J'en ai plus que personne la preuve sous les yeux dans les 12 ou 15 débuts de romans inédits qui sont entre mes mains, et que je compte bien publier. Il y a là des pages splendides où Balzac trouve moyen de se transformer toujours et révèle des aspects de génie encore inconnus chez lui.

Rares furent les contemporains de Charles de Lovenjoul qui se rendirent compte de son envergure d'humaniste. Mais alors, quels éloges !

Emile Verhaeren à Spoelberch, 25 novembre 1887.

[...] Et dire qu'en Belgique, on vous ignore presque !
Qu'importe ! *l'heure viendra* comme dans Hugo et cette heure sera pour vous ceci : votre nom sera inséparable de l'immortalité du Romantisme.

Et Gustave Frédérix (13 octobre 1887).

Mon cher Vicomte — car ce sera votre appellation littéraire désormais depuis qu'on sait par la préface de Bourget au *Répertoire de la Comédie Humaine* que ce mot mystérieux : le Vicomte, dit tout pour les bibliophiles, bibliographes et critiques...

Aujourd'hui encore, cinquante ans après sa mort, plus que jamais on parle du *Vicomte* à Bruxelles, à Paris et l'on ne cesse de chuchoter son nom à Chantilly. La France et la Belgique commémorent ce cinquantenaire. C'est justice.

CHRISTOPHE RYELANDT.

LE VRAI VISAGE DE MONSIEUR DE LOVENJOUL

Dans un article récent, M. Claude Pichois remarquait que la vie du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul « a été écrite maintes fois, mais sa vie apparente seulement, celle que bornent deux dates (1836-1907) et que ponctuent quelques rares événements (sa rencontre avec Michel Lévy, la mort de sa mère, son mariage) »[1]. C'est vrai si l'on songe, par exemple, à l'ouvrage d'Alice Ciselet qui le représente comme un « fameux original », comme « un collectionneur » passionné et maniaque, comme « un ardent champion d'une époque brillante à jamais révolue » et qui en vient à écrire « que les casiers de sa bibliothèque dans lesquels il entassait ses trésors finirent [...] par borner, au sens spirituel comme au sens matériel, son horizon »[2].

1. « Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul et ses Collections », *Le Livre et l'Estampe*, n° 6, avril 1956, « Extrait », p. 3.
2. *Un grand bibliophile. Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*, Éditions Universitaires, Paris-Bruxelles [colo. 1948], pp. 216, 217, 222, 218.

Image mille fois fausse d'un homme qui, sans être un humaniste au sens propre du mot, écrivait dans ses *Lundis d'un Chercheur* :

Si, comme on l'a dit souvent, après la vie la vérité seule est due aux hommes, même aux plus illustres, la mort leur doit en revanche de faire connaître leur existence et leur caractère *vrais*. Elle affranchit leur mémoire des fables mensongères que tant de causes diverses font naître et se développer à propos d'eux sur la terre et qu'ils sont fréquemment forcés par les circonstances d'accepter sans protestation. On connaît alors pour la première fois leur véritable destinée, — celle de l'humanité tout entière, en réalité, — et l'on voit qu'ils ont aussi porté en luttant le poids de la vie, mêlée pour eux, comme pour tous, de joies et de douleurs, de vertus et de fautes [1].

Au delà des autographes et des documents d'archives patiemment collectionnés, minutieusement étudiés, analysés avec une perspicacité inlassable, avec une modestie qui sut toujours reconnaître les fautes commises — qualité combien rare aujourd'hui — [2], c'est l'Homme que cherche à atteindre l'érudit, le vrai visage des grandes personnalités « pétries du même limon que notre race imparfaite » [3]. Certes, il s'interroge parfois à propos de la légitimité de son enquête mais la manière dont il formule sa question postule une réponse affirmative :

La postérité, écrit-il à propos de Balzac, n'a-t-elle pas le droit de chercher à connaître tout entier un maître de cette taille, et tout ce qui peut le faire mieux comprendre ou pénétrer n'appartient-il pas légitimement à la grande famille humaine [4] ?

Cet intérêt pour l'humain du vicomte de Lovenjoul n'était peut-être pas, il faut bien nous l'avouer, entièrement désintéressé. Un curieux avant-propos, *Contre l'oisiveté*, qu'il mit en tête d'*Un Roman d'Amour* nous livre probablement une des clefs de son âme [5]. A côté de passages d'une singulière âpreté, qui étonnent sous sa plume, généralement d'une objectivité étonnante pour le XIX^e^ siècle, il s'étend sur les avantages moraux de l'étude pour le chercheur :

Pour certains hommes, il peut suffire, en plus d'une occasion, d'une aide de ce genre, pour transformer leur nature et leur éducation. Chez ceux-là, le sentiment de leur peu de mérite naît bientôt après la découverte et la fréquentation des esprits supérieurs. Alors, à leur contact, l'intelligence s'élargit ; l'ignorance, trop souvent inaperçue, se révèle tout entière ; c'est l'heure où les dernières illusions natives s'éteignent en face de tant de beaux génies, de tant d'œuvres consacrées ; c'est l'heure aussi, où l'on apprécie pour toujours, à sa juste valeur, sa mince personnalité [6].

Fausse modestie, dira-t-on. Pourquoi fausse ? Ce serait méconnaître un aspect essentiel de son œuvre. Les publications, les collections « lovenjouliennes » constituent sans doute le principal du legs du Vicomte aux lettres françaises, mais elles ne sont pas tout.

1. Calmann Lévy, éditeur, Paris, 1894, *A propos des lettres inédites de George Sand*, pp. 151-152.
2. *Ibidem*, *La première édition des Œuvres complètes d'Alfred de Musset. Notes et documents*, p. 200 et encore, *Étude bibliographique sur les œuvres de Charles Baudelaire, Appendice*, p. 289.
3. *Ibidem*, *A propos des lettres inédites de George Sand*, p. 153.
4. *Autour de Honoré de Balzac*, Calmann Lévy, éditeur, Paris, 1897, *Avant-Propos*, pp. III-IV.
5. Calmann Lévy, éditeur, Paris, 1896. Cet avant-propos occupe les pp. III-XV du volume.
6. *Ibidem*, p. XII.

Combien son labeur « apparaît plus grand, constate notre compatriote le Docteur Duwez, en littérature Max Deauville, lorsqu'on veut bien apprécier la somme des informations qu'il a semées à tout vent, l'aide qu'il a prodiguée à tous les érudits de son temps. Tout cela, évidemment, est un nuage que les années dispersent et effacent, mais les livres qu'il a corrigés, apurés, restent » [1]. Nous n'en voulons pour preuve que le *Balzac imprimeur* de Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire auquel il s'intéressa dès la publication en articles [2]. Parmi les placards de la deuxième édition, actuellement en notre possession, nous avons eu la chance de retrouver la lettre suivante adressée à Georges Vicaire :

[*f° 1 r°*] 30 novembre 1903.

Oui, mon cher Vicaire, j'ai parfaitement reçu hier les deux exemplaires de ce beau volume, et je ne puis assez remercier ses bienveillants et affectueux auteurs pour toutes les aimables paroles qu'ils y ont si abondamment semées sur moi. J'en suis aussi touché que reconnaissant, et si mon concours leur a été bon à quelque chose, de mon côté, j'ai été ravi de pouvoir le leur offrir. Je vous demanderai donc certainement à tous deux un mot en tête de mon exemplaire. Mais ce sera pour plus tard. Nous entrons dans la période de surcharge qu'amène toujours, pour moi, grâce aux jours si courts et à la mauvaise saison, le renouvellement de l'année. C'est aussi le [*f° 1 v°*] moment où je suis forcé de prendre le plus de ménagements de santé. En conséquence, je ne bouge guère de ma Villa par ces détestables temps, et ne mets qu'exceptionnellement le pied en ville. Je préfère donc ajourner au printemps le retour chez vous du volume, soit qu'à cette époque je puisse venir à Paris, soit que je le confie alors à un ami sûr. Mais je ne vous tiendrai pas quittes de ce mot promis : cela vous pouvez en être certains.

Comme preuve de la rapidité avec laquelle, dès hier, je me suis précipité sur l'ouvrage, vous trouverez à la quatrième page une petite série de remarques que je vous soumets. Lisez-vous dans la *Revue Bleue* les lettres inédites de Balzac que je lui ai cédées ?

[*f° 2 r°*] Elles sont en cours de publication. Le N° de samedi contiendra les dernières. [lettres : *mot biffé*] Il est question de M^me^ de Berny dans celle adressée à Madame Carraud. Toutes me semblent fort intéressantes.

Dites bien, je vous prie, à *Richelieu*, quelle joie ce fut pour moi de pouvoir lui être agréable, et partagez avec lui, mon cher Vicaire, l'assurance et l'expression de mon affectueuse et bien vive gratitude.

SPOELBERCH LOVENJOUL

[*f° 2 v°*] *Notes*

P. 27. Barbier est désigné comme sortant soit de chez Rignaux, soit de chez Baudouin. Et page 19, dans la note extraite du livre d'Henri Monnier, il est dit qu'il était prote chez Tastu.

P. 102. (Note) Il faut : *du* Pré l'Évêque, et non : *de*. Le Pré l'Évêque n'est qu'un quartier ou faubourg de Genève.

P. 104. M^me^ Hanska n'eut jamais droit au *de*, pas plus d'ailleurs que M^r^ Hanski. Mais pour lui, je ne sais pour quelle raison, il est presque toujours employé. La terminaison *ski* équivaut, paraît-il, un *de* français.

P. 238. La lettre à M^r^ Lestrade, etc., est du 28 Avril *1827*, et non *1829*.

P. 215. La date exacte de la lettre à M^r^ Sédillot, est *24* (et non *26*) novembre 1830.

1. *Charles de Spoelberch de Lovenjoul (Souvenirs personnels)*, Ad. Goemaere, Bruxelles, 1951 (Extrait de la *Revue Générale Belge*, n° 72, octobre 1951), p. 14. M. Duwez, fils du médecin du Vicomte, fut son secrétaire particulier avant d'être, à son tour, son médecin.

2. M. Claude Pichois signale à ce propos une correspondance inédite de Paul Bourget conservée à la Collection Lovenjoul (*op. cit.*, p. 10).

[Enveloppe]
[r°] *France* . . . [*Cachet postal*] BRUXELLES
30
NOVE
20-21
DEPART

Monsieur Georges Vicaire,
51, rue Scheffer,
à Paris.

[v°] [*Cachet postal* :] PARIS XVI
... 30
1-12
03
DISTRIBUTION [1]

Prenez une édition actuelle du *Balzac imprimeur* et vous verrez que les corrections suggérées par le Vicomte de Lovenjoul ont été scrupuleusement suivies.

Que l'érudit ait choisi ses correspondants avec une rigueur certaine, nul doute. On le lui a reproché dès sa mort [2]. Mais n'avait-il pas quelque raison de se méfier ? Lisez le curieux *Appendice* de l'*Etude bibliographique sur les Œuvres de Charles Baudelaire* [3] et vous y découvrirez avec stupeur que, non content de s'attribuer la bibliographie du Vicomte, à la faveur des événements de 1870, Poulet-Malassis poussa la malveillance jusqu'à inventer une pseudo-édition d'*Amoenitates belgicae* afin, expliqua-t-il dans une note « sur un feuillet de garde du recueil autographe », de « *faire de la peine au bibliophile belge, le vicomte de Spoelberg* (sic) *et* [de] *lui faire désirer, en vain,* [sa] *vente après décès* » [4] ! Dans ses *Souvenirs personnels*, M. Max Deauville raconte pour sa part comment une dame belge n'avait tenu à visiter l' « archive » de M. de Lovenjoul qu'afin de mieux lui décocher la flèche « d'un Parthe bien pensant » en lui demandant, « avec une indifférence affectée, s'il collectionnait aussi les sermons du Père Lacordaire » [5]. Plus que tout autre peut-être, son « monde » ne comprenait pas que l'on puisse préférer ce qu'il croyait être le culte des vieux papiers aux nobles plaisirs de la vie mondaine, les salons, la chasse ou les chevaux. D'où ces phrases amères qui servent de conclusion à l'avant-propos d'*Un Roman d'Amour* :

> C'est un emploi du temps [*l'œuvre de recherche*] qui vaut bien une partie de chasse, une partie d'écarté, une partie carrée, et même une journée passée aux courses, ces dernières par malheur destinées seulement à favoriser le perfectionnement de la race chevaline. Par rapport à certains produits de la race humaine, il serait grand temps de rechercher un moyen de relèvement analogue à celui qu'on emploie si patiemment pour les chevaux, car les premiers le méritent au moins autant, et semblent en avoir encore plus besoin, la majorité des hommes s'entendant pour leur nuire, et presque personne n'apparaissant pour essayer de les améliorer [6].

Que l'on n'aille pas croire toutefois que la rupture du Vicomte de Lovenjoul avec la noblesse de son temps ait été totale : il y avait trouvé quelques amis d'élite, comme la famille de Marnix de Sainte

1. Papier vergé bordé de noir, feuillet double, pages de 178 × 113 mm., enveloppe de 95 × 119 mm., encre noire. M^me^ de Lovenjoul était décédée le 16 juillet 1902 : on sait combien cette disparition affecta le Vicomte. (Cf. sa lettre du 8 septembre 1902 à l'abbé Luguet, curé de Reillanne, A. Ciselet, *op. cit.*, pp. 70-72.)
2. A. Ciselet (*op. cit.*, p. 35) cite notamment l'article d'André Maurel, publié en juillet 1907, qui a la vigueur et, selon nous, l'injustice du pamphlet.
3. *Lundis*, *op. cit.*, pp. 289-303.
4. *Ibidem*, p. 292.
5. *Op. cit.*, p. 7.
6. *Op. cit.*, pp. XIV-XV.

Aldegonde, ou des correspondants charmants, témoins les de Thier dont trois lettres sont conservées aujourd'hui à Chantilly parmi les papiers du Vicomte [1]. Si nous ne pouvons songer à les citer *in extenso*, faute de place, du moins publions-nous la dernière en date, qui nous paraît la plus intéressante :

JOURNAL LA MEUSE
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE
Boulevard Sauvenière
LIEGE

Liège, le 27 octobre 92

CABINET DE LA DIRECTION

Monsieur,

Je regrette vivement de n'avoir pu répondre plus tôt à votre aimable lettre du 14 octobre. C'est l'époque des battues et il m'a fallu m'absenter de Liège pour répondre à de gracieuses invitations.

Je n'ai pas été heureux dans mes recherches en ce qui concerne Balzac. M^me^ Carpies n'avait plus rien et moi, hélas ! pas davantage. J'ai eu beau me creuser la tête pour me rappeler à qui j'avais remis les lettres que j'avais, impossible. Il y a trop longtemps de cela. Reste le legs capitaine, j'ai chargé hier un ami d'aller à l'université pour s'informer de ce qui peut exister. Aussitôt la réponse, je vous écrirai. J'aurais désiré beaucoup vous obliger, sachant combien vous tenez à ces documents, mais je suis désolé de revenir bredouille de mes recherches.

Croyez à mes plus dévoués et meilleurs sentiments,

Le Chevalier Léon de Thier [2].

Bien qu'il ait peut-être sourcillé à la lecture du premier paragraphe, M. de Lovenjoul dût être sensible à l'intérêt que l'on prenait à le satisfaire. Hélas, ce n'était pas toujours avec un semblable désintéressement. Parmi ses trésors, la Collection Lovenjoul conserve les lettres de la vicomtesse de Rancougne qui préludèrent à l'achat de deux caricatures de la main de Balzac, qui avaient été conservées par son ami Lautour-Mézeray : d'une parfaite courtoisie, cette correspondance décèle un esprit de marchandage qui en dépare quelque peu la bonne grâce. Grand seigneur, le Vicomte y mit fin en satisfaisant aux exigences de sa correspondante [3].

S'il commençait par se méfier, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, une fois mis en confiance, savait ouvrir son cœur sans distinction d'âge et de classe sociale. Il dispensait alors, sans compter, ses efforts, ses conseils, les trésors de son « archive ». Dans une communication à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, M. Mario Roques a raconté comment il fut accueilli à bras ouverts, en 1904, dans le sanctuaire du boulevard du Régent [4]. Mais

1. Collection Lovenjoul, G. 1197, Boîte 44, Thier (Le chevalier Léon de), trois lettres numérotées par Georges Vicaire : L. 1 sans date, L. 2 du 8 juin 1892 de la main du chevalier *Maurice* de Thier. Nous nous proposons d'élucider quelque jour les rapports de M. de Lovenjoul avec la noblesse de son temps ; nous publierons à ce moment l'ensemble de ces lettres.

2. Papier vergé filigrané (Armoiries, O C F *Fine*), 205 × 124 mm., nombreuses rousseurs (1 r°, 2 v°), encre noire, en-tête imprimé noir, n° 3 au crayon de la main de Georges Vicaire.

3. Cinq lettres écrites du 12 mai 1899 au 2 juin de la même année. Nous projetons la publication au moins partielle de cette correspondance à l'occasion d'une étude sur les deux caricatures de Balzac et leur rapport avec celle de Géniole *(Balzac et Alfred de Musset)* lithographiée en 1835 dans le *Mercure de France*. Chose curieuse, cet ensemble de lettres ne figure pas dans les boîtes de *Correspondance* du Vicomte mais dans le meuble des « Estampes ». Leur photographie a figuré, avec l'accord de M. Marcel Bouteron, à l'Exposition Balzac du Lycée Français de Bruxelles en 1950.

4. Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, *Commémoration du Centenaire de la mort de Honoré de Balzac* (Séance du 14 octobre 1950), Palais des Académies, Bruxelles. J. Duculot, Gembloux, 1950, *Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul et les recherche Balzaciennes* par Mario Roques, pp. 69-70.

il est loin d'être le seul : dans les dossiers de *Correspondance* du vicomte de Lovenjoul, on en retrouve maintes traces. Il s'y trouve notamment un ensemble remarquable de quatorze lettres d'Oscar Grojean, alors jeune docteur en philosophie et lettres et par après un des membres fondateurs de la revue *Le Flambeau*, qui montrent comment se forma une amitié littéraire qui ne se dénoua qu'avec la mort de l'auteur de *Sainte-Beuve inconnu* [1].

Au terme de ces rapides propos, peut-on conclure ? Assurément, non. Il faudrait pour cela que fût étudiée et publiée l'ensemble de la correspondance du Vicomte [2]. Ce qui est certain, c'est qu'il ne fut ni un « bibliomane », ni un « bibliophile », ni uniquement un « bibliographe » [3] ; il n'a certes pas été non plus un « ours » ou un « collectionneur maniaque » [4]. Peut-être faudrait-il l'appeler, comme l'a fait M. Roques, un « bibliothécaire documentaire » ou un « archiviste » [5] ? Pourquoi ne pas lui laisser le qualificatif qu'il s'était lui-même librement choisi, et sur lequel il est revenu à plusieurs reprises dans son œuvre, celui de « chercheur » ? Il en a défini avec pertinence le rôle et la mission dans l'*Avant-Propos* de ses *Lundis* :

> Un *chercheur* n'est pas un *auteur*, et... il ne prétend nullement se placer à ce rang. Son seul rôle consiste à sauver de l'oubli, ou même de la destruction, des pages et parfois des œuvres très supérieures à celles qu'il pourrait produire lui-même. Donc, si modeste que soit ce labeur, il a du moins sa raison d'être, et cette excuse peut être invoquée à propos des incessantes citations dont tous les travaux analogues aux nôtres sont émaillés [6].

Sans doute, le rôle du « chercheur » est-il moins modeste que ne le croyait M. de Lovenjoul : à tous les degrés et pour toutes les sciences, qu'elles soient littéraires ou non, le *chercheur* est devenu aujourd'hui l'artisan même de tout progrès humain. Qu'il nous soit donc permis d'appeler Charles-Victor-Maximilien-Albert de Spoelberch de Lovenjoul, le « plus prestigieux chercheur belge du XIX^e^ siècle ». Ce n'est là que justice, cette justice dont il n'avait jamais désespéré, même à la fin de sa vie :

> Seuls ceux qui ont connu la lutte, peuvent apprécier combien ici-bas, malgré tant d'apparences contraires, là encore l'éternelle justice récompense souvent avec équité [7].

RAYMOND MASSANT.

1. Collection Lovenjoul, G 1176, Boîte 23, Grojean (Oscar). Lettres écrites du 23 février 1905 au 11 avril 1907, numérotées par Georges Vicaire. Nous envisageons la publication intégrale de cette correspondance.
2. L'idée d'une *Histoire de la Collection du Vicomte de Lovenjoul*, suggérée jadis par M. Jean Pommier, revient sous la plume de M. Claude Pichois (*op. cit.*, p. 9). Pour notre part, nous avons publié les lettres de l'Abbé Mugnier au Vicomte de Lovenjoul (*Le Thyrse*, Bruxelles, 1951, 246 × 157 mm., 8 pp. de 2 colonnes).
3. Cf. A. Ciselet, *op. cit.*, chapitre II, pp. 38-42 et M. Roques, *op. cit.*, pp. 71-72.
4. M. Deauville, *op. cit.*, p. 1.
5. M. Roques, *op. cit.*, p. 72.
6. *Op cit.*, pp. II-III.
7. *Un Roman d'Amour*, *op. cit.*, p. XIV.

COMPTES RENDUS

Lloyd James Austin, **Études sur les Poètes Symbolistes Français. L'Univers poétique de Baudelaire, Symbolisme et Symbolique.** Paris, Mercure de France, 1956. Un vol. in-16 de 356 pages.

M. Austin a deux grandes qualités dont on ne saurait trop le louer : il a des idées claires — qui le conduisent à définir précisément ce dont il parle — et une connaissance intime du romantisme européen.

Aussi lui est-on reconnaissant de faire table rase, d'entrée de jeu, du romantisme français tel que le définissent les manuels scolaires. Cette définition, issue de la lecture de Lamartine, du Victor Hugo d'avant l'exil et de Musset, ne saurait, en effet, coïncider avec celle dont les termes sont fournis par les œuvres de Hölderlin ou de Coleridge. Il faut s'entendre, en ce siècle où les confrontations brutales et pacifiques se sont multipliées : si Lamartine est romantique, il est évident que Hölderlin ne l'est pas. Et Byron et Walter Scott mêmes, si romantiques aux yeux des Français de jadis et de naguère, ne le sont que bien peu pour les compatriotes de Coleridge. Le vrai romantisme, si l'on accepte les définitions approchées des Anglais et des Allemands — définitions qui toutes incluent une expérience spirituelle, une tentative de dépassement de soi, et, d'autre part, un art de la suggestion, de l'incantation, — commence en France avec Baudelaire et Nerval. M. Austin ne nierait pas les titres de Baudelaire à figurer parmi les seuls romantiques. Mais, comme il a choisi d'étudier aussi — et ce sera le sujet des deuxième et troisième volumes de cette trilogie — Mallarmé et Valéry, on conçoit qu'il ait préféré d'en faire un symboliste. Il établit d'ailleurs cette équivalence : symbolisme français = romantisme = poésie. « En mettant en honneur cette conception de la poésie [incantation et non plus discours], les Symbolistes français ne faisaient que rejoindre leurs frères allemands et anglais, et redécouvrir l'essence même de toute poésie authentique. Grâce à eux, une note se fait entendre que [...] l'Angleterre et l'Allemagne [avaient entendu par la voix] de leurs poètes romantiques, et de plus grands encore, Gœthe et Shakespeare. » Le mot symboliste vidé par M. Austin de sa signification scolaire qui s'appliquait à nombre de poètes mineurs, les Stuart Merril, les Vielé-Griffin, etc..., que tout le monde cite et que presque personne n'a lus, reprend ainsi son plein sens et sa noblesse. Romantique, comme premier représentant des poètes de la révolte et de l'hystérie — Rimbaud et les surréalistes, — Baudelaire est symboliste, si l'on songe à ceux qui lui ont succédé dans la recherche d'une poésie critique, consciente de ses effets et placée sous l'invocation d'Edgar Poe : Mallarmé et Valéry. Les deux lignées se rejoignent maintenant — ce qui prouve leur consanguinité — en la personne de Pierre Jean Jouve.

Deux amendements à ce qui précède : Baudelaire romantique a eu des précurseurs, — M. Marcel Ruff l'a montré dans sa thèse, — chez ceux qu'on appelle dédaigneusement les « petits romantiques » ; le symbolisme, lui, a des origines fort lointaines et les théories dans lesquelles on le trouve formulé pendant la première moitié du XIX^e^ siècle, de Ballanche à Edgar Quinet, témoignent à la fois de sa vitalité et de la persistance du rationalisme pseudo-classique qui étouffe son éclosion. On en arrive ainsi à ce paradoxe que le vrai romantisme français, avant 1850, s'épanouit dans le domaine philosophique et esthétique et dans des œuvres manquées — les épopées notamment.

M. Austin n'avait pas pour propos de « classer » Baudelaire. Mais il faut

lui savoir gré d'écrire si nettement ce qu'un certain nombre de Français pensaient tout bas.

Indifférent au « message » politique comme au « message » religieux de Baudelaire, notre critique croit que « c'est malgré son *message* que Baudelaire est un grand poète » (p. 338). Ses recherches le situent donc bien loin du secteur où M. Ruff a choisi de mener les siennes. Peut-on d'ailleurs choisir de telles directions ? Notre tempérament, notre éducation, nos préjugés choisissent pour nous. Si l'on reprochait à M. Austin cette indifférence pour la pensée politique et religieuse de Baudelaire, il serait en droit de rétorquer que mieux vaut la proclamer, puisque cette pensée, par lui dédaignée, ne l'empêche pas — il le prouve par les pénétrantes analyses qu'il donne des *Fleurs du Mal* — d'apprécier à son juste prix l'art du poète, et que la gloire de celui-ci est née seulement des prestiges envoûtants de sa poésie. Cette indifférence amène M. Austin à négliger, sauf exceptions (ainsi p. 92), l'étude de la dialectique interne des *Fleurs du Mal*, de ce mouvement qui relie une pièce à l'autre et chaque section à celle qui la précède et à celle qui la suit.

Et son peu de complaisance pour le terreau sur lequel ont germé *Les Fleurs du Mal* le détourne de s'intéresser à l'évolution du poète. M. Austin prend le livre dans sa totalité, surtout préoccupé de retrouver le principe créateur qui, d'une sensation, d'une émotion ou d'un souvenir, fait un poème. Son ouvrage devra donc être rangé dans les bibliothèques baudelairiennes à côté de celui de Jean Prévost, que M. Austin cite fréquemment et dont avec lui on aperçoit mieux encore maintenant toute la valeur.

Accuser M. Austin de concevoir quelque mépris pour la chronologie, cela n'est vrai que dans les détails. L'ensemble de sa démonstration repose, en effet, sur la distinction de deux phases : parti d'une « symbolique » transcendante, Baudelaire aboutit à un « symbolisme » essentiellement lyrique et personnel. De ces deux mots générateurs d'obscurité, M. Austin donne de claires définitions : *symbolique* = « toute poétique fondée sur la croyance que la nature est le symbole d'une réalité divine et transcendante » ; *symbolisme* = « toute poétique qui, sans poser la question d'une transcendance mystique, cherche dans la nature des symboles qui traduisent l'état d'âme du poète ». Si l'on suit très bien l'évolution qui mène Baudelaire de la symbolique traditionnelle, qui voit dans la terre et ses spectacles une correspondance du Ciel, à une symbolique infernale, par l'échec de la précédente, — en revanche, on découvre assez mal la ligne de partage entre symbolique et symbolisme, fixée arbitrairement en 1846 (p. 167). Des textes que M. Austin connaît bien prouvent que jusqu'en 1861 Baudelaire croit en l'efficacité des correspondances et plus généralement de la mystique pour employer ce mot dans le sens que lui donnait M. Pommier en 1932. Il y aurait donc lieu de distinguer dans sa pensée deux plans : le théorique (l'esthétique) et le pratique (le poétique). Sur le premier, l'impulsion provoquée par la lecture de Swedenborg et de Fourier, prolongée par les fréquentations socialistes vers 1847 (l'abbé Constant, notamment), s'accroît enfin, après 1850, de la force du choc qu'a causé à Baudelaire la lecture d'Edgar Poe, ce mythe. Mais comment le poète conscient entre tous, a-t-il pu continuer à affirmer l'efficacité d'une doctrine dont il avait justement reconnu le peu de valeur poétique ? C'est une question qu'il faut au moins poser à M. Austin.

Car celui-ci a raison : Baudelaire « ne trouve pas facilement des symboles de réalités supérieures », les objets terrestres lui suggèrent bien rarement une réalité céleste. « Au contraire, c'est une réalité diabolique qui se dresse derrière les phénomènes visibles. » (P. 92.) Et las de reconnaître toujours Satan là où il voudrait voir Dieu [1], Baudelaire utilise le symbole non plus comme « l'expression d'un rapport fixe et nécessaire entre un objet naturel et la réalité divine qu'il laisse pressentir », mais comme « un rapport essen-

1. Ce que dit M. Austin, p. 134, du Satan de Baudelaire — un Satan prométhéen — aurait dû être rapproché des conceptions romantiques. Ce diable savant, cette « lampe des inventeurs », « dont l'œil clair connaît les profonds arsenaux Où dort enseveli le peuple des métaux », n'est pas trop original, dans les *Litanies* au moins. Il est aisé de le rapprocher de sa postérité caïnite chez Leconte de Lisle comme chez Nerval.

tiellement subjectif établi par l'imagination dans son activité librement créatrice » (p. 172).

C'est dans l'étude de ce symbolisme personnel que l'apport de M. Austin est le plus important. Reprenant la terminologie du *Salon de 1859*, il définit la « sensibilité de l'imagination », dont Baudelaire fut richement doté et qui a pour rôle de percevoir les rapports entre les choses. Les synesthésies ne sont qu'une faible partie de ces rapports ; bien plus fécondes sont les associations perçues entre les sensations, les sentiments et les idées, soit que le poète traduise un sentiment par une sensation et qu'il crée ainsi indirectement dans l'âme du lecteur l'état qui présida à la composition du poème, soit que, par un mouvement inverse, il dégage des sensations les idées qu'elles évoquent ou les sentiments qu'elles suggèrent. D'où une remarquable analyse des sens baudelairiens dans leurs relations avec l'imagination créatrice, — une sorte de caractérologie esthétique dont les exemples sont autant de modèles de fines explications (*v. g.* p. 252-257, *Les Phares*, et p. 291-294, *La Cloche fêlée*). A l'aide des images qui introduisent de nouveaux rapports entre les éléments imparfaits d'une création jugée défectueuse, puisqu'on y découvre si mal le reflet de Dieu, le poète recrée de la sorte un univers harmonieux, dans une tentative démiurgique, satanique, ultime et glorieux sursaut de sa rébellion. La définition que François Mauriac donnait du romancier : « le singe de Dieu », ne s'appliquerait-elle pas aussi à Baudelaire ?

CLAUDE PICHOIS.

Baudelaire critique d'art. Textes et documents présentés et rassemblés par BERNARD GHEERBRANT. Club des Librairies de France, [1956]. Album à l'italienne de 238 pages.

La perspective devant laquelle Mr Mayne [1] avait choisi de se placer était d'ordre historique : les textes de Baudelaire étant donnés, il s'agissait de retrouver les œuvres qu'ils commentent, compte non tenu de leur valeur actuelle et de l'importance des artistes que le critique avait encouragés ou blâmés. Adoptant un tout autre point de vue, M. Gheerbrant a voulu dresser un bilan. Ce n'est pas de Baudelaire qu'il part, mais de notre époque : les jugements portés par Baudelaire sont donc éprouvés au creuset dans lequel les impressionnistes, Cézanne, Van Gogh, les « fauves », etc... ont versé le meilleur d'eux-mêmes. Baudelaire fut-il, en matière d'art, ce notable précurseur que l'on a dit et son échelle des valeurs coïncide-t-elle avec la nôtre, comme on l'a si souvent prétendu ?

Pour répondre à ces questions, M. Gheerbrant a dû s'interdire un double recours à l'histoire : les peintres qui ne figurent plus à nos cimaises et qui ne sont plus même un nom ont été par lui écartés de cette recension, quoique Baudelaire ait pu leur être favorable (ainsi W. Haussoullier) ; et l'évolution de la pensée de Baudelaire est forcément négligée, puisque seule est considérée sa totalité, sa valeur absolue, indépendamment de ses variations. Encore la portée de cette dernière objection doit-elle être réduite : à l'intérieur de chacune des sections qu'il a imaginées, M. Gheerbrant a respecté l'ordre chronologique.

Les écrits sur l'art de Baudelaire ne présentent pas, en effet, une si rigoureuse cohésion qu'il fût impossible de leur trouver une autre économie. Par essence, le genre du « Salon » est destiné aux morceaux choisis : on va d'un tableau à l'autre, sans plus de nécessité interne que celle qui a présidé à l'accrochage. Ayant donc fait éclater les cadres des *Salons* (1845, 1846, 1859) et du compte rendu de l'*Exposition universelle de 1855*, ayant utilisé quelques autres articles (« Musée classique du Bazar Bonne-Nouvelle », « Peintres et aquafortistes »), des extraits de *Pauvre Belgique* et des fragments de lettres de Baudelaire, réservant l'étude sur Guys et *de l'Essence du Rire* (avec les compléments obligés sur les Caricaturistes) pour deux chapitres distincts, M. Gheerbrant a groupé les textes sous les rubriques suivantes : Pour une critique (de 1846 à 1859) — Eugène Delacroix (de

1. Voir *RHL*, juillet-septembre 1957, p. 438.

1845 à 1863) — Le Peintre de la Vie moderne — Quelques-uns de ses contemporains (David, Chassériau, Chenavard, Courbet, Decamps, les Devéria, Fromentin, Gérome, Ingres, Ary Scheffer, Horace Vernet) — Les Peintres de paysage (Corot, Boudin, Diaz, Millet, Th. Rousseau) — Peintres et aquafortistes — Manet ou le Silence du critique — De l'Essence du Rire.

On le voit, le couple des frères ennemis s'est désuni : Delacroix conserve sa prééminence ; Ingres, dégradé, rentre dans le rang. Manet, au contraire, est arraché à l'obscurité où Baudelaire l'avait laissé (« vous n'êtes que le premier dans la décrépitude de votre art ») et promu parmi les plus grands : aussi les commentaires de M. Gheerbrant l'emportent-ils en longueur sur les textes du critique, tous extraits de la *Correspondance générale*, puisque Manet n'a pas reçu de Baudelaire les encouragements publics dont il avait besoin.

La raison de ce déni de justice semble bien simple : Delacroix, c'est la jeunesse de Baudelaire, c'est la belle époque de ce romantisme auquel, en ses dernières années, il revient comme à la source de toute poésie et de tout « enthousiasme ». Manet n'a eu que le tort d'apparaître trop tard.

Aux affinités romantiques de Baudelaire, M. Gheerbrant rattache encore la « préoccupation mystique qui lui fait prôner un Legros », l' « amour du macabre qui le fait si joliment saluer » « l'ingénieux, curieux, laborieux Penguilly L'Haridon ».

Mais si ce dernier est peut-être à jamais dans les limbes, il est imprudent de refuser à Legros — au moins au graveur — l'accès d'une certaine gloire : à quelques indices, on décélerait plutôt la montée dans le ciel de l'art de cette étoile de moyenne grandeur. Meryon a lui aussi connu le purgatoire. L'inventaire que M. Gheerbrant a établi en 1956 avec tant d'ingéniosité sera donc périodiquement à refaire, d'autant qu'au reclassement des valeurs le goût est sans doute moins intéressé que l'immonde mais nécessaire trafic des marchands.

Si, tous les vingt ans, nous devions voir la publication d'un semblable album, nous n'aurions vraiment pas à nous plaindre de cette évolution. Ces bilans successifs seraient d'ailleurs de précieux jalons de la fortune de Baudelaire critique d'art. De celui que pose aujourd'hui M. Gheerbrant, détachons ce jugement qui clôt l'introduction : « Il n'en reste pas moins que les artistes que Baudelaire a suivis sont précisément ceux que l'Histoire a retenus. Il a donc bien dégagé, suivant sa propre expression, « l'éternel du transitoire ». Parce qu'elle a même poétique, son œuvre a triomphé du temps ».

Cet album, dont les commentaires sont aussi empruntés aux propos des peintres sur leur art, est enrichi de belles photographies d'œuvres généralement connues et de quelques merveilleuses reproductions en couleurs. M. Gheerbrant a donc doublement et bien mérité : des baudelairistes et de ceux qui s'intéressent à la critique artistique [1].

CLAUDE PICHOIS,

P. S. — P. 13, je relève sous la plume de M. Gheerbrant une fort intéressante suggestion : dans le *Salon de 1846* — sur la couverture duquel sont annoncées *Les Lesbiennes* — Baudelaire décrit *Les Femmes d'Alger* par Delacroix : « Ce petit poème d'intérieur, plein de repos et de silence, [...] exhale je ne sais quel haut parfum de mauvais lieu qui nous guide assez vite vers les limbes insondés de la tristesse. » Situé dans ce contexte, le titre que Baudelaire devait adopter de 1848 à 1851 ne prend-il pas sa véritable signification ? — Sur cette question, voir aussi *L'esprit du mal et l'esthétique baudelairienne* de M. Ruff, p. 230 et 232, la citation de Balzac produite et commentée par Miss Margaret Gilman (*Modern Language Notes*, March, 1939, p. 195-196 . Casimir Delavigne avait intitulé « Les Limbes » la deuxième partie d'*Un miracle*, poème publié dans les *Derniers Chants — Poèmes et ballades sur l'Italie* (Didier et Furne, 1845). Si Baudelaire eut connaissance de ce fait, ç'aurait été pour lui une raison de plus de rejeter le titre (cf. *Les Fleurs du Mal*, éd. Conard, p. 302).

1. Quelques remarques. P. 8 : on ne saurait parler du début ou de la *fin* des Journaux Intimes de Baudelaire. — P. 126 : il ne semble pas que M. Gheerbrant ait utilisé pour *Pauvre Belgique* le texte des *Œuvres complètes* publiées chez Conard (t. III des *Œuvres Posthumes*) ; sinon, il n'aurait pas reproduit un passage des *Années de Bruxelles*, apocryphe comme j'ai déjà eu l'occasion de le déclarer ici. — P. 217 : l'étude sur Baudelaire et Delacroix est de Jacques, non d'Eugène Crépet.

Baudelaire devant ses contemporains. Textes recueillis et publiés par W. T. Bandy et Claude Pichois. Monaco, Éditions du Rocher, 1957. Un vol. in-16 de 351 pages.

Il y aura bientôt cinq lustres, M. W. T. Bandy publiait *Baudelaire judged by his contemporaries* (1845-1867) [1]. Ce volume réunissait 255 extraits d'articles et 39 citations de volumes concernant Baudelaire. Ces chiffres prouvaient déjà la fausseté de la thèse d'un Baudelaire ignoré de ses contemporains.

Depuis, avec un zèle inlassable, M. Bandy a réuni un répertoire de bibliographie baudelairienne groupant dix mille fiches. En attendant une publication intégrale infiniment souhaitable, il en a fait une transcription partielle, malheureusement tirée à petit nombre [2]. Les références concernant articles et livres des contemporains ont été considérablement augmentées depuis 1933.

Puisant dans cet imposant matériel, MM. Bandy et Pichois peuvent nous offrir aujourd'hui un *Baudelaire devant ses contenporains* très riche et très vivant.

Le répertoire de 1933 était classé dans l'ordre chronologique des références et contenait un nombre appréciable de comptes rendus et de critiques de l'œuvre. Ici tout ce qui concerne l'œuvre a été écarté. Nous avons uniquement l'homme Baudelaire, tel que ses contemporains l'ont vu. Les textes sont classés méthodiquement selon un plan ingénieux.

M. Pierre Jourda, dans la préface de son *Stendhal raconté par ceux qui l'ont vu*, écrivait : « Voir l'auteur du *Rouge* et de la *Chartreuse* par les yeux de ses contemporains, c'est nous rajeunir de cent ans, tout d'un coup, c'est nous rapprocher de lui, en écartant ce que notre dilettantisme, ou notre subtilité, ou notre ingéniosité excessive ont interposé entre sa vie et nous ; c'est revenir de l'idole à l'homme. » [3] En remplaçant *le Rouge* et *la Chartreuse* par *les Fleurs du mal* et *les Petits Poëmes*, on pourrait appliquer cette phrase à Baudelaire. Et, certes pour lui aussi, nous avons besoin de revenir de l'idole à l'homme. La critique de ces dernières années, à côté de travaux admirables, a accumulé maints écrans « d'une subtilité ou d'une ingéniosité excessive » entre Baudelaire et son lecteur du XX^e siècle. L'étude de la personnalité d'un écrivain n'a jamais expliqué toute son œuvre, elle a du moins l'avantage d'éviter des malentendus et des contresens souvent graves. Comme nous y invite M. Pichois, nous relirons l'œuvre « avec délice, en silence », mais on nous a présenté tant de « vrais Baudelaires » qu'il est bon de se rafraîchir par un pèlerinage aux sources contemporaines. Ces sources sont évidemment inégales de valeur, le comique y côtoie le profond. Baudelaire est entré vivant dans la Légende, la gerbe de textes rassemblés sous ce titre, au chapitre V (p. 237-328), le prouve admirablement ; sottise et amicale compréhension y sont étroitement mêlées.

Ce livre nous semble important. Ce n'est peut-être pas le vrai Baudelaire, mais y a-t-il un vrai Baudelaire ? « Cette image moyenne dont les témoignages divers des contemporains dessinent les traits principaux » devra désormais être méditée par tous ceux qui voudront nous présenter *un* Baudelaire.

Roger Pierrot.

1. Publications of the Institute of French Studies Inc., Columbia University, New York, 1933. In-16, x-188 pages.
2. W. T. Bandy, *Répertoire des écrits sur Baudelaire*, Madison, 1953. Tiré à 50 exemplaires multigraphiés, 5 209 références.
3. Stock, 1931, p. IX.

NOUVELLES DIVERSES

Sur la « fortune », de la « Princesse de Clèves ». — *De M. J. W. Scott, maître de conférences à l'Université de Southampton, nous avons reçu la lettre suivante :*

« Je viens de lire, dans le numéro de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* d'avril-juin, p. 235, le compte rendu par M. Pierre Moreau du livre de M. Dédéyan sur Mme de Lafayette.

« Au cours de ce compte rendu, M. Moreau exprime le désir de voir « suivre la lignée de la *Princesse de Clèves* », c'est-à-dire étudier de manière approfondie ce qu'il appelle plus loin « l'histoire d'influence ou d'interprétation » de l'œuvre.

« J'ose vous signaler, Monsieur, que cette étude, je l'ai déjà faite, dans une thèse doctorale terminée il y a deux ans et agréée par l'Université de Leeds pour le grade de Ph. D. Dans cette thèse, intitulée « *La Princesse de Clèves* » *devant la critique*, j'ai étudié principalement les variations de la critique à l'égard de Mme de Lafayette depuis 1678 jusqu'à présent. Tenue constamment à jour, cette thèse sera publiée, je l'espère du moins, dès que j'aurai obtenu la subvention nécessaire. »

Société Chateaubriand. — La soixante-septième réunion s'est tenue chez Mme la Comtesse de Durfort sous la présidence de M. Le Savoureux. M. Collas a communiqué des précisions inédites sur la mise en liberté de la femme, de la mère et des sœurs de Chateaubriand après la Terreur. Mme la Comtesse d'Andlau a démontré — contrairement à ce qu'ont affirmé certains exégètes — que Chateaubriand n'eut pas à prendre au hasard sur une carte postérieure au séjour en Amérique le nom de Chelicothe cité dans le récit de son voyage ; s'il n'est pas contestable que le Chelicothe actuel ne fut fondé qu'en 1796, il n'en existait pas moins, à l'époque du voyage de René, un village indien du même nom ; situé sur la petite Miami affluent de la rive droite de l'Ohio, il figure sur la carte publiée en 1784 par John Filson dans son ouvrage *Kenticky*. Mme M.-J. Durry a communiqué quatre lettres inédites de Chateaubriand à Mme Récamier, à Mme Joubert, à Mme Bail sa complaisante « bibliothécaire », et à un anonyme auteur de vers. Enfin M. Yves Lévy a présenté un exemplaire du *Génie du Christianisme* où se trouvent insérés, à la place de pages dont la censure consulaire avait exigé la suppression, des cartons dont le texte diffère de celui qui parut plus tard dans diverses éditions françaises ou étrangères.

La lettre d'A. de Musset sur la mort de son père. — Un de nos collaborateurs, M. F. Letessier, du Mans, nous écrit que la lettre d'A. de Musset publiée par Mme M. Cordroc'h et M. R. Pierrot, dans notre numéro de juillet-septembre, n'était pas inédite. Il l'avait lui-même publiée, après le marquis A de Beauchesne (voir *Journal des Débats* du 27 décembre 1910), dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, t. LIX (1943-1944), p. 84-86. « Mais, conclut notre correspondant, dans l'actuelle *surproduction* de l'histoire littéraire, il est évident que ce qu'écrit l'un risque d'échapper aux autres ».

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) [Philosophie — Sciences Humaines]. *France*, 2 700 F — *étranger*, 3 200 F.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S. — 16, rue Pierre-Curie, *Paris*, Ve. C. C. P. Paris 9131-62 Tél. DANton 87-20

Bulletin d'information de l'Institut de recherches et d'histoire des textes : Un no par an ; no 1, 300 F. ; no 2, 400 F. ; no 3, 460 F.

II - OUVRAGES

Collection « Le chœur des muses » (Directeur : J. Jacquot) :

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 384 pages ..... 1 600 F
2. *La Musique Instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4o, 394 pages ..... 1 800 F
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4o, 492 pages, 48 planches ..... 3 000 F
4. *La Renaissance dans les Provinces du Nord* (relié pleine toile crème), format in-4o, 219 pages ..... 1 100 F

Les cahiers de Paul Valéry :

Collection d' « esthétique » :

1. *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile) ..... 1 300 F
2. *Visages et Perspectives de l'Art Moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des Communications faites aux Entretiens d'Arras (20-22 juin 1955), relié pleine toile ..... 1 200 F
3. *La Mise en Scène des œuvres du passé* (Entretiens d'Arras 1956), relié pleine toile ..... 1 900 F

Publications de l'Institut de recherches et d'histoire de textes :

Mlle PELLEGRIN, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile 2 400 F.

VAJDA. *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*, 450 F.

VAJDA, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, 2 400 F.

VAJDA, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris*, 600 F.

Tirage limité à 1 000 exemplaires numérotés, non vendus par volumes séparés.

Volumes : 1o reliés, 160 000 F (64 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes). 2o sous étuis, 174 000 F (78 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes). Le volume I est paru.

III - COLLOQUES INTERNATIONNAUX

II. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle*, 1 500 F.

V. *Musique et poésie au XVIe siècle*, 1 600 F.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA CINQUANTE-SEPTIÈME ANNÉE
DE LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

Articles.

Pages

C. B. WEST. Gustave Flaubert et Harriet Collier. Première rencontre à Trouville 1
L. LETELLIER. Lettres inédites de Flaubert et de Bouilhet à Jean Clogenson... 10
A. F. J. JACOBS. Flaubert et George Sand..... 19
G. M. MASON. L'exploitation artistique d'une source lyrique chez Flaubert.... 31
ANDRÉ VIAL. De *Volupté* à *L'Éducation Sentimentale*..... 45, 178
G. VENZAC. Retour à l'ascendance grecque d'André Chénier..... 161
V. P. UNDERWOOD. Sources théâtrales de Verlaine..... 196
C. CHADWICK. Rimbaud le poète..... 204
R. N. C. COE. A la recherche de Morelly..... 321, 000
J. PROUST. La documentation technique de Diderot dans l'*Encyclopédie*..... 335
M. CORDROC'H et R. PIERROT. Lettre d'A. de Musset sur la mort de son père... 353
J. POMMIER. I, Lettre d'A. de Musset Sur une date..... 356
M. CORDROC'H et R. PIERROT. Buloz éditeur et confident de Musset et de Sand. 366
A. POLI. La véritable histoire de la correspondance Sand-Pagello..... 384
M. COTTIN. Musset et le « petit frère » de Mme Récamier..... 393
P. DIMOFF. La place dans l'œuvre de Montesquieu de l'*Essai touchant les lois naturelles*..... 481
FR. WEIL. Les lectures de Montesquieu..... 494
J. LOUGH. Le baron d'Holbach. Documents inédits ou peu connus..... 524
J. POMMIER. Baudelaire et Michelet devant la jeune critique..... 544

Notes et Documents.

L. LAFUMA. Éclaircissement d'une notule pascalienne..... 212
J. VANUXEM. L'ode tirée du psaume XVII n'est pas de Racine..... 214
CH. JOATTON. Les variantes inédites de *La Marseillaise de la Paix*..... 217
J. DE BOOY. Un épisode mal connu de la vie de Lamartine..... 225
J. GUIGNARD. Une biographie anglaise de Robert Estienne..... 400
P. VERNIÈRE. Deux anecdotes inédites de Diderot..... 408
J. DE BOOY. Sur une lettre de Diderot à P. Camper..... 411
CL. PICHOIS. Diderot devant *Le Miroir*..... 416
CL. PICHOIS. I, Le père de Baudelaire fut-il janséniste ? ; II, Sur le prétendu voyage aux Indes de Baudelaire..... 565
P. GUIRAL et CL. PICHOIS. *L'Albatros* de Polydore Bounin..... 570
G. GENDREAU et CL. PICHOIS. Autour d'un billet inédit de Charles Baudelaire. 574
R. PIERROT. *Les Fleurs du Mal* avec envoi à Pincebourde..... 578
W. T. BANDY. Le Chiffonnier de Baudelaire..... 580
CL. PICHOIS. *L'Ivresse du chiffonnier*..... 584
M. LARROUTIS. Une source de *L'Invitation au voyage*..... 585
H. COULET. Une réminiscence d'Aristophane chez Baudelaire ?..... 586
CHR. RYELANDT. Le vicomte de Lovenjoul..... 588
R. MASSANT. Le vrai visage de M. de Lovenjoul..... 593

Comptes rendus.

R. DE FOURQUEVAUX. *Instruction sur le faict de la guerre*, éd. DICKINSON (R. LEBÈGUE) 66
Pierre Gassendi, sa vie et son œuvre (H. BUSSON)..... 67
P. JANSEN. *De Blaise Pascal à Henry Hammond. Les Provinciales en Angleterre* (J. ORCIBAL)..... 69
L. KAUFFMANN. *Die Briefe der Madame de Sévigné* (P. M. SCHON)..... 70
R. SCHMITTLEIN. *L'aspect politique du différend Bossuet-Fénelon* (J. ORCIBAL). 71
L. DESGRAVES. *Catalogue de la Bibliothèque de Montesquieu* (H. RODDIER).... 72

Pages

DIDEROT. *Mystification ou histoire des portraits*, éd. Y. BENOT (J. PROUST)... 76
R. MORTIER. *Diderot en Allemagne* (J. PROUST)... 77
E. STOYE. *Vincent Bernard de Tscharner*, 1728-1778 (P. KOHLER)... 79
Y. DE ATHAYDE GRUBENMANN. *Un cosmopolite suisse : Jacques-Henri Meister* (J. PROUST)... 80
J. C. ALCIATORE, *Stendhal et Maine de Biran* (M. LE YAOUANC)... 82
AL. FRANÇOIS. *Stendhal à Genève* (A. CARACCIO)... 85
LAMARTINE. *La chute d'un ange*, éd. M.-Fr. GUYARD (L. CELLIER)... 85
P. SALOMON. *George Sand* (TH. MARIX-SPIRE)... 87
P. FLOTTES. *Leconte de Lisle, l'homme et l'œuvre* (L. CELLIER)... 89
L. DE SUGAR. *Baudelaire et R. M. Rilke* (CL. PICHOIS)... 92
AMIEL. *Délibérations sur les femmes*, éd. BOPP (A. GIRARD)... 93
CH. VAN LERBERGHE. *Lettres à une jeune fille*, éd. G. CHARLIER (M. RAYMOND). 95
G. BRÉE. *André Gide, l'insaisissable Protée* (PH. VAN TIEGHEM)... 95
ENID STARKIE. *André Gide, Studies in Modern European Literature and Thought* (G. BRÉE)... 96
JAMES MCLAREN. *The Theatre of André Gide. Evolution of a Moral Philosopher* (PH. VAN TIEGHEM)... 97
Correspondance de MARCEL PROUST *avec sa mère*, éd. PH. KOLB (A. FERRÉ)... 97
J. NATHAN. *Citations, références et allusions de Proust dans « A la Recherche du Temps perdu »* (A. FERRÉ)... 98
FR. SCARFE. *The Art of Paul Valéry. A Study in dramatic Monologue* (M. BÉMOL)... 100
A. PIZZORUSSO. *Tre studi su Giraudoux* (R. DE CESARE)... 103
M. SAUVAGE. *Le Cas Don Juan* (PH. VAN TIEGHEM)... 104
J.-P. RICHARD. *Littérature et Sensation* (CL. DIGEON)... 105
J. TIELROOY. *Verkenningen in het land der literatuur* (P. BELLAUNAY)... 108
P. M. SCHON. *Vorformen des Essays in Antik und Humanismus. Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte des Essays von Montaigne* (ED. JARNO)... 232
A. CARRIAT. *Bibliographie des œuvres de Tristan L'Hermite* (R. PINTARD)... 232
M. FR. ZELLER. *New Aspects of Style in the Maxims of La Rochefoucauld* (W. G. MOORE)... 233
GRIMAREST. *La Vie de M. de Molière*, éd. G. MONGRÉDIEN (PH. VAN TIEGHEM)... 234
CH. DÉDÉYAN. *Madame de Lafayette* (P. MOREAU)... 235
A. ADAM. *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, t. IV (J. ORCIBAL). 237
R. A. SAYCE. *The French Biblical Epic in the Seventeenth Century* (J. LAGNY). 239
M. DANIÉLOU. *Fénelon et le duc de Bourgogne. Étude d'une éducation* (L. COGNET)... 241
G. BONNO. *Les Relations intellectuelles de Locke avec la France* (P. VERNIÈRE). 242
A. MEISTER. *Zur Entwicklung Marivaux'* (L. GUICHARD)... 244
MARIVAUX. *Le Petit-Maître corrigé*, éd. FR. DELOFFRE (L. GUICHARD)... 245
H. RODDIER. *L'Abbé Prévost, l'homme et l'œuvre* (CL.-E. ENGEL)... 246
Travaux sur Voltaire et le XVIII^e siècle, sous la direction de TH. BESTERMAN (J. PROUST)... 247
CH. GUYOT. *Le Rayonnement de l' « Encyclopédie » en Suisse française* (P. KOHLER)... 249
P. VERNIÈRE. *Spinoza et la Pensée française avant la Révolution* (R. MERCIER). 252
G. R. HAVENS. *The Age of Ideas. From Reaction to Revolution in Eighteenth-Century France* (F. C. GREEN)... 254
M. LEVAILLANT. *Une amitié amoureuse. M^me de Staël et M^me Récamier. Lettres et documents inédits* (P. MOREAU)... 255
M. I. MORAUD. *Une Irlandaise libérale en France sous la Restauration : Lady Morgan*, 1775-1859 (P. REBOUL)... 258
J. VIER. *La Comtesse d'Agoult et son temps*, t. I (CL. PICHOIS)... 260
F. MARCEAU. *Balzac et son monde* (P.-G. CASTEX)... 264
H. CLOUARD. *Alexandre Dumas* (A. MOULIS)... 265
R. JOURNET et G. ROBERT. *Autour des « Contemplations »* (J.-B. BARRÈRE). 267
R. BALDICK. *The Life of J.-K. Huysmans* (R. RANCŒUR)... 270
J. CLARK. *La Pensée de Ferdinand Brunetière* (P. MOREAU)... 271
K. G. MILLWARD. *L'œuvre de Pierre Loti et l'esprit « fin de siècle »* (J. LETHÈVE)... 273
R. GUIETTE. *Max Elskamp* (A. KIES)... 275
A. MAUROCORDATO. *L'Ode de Paul Claudel, Essai de Phénoménologie littéraire* (Y. LE HIR)... 276
S. GUGENHEIM. *Romain Rolland e l'Italia* (J. BASTAIRE)... 277
ANDRÉ GIDE-PAUL VALÉRY. *Correspondance*, éd. R. MALLET (P. O. WALZER). 277
M. BÉMOL. *La Parque et le Serpent. Essai sur les formes et les mythes* (A. SCHNEIDER et P. O. WALZER)... 281
N. SUCKLING. *Paul Valéry and the Civilized Mind* (LL. J. AUSTIN)... 283
F. E. SUTCLIFFE. *La Pensée de Paul Valéry. Essai* (LL. J. AUSTIN)... 285

Pages

K. Goesch. *Raymond Radiguet. Étude biographique. Bibliographie. Textes inédits* (Cl. Pichois)..... 288
E. A. Racky. *Die Auffassung vom Menschen bei A. de Saint-Exupéry* (Y. Le Hir)..... 289
Marsi Paribatra. *Le Romantisme contemporain* (P. Moreau)..... 289
W. Mönch. *Das Sonett, Gestalt und Geschichte* (M. Bémol)..... 293
A. Viatte. *Histoire littéraire de l'Amérique franùçaise* (P. Moreau)..... 294
J. Fouchard. *Les Marrons du Syllabaire. — Plaisirs de Saint-Domingue. Notes sur sa vie sociale, littéraire et artistique. — Artistes et répertoire des scènes de Saint-Domingue. — Le Théâtre à Saint-Domingue* (A. Viatte). 296
R. Töpffer. *L'Héritage, nouvelle genevoise*, éd. A. François (Cl. Pichois).. 297
A. J. Axelrad. *Le thème de Sophonisbe dans les principales tragédies de la littérature occidentale (France, Angleterre, Allemagne)* (R. Lebègue)..... 298
Association Guillaume Budé, Actes du Congrès de Tours et de Poitiers (P. Jourda)..... 299
P. Teillon-Dullin et Ch. Charras. *Charles Dullin ou les ensorcelés du Chatelard* (Ph. van Tieghem)..... 300
J.-B. Barrère. *Le Regard d'Orphée* (Ll. J. Austin)..... 300
P. Leblanc. *La poésie religieuse de Clément Marot* (P. Jourda)..... 421
D. Thickett. *Bibliographie des Œuvres d'Estienne Pasquier* (H. Weber)... 423
D. M. Frame. *Montaigne's Discovery of Man. The Humanization of a Humanist* (R. Sayce)..... 424
F.-R. Bastide. *Saint-Simon par lui-même* (Ed. Jarno)..... 425
Voltaire. *L'Ingénu. Anecdotes sur Bélisaire*, éd. J. Varloot (J. Proust). 426
P. Moreau. *Chateaubraind, l'homme et l'œuvre* (P. Reboul)..... 427
J. Cornuz. *Jules Michelet, un aspect de la pensée religieuse au XIX^e siècle. —* M.-E. Johnson. *Michelet et le christianisme* (O. A. Haac)..... 428
A. Dumas. *Mes Mémoires*, t. I, éd. P. Josserand (Cl. Pichois)..... 430
R. Canat. *L'Hellénisme des Romantiques*, t. III, *L'Éveil du Parnasse* (P. Jourda)..... 431
Bibliothèque Nationale. *Catalogue de l'Exposition Gérard de Nerval* (G. Rouger)..... 432
The Mirror of Art. Critical Studies by Charles Baudelaire, éd. par J. Mayne (Cl. Pichois)..... 438
V. P. Underwood. *Verlaine et l'Angleterre* (H. de Bouillane de Lacoste). 440
Ll. J. Austin. *L'Univers poétique de Baudelaire, Symbolisme et Symbolique* (Cl. Pichois)..... 599
Baudelaire critique d'art. Textes et documents éd. par B. Gheerbrant (Cl. Pichois)..... 601
W. T. Bandy et Cl. Pichois. *Baudelaire devant ses contemporains* (R. Pierrot)..... 603

Répertoire des manuscrits littéraires français vendus de 1945 à 1954 (XX^e siècle), par R. Pierrot..... 112
Bibliographie, par René Rancœur..... 129, 305, 449, 609
Nouvelles diverses et correspondances..... 109, 301, 443, 604

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1957.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Dictionnaire biographique des auteurs de tous les temps et de tous les pays. Tome I. A.-K. — Laffont-Bompiani, S. E. D. E., 1957.

— * Huit siècles de l'histoire de France. Nouvelles acquisitions des Archives nationales (1950-1956). Avant-propos de Charles Braibant. [Les acquisitions des A. N., par Robert-Henri Bautier]. Exposition du 21 février au 21 mars 1957. — Paris, Imprimerie nationale, 1957.

— Will (Samuel F.), Taylor (Robert E.) and Gravit (Francis W.). — Bibliography 1956. French language and literature including provençal. — *PMLA*, April.

— Yearbook of comparative and general literature. Ed. by W. P. Friederich and Horst Frenz. Tome VI. — Chapel Hill, The University of North Carolina studies in comparative literature, 1957.

— Torossian (A.). — Liste des thèses de lettres soutenues devant les Universités françaises (Paris et province) en 1956. — *AUP*, avril-juin.

DIVERS

— * Bonfantini (Mario). — Disegno storico della letteratura francese. — Milano, La Goliardica, 1956.

— * Cajumi (A.). — Colori e veleni. Saggi di varia letteratura (« Collana di saggi »). — Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1956.

— * Valeri (Diego). — Da Racine a Picasso. Nuovi studi francesi (« Itinerari ». XIX). — Firenze, Sansoni, 1956.

— Benedetti (E.). — C. R. de : *Poeti e prosatori de Francia* (Novara, Istituto geografico De Agostini, 1955), traduz. de *Encyclopédie de la littérature française* (Paris, Nathan, 1952). — *RLMC*, ottobre-dicembre 1956.

— Guillén (Claudio). — Literatura como sistema (sobre fuentes, influencias y valores literarios). — *Filologia romanza*, gennaio-marzo.

— Khodoss (Claude). — Littérature et expérience humaine. — *Revue de l'enseignement philosophique*, avril-mai.

— Moreau (Pierre). — C. R. de : Princesse M. Paribatra, *Le Romantisme contemporain* (Paris, 1954). — *RHLF*, avril-juin.

Autobiographie. — * Formen der Selbstdarstellung. Analekten zu einer Geschichte des literarischen Selbsportraits. Festgabe für Fritz Neubert... mit einer Glückwunschadresse von Maurice Boucher und einem Briefe von Jean Cocteau. Herausgegeben von Günter Reichenkron und Erich Haase. — Berlin, Duncker und Humblot, 1956 [cité : Neubert Festschrift].

— Gusdorf (Georges). — Conditions et limites de l'autobiographie. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

— Haase (Erich). — Spielarten autobiographischen Darstellung in den-ANA. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

— Moreau (Pierre). — De quelques paysages introspectifs. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

— Ricci (Jean F. A.). — Valeur documentaire du journal intime. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

Baroque. — * Buffum (Imbrie). — Studies in the Baroque from Montaigne to Rotrou. (Yale Romanic Studies. 2d series. IV.) — New Haven, Yale University Press ; Paris, Presses Universitaires, 1957. [Voir *TLS*, 6th September.]

— * Cioranescu (Alejandro). — El Barroco o el descubrimiento del drama. — La Laguna, Universidad de La Laguna, 1957.

— Hatzfeld (Helmut). — Italia, Spagna e Francia nello sviluppo della letteratura barocca. — *Lettere Italiane*, gennaio-marzo.

Cinéma et littérature. — Fuzellier (Étienne). — Les chefs-d'œuvre littéraires et le cinéma. — *EN*, 16 mai.

Critique. — Eloy (Maurice). — La critique des lettres et des arts devant la justice. — *Facultés catholiques de Lille. Bulletin trimestriel*, avril.

— Gallino (Luciano). — Critica letteraria e sociologia della letteratura. — *Il Mulino*, marzo.

— Mercanton (Jacques). — Histoire littéraire et critique (Leçon inaugurale, Lausanne, 1955). — Extr. de *Études de lettres*, nº 93, 1955.

Enseignement. — Corbes (H.). — Les programmes d'enseignement en Bretagne à la veille de la Révolution. — *Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Bulletins et mémoires*, 1956.

— Dartigue (Charles). — Au lycée de Tarbes. Souvenirs d'un demi-siècle. 1889-1905. — *Pyrénées*, avril-septembre.

Esthétique. — * Bachelard (Gaston). — La poétique de l'espace (Bibliothèque de philosophie contemporaine). — Presses Universitaires, 1957.

— Poirion (D.). — Le comique comme qualité littéraire. — *AP*, janvier.

— Victoroff (David). — Observations pour une psychologie objective du comique. — *Journal de psychologie*, janvier-mars.

Folklore. — * Cocchiara (Giuseppe). — Storia del folklore in Europa. — Torino, Edizioni scientifiche Einaudi, 1952. [Voir C.R. de Monique de Fontanier-Roussel, *Arts et traditions populaires*, janvier-mars.]

Journaux intimes. — Voir : *Autobiographie.*

Langue. — Bruneau (Charles). — Langue populaire. — *CAIEF*, nº 9, juin.

— Gilbert (P.). — Le vocabulaire du cinéma. — *La Classe de français*, mai-août.

— Orr (John). — De l'étymologie des jurons. — *CAIEF*, nº 9, juin.
— Quemada (B.). — Index des datations nouvelles et des documents lexicographiques publiés dans le *français moderne* de 1946 à 1956 (*fin*). — *Le français moderne*, juillet.
— Sayce (R. A.). — Literature and language. — *Essays in criticism*, April.

Littérature comparée. — Etiemble (René). — Littérature comparée ou comparaison n'est pas raison. — *AUP*, avril-juin.

Littérature d'Outre-mer. — Esquer (Gabriel). — C. R. de : A. Dupuy, *L'Algérie dans les lettres d'expression française*. — *Simoun*, nº 24. [Voir aussi C. R. de M. Emerit, in *Revue africaine*, 1er-2e trimestres.]

Littérature enfantine.. — Thérive (André). — L'enfant et les muses. — *TR*, juin.

Littérature régionale. — Leneuf (J. M.). — La littérature patoise en Bourgogne. — *Les Dialectes belgo-romans*, janvier-juin 1956.

Littérature romande. — Humbert (Jean). — Une forme littéraire originale [la littérature dans le canton de Fribourg]. — *GL*, 14 juin.
— Perrochon (Henri). — La littérature française en Suisse romande. — *La Nouvelle Revue Wallonne*, octobre 1956.

Mélanges. — Voir : *Autobiographie.*

Poésie. — Gougenheim (G.). — C. R. de : Y. Le Hir, *Esthétique et structure du vers français* (Paris, 1956). — *RSH*, avril-juin.
— Pagnini (Marcello). — La poesia e i mezzi della trasfigurazione poetica. — *Convivium*, marzo-aprile.
— L'événement poétique [lecture de Robert Vivier ; notes de Marcel Thiry, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Mme Marie Gevers]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 1.

Roman. — * Hoveydo (Fereydoun). — Petite histoire du roman policier. Préface de Jean Cocteau. — Éd. du Pavillon, 1957.
— Garçon (Me Maurice). — Comment les romanciers choisissent leurs personnages [extraits d'une plaidoirie dans le procès J. Dutourd-Royer de la Bastie]. — *Arts*, 19-25 juin.
— Verdevoye (Paul). — La novela picaresca en Francia. — *Clavileño*, septiembre-octubre 1955.

Théâtre. — * Adrian. — Histoire illustrée des cirques parisiens d'hier et d'aujourd'hui. — L'auteur, 90 boulevard du Mal-Joffre, Bourg-la-Reine (Seine), 1957.
— * Lough (John). — Paris theatre audiences in the 17 th and 18 th centuries (University of Durham Publications). — London, Oxford University Press, 1957.
— * Encyclopédie du théâtre contemporain. 1850-1950. Tome I. 1850-1914 (Coll. « Théâtre de France »). — Publications de France, 1957.
— Beijer (Agne). — Quelques documents sur les farceurs français et italiens. — *RHT*, fasc. I-II.
— Bray (S.). — Rectifications à apporter au « Dictionnaire des Comédiens français » de Lyonnet, d'après des recherches effectuées aux Archives de la Seine pour la lettre A. — *RHT*, fasc. I-II.
— Souriau (Étienne). — Les grands problèmes de l'esthétique théâtrale. — *AP*, novembre 1955.

Thèmes littéraires. — * Carrasco Urgoiti (María Soledad). — El moro de Granada en la literatura (del siglo XV al XX). — Madrid, Revista de Occi-

dente, 1956. [Voir C. R. de José Ares Montes, in *Clavileño*, noviembre-diciembre 1956 ; traduction espagnole d'une thèse de Columbia University, 1954.]

— * Sperco (Willy). — Istanbul. Paysage littéraire [suivi d'une anthologie d'auteurs français, 1800-1955]. — La Nef de Paris Editions, (1957).

— Amoudru (B.). — Le péché dans la littérature. — *Mélanges de science religieuse*, mai.

— Brousse (François) et Van Dyck (Claude). — Poètes et Bohémiens. — *Études tsiganes*, janvier.

— Delpech (Jeanine). — La jeune fille dans le roman français. — *Pensée française. Fédération*, 15 avril.

— Derche (Roland). — Le mythe de Psyché. — *AP*, mai-juin 1956.

— Macchia (Giovanni). — Di alcuni precedenti del *Don Giovanni* di Mozart e Da Ponte. — Estratto degli * Studi in onore di Pietro Silva. — Firenze, Le Monnier, 1957. [Communiqué par A. Pizzorusso.]

Traduction. — Turquet-Milnes (G.). — On modern translations from the French. — *British book news*, June 1956.

XV^e SIÈCLE

Divers. — Seguin (Jean-Pierre). — L'information à la fin du XV^e siècle en France. Pièces d'actualité imprimées sous le règne de Charles VIII (2^e partie). — *Arts et traditions populaires*, janvier-mars.

Castel (J.). — Brunelli (G. A.). — Jean C. et le « Mirouer des dames ». — *Le Moyen Age*, 1956, n° 1-2.

Commynes. — * Prucher (Auda). — I *Mémoires* de Ph. de C. e l'Italia del Quattrocento (Biblioteca dell' Archivio storico italiano. 6). — Firenze, Olschki, 1957.

Gerson (J.). — Glorieux (P.). — Comment G. préparait son père à la mort. — *Mélanges de science religieuse*, mai.

— Lieberman (Max). — Gersoniana. — *Romania*, n^os 1 et 2.

Villon (F.). — * Burger (André). — Lexique de la langue de V., précédé de notes critiques pour l'établissement du texte. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1957.

— Edelman (Nathan). — A scriptural key to V.'s *Testament*. — *MLN*, May.

XVI^e SIÈCLE

Divers. — * Le Livre des habitants de Genève, publié avec une introduction et des tables par Paul F. Geisendorf. Tome I. 1549-1560 (Travaux d'Humanisme et Renaissance. XXVI). — Genève, E. Droz, 1957.

— * Poètes provençaux du XVI^e siècle. Pierre Paul. Michel Tronc. Textes étudiés par A. Brun (Publication des Annales de la Faculté des lettres. Aix-en-Provence. Nouvelle série. N° 17). — Gap, Éd. Ophrys, 1957.

— * Busson (Henri). — Le Rationalisme dans la littérature française de la Renaissance (1533-1601). Nouvelle édition revue et augmentée. — J. Vrin, 1957.

— * Cent cinquante Pseaumes de David, mis en rime françoise par Clément Marot et Théodore de Besze, et mis en musique... par Paschal de l'Estocart... A Genève,... MDLXXXIII. Réédition en fac similé par Hans Hollinger et Pierre Pidoux. — Kassel et Bâle, Baerenreiter-Verlag, 1954. [Voir C. R. de Marc Honegger, in *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, avril-juin.

— * Aspects de la propagande religieuse. Préface par Henri Meylan (Travaux d'Humanisme et Renaissance. XXVIII). — Genève, E. Droz, 1957.

— Davis (Natalie Zemon). — The protestant printing workers of Lyons in 1551. — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

— Dufour (Alain). — Le « Catéchisme du docteur Pantalon et de Zani, son disciple » (1594). — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

— Françon (Marcel). — Premiers exemples de l'emploi du terme Renaissance. — *MLN*, March.

— Geisendorf (Paul F.). — Trois chroniqueurs devant la propagande [Claude Haton, A. d'Aubigné, P. de l'Estoile]. — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

— Hari (Robert). — Les Placards de 1534. — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

— Penham (Daniel F.). — C. R. de : * A critical bibliography of French literature... Vol. II. The 16th century... (Syracuse, 1956). — *RR*, April.

— Will (Samuel F.) and Wiley (W. L.). — Literature of the Renaissance in 1956. French... — *SP*, April.

Aneau (**B.**). — Brasart-De Groër (Georgette). — Le collège, agent d'infiltration de la Réforme. Barthélemy A. au collège de la Trinité. — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

Aubigné (**A. d'**). — Voir : *XVIe siècle. Divers* (Geisendorf).

Bèze (**Th. de**). — Stahlmann (S.). — Handschriftliche Widmungen als gegenstand religiöser Propaganda [Th. de B. und die reformierte Propaganda. — S. Castellio und die Propaganda der Häretiker]. — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

— Voir *XVIe siècle. Divers.*

Calvin (**J.**). — J. C. — Brève Instruction chrétienne. Adaptation en français moderne de Pierre Courthial. — *La Revue réformée*, nº 2.

— Boisset. — J. C. et le droit usage de la raison [résumé d'une communication à la Société languedocienne de philosophie, 29 novembre 1956]. — *Les Études philosophiques*, avril-juin.

— Breen (Quirinus). — John C. and the rhetorical tradition. — *Church History*, March.

Castellion (**S.**). — Voir : *Bèze* (*Th. de*).

Des Périers (**B.**). — * Hassell Jr. (James W.). — Sources and analogues of the *Nouvelles récréations et joyeux devis* of B. Des P. (University of North Carolina publications. Studies in comparative literature. 20). — Chapel Hill, University of Worth Carolina Press, 1957.

Du Bellay (**J.**). — Voir : *Ronsard* (*P. de*).

Du Bois (**S.**). — Tricard (Annie). — La propagande évangélique en France. L'imprimeur Simon Du B. (1525-1534). — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

Du Vair (**G.**). — Roques (Paul). — La *Philosophie morale des stoïques* de Guillaume Du V. — *Archives de philosophie*, avril-septembre.

Erasme. — * The poems of Desiderius Erasmus. Introduced and edited by Dr C. Reedijk. — Leiden, E. J. Brill, 1956. [Voir C. R. de Giovanni Busino, in *BHR*, fasc. 2.]

Estienne (**H.**). — Davis (Natalie Zemon). — The 1592 edition of E.'s.

Apologie pour Hérodote. — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

— Kingdon (Robert M.). — The business activities of printers Henri and François E. — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

Farel (G.). — Voir : *Vingle* (*P. de*).

Garnier (R.). — Mouflard (Marie-Madeleine). — Robert G. (1545-1590). Étude biographique et littéraire [résumé thèse doct. Lettres, Paris, 1957] — *AUP*, avril-juin.

Haton (Cl.). — Voir : *XVI^e siècle. Divers* (Geisendorf).

La Ceppède (J. de). — * Brown (J. Carter). — The *Theoremes sur le sacré Mystère de nostre Redemption* of Jean de La C., 1548 ?-1623, an investigation. — Cambridge, Mass., Harvard College, 1956.

Laurent de Normandie. — Schlaepfer (Heidi-Lucie). — L. de N. [libraire et éditeur à Genève, d'après deux inventaires publiés après sa mort : obligations et cédules en faveur de L. de N. ; inventaire des livres en magasin]. — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

L'Estoile (P. de). — Voir : *XVI^e siècle. Divers.*

Marguerite de Navarre. — Lebègue (Raymond). — Les confidences de M. de N. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

Marot (C.). — Voir : *XVI^e siècle. Divers.*

Meigret (L.). — Droz (E.). — Laurent M. et la propagande religieuse. — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1956.

Montaigne (M. de). — Brieux (Alain). — Petit trésor de souvenirs de M. [I. Le jeton de M. — II. Contrat de mariage de Jehanne Eyquem de M. et de Guillaume de Mons, 1567. — III. Volumes provenant de la famille de Mons. — IV. Le « Sébastien Munster » de M. — V. Volume annoté par M^lle de Gournay. — VI. Contrat pour l'édification de la tour de Cordouan (1584). — *BHR*, fasc. 2.

— Feytaud (Jacques de). — L'âme poétique de M. I. Sur des vers oubliés. II. La poésie divine. III. Le philosophe inspiré. IV. L'athéisme poétique. — *BAM*, janvier-mars.

— Lataulade (Baronne de). — Les liens de M. avec les familles des Landes. — *Bulletin de la Société de Borda*, janvier-mars.

— Lévis-Mirepoix (Duc de). — M. et l'individualisme. — *BAM*, janvier-mars.

— Michel (Pierre). — Actualité de M. — *BAM*, janvier-mars. [Voir aussi : *AP*, février-mars.]

— Michel (P.). — Bibliographie montaigniste pratique (1580-1950). — *BAM*, janvier-mars.

— Michel (P.). — M. et la poésie de Ronsard [suivi de : Pierre Dumoulin de Laplante, Réflexions sur la conférence de P. M., « M. et les poètes de la Pléiade »]. — *BAM*, janvier-mars.

— Rat (Maurice). — Note sur M. et Jean Second. — *BAM*, janvier-mars.

— Tronquart (Georges). — Pour une interprétation cosmique du « mol chevet ». — *BAM*, janvier-mars.

Pasquier (E.). — Thickett (D.). — Étienne P. and his part in the struggle for tolerance. — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

Paul (P.). — Voir : *XVI^e siècle. Divers.*

Postel (G.). — Stahlmann (S.). — Die Stellung G. P. s in der religiösen Propaganda. — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

Rabelais. — * Roe (F. C.). — Sir Thomas Urquhart and R. (The Taylorian Lecture, 1957). — Oxford, Clarendon Press, 1957.

— * Saulnier (V.-L.). — Le dessein de R. — Société d'édition d'enseignement supérieur, 1957.

— * Wyndham Lewis (D. B.). — Doctor R. — London, Sheed and Ward, 1957.

— Meyer (Herman). — Das Zitat als Strukturelement in R.' Erzählwerk. — [In] * Gestalt probleme der Dichtung (Günther Müller Festschrift). — Bonn, H. Bouvier und Cº Verlag, 1957.

— Raimondi (Ezio). — Un lettore barocco di R. [Francesco Fulvio Frugoni]. — *Convivium*, marzo-aprile.

— Telle (Emile V.). — Notes pour servir au commentaire du *Quart Livre*. — *RR*, April.

Ronsard (P. de). — * Quelques sonnets de R. [choisis par Dunoyer de Segonzac. Eaux-fortes de D. de S.] — Imprimerie nationale, 1955.

— Raibaud (Gabriel). — R. aumônier du Roi. — *Revue universitaire*, mars-avril.

— Satterthwaite (Alfred W.). — Moral vision in Spenser, Du Bellay and R. — *CL*, Spring.

— Silver (Isidore). — Les études sur R. aux États-Unis. — *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*, 1956.

— Voir : *Montaigne*.

Tronc (M.). — Voir : *XVIe siècle. Divers.*

Tyard (P. de). — Lapp (John C.). — Mythological imagery in P. of T. — *SP*, April.

Vincent (A.). — Droz (E.). — Antoine Vincent. La propagande protestante par le Psautier. — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

Vingle (P. de). — Berthoud (G.). — Livres pseudo-catholiques de contenu protestant imprimés chez Pierre de V., à Neuchâtel. — [In] * Aspects de la propagande religieuse... — Genève, 1957.

— Droz (E.). — P. de V., imprimeur de Farel. — [In] * Aspects de la propagande religieuse. — Genève, 1957.

XVIIe SIÈCLE

Divers. — * Rat (Maurice). — Aventurières et intrigantes du Grand Siècle. — Éditions d'histoire et d'art, Plon, 1957.

— Brachin (Pierre). — Au « siècle d'or » hollandais. Le « Cercle de Muiden » (1609-1647) et la culture française. — *Archives des lettres modernes*, nº 4, juin-juillet.

— Deloffre (F.). — Le paysan dans la littérature française sous Louis XIV. — *Technique. Art. Science*, mai-juin.

— Erba (Luciano). — Visione miope e secentismo [Th. de Viau, Saint-Amant]. — *Aevum*, settembre-dicembre 1956.

— Haase (Erich). — Zur Bedeutung von « Je ne sais quoi » im 17. Jahrhundert. — *Zeitschrift fur französische Sprache und Literatur*, September 1956.

— Hinrichs (Carl). — Zur Selbstauffassung Ludwigs XIV. in seinen *Mémoires*. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

— Lagny (Jean). — C. R. de : Sayce (R. A.), *The French biblical epic in the 17th century* (Oxford, 1955). — *RHLF*, avril-juin.

— Moore (W. G.). — Le goût de la Cour [de Louis XIV]. — *CAIEF*, nº 9, juin.

— Pabst (Walter). — Funktionen des Traumes in der französische Literatur des 17. Jahrhunderts. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1956.

— Ross (Werner). — Die « Précieuses ». Ihre Rolle in Gesellschaft und Literatur. — *Zeitschrift fur Französische Sprache und Literatur*, September 1956.

Ballet. — Bridgman (Mme Nanie). — L'aristocratie française et le ballet de cour. — *CAIEF*, nº 9, juin.

— Christout (M.-F.). — Réception offerte le 6 septembre 1636, à Essonnes, à la reine Christine de Suède. — *CAIEF*, nº 9, juin.

— Paquot (Marcel). — La manière de composer les ballets de cour d'après les premiers théoriciens français. — *CAIEF*, nº 9, juin.

— Verchaly (André). — Les ballets de cour d'après les recueils de musique vocale (1600-1643). — *CAIEF*, nº 9, juin.

Jansénisme. — * Musée national des Granges de Port-Royal. Philippe de Champaigne et Port-Royal. Juin-octobre 1957. [Catalogue rédigé par Bernard Dorival.] — Éditions des Musées nationaux, 1957.

— * Van Kleef (B. A.). — Schuilnamen Naamvormen en Naamletters aangenomendoor schrijvers meest voorkomende in de geschiedenis der Gallikaanse en Hollandse Kerk, bewerkt door J. A. van Beek. Tweede druk. — « De Oud-Katholieke Pers », 1955. [Voir C. R. de J. Orcibal, in *Société des Amis de Port-Royal*, nº 6-7, 1956 : contient les « clefs des peudonymes, noms de guerre, sobriquets et initiales employés au XVIIe et surtout au XVIIIe siècle dans les manuscrits et les œuvres imprimées qui concernent le clergé de Hollande, Port-Royal et les appelants ».]

Langue. — Bar (Francis). — Style burlesque et langue populaire. — *CAIEF*, nº 9, juin.

— Deloffre (Frédéric). — Burlesques et paysanneries. Étude sur l'introduction du patois parisien dans la littérature française du XVIIe siècle. — *CAIEF*, nº 9, juin.

Spiritualité. — Goré (Mme). — L'influence de Denys l'Aréopagite sur la pensée religieuse au XVIIe siècle en France [résumé d'une communication à la Société alpine de philosophie, 18 janvier 1957]. — *Les Études philosophiques*, avril-juin.

— Vermeylen (A.). — Sainte Thérèse et le renouveau catholique en France. 1601-1660 (I). — *LR*, mai.

Théâtre. — Garapon (Robert). — La permanence de la farce dans les divertissements de cour au XVIIe siècle. — *CAIEF*, nº 9, juin.

— Jacquot (Jean). — La reine Henriette-Marie et l'influence française dans les spectacles à la cour de Charles Ier. — *CAIEF*, nº 9, juin.

— Lough (J.). — *L'Ouverture des Jours gras*, ou l'Entretien du carnaval [d'après le texte de B. N. Paris, Rés. Li19. 15. — *FS*, July.

— Lough (J.). — Représentations théâtrales à la Cour depuis Henri IV. — *CAIEF*, nº 9, juin.

— Mongrédien (Georges). — Les comédiens au Grand Siècle : Beauchâteau. — *Miroir de l'histoire*, juin.

— Robert (Jean). — Les comédiens français à Nancy au XVIIe siècle — *RHT*, fasc. I-II.

Arnauld d'Andilly (R.). — Millot (J.). — Anne d'Autriche ou A. d'A. [A propos d'un exemplaire de la 2e édition originale des *Œuvres de Th. de Viau*, vente Lucien-Graux, 27 janvier 1957]. — *BB*, nº 1.

Benserade. — Maurice-Amour (Mme L.). — B., Michel Lambert et Lulli. — *CAIEF*, nº 9, juin.

— Silin (Charles I.). — L'influence des poètes de cour sur la formation du jeune Louis XIV [B.]. — *CAIEF*, nº 9, juin.

Bérulle (P. de). — Julien-Eymard d'Angers, o. f. m. Cap. — L'exemplarisme bérullien : les rapports du naturel et du surnaturel dans l'œuvre du cardinal P. de Bérulle. — *Revue des sciences religieuses*, avril.

— Julien-Eymard d'Angers. — Rapports du naturel et du surnaturel dans l'œuvre de P. de Bérulle : nature, incarnation, grâce. — *Revue de l'Université d'Ottawa*, juillet-septembre.

— Vidal (Maurice). — Le cardinal de B., théologien marial : la doctrine de Marie-Épouse. Thèse de doctorat en théologie, Rome, Angelicum, 1956 [résumé]. — *Compagnie de Saint-Sulpice. Bulletin du comité des études*, janvier-mars.

Bossuet (J.-B.). — Goyet (Thérèse). — Autour du *Discours sur l'histoire universelle*. Études critiques. I. L'histoire du *Discours*. — II. L'utilisation de Platon (Textes inédits et documents photographiques). — *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, tome III, fasc. 4, Langue et littérature françaises, 1956.

Brouché de la Croix. — Gillis (Anne-Marie). — Les emprunts du poète B. de la C. [curé de Flémalle, 1642-1661 ; a plagié Racan et Godeau]. — *LR*, mai.

Corneille (P.). — Derche (Roland). — *Agésilas* et *Attila* de C. — *AP*, novembre-décembre 1956.

— Gauny (Marie-Odile). — La dramaturgie de C. [Thèse University of Pennsylvania, 1957]. — *Dissertation abstracts*, nº 5.

— Herland (Louis). — Comment jouer C. — *RHT*, fasc. I-II.

— Herland (L.). — Sur la signification politique de *Cinna*. — *Bulletin de la Société toulousaine d'études classiques*, avril.

— Sellstrom (Albert Donald). — Heroic rhetoric and the theater of P. C. [Thèse Princeton University, 1956]. — *Dissertation abstracts*, nº 3.

— Vier (Jacques). — La carrière de P. C. — *L'École*, 22 juin.

— Voir : *Molière*.

Descartes. — * Hagmann (Moritz). — D. in der Auffassung durch die Historiker der Philosophie. Zur Geschichte der neuzeitlichen Philosophiegeschichte. Diss. phil. hist. Basel, 1955. — Winterthur, Verlag P. G. Keller.

— Brun (Jean). — La spiritualité cartésienne. — *AP*, décembre 1955, janvier-avril 1956.

— Dambska (Izydora). — Sur certains principes méthodologiques dans les *Principia philosophiae* de D. — *Revue de métaphysique et de morale*, janvier-mars.

— Goldschmidt (Victor). — A propos de « D. selon l'ordre des raisons ». — *Revue de métaphysique et de morale*, janvier-mars.

Fénelon. — * Varillon (F.). — F. et le pur amour (Coll. « Maîtres spirituels ». Nº 11). — Éd. du Seuil, 1957.

— Wais (Kurt). — Selbstanalyse Fontenelles und F.s in ihren Totengesprächen. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

— Wilhelm (Julius). — Odysseus in F.s *Aventures de Télémaque*. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1956.

— Voir : *Racine* (*J.*).

François de Sales (S^t^). — * Brasier (V.), Morganti (E.), Durica (M. St.). — Bibliografia salesiana. Opere e scritti riguardanti s. Francesco di S. 1623-1655 (Bibliotheca del « Salesianum ». 44). — Torino-Milano, Soc. Edit. Internazionale, 1956.

— Gaillard (Dom Louis). — S^t^ F. de S. (31 janvier 1957). — *Facultés catholiques de Lille. Bulletin trimestriel*, avril.

— Pierre de la Croix (R. P.), O. C. D. — La vie intérieure de s^t^ F. de S. en 1622 [extrait d'une thèse de lettres, « De sainte Thérèse d'Avila à s^t^ F. de S. Essai de littérature spirituelle comparée »]. — *Carmel*, avril-juin.

Gassendi (**P.**). — Rochot (B.). — G. et les mathématiques. — *Revue d'histoire des sciences*, janvier-mars.

La Fayette (**M^me^ de**). — Scott (J. W.). — Le « Prince » de Clèves. — *MLR*, July.

La Fontaine, — Vier (Jacques). — Jean de La F. — *L'École*, 25 mai, 8 juin.

La Roche-Guilhen (**M^lle^ de**). — Pitou (Spire). — A forgotten play : La R.-G.'s *Rare en Tout* (1677). — *MLN*, May.

Léger (**J.**). — Tithus (S. J.). — Notes on the sources and treatment of Jean L.'s *Tragedie de Rhodes*. — *MLR*, July.

Malebranche. — M. — De la Prédestination [opuscule inédit, B. M. Troyes, Ms. 2717], présenté par André Robinet. — *Revue de métaphysique et de morale*, janvier-mars.

Martin (**Dom Cl.**). — * Dom Claude M. — Conférences ascétiques : questions ascétiques, proposées, examinées et résolues en des conférences réglées. Texte publié, avec préface et notes, par Dom Jean-René Hesbert [B. N., Ms. fr. 17 105 et 19 455]. — Abbaye de Saint-Wandrille, 1957, 2 vol.

Molière. — * Poulaille (Henry). — Corneille sous le masque de M. — Grasset, 1957.

— Ayda (M^me^ Adile). — M. et l'envoyé de la Sublime Porte. — *CAIEF*, n° 9, juin.

— Clubbs (William Graham). — M. and the baroque rhythm [Thèse Princeton University, 1956]. — *Dissertation abstracts*, n° 3.

— Lewañski (Julian). — Ze studiów nad Molierem w ietrze staropolskim [Étude sur les représentations de M. en Pologne au XVIII^e^ siècle]. — *Pamiętnik teatralny*, 1956, z. 4.

— Picard (Michel). — Le personnage d'Alceste dans *Le Misanthrope* de M. — *IL*, mai-juin.

Pascal (**B.**). — * Demorest (Jean-Jacques). — P. écrivain. Étude sur les variantes de ses écrits. — Éditions de Minuit, 1957.

— * Le Roy (Georges). — P. savant et croyant (« Initiation philosophique »). — Presses Universitaires, 1957.

— * Perdomo García (José). — La Teoría del conocimiento en P. — Madrid, C. S. I. C., Instituto Luis Vives, 1956.

— Birault (Henri). — Le problème de la raison chez P. [et chez Kant]. — *AP*, novembre-décembre 1956, avril-mai 1957.

— Camproux (Charles). — Faut-il vraiment nous abêtir avec P. ? — *Le français moderne*, avril.

— Lafuma (Louis). — Éclaircissement d'une notule pascalienne. — *RHLF*, avril-juin.

— Levaux (Léopold). — Propos sur P. [extrait du *Journal* inédit de L. L.]. — *Droit et Liberté*, avril.

— Malzieu (Bâtonnier Joseph). — Sur les *Provinciales* de P. — *L'Auvergne littéraire*, 1er trimestre.

— Moussalli (Ulysse). — Iconographie de B. P. — *La Revue des arts*, mars-avril.

— Sannié (Dr Charles). — L'expertise morphologique d'un portrait de P. — *Revue internationale de criminologie et de police technique* (Genève), juillet-septembre 1956.

— Thuillier (Guy). — P. devant la politique. — *La Revue administrative*, mars-avril.

Peiresc. — P. — Pages véridiques. Présentées par J.-P. Bianchi. — *CS*, juin, nº 341.

Racine (J.). — * Mauron(Charles). — L'Inconscient dans la vie et l'œuvre de R. (Publication des Annales de la Faculté des lettres. Aix-en-Provence. Nouvelle série. Nº 16). — Gap, Éd. Ophrys, 1957.

— Boulay (Laurence). — Les Cantiques spirituels de R. mis en musique au XVIIe siècle. — *XVIIe siècle*, nº 34, mars.

— Gaudot (Dr Maurice). — Contribution à l'étude des relations entre R. et Fénelon. — *Cahiers raciniens*, nº I, 1er semestre 1957.

— Goldmann (Lucien). — Le Dieu caché, *La Nouvelle critique* et le marxisme. — *TM*, avril.

— Hartle (Robert W.). — Le Brun's *Histoire d'Alexandre* and R.'s *Alexandre le Grand*. — *RR*, April.

— Mönch (Walter). — Rs *Phèdre*. Eine literatur-und geistesgeschichtliche Betrachtung. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1956.

— Pommier (Jean). — R. — *Cahiers raciniens*, nº 1.

— Vanuxem (Jacques). — L'ode tirée du psaume XVII n'est pas de R. [l'auteur est Bologne]. — *RHLF*, avril-juin.

— Waelhens (Alphonse De). — Dialectique et pensée tragique [à propos de L. Goldmann, *Le Dieu caché...*]. — *Revue philosophique de Louvain*, mai.

— Yarrow (P. J.). — « Un temple sacré ». A note on R.'s *Phèdre*. — *MLN*, March.

— Conférences de Jean Vilar et de Jean-Louis Barrault aux étudiants... à l'issue du cours de M. Antoine sur *Bérénice*. — *AP*, novembre-décembre 1956.

Retz (Cardinal de). — Thuillier (Guy). — Le cardinal de R. : morale, partis et politique. — *La Revue administrative*, mai-juin.

Rotrou (J.). — Nelson (Robert J.). — Art and salvation in R.'s *Le Véritable Saint Genest*. — *FR*, May.

Saint-Amant. — Voir : *XVIIe siècle. Divers.*

Saint-Evremond. — * Barnwell (H. T.). — Les idées morales et critiques de S.-E. — Presses Universitaires, 1957.

Saint-Simon. — Laurain (Madeleine). — Un pèlerinage littéraire rue du Cherche-Midi : l'hôtel S.-S. — *Médecine de France*, nº 83.

— Noël (Léon). — La grande passion du duc de S.-S. — *Médecine de France*, nº 83.

Urfé (H. d'). — Probst (J.-H.). — Tournon et l'*Astrée* d'Honoré d'U. Ses symboles et son ésotérisme. — *Le Symbolisme*, juillet-août.

Viau (Th. de). — Voir : *XVII^e siècle. Divers.*

Villedieu (Mme de). — Herval (René). — Théâtre, roman et diplomatie sous Louis XIV. Mme de V. inconnue. — *La Revue de l'Université Laval*, mai, juin.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * The Age of enlightenment : the 18th century philosophers (The Great ages of Western philosophy. IV). Selected, with introduction and interpretive commentary by Isaiah Berlin. — Boston, Houghton Mifflin C^o, 1956.

— Cherpack (Clifton). — Warburton and some aspects of the search for the primitive in 18th century France. — *PQ*, April.

— Haase (Erich). — Die Diskussion des Glückspiels um 1700 und ihr ideologischer Hintergrund. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, Januar.

— Healy (George Robert). — Mechanistic science and the French Jesuits : a study of the responses of the *Journal de Trévoux* (1701-1762) to Descartes and Newton [Th. University of Minnesota, 1956]. — *Dissertation abstracts*, n° 5.

— Mahieu (L.). — La philosophie à l'Université de Douai au XVIII^e siècle. — *Mélanges de science religieuse*, mai.

— Meyer (Paul H.). — The French Revolution and the legacy of the philosophes. — *FR*, May.

— Neveu Jacques. — « Pièces paysannes » par une religieuse du XVIII^e siècle [la Mère Martineau, économe des Ursulines d'Angers, d'après un cahier daté de 1779]. — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers*, 1955-1956.

— Pomeau (René). — La crise française des lumières et la Révolution européenne. — *TR*, mai.

— Raymond (Marcel). — Du jansénisme à la morale de l'intérêt. — *MF*, juin.

— Weinert (Hermann Karl). — Frankreich in der Sicht italienischer Enzyklopädisten des 18. Jahrhunderts. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1956.

— Wilson (Arthur A.). — The age of enlightenment and the contemporary world. A review article.... — *The William and Mary quarterly*, January.

Bibliophilie. Livre. — Duval (Michel). — Imprimeurs et libraires à Brest au XVIII^e siècle. — *Les Cahiers de l'Iroise*, avril-juin.

— Guignard (Jacques). — Les reliures mosaïquées du XVIII^e siècle. — *BB*, n° 1.

Théâtre. — Dabcovich (Elena). — Die Selbstdarstellung einer Schauspielerin (M^lle Clairon). — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

— Feray (Jean). — Les théâtres successifs du château de Versailles. — *Les Monuments historiques de la France*, janvier-mars.

— Verlet (Pierre). — Décors et costumes de l'Opéra de Versailles pour les spectacles de 1770. — *Les Monuments historiques de la France*, janvier-mars.

— L'inauguration de l'Opéra en 1770 (textes et documents). — *Les Monuments historiques de la France*, janvier-mars.

Alembert (d'). — Ley (Hermann). — Nochmals D'A. Später Nachwort. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig. Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1955-1956, H. 3.

Beaumarchais (P. C. de). — Dufresne (Hélène). — B. arpenteur (textes inédits). — *RSH*, avril-juin.

— Rat (Maurice). — B. est-il le Français à qui l'Amérique doit le plus ? — *FL*, 12 janvier.

Campistron (J.-G. de). — Genestet (M.). — Archives départementales et histoire littéraire. Deux expositions. I. Jean Galbert de C. et son œuvre [d'après les papiers de Mme Allary de Savy]... — *Bulletin de l'Université de Toulouse*, avril-juin.

Chénier (A.). — Caillé (Jacques). — Le consulat de [Louis de C.] au Maroc. (1767-1782). Les dépenses de la France. — *Hespéris*, 3e-4e trimestres 1956.

— Venzac (Géraud). — Retour à l'ascendance grecque d'A. C. — *RHLF*, avril-juin.

Diderot. — * D. — Salons. Volume I : 1759-1761, 1763. Texte établi et présenté par Jean Seznec et Jean Adhémar. — Oxford, The Clarendon Press, 1957.

— * Hinterhäuser (Hans). — Utopie und Wirklichkeit bei D. (Heidelberger Forschungen). — Heidelberg, C. Winter, Universitätsverlag, 1957.

— * Wilson (Arthur W.). — D. The testing years, 1713-1759. — New York, Oxford University Press, 1957.

— Deuchler (Florens). — D. et la survivance de l'idée du peintre parfait. — *Bulletin annuel de la Fondation suisse* (Université de Paris. Cité universitaire), 1956.

— Donvez (Jacques). — D., Aiguillon et Vergennes [Archives du Mre des Affaires étrangères, voyage de D. en Hollande et en Russie, 1773-1774]. — *RSH*, juillet-septembre.

— Halls (W. D.). — A letter from D. to General Betzky [Fonds Vandeul]. — *FS*, April.

— May (Gita). — Chardin vu par D. et par Proust. — *PMLA*, June.

— Schalk (Fritz). — D's Artikel « Mélancolie » in der *Enzyklopädie*. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1956.

Dumarsais (C. C.). — Gross (Georg). — César Chesneau D. Ein Beitrag zur Geschichte der französischen Aufklärungsliteratur. — Zwei bisher unbekannte philosophische Schriften von D. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Rostock. Gesellschaft-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1955-1956, H. 2, 3.

Encyclopédie. — Clément (Fernand). — Pierre Rousseau et l'édition des suppléments de l'*E.* — *RSH*, avril-juin.

— Kohler (Pierre). — C. R. de : Ch. Guyot, *Le rayonnement de l'E. en Suisse française* (Neuchâtel, 1955). — *RHLF*, avril-juin.

— Voir : *Diderot.*

Fontenelle. — Voir : *Fénelon.*

Grimm (F.). — Mönch (Walter). — Melchior G. und die *Correspondance littéraire*. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

Holbach (d'). — * D'H. — Textes choisis. Tome 1er. Le christianisme dévoilé. La contagion sacrée. Histoire critique de Jésus-Christ. Introduction et notes par Paulette Charbonnel (« Les Classiques du peuple »). — Éditions sociales, 1957.

La Font de Saint-Yenne. — Desné (Roland). — L'éveil du sentiment national et la critique d'art. La F. de S.-Y. précurseur de Diderot. — *La Pensée*, mai-juin.

Lavoisier. — * Œuvres de L. Correspondance recueillie et annotée par René Fric. Préface de Louis de Broglie. Fasc. II. 1770-1775. — A. Michel, 1957.

— Toulmin (S. E.). — Crucial experiments : Priestley, L. — *JHI*, April.

Le Sage. — * Spaziani (Marcello). — Il teatro minore di L. Studi e ricerche. — Roma, Angelo Signorelli, 1957.

— Eggenberger (Georges). — Il y a deux siècles mourait à Boulogne A.-R. L. — *Revue de Boulogne*, mai-juin.

Marivaux. — * M. — *La Vie de Marianne.* Texte établi, avec introduction, chronologie, bibliographie, notes et glossaire par Frédéric Deloffre (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1957.

— Gazagne (P.). — *Les Serments indiscrets.* — *L'Illustre Théâtre*, nº 8.

Meslier (J.). — E. G. [Garin]. — Jean M. — *Giornalo critico della filosofia italiana*, aprile-giugno.

Montesquieu. — Mauriac (Pierre). — M. avec nous. — *La Presse médicale*, 8 mai.

Morelly. — Coe (R. N. C.). — The fortunes of the *Code de la Nature* between 1755 and 1848. — *FS*, April.

Pollin (l'abbé J.-B). — Avezou (Robert). — Un préromantique dauphinois : l'abbé J.-B. P., de La Tronche. — *Procès-verbaux de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'archéologie*, janvier-mars.

Prévost (l'abbé). — Engel (Claire-Éliane). — L'abbé P. archéologue. — *RSH*, avril-juin.

— Engel (Cl. E.). — C. R. de : H. Roddier, *L'abbé P.* (Paris, 1955). — *RHLF*, avril-juin.

— Remak (Henry H. H.). — Goethes Gretchenabenteuer und *Manon Lescaut* : Dichtung oder Wahrheit ? — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

Restif de la Bretonne. — Chadourne (Marc). — R. de la B. revisité. — *RP*, juillet.

Rousseau (J.-J.). — * Deregibus (Arturo). — Il problema morale di J.-J. R. e la validità dell'interpretazione kantiana. — Torino, Giappichelli, 1957.

— * Glumm (Friedrich). — J.-J. R. : Religion und Staat. Grundlegung einer demokratischer Staatslehre. — Stuttgart, Kohlhammer, 1956.

— * Nemo (Maxime). — L'homme nouveau. J.-J. R. — La Colombe, 1957.

— * Röhrs (Hermann). — J.-J. R. Vision und Wirklichkeit. — Heidelberg, Quelle und Meyer, 1957.

— Carmody (Francis J.). — R.'s *Confessions* : notes on the style. — *FR*, April.

— Derche (Roland). — De J.-J. R. à Gérard de Nerval : la rêverie préromantique (J.-J. R., Senancour). — *AP*, avril-mai.

— Grange (Henri). — R. et la division du travail. — *RSH*, avril-juin.

— Martí (Jorge L.). — Racionalismo político y romanticismo social en Juan Jacobo R. — *Universidad de la Habana*, enero-diciembre 1956.

— Moreau (Pierre). — Réflexions sur le style du sixième livre des *Confessions.* — *Revue universitaire*, mars-juin.

— Osmont. — Le préambule des *Confessions.* — *IL*, mars-avril.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (*Romantisme*).

Rousseau (P.). — Voir : *Encyclopédie.*

Sade (M^is^ de). — Thody (Philip). — The case of the M^is^ de Sade. — *The Twentieth Century*, July.

Saint-Pierre (l'abbé de). — Perkins (Merle L.). — Civil theology in the writings of the abbé de S.-P. — *JHI*, April.

Saurin (J.). — Mosse (George L.). — The importance of Jacques S. in the history of casuistry and the enlightenment. — *Church History*, September 1956.

Vauvenargues. — * V. — Œuvres choisies. Édition établie, préfacée et annotée par Michel Mohrt (Les Portiques. 50). — Club français du livre, 1957.

Volney. — Christophe (Louis A.). — Une lettre inédite de V. [23 décembre 1805]. — *La Revue du Caire*, avril.

Voltaire. — * V. — *L'Ingénu.* Publié par W. R. Jones (« Textes littéraires français ». 75). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1957.

— * V. — *Le Taureau blanc.* [Préface de Henri Jadoux]. Eaux-fortes originales de Lucien Coutaud. — (Paris), Les Bibliophiles comtois, 1956.

— * Textes nouveaux de la Correspondance de V. Lettres de V., publiées par V. S. Lublinsky [en russe, avec un « sommaire » français]. — Moscou-Leningrad, Éditions de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S., 1956. [Voir C. R. de F. A. Taylor, in *FS*, July ; R. A. Leigh, in *MLR*, October.]

— * V.'s Correspondence. Edited by Th. Besterman. Vol. XXI : August-December 1752. Letters 4342-4503. The Orange is crushed. — Vol. XXII : January-June 1753. Letters 4504-4739. Arrest in Frankfort. — Vol. XXIII : July-December 1753. Letters 4740-4967. From Frankfort to Colmar. — Vol. XXIV : January-May 1754. Letters 4968-5181. Alsace. — Genève, Les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1957.

— * Delattre (André). — V. l'impétueux. Essai présenté par R. Pomeau. — Mercure de France, 1957.

— * Stern (Jean). — V. et sa nièce, M^me^ Denis (La Palatine). — Plon, 1957.

— Alatri (Paolo). — Note sul periodo ginevrino di V. e sulle sue corrispondenze coi Tronchin e coi Cramer (II). — *Nuova Rivista storica*, settembre-dicembre 1956.

— Brombert (Victor). — V. dans le *Journal* de Delacroix. — *FR*, April.

— Dimaras (C. Th.). — La fortune de V. en Grèce. — [In] * Mélanges O. et M. Merlier. — Athènes, 1956.

— Hartley (K. H.). — V. and Maffei. — *A. U. M. L. A.*, May.

— Leigh (R. A.). — Observations on the dating of the V. letters. II. [Vol. XI-XVI de l'éd. Bestermann]. — *MLR*, July.

— Nixon (Edna). — V. and the Calas case, 1761-1765. — *History today*, August.

— Watts (George B.). — Catherine II, Charles-Joseph Panckoucke and the Kehl edition of V.'s *Œuvres*. — *MLQ*, March.

XIX^e^ SIÈCLE

Divers. — * Mortier (Roland). — Les « Archives littéraires de l'Europe » (1804-1808) et le cosmopolitisme littéraire sous le Premier Empire (Académie royale de Belgique. Classe des lettres et des sciences morales et politiques. Mémoires in-8°. Tome LI, fasc. 4). — Bruxelles, Palais des Académies, 1957.

— Cuvillier (Armand). — Les antagonismes de classes dans la littéra-

ture sociale française de Saint-Simon à 1848. — *International Review of social history*, 1956, part. 3.

— Reboul (Pierre). — C. R. de : Marcel Ian Moraud, *Une Irlandaise libérale en France sous la Restauration. Lady Morgan*, 1775-1859 (Paris, 1954). — *RHLF*, avril-juin.

— Trénard (Louis). — Les Caveaux lyonnais sous l'Empire. — *Technique. Art. Science*, juillet.

— Complainte faite à ce sujet [par Julien Desenne], publiée par Albert-Marie Schmidt. — *NRF*, juin.

Revues littéraires. — Jackson (A. B.). — Les critiques de *La Revue Blanche*. L'apport du *Banquet* : F. Gregh, M. Proust, L. Blum. — Th. Natanson, critique d'art, et les peintres de la *RB*. — La critique à la *RB* : Lucien Muhlfeld, L. Blum, A. Gide. — *La Revue des lettres modernes*, 1er trimestre.

— 75e anniversaire de la *Jeune Belgique* [par C. Burniaux, H. Davignon, G. Charlier, L. Dumont-Wilden, G. Vanwelkenhuyzen, A. Guislain, etc.]. — *Nos lettres* (nº spécial), juin 1956.

Romantisme. — * Herkel (Gottfried F.), ed. — On romanticism and the art of translation. Studies in honor of Edwin Hermann Zeydel. — Princeton, Princeton University Press, 1956.

— Charlier (Gustave). — Un épisode de l'histoire du romantisme en Belgique. La querelle de la contrefaçon. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 1.

— Schöltke-Schröer (Charlotte). — Das Raum-Zeiterlebnis in der französischen Frühromantik (Rousseau, Chateaubriand, Lamartine). — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, April.

— Voisine (Jacques). — L'image de l'Allemagne dans le romantisme français. — *AP*, juillet-septembre 1956.

Symbolisme. — Voir : *Valéry (P.)*.

Théâtre. — Auriant. — La maladie de Mlle Jenny Colon. — *Aesculape*, juillet.

— Genestet (M.). — Archives départementales et histoire littéraire. Deux expositions.... II. Le théâtre de Toulouse à l'époque romantique. — *Bulletin de l'Université de Toulouse*, avril-juin.

— Wagner (Hans). — Lettre de Sarah Bernhardt à Henri Bauër, 12 mars 1891, *in* Die Briefsammlung Gauchez. — *Mitteilungen des Osterreichischen Staats-archivs*, Bd. 9, 1956.

Agoult (Ctesse d'). — * Berthoud (Dorette). — Davila, fils de Liszt ? Sa vie, son œuvre... [lettres inédites de Mme d'A. à D.]. — Neuchâtel, Éd. de la Baconnière, 1956.

— Fabre (Jean). — Mme d'A. and Mickiewicz. — [In] * Adam M. in the world literature. A. symposium. Ed. by W. Lednicki. — Berkeley, University of California Press, 1956.

— Pichois (Claude). — C. R. de : J. Vier, *La comtesse d'A. et son temps*, tome I (Paris, 1955). — *RHLF*, avril-juin.

Allart (H.). — Gasparini (Luisa). — Gino Capponi e Ortensia A. — *Il Risorgimento*, febbraio.

Balzac (H. de). — * H. de B. — *Les Chouans*. Introduction, notes et choix de variantes par Maurice Regard (Classiques Garnier). — Garnier, 1957.

— * H. de B. — *La Peau de chagrin*. Postface d'Albert Béguin (Club des libraires de France. Coll. « Livres de toujours ». 23). — Club des libraires de France, 1956.

— * Pommier (Jean). — L'Invention et l'écriture dans *La Torpille* d'H. de B., avec le texte inédit du manuscrit original (Société de publications romanes et françaises. 60). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1957.

— Butler (Harry Lee). — The Balzacian hero [Thèse University of Minnesota, 1956]. — *Dissertation abstracts*, 1956, nº 10.

— Castex (Pierre-Georges). — C. R. de : F. Marceau, *B. et son monde* (Paris, 1955). — *RHLF*, avril-juin.

— Cluzel (Étienne). — Les démêlés d'H. de B. avec la géométrie. — *RSH*, juillet-septembre.

— Hunt (H. J.). — B's pressmen. — *FS*, July.

— Menut (Simone). — B., l'étonnant peintre de la Comédie Humaine. — *Bulletin de la Société des bibliolâtres de France*, décembre 1956.

— Métadier (B. Paul). — A propos de Maria du Fresnay, la véritable Eugénie Grandet. [Analyse graphologique de l'écriture de Maria du F., par A. Tajan.] — *Le Fureteur médical*, juin.

— Reh (Alfred). — Le style de B. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Schmidt (Julius). — Probleme des Stils. Neue Gesichtspunkte aus einer Betrachtung von B. und Flaubert. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, September 1956.

— Voir : *Stendhal*.

Banville (Th. de). — Le Dantec (Yves-Gérard). — B. et Marie Daubrun [lettre inédite de Th. de B., 17 septembre 1861]. — *MF*, mai.

Barbey d'Aurevilly (J.). — La Varende. — Sur une lettre [de J. B. d'A.]. — *Le Cerf-Volant*, nº 17, avril.

— Olivier (René). — La vie de B. d'A. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Friedrich-Schiller Universität Jena-Thüringen. Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1956-1957, H. 1-4.

Baudelaire (Ch.). — * B. A self-portrait. Selected letters. Translated and edited by Lois Boe Hyslop and Francis E. Hyslop, Jr. — Oxford University Press, 1957. [Voir : *TLS*, 17 th May.]

— * B. devant ses contemporains. Textes recueillis et présentés par W. T. Bandy et Claude Pichois. — Monaco, Éd. du Rocher, 1957.

— * Crépet (Jacques). — Propos sur B., rassemblés et annotés par Claude Pichois. Préface de Jean Pommier. — Mercure de France, 1957.

— * Starkie (Enid). — B. — London, Faber and Faber, 1957. [C. R. in *TLS*, 28 th June.]

— Amfreville (Henri d'). — Monsieur le substitut Pinard. — *NL*, 6 juin.

— Austin (Lloyd James). — Retrouver la vision de l'enfance. — *NL*, 6 juin.

— Baillot (A.-F.). — Le pessimisme de B. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Behrens (Ralph). — B. and Rimbaud : their Voyages. — *MLQ*, March.

— Bérence (Fred). — B. et les artistes. — *NL*, 6 juin.

— Bounoure (Gabriel). — Centenaire des *Fleurs du mal*. — *La Revue du Caire*, juin.

— Bruyr (José). — B. et ses musiciens. — *Musical*, mai, août.

— Carco (Francis). — Le plus grand des poètes maudits. — *NL*, 6 juin.

— Castex (Pierre-Georges). — Devant la critique. — *NL*, 6 juin.

— Drost (Wolfgang). — L'inspiration plastique chez B. — *Gazette des Beaux-Arts*, mai-juin.

— Isay (Raymond). — Le printemps de B. — *RDM*, 1er juillet.

— Jouve (Pierre-Jean). — Une naissance. — *NL*, 6 juin.

— Le Dantec (Yves-Gérard). — Une architecture secrète. — *NL*, 6 juin.

— Nugent (Robert). — B. and the criticism of decadence. 1882-1886. — *PQ*, April.

— Parsibatra (Marsi). — El gusto de B. — *Revista de ideas estéticas*, enero-marzo.

— Pichois (Claude). — L'expérience spirituelle de B. — *Carrefour*, 5 juin.

— Pichois (C.). — Petit référendum baudelairien. A-t-on retrouvé la deuxième Berthe ? — *Carrefour*, 5 juin.

— Pichois (C.). — Les plus aimées.... — *NL*, 6 juin.

— Pommier (Jean). — L'homme et l'œuvre. — *NL*, 6 juin.

— Pommier (J.). — Pour le centenaire des *Fleurs du mal*. B. tel qu'il fut. — *Les Annales*, mai.

— Sacy (Samuel S. de). — Le procès de 1857. Plaidoyer pour le ministère public. — *NL*, 6 juin.

— Wuthenow (Rainer). — Hundert Jahre *Fleurs du Mal*. — *Neue Deutsche Hefte*, Juli.

— Voir : *Musset (A. de)*.

Béranger. — Havard de la Montagne (Robert). — Grandeur et décadence de B. — *Les Libertés françaises*, mai.

— Vallières (Jean des). — Les funérailles de B., il y a cent ans. — *RDM*, 15 juillet.

Bertrand (A.). — Sabatier (Robert). — Les routes d'Aloysius B., Dijonnais romantique et père du poème en prose. — *FL*, 27 avril.

Bonald (L. de). — Ciusa (Nino). — Le ragioni del tradizionalismo nel sistema teocratico di Luigi de B. — *Rivista internazionale di filosofia del diritto*, marzo-aprile.

Bordeu (Ch. de). — Ritter (Raymond). — Sur Charles de B. — *Pyrénées*, avril-juin.

Brunetière (F.). — Moreau (Pierre). — C. R. de : J. Clark, *La pensée de F. B.* (Paris, 1954). — *RHLF*, avril-juin.

Cazals (F.-A.). — Voir : *Verlaine (P.)*.

Chasles (Ph.). — * Levin (A.). — The legacy of Ph. C. I. Selected essays on 19th century French literature (University of North Carolina studies in comparative literature. Vol. 17). — Chapel Hill, N. C., University of N. C. Press, 1957.

Chateaubriand. — Bertier de Sauvigny (R. P. G. de). — Metternich et la chute de C. en 1824. — *Revue d'histoire diplomatique*, janvier-mars.

— Boiteux (L.A.). — C. et Saint-Domingue. — *Revue d'histoire diplomatique*, janvier-mars.

— Buffard-Leconte (L.). — Vies parallèles : Ch.-Lamartine. — *L'Enseignement chrétien*, juin-juillet.

— Derche (Roland). — Ch. et la mythologie. — *AP*, décembre 1955.

— Guillemin (Henri). — C. savait rire. — *FL*, 18 mai.

— Incontrera (Oscar de). — Chi fu l'accompagnatore di C. a Trieste [Jacques de Lavergne de Fontbonnel]. — Estr. dall' *Archeografo Triestino*, 1955-1956.

— Jacquin (R.). — Le discours de C. au conclave de 1829. — *Revue des sciences religieuses*, juillet.

— Laulan (Robert). — [Les] idées de C. en matière de politique coloniale. — *MF*, mai.

— Voir : *Romantisme*.

Comte (A.). — * Thérive (A.). — A. C. mystique. — *RDM*, 15 juin.

— Voir : *Romantisme*.

Constant (B.). — * B. C. — Œuvres. Écrits autobiographiques. Littérature. Discours. Discours parlementaires. Sur la religion. Préface, chro-

nologie, bibliographie, notes et index par Alfred Roulin (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1957.

— * B. C. — *Adolphe*. Le Cahier rouge. Introduction de Jean Mistler (Coll. du Flambeau). — Hachette, 1957.

— Guillemin (Henri). — B. C. muscadin. — *Les Lettres nouvelles*, mai-septembre.

— Douze lettres autographes de B. C., présentées par H. Guillemin. — *TR*, juillet-août.

— Pabst (Walter). — Die Stilisierung des literarischen Selbstporträts in B. C.s *Cécile*. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

Courier (P.-L.). — Junker (Albert). — Die Selbstdarstellung in den Briefen und Pamphlets von P.-L. C. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

Cousin (V.). — Bartlett (Irving H.). — Bushnell, C. and comprehensive christianity. — *The Journal of religion*, April.

Custine (A. de). — * Luppé (Mis de). — Astolphe de C. — Monaco, Éd. du Rocher, 1957. [Voir : E. Henriot, in *Le Monde*, 17 juillet.]

— Voir : *Stendhal*.

Daudet (A.). — Audibert (Louis). — En marge de *Port-Tarascon*. Recherches patronymiques sur les colons tarasconnais établis dans l'île du roi Négonko, en Polynésie. — *Vie et langage*, juillet.

Desbordes-Valmore (M.). — Lacassagne (Dr Jean). — M. D.-V., sa famille et ses médecins. Étude médico-psychologique. — *Albums du Crocodile*, mars-juin.

Dorchain (Aug.). — Bergmans (Simone). — Les relations culturelles franco-belges. Lettres d'Auguste D. à Charles et Paul Bergmans (juin 1880-5 juillet 1914). — *Nos Lettres*, mai-septembre 1956.

Dumas (A.) **père**. — * A. D. — *Mes Mémoires*. Tome II. Texte présenté et annoté par Pierre Josserand. — Gallimard, 1957.

— Billy (André). — Une lettre [inédite] de D. père à Charles Nodier. — *FL*, 22 juin.

— Œuvres d'A. D. Premières éditions. — *Livres de France*, juillet.

Dumas (A.) **fils**. — Rat (Maurice). — De la *Dame aux camélias* à la baronne d'Ange. — *L'Illustre Théâtre*, nº 8.

— *La Dame aux camélias* et la censure impériale [arrêt du préfet de la Gironde, 26-7-1853, Arch. du Lot-et-Garonne]. — *RHT*, fasc. I-II.

Flaubert (G.). — * G. F. — *Trois contes*. Nouvelle édition revue et augmentée. Texte établi et présenté par R. Dumesnil. — Les Belles Lettres, 1957.

— * Venzac (Géraud). — Au pays de Madame Bovary. — La Palatine, Plon, 1957.

— Besnier (C.). — Au pays de Madame B. — *Les Cahiers français*, avril.

— Bosquet (Gaston). — Yonville l'Abbaye est-il Forges ? — *AFl*, nº 10.

— Dumesnil (René). — Le roman des grandes œuvres. *Madame Bovary*. — *NL*, 25 avril.

— Dupuy (Aimé). — Pour le centenaire de *Madame Bovary*. — *La Presse médicale*, 25 mai.

— Guillemin Henri). — Monsieur F. — *L'Express*, 17 mai.

— Haloche (Maurice). — A propos de Louise Colet. — *A Fl*, nº 10.

— Haroche (Charles). — Réflexions sur l'héritage flaubertien. — *E*, juin.

— Herval (René). — L'autre *Madame Bovary*. — *Artaban*, 19 avril.

— Herval (René). — Pourquoi j'ai écrit *Les Véritables origines de M^me^ Bovary*. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 7.

— Jacobs (Alph.-F.-J.). — F. et G. Sand. Reclassement de leur correspondance. — *BB*, 1956, n° 6.

— Labracherie (Pierre). — L'élève F. (Gustave) au Collège royal de Rouen. — *A Fl*, n° 10.

— Lajon (R.-G.). — Littérature et discographie. — *EN*, 20 juin.

— Mauriac (François). — F. le mystique. — *FL*, 11 mai.

— Mercier (Vivian). — The limitations of F. — *The Kenyon Review*, Summer.

— Meyer (Hans). —Un chef-d'œuvre du réalisme épique. — *E*, juin.

— Moreau (Pierre). — État présent de notre connaissance de F. — *IL*, mai-juin.

— Musset (René). — F., René-Just Haüy et Cuvier. — *Annales de Normandie*, mai.

— Schl tke Schr er (Charlotte). — Selbstaussage und Kulturproblematik im franz sischen Roman des 19. Jahrhunderts (F., Stendhal). — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

— Simon (Pierre-Henri). — A propos d'un centenaire. *Madame Bovary*. — *L'Anneau d'or*, mars-avril.

— Val Baker (Denys). — F. en Angleterre. — *A Fl*, n° 10.

— Venzac (Géraud). — Un épisode nouveau de la guerre de *M^me^ Bovary* (un document inédit). — *L'Enseignement chrétien*, juin-juillet.

— Lettres de F. à M^me^ Brainne (*suite*). 1879-1880 et pièces s. d. — *A Fl*, n° 10.

— *Madame Bovary*. — *TLS*, 12 th April. [C. R. de : A. Thorlby. *G. F., and the art of realisme* (London, 1957).]

— Une lettre inédite de G. F. [s. l., n. d.]. — *A Fl*, n° 10.

— Dans le sillage du centenaire. Regrettable présentation littéraire [lettre de Jacques Toutain-Revel au directeur de l'hebdomadaire *Paris-Match*, pour rectifier les erreurs contenues dans l'article du 3 novembre 1956]. — *A Fl*, n° 10.

— L'exposition du centenaire de la parution de *Madame Bovary* [catalogue des objets exposés]. — *A Fl*, n° 10.

— Les manuscrits F. à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. — *A Fl*, n° 10.

— La vente des manuscrits F. — *A Fl*, n° 10.

— Voir : *Balzac* (*H. de*), *Maupassant* (*G. de*), *Stendhal*.

France (A.). — Delakas (Daniel D.). — Thomas Wolfe and A. F. : a study of some unpublished experiments. — *CL*, Winter, 1957.

Fromentin (E.). — Wais (Kurt). — Die Existenz als dichterisches Thema in F^s^. *Dominique*. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1956.

Gaultier (J. de). — Bédé (Jean-Albert). — Jules de G. and « bovarysm ». — *The American Society Legion of honor magazine*, Spring.

Gilkin (I.). — Voir : *Maeterlinck* (*M.*).

Gobineau (C^te^ de). — * C^te^ de G. — Lettres persanes, publiées par A.-B. Duff. — Mercure de France, 1957.

— Keneth (Adam D.). — L'écriture allemande du comte de G. Une lettre inédite à un savant d'outre-Rhin [Téhéran, 29 novembre 1855, Musée Fitzwilliam, Cambridge]. — *RLC*, janvier-mars.

Goncourt (E. et J. de). — * E. et J. de G. — *Journal.* Mémoires de la vie littéraire. Avant-propos de l'Académie Goncourt. Texte intégral, établi et annoté par Robert Ricatte. Tomes I, 1851-1856 ; II, 1856-1858 ; III, 1858-1860 ; IV, 1860-1861 ; V, 1861-1863 ; VI, 1863-1864. — Monaco, Editions de l'Imprimerie nationale, 1956-1957.

Guérin (Ch.). — Henriot (Émile). — Le souvenir de Ch. G. — *RDM*, 1er juin.

Guérin (E. et M. de). — Une lettre de Maurice de G. [à son père, Paris, 7 juillet 1829]. — *L'Amitié guérinienne*, janvier-mars.

— Une lettre d'Eugénie de G. [à Marie de G., fin novembre 1835]. — *L'Amitié guérinienne*, avril-juin.

— Bacci (Giuseppe). — A propos d'une thèse italienne sur E. de G. Deux mises au point [la soutenance de thèse de Sœur Teresa Zanitti]. — *L'Amitié guérinienne*, janvier-mars.

— Decahors (E.). — Le secret de M. de Guérin. Étude sur les méthodes de critique littéraire. Introduction. — *L'Amitié guérinienne*, avril-juin.

— Dufort (Josette). — Couleur « guérinienne » du *Centaure* et de la *Bacchante* [extrait d'un DES]. — *L'Amitié guérinienne*, janvier-mars.

Guizot (F.). — * Finet (Antoine). — F. G. et l'engagement du chrétien dans la cité. — Berger-Levrault, 1957.

Guttinguer (U.). — Cluzel (E.). — Le chant du cygne d'un poète romantique [une lettre de Eug. Manuel à L. Pichat, 27 février 1866, sur Ulrich G.]. — *BB*, 1956, nº 6.

Haraucourt (E.). — Maugis (Henri). — Edmond H. (1856-1941). — *Les Humanités* (classes de lettres), juin.

Hémon (L.). — Bergot (Auguste). — Le brestois Louis H. et *Maria Chapdelaine*. — *Les Cahiers de l'Iroise*, avril-juin.

Hugo (V.). — * V. H. — *Quatre-vingt-treize.* Introduction, notes, choix de variantes, bibliographie, par Jean Boudout (Classiques Garnier). — Garnier, 1957.

— * Puls (Hans). — Die Musikauflassung der franzsischen Romantiker dargestellt an Lamartine und V. H. [Thèse doct. Univ. de la Sarre]. — (S. l. n. d.).

— Agel (Henri). — Roman et film : *Notre-Dame de Paris*. — *L'École*, 8 juin.

— Bachelard (Aimé). — L'idée de justice dans l'œuvre de V. H. II. La métaphysique du poète. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, juin.

— Barbey (Frédéric). — 1835.... V. H. et Juliette Drouet à l'assaut de l'Académie. — *JG*, 4-5 mai.

— Barrère (J.-B.). — C. R. de : R. Journet et G. Robert, *Autour des Contemplations* (Paris, 1955). — *RHLF*, avril-juin.

— Cluzel (E.). — V. H. et la Comédie française en 1838. — *BB*, 1956, nº 6.

— Cluzel (Et.). — V. H. et la publicité. — *BB*, nº 1.

— Guillemin (Henri). — A portée de la main [V. H., *L'Ane*]. — *JG*, 13-14 avril.

— Imbourg (Pierre). — H. entre Juliette et Léonie. — *NL*, 4 juillet.

— Journet (René) et Robert (Guy). — Le manuscrit des *Contemplations*. — *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, tome III, fasc. 5, Langue et littérature françaises, 1956.

— Koch (Herbert). — Zwölf unbekannte Autogramme von V. H. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Friedrich-Schiller Universität Jena-Thü-*

ringen. Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reihe, 1956-1957, H. 1-2.

— Vermeulen (F.). — E. Verhaeren chez V. H. — *Nos Lettres*, juillet-août 1956.

— Vermeulen (F.). — Le « Guide » de V. H. [sur le séjour en Belgique, août 1837]. — *Nos Lettres*, mai 1955.

— Vial (André). — Un beau mythe de la *Légende des Siècles* : le *Satyre*. — *RSH*, juillet-septembre.

Huysmans (J.-K). * J.-K. H. dans le VI^e^ arrondissement. Notice [par Henry Lefai] et Catalogue composé par la Société J.-K. H. et l'Association populaire d'art et culture à l'occasion de l'exposition du 11 au 31 mai 1957. Mairie du VI^e^. — Paris, 1957.

— * Chamard (Élie). — H. et Dom Chamard. — Cholet, Impr. Farré et fils, 1957 [extraits publiés in *RDM*, 5 avril 1956].

— Le Journal intime de H. à la Trappe, publié par Pierre Lambert [1892]. — *FL*, 11 mai.

— J.-K. H. — Une confession. Fragment du Journal intime (juin 1898). Introduction de Pierre Lambert. — *NRF*, mai.

— J.-K. H. — Pages retrouvées : En Hollande [*Le Musée des Deux Mondes*, 15 février 1877], présentées par Pierre Lambert. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, n° 33.

— Amadou (Robert). — J.-K. H. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Amadou (R.). — H. et la symbolique. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Amer (Henry). — H. et la peinture. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Arbellot (Simon). — Conciliabules chez les huysmansiens. — *RDM*, 1^er^ mai.

— Bertault (abbé Philippe). — Méditation. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Chamard (Élie). — Les étapes de la foi chez deux grands écrivains... J.-K. K. — *Ecclesia. Lectures chrétiennes*, mai.

— Cogny (Pierre). — H. devant les « laïcs ». — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Colleye (Hubert). — La fin de H. — *RGB*, juin.

— Davy (Marie-Madeleine). — H. le pèlerin. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Deharne (Lise). — H. et la cuisine. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Garçon (Maurice) et Lambert (Pierre). — A la manière de... [à propos d'une lettre inédite...]. — *RP*, juin.

— Georgin (René). — Le style de J.-K. H. — *Arts*, 12-18 juin.

— Jacquinot (Jean). — Deux amis : Odilon Redon et J.-K. H. [lettres inédites de J.-K. H.]. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 33.

— Jacquinot (Jean). — Les *Mémoires d'un touriste* source possible de *Là-Bas*. Gilles de Rais héros de roman de Stendhal et de H. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Kanters (Robert). — Situation littéraire de H. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Kies (Albert). — J.-K. H. et Ferdinand Loise, d'après une lettre inédite [de J.-K. H., 12 octobre 1895]. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 33.

— Lambert (Pierre). — Un culte hérétique à Paris, 11 rue de Sèvres, avec des notes inédites de H. [lettre inédite de J.-K. H. à Julie Thibault, lettre inédite de Julie Th. à J.-K. H.]. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Lefai (Henry). — J.-K. H., ce Nordique.... — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 33.

— Lhermitte (Jean). — H. et la mystique. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Massant (Raymond). — J.-K. H. à Bruxelles et en Belgique. Bilan d'une exposition [Extraits du catalogue de l'exposition de Br.]. — *Cahiers bruxellois*, juillet-septembre 1956.

— Massignon (Louis). — Le témoignage de H. et l'affaire Van Haecke. — *La Tour Saint-Jacques*, avril-juin.

— Mauriac (François). — Présence de J.-K. H. — *Témoignage chrétien*, 7 juin.

— Nugues (Émile). — Quelques souvenirs sur H. (II). — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 33.

— Thérive (André). — J.-K. H. cinquante ans après. — *RDM*, 1er mai.

— Thérive (André). — *Là-Bas*. — *La Tour Saint-Jacques*, avril-juin.

— Thomas (Marcel). — L'abbé Boullan et l'Œuvre de la Réparation. — *La Tour Saint-Jacques*, avril-juin.

— Truc (Gonzague). — Pour le cinquantenaire de la mort de H. — *L'École*, 11 mai.

— Villeneuve (Roland). — H. et Gilles de Rais. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Vinchon (Jean). — G. Apollinaire et Berthe Courrière, inspiratrice de *Là-Bas*. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— J. A. Boullan. — La destinée de M. J.-K. H. par les figures du tarot et les cinq essences en Dieu [texte inédit communiqué par P. Lambert et présenté par R. A.]. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Sacrifice provictimal de Marie [avec une introduction]. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

Lamartine (**A. de**). — * Jussieu de Sénevier (Valentine de). — Les confidences de Mme de L. à ses filles d'après une correspondance inédite de la mère du poète. Préface de Charles Fournet. — Paris, Poésie et critique, 1957 ; Mâcon, Impr. Protat frères.

— Booy (Jean de). — Un épisode mal connu de la vie de L. — *RHLF*, avril-juin.

— Guillemin (Henri). — Le manuscrit de *La Vigne et la maison*. — [In] * Mélanges O. et Melpo Merlier. — Athènes, 1956.

— Jan (Eduard von). — L. und die Provence. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1956.

— Joatton (Charles). — Les variantes inédites de *La Marseillaise de la paix*. — *RHLF*, avril-juin.

— Morrow (John H.). — L. the Emancipator. — *FR*, May.

— Voir : *Chateaubriand*, *Hugo* (*V.*), *XIXe siècle. Divers (Romantisme)*.

Lamennais (**F. de**). — Gambaro (A.). — Il Lamennesismo a Torino (I). — *Bollettino storico-bibliografico subalpino*, gennaio-giugno.

La Villemarqué (**A. de**). — Gourvil (Fr.). — La littérature arthurienne dans le *Barzaz-Breiz*. — *Les Cahiers de l'Iroise*, novembre-décembre 1956.

Leconte de Lisle. — Charlton (D. G.). — Positivism and L. de L.'s ideas on poetry. — *FS*, July.

Leroux (**P.**). — Voir : *Sand* (*G.*).

Le Roy (**E.**). — Ballot (Marc). — La place d'Eugène Le Roy dans la littérature française. — *E*, mai.

— Billy (André). — Cinquante ans après la mort d'E. Le R. — *FL*, 4 mai.

— Gamarra (Pierre). — L'homme des champs, l'homme des bois. — *E*, mai.

— Got (Armand). — Pour bien comprendre E. Le R. — *E*, mai.
— Lavergne (Géraud). — E. Le R. et l'Académie française. — *E*, mai.
— Ratoret (Philippe). — La misère paysanne dans les proverbes de *Jacquou le croquant*. — *E*, mai.
— Roger (G.). — E. Le R. romancier régionaliste . — *E*, mai.
— G. R. — Bibliographie générale d'E. Le R. — *E*, mai.

Lorrain (J.). — Dupuy (Aimé). — Jean L. et ses *Heures d'Afrique*. — *La Revue française*, juin.

Loti (P.). — P. L. — Journal intime inédit (12e partie : Les souliers de l'Impératrice). — *Cahiers P. L.*, nº 20, juin.
— Mus (Paul). — Le « cas L. » et la déshumanisation colonialiste (II). — *Cahiers P. L.*, juin.
— La correspondance P. L. — L. Halévy (1883-1907), annotée par le Dr Bourriau (*suite*). — *Cahiers P. L.*, juin.

Maeterlinck (M.). — * Ancona (Annamaria). — I personaggi del teatro di M. — Milano, Arti Grafiche, F. Combi, 1956. [Voir : C. R. de M. J. Vanderlinden, in *Fondation M. M. Annales*, 1956.]
— Une conférence inédite d'Iwan Gilkin sur M., avril 1905 [publiée par R. O. J. Van Nuffel]. — *Fondation M. M. Annales*, 1956.
— Halls (W. D.). — M. et l'Amérique : essai biographique. — *Fondation M. M. Annales*, 1956.
— Renard (Raymond). — M. M. et l'Italie (*suite*). — *RLV*, nº 4.
— Van Nuffel (R. O. J.). — Inventaire des documents du Cabinet M. M. [lettres à Albert Mockel, Grégoire Le Roy, Iwan Gilkin, Ch. Van Lerberghe, Cyriel Buysse, Henri Duvernois ; documents Henry Russell]. — *Fondation M. M. Annales*, 1956.
— Van Nuffel (R. O. J.). — C. R. de : R. Renard, *M. et l'Italie* (*RLV*, 1956-1957). — *Fondation M. M. Annales*, 1956.

Maine de Biran. — Corsano (Antonio). — Interpretazioni di M. de B. — *Giornale critico della filosofia italiana*, aprile-giugno.
— Gouhier (Henri). — Autobiographie et philosophie : le *Journal* de M. de B. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.
— Hallie (Philip P.). — Hume, M. de B. and the *Méditatifs Intérieurs*. — *JHI*, June.

Mallarmé (S.). — Fromilhague (R.). — C. R. de : R. Goffin, *M. vivant* (Paris, 1955). — *Bulletin de l'Université de Toulouse*, décembre 1956.
— Goffin (Robert). — A propos de M. — *Nos Lettres*, avril.
— Virolle (Roland). — Explication de texte. Un poème de M. [« Soupir ».] — *L'École*, 8 juin.

Maupassant (G. de). — Antonini (Giacomo). — Destino postumo di G. de M. — *La Fiera letteraria*, 24 marzo.
— Delaisement (G.). — M. et Flaubert : les leçons d'une critique (avec des documents inédits). — *Technique. Art. Science*, juillet.
— Les Anglaises dans l'œuvre de M. [C. R. d'un chapitre de la thèse — en préparation — de Mlle Enid Standing]. — *Le Bel Ami*, nº 5-6, mars.

Mérimée (P.). — Quatre lettres inédites de P. M. [conservées à l'Institut de littérature près de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S., publiées par Boris Réizov]. — *La Littérature soviétique*, mars.

Michelet (J.). — Piatier (J.). — La Sorbonne ouvre la première le *Journal* de M. [C. R. soutenance de thèse de Cl. Digeon, édition du *Journal*, 1870-1874]. — *Le Monde*, 22 juin.

Mistral (Fr.). — Grillou, (Étienne). — Jean-Louis Alibert et Fr. M. [lettres inédites]. — *Revue du Tarn*, 15 mars 1956.
— Jan (Eduard von). — Die Selbstdarstellung im Werke M^s^. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

Montesquiou (R. de). — Un centenaire négligé. Le principal inspirateur de Proust : Robert de M. — *Carrefour*, 22 mai.

Moreau (H.). — Vignon (O.). — Hégésippe M. et ses mystères. — *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Provins*, 1957.

Musset (A. de). — * Merlant (Joachim Claude). — Le moment de *Lorenzaccio* dans le destin de M. — Athènes, Institut français, 1955.
— * Pommier (Jean). — A. de M. (The Zaharoff Lecture for 1957). — Oxford, Clarendon Press, 1957.
— * Soupault (Philippe). — A. de M. (Coll. « Poètes d'aujourd'hui ». N° 56). — P. Seghers, 1957.
— Abel (Deryck). — A. de M. — *Contemporary Review*, June.
— Adam (Antoine). — Son romantisme est le nôtre. — *NL*, 9 mai.
— André-Maurois (Simone). — Le charmant petit moinillon. — *NL*, 9 mai.
— Aragon. — A. de M. — *LF*, 18-24 avril.
— Baignières (Claude). — Il y a un siècle, mourait M. — *Plaisir de France*, mai.
— Beaumont (Germaine). — Le lilas foudroyé. — *NL*, 9 mai.
— Bergner (G.). — A. de M., vu de profil. — *Les Cahiers français*, juin.
— Clair (René), Déon (Michel). — Pour et contre M. — *NL*, 9 mai.
— Gauthier (Maximilien). — M. et les artistes. — *NL*, 9 mai.
— Hédouville (Marthe de). — Les étapes de la foi [chez A. de M.]. — *Ecclesia. Lectures chrétiennes*, mai.
— Henriot (Émile). — « J'avais une marraine... ». — *NL*, 9 mai.
— Lalande (André). — Sur quelques vers de M. [lettre à Georges Lecomte et réponse de G. L.]. — *RDM*, 1^er^ juillet.
— Lebègue (Raymond). — M. et la Renaissance. — *NL*, 9 mai.
— Levaillant (Maurice). — L'univers du cœur. — *NL*, 9 mai.
— Loranquin (Albert). — A la recherche de M. — *Le Bulletin des lettres*, 15 juillet.
— Maurice-Amour (L.). — M. et la musique. — *NL*, 9 mai.
— Maurois (André). — Les comédies de M. — *EN*, 2 mai.
— Maurois (André). — Discuté, mais vivant... — *NL*, 9 mai.
— Moreau (Pierre). — Le poète qui ne voulait pas être de son temps. — *NL*, 9 mai.
— Pierrot (Roger). — « M., un grand peintre, s'il l'eût voulu », disait Delacroix [les dessins de M.]. — *NL*, 23 mai.
— Pinatel (J.). — Quand M. fait jouer ses pièces. — *L'École*, 22 juin.
— Pommier (Jean). — M. et Baudelaire. — *NL*, 9 mai.
— Siohan (Robert). — A. de M. et la musique. — *Le Monde*, 8 mai.
— Sion (Georges). — M. ou la chanson du mal aimé. — *RGB*, mai.
— Thomas (Jean). — M., auteur classique. — *NL*, 9 mai.
— Voir : *Sand (G.)*.

Nadar (F.). — Schneider (Pierre). — N. au zénith. — *Preuves*, juillet.

Napoléon I^er^. — Laulan (Robert). — A propos de la formation scolaire de N. — *MF*, juin.

Nerval (G. de). — * Dédéyan (Charles). — G. de N. et l'Allemagne. — Société d'édition d'enseignement supérieur, 1957.

— Cellier (L.). — Où en sont les recherches sur N. ? — *Archives des lettres modernes*, mai.

— Dédéyan (Ch.). — Vocation faustienne de G. de N. — *La Revue des lettres modernes*, 1er trimestre.

— Derche (Roland). — Explication de texte. G. de N., *Aurélia*, 1re partie, VI-VII. — *IL*, mars-avril.

— Lebois (André). — Exégèse des *Chimères*. — *Le Bayou*, nº 69, print emps.

— Lebois (A.). — Vers une élucidation des *Chimères* de G. de N. — *Archives des lettres modernes*, nº 1, mars.

— Maugis (H.). — [Commentaire] d'un sonnet de G. de N. [« Vers dorés »]. — *Les Humanités* (Classes de lettres), juin.

— Maugis (Henri). — G. de N. prosateur. — *Les Humanités* (Classes de lettres), avril, mai.

— Menut (Simone). — G. de N. — *Bulletin de la Société des bibliolâtres de France*, novembre 1955.

— Schlacther (Hervé) et Rochefort (Gabriel). — Le *Sonnet à Madame Aguado* de G. de N. — *BGB*, juin.

— Vermale (François). — Sur G. de N. [d'après L. Cellier]. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, juin.

Nouveau (G.). — Voir : *Rimbaud (A.)*.

Pirmez (O.). — Paheau-Barnett (Andrée M.-L.). — O. P. et la vie intellectuelle belge [Thèse University of Utah, 1956]. — *Dissertation abstracts*, nº 4.

Planche (G.). — Voir : *Sand (G.)*.

Prévost-Paradol (P.). — Chadbourne (Richard M.). — P.-P., political essayist. — *FR*, April.

Quinet (E.). — Zioutos (G. D.). — L'expédition scientifique de Morée et la *Relation* d'Edgar Q. — [In] * Mélanges O. et Melpo Merlier. — Athènes, 1956.

Reboul (J.). — Bruyère (chanoine Marcel). — Le centenaire des *Traditionnelles* de Jean R. — *L'Union nationale du Gard*, mai, juin.

Rémusat (Mme de). — * Mémoires de Mme de R. 1802-1808. Introduction et notes de Charles Kunstler. — Hachette, 1957.

Renan (E.). — Pintard (René). — R. devant son passé. Les *Souvenirs d'enfance*. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. E. R., « La prière sur l'Acropole ». — *L'École*, 11 mai.

Renard (J.). — * J. R. — Théâtre complet. Préface et notes de Louis Pauwels. — Le Bélier, 1957.

— * Arnoult (Pierre). — R.-A. Michel, 2e édition, 1955. [Voir : C. R. de Ch. Bruneau, in *La Grive*, avril.]

— * Eaubonne (Françoise d'). — La Vie passionnée d'A. R. (Coll. « Vies passionnées »). — Intercontinentale du livre, 1956.

— Chadwick (C.). — R. le poète. — *RHLF*, avril-juin.

— Eaubonne (Fr. d'). — La mère de R. [C. R. de : H. Guillemin, *A vrai dire* (Problèmes rimbaldiens)]. — *Critique*, juin.

— Montal (Robert). — De R. à Germain Nouveau. — *Nos Lettres*, janvier-février 1956.
— Voir : *Baudelaire* (*Ch.*).

Rod (**Ed.**). — Berchtold (Alfred). — Le souvenir d'Éd. R. — *JG*, 23-24 mars.

Rosny (**J.-H.**). — Conrardy (Charles). — Les R. (J.-H. R. aîné). — *Le Thyrse*, juin, juillet.

Saint-Simon (**Cte C.-H. de**). — Voir : *Sismondi*.

Sainte-Beuve. — * S.-B.-Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme. Édition avec introduction, notes et lexique, par Gérald Antoine. — Nouvelles Éditions latines, 1957.
— * Nicolson (Harold). — S.-B. — London, Constable, 1957.
— J. B. — Des vers oubliés de S.-B. — *BB*, nº 1.
— Bonnerot (Jean). — La vieille maman de S.-B. — *FL*, 20 juillet.
— Bonnerot (J.). — [S.-B. et la loi de 1866 sur la propriété littéraire]. — *Chronique de la Société des gens de lettres*, avril-juin.
— Leroy (Maxime). — S.-B. politique et social. — *Le Contrat social*, nº 1, mars.
— Vallery-Radot (Pierre). — S.-B., ancien externe des hôpitaux de Paris. — *La Presse médicale*, 22 juin.
— S.-B. the critic [C. R. de : H. Nicolson, *S.-B.*, et de : S.-B., *Correspondance générale*, éd. J. Bonnerot, t. VII]. — *TLS*, 14th June. [Voir aussi : Martin Turnell, in *Time and Tide*, 8th June.]

Samain (**A.**). — Chevallier (G.). — Le grand amour d'A. S. Un séjour du poète en Savoie. — *Revue de Savoie*, 1er trimestre.

Sand (**G.**). — Lubin (Georges). — S. G. et Alfred de Musset. Une jeune femme de beaucoup de passé... [deux lettres inédites de G. Planche à G. S., 8 août 1833]. — *Le Monde*, 12 avril.
— Lubin (G.). — Trois lettres inédites de G. S. [Bibliothèque de la Ville de Paris, coll. A. Sand, G. 1127-1128 : lettres du 29 janvier et du 5 juin 1834, à sa mère ; Musée G. S., La Châtre, lettre à Alph. et Laure Fleury, vers le 10 octobre 1834]. — *NL*, 30 mai.
— Milhaud (Gérard). — La « couleur d'or » de G. S. — *La Nouvelle critique*, juillet-août.
— Roddier (Henri). — Pierre Leroux, G. S. et Walt Whitman, ou l'éveil d'un poète. — *RLC*, janvier-mars.
— Voir : *Flaubert* (*G.*).

Sismondi (**J.-C. de**). — Kuczynski (Jürgen). — S., Stendhal und Saint-Simon. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Humboldt-Universität zu Berlin. Gesellschaft -und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1955-1956, H. 4.

Staël (**Mme de**). — Menut (Simone). — Mme de S. et Napoléon. — *Bulletin de la Société des bibliothèques de France*, février 1956.

Stendhal. — * S. — Feuillets inédits, présentés par Marcel A. Ruff. — J. Corti, 1957.
— * S. — *Il viaggio in Francia*. A cura di Alberto Cento. — Venezia, Neri Pozza, 1956.
— * Giraud (Raymond). — The unheroic Hero in the novels of S., Balzac and Flaubert. — New Brunswick, New Jersey, Rutgers University Press, 1957.
— S. B. [Baumgartner]. — Un Anglais mentionne Beyle en 1825. — *Le Divan*, avril-juin.

— Boyer (Ferdinand). — S. et les imprimeurs Bodoni et Firmin Didot. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Dazzi (Manlio). — Buratti nel giudizio di S., con riferimenti a Manzoni, Porta, Pellico, Byron. — *Nuova Rivista storica*, settembre-dicembre 1956.

— Dechamps (J.). — S. et le *Blackwood's Magazine*. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Dédéyan (Charles). — L'Italie dans l'adolescence de S. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.

— Knight (B. C. J. G.). — Un Anglais démasqué [d'après une annotation sur un exemplaire de l'éd. de *Rome, Naples et Florence en 1817*, imprimée en français à Londres et publiée en 1817 : sir H. Mildmay]. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— C. L. [Liprandi]. — Le baron de Tolly. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Litto (V. del). — Le « Convegno stendhaliano » de Florence. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— V. d. L. — Sur un exemplaire vénitien de *Rome, Naples et Florence*. — *Le Divan*, avril-juin.

— Lugli (Vittorio). — S. 1837. — *Il Mondo*, 14 maggio.

— Parc (Yves du). — S. et le marquis de Custine. — *Le Divan*, avril-juin.

— Parc (Yves du). — Zacharias Werner vu par Custine et par S. — *Études germaniques*, avril-juin.

— Cl. P. [Pichois]. — Sur le mot « égotisme » [Ph. Chasles, G. Sand]. — *Le Divan*, avril-juin.

— Richard (P.-J.). — Un stendhalien du XIX^e siècle : Adolphe Paupe, archiviste du Stendhal-Club et chef comptable de la Prévoyance (*à suivre*). — *Le Cerf-Volant*, juillet, octobre.

— Saunders (F. W.). — Un maître d'anglais de S. Le Père Jeki. — *Le Divan*, avril-juin.

— Sioli Legnani (Emilio). — L'avvocato Carlo Guasco (il « jeune libéral » amico di S.), Pietro Borsieri e Silvio Pellico. — *Archivio storico lombardo*, 1956.

— Vallery-Radot (Pierre). — Auto-observation de S., d'après ses lettres à ses amis. — *La Presse médicale*, 15 juin.

— Voir : *Flaubert* (*G.*), *Huysmans* (*J.-K.*), *Sismondi*.

Sue (**E.**). — Bonnaventure (Laurent). — L'extravagant Monsieur S. — *JG*, 20-22 avril.

Taine (**H.**). — Ambri Berselli (Paola). — H. T. a Bologna. — *Strenna storica bolognesa*, 1955-1956.

— Lapp (John C.). — T. et Zola [lettres de T. à Z.]. — *RSH*, juillet-septembre.

— Morawski (Stefan). — Les conceptions esthétiques d'H. T. — *La Pensée*, juillet-août.

Theuriet (**A.**). — Sikorska (Andrée). — André T. — *RDM*, 1^er^ juin.

Tillier (**C.**). — * Maple (Henri Leslie). — The life and works of Claude T. A contribution to the study of French political thought in the 19 th century. — Genève, E. Droz, 1957.

Tinan (**J. de**). — Weiner (Seymour S.). — The significance of Jean de T. — *Modern Language Forum*, December 1956.

— Voir : *Toulet* (*P.-J.*).

Tocqueville (**A. de**). — * A. de T. — Œuvres complètes. Tome V. Voyages en Sicile et aux États-Unis. Établissement du texte, introduction, orientation bibliographique et notes par J.-P. Mayer. — Gallimard, 1957.

— Kessel (Eberhard). — Das T.-Problem. Eine Auseinandersetzung mit der neuesten Literatur. — *Jahrbuch für Amerikastudien*, Bd. 2.

Töpffer (R.). — * R. T. — L'Héritage. Nouvelle genevoise. Nouvelle édition illustrée des dessins originaux de l'auteur et présentée par Alexis François. — Genève, 1956.

Vallès (J.). — * Œuvres de J. V. *Un Gentilhomme. Les Blouses.* Introductions de Lucien Scheler et Jean Dautry. — Les Éditeurs français réunis, 1957.

Van Lerberghe (Ch.). — Rodrigue (G. M.). — L'esprit farceur de Ch. Van L. — *Nos Lettres*, juin 1956.

Verhaeren (E.). — Bronne (Carlo). — Gide, Rilke et V. — *Nos Lettres*, juin 1955.

— Culot (J.-M.). — Le premier éditeur de V. Lucien Hochsteyn. — *Nos Lettres*, juin 1955.

— Hommel (Luc). — V. ou l'aventure d'une âme. — *Nos Lettres*, juin 1955.

— Rodrigue (G. M.). — V. et les écrivains flamands. — *Nos Lettres*, juin 1955.

— Rodrigue (G. M.). — E. V. et les écrivains néerlandais. [Voir : Livia Styns, *E. V. en de nederlandse schrijvers.*] — *Nos Lettres*, septembre 1956.

— The poet and the people [C. R. de : P. Mansell Jones, *V.* (London, 1957)]. — *TLS*, 31 th May.

— Voir : *Hugo (V.).*

Verlaine (P.). — * Zayed (Georges). — Lettres inédites de V. à Cazals. Avec une introduction, des notes et de nombreux documents inédits. Dessins de C. et de V. — Genève, E. Droz, 1957.

— Bouillane de Lacoste (H. de). — Sur les traces de V. dans les Ardennes belges. — *La Grive*, avril.

— Chadwick (C.). — Two obscure sonnets by V. — *MLR*, July.

— Cuénot (C.). — Situation de P. V. — *IL*, mai-juin.

— Dresse (Paul). — Une étonnante autocritique de V. — *Nos Lettres*, décembre 1955, avril 1956.

— Fongaro (Antoine). — Notes sur la genèse de *Cellulairement.* — *RSH*, avril-juin.

— Fongaro (A.). — C. R. de : V. P. Underwood, *V. et l'Angleterre* (Paris, 1956). — *RLC*, janvier-mars.

— Niess (Robert J.). — Seven letters of P. V. [Coll. Salem, Harvard's Houghton Library. — I. Letter to A. Gouzien. — II. Fragment of a letter to E. Delahaye. — III. Letter to Nina de Callias. — IV-V. Translations of letters to Léon Vanier. — VI. Letter to Félix Régamey. — VII. Letter to a staff member of *Le Figaro.*] — *RR*, April.

— Seguin (Marc). — La « dernière passion humaine » de V. — *Le Bayou*, nº 69, printemps.

— Underwood (V. P.). — Sources théâtrales de V. — *RHLF*, avril-juin.

Verne (J.). — Cluzel (Etienne). — J. V. et la préhistoire. — *BB*, nº 1.

Viennet (J.-P.-G.). — Dollot (René). — Jean-Pons-Guillaume V., chroniqueur de son temps (1777-1869). — *Revue d'histoire diplomatique*, avril-juin 1956.

Vigny (A. de). — * Petroni (Liano). — Poetica e poesia d'A. de V. (Annali della Facoltà di lettere-filosofia e di magistero dell'Università di Cagliari. Estr. del vol. XIV). — Cagliari, 1956.

— Doolittle (James). — The function of *La Colère de Samson* in *Les Destinées*. — *MLQ*, March.

— Le Hir (Yves). — A. de V., *La Colère de Samson* (v. 81-108). Étude de la langue, du style et de la versification. — *AP*, juillet-septembre 1956.

Zola (E.). — * Matthews (J. H.). — Les deux Z. Science et personnalité dans l'expression. — Genève, E. Droz, 1957.

— Chaikin (M.). — G. Moore's *A Mummer's Wife* and Z. — *RLC*, janvier-mars.

— Voir : *Taine* (*H.*).

XX^e SIÈCLE

Divers. — * Nahas (Hélène). — La femme dans la littérature existentielle. — Presses Universitaires, 1957.

— Denat (A. H.). — Towards an ontology of the poem (From Valéry to Ponge). — *AUMLA*, May.

Journaux. Mémoires. — * Martin du Gard (Maurice). — Les Mémorables. Tome I. 1918-1923. — Flammarion, 1957.

Surréalisme. — Chavée (Achille). — L'apport wallon au surréalisme. — *La Nouvelle Revue Wallonne*, avril-juin.

Alain. — A. — Pédagogie [leçons X à XX d'un cours professé en 1924, au Collège Sévigné]. — *MF*, juin.

Apollinaire (G.). — G. A. — Poème inédit. Le Calendrier pudique ou Le colis pour nos soldats. — *Parler* (Grenoble), n° 1, novembre 1956.

— Vers inédits d'A., publiés par Michel Décaudin. — *La Grive*, juillet.

— Barrère (J.-B.). — « Les souvenirs sont cors de chasse... » — *RSH*, avril-juin.

— Dumur (Guy). — A. et les origines de la pensée moderne. — *Médecine de France*, n° 83.

— Naville (Jacques). — A propos d'une lettre de G. A. à André Gide [jugement sur Ch. Péguy]. — *RSH*, juillet-septembre.

— Thiry (Marcel). — A. et l'Ardenne [documents inédits]. — *La Grive*, juillet.

— Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Artaud (A.). — Verdier (D^r Jean). — « Le Momo ». Souvenirs sur A. A. — *Cahiers de marottes et violons d'Ingres*, n° 41, décembre 1956-janvier 1957.

Barrès (M.). — Héricourt (Pierre). — El « último cuaderno » de M. B [fragments d'une lettre inédite de M. B.]. — *La Vanguardia española*, 22 de junio.

— Souvenir de mon voyage d'Amérique, de Quirin Baillard [Archives du couvent de Sion], publié par Pierre Danchin [et l'abbé Barbier]. — *Annales de l'Est*, n° 1.

Bazin (R.). — * Moreau (Abel). — R. B. (Coll. « Visages et souvenirs »). — Caritas, 1957.

Béguin (A.). — Anex (Georges). — Hommage à Albert B. — *GL*, 11-12 mai.

— Cayrol (Jean). — A. B. tous les jours. — *GL*, 18-19 mai.

— Domenach (Jean-Marie). — A. B. — *Esprit*, juin.

— Fumet (Stanislas). — A. B. est mort. — *Le Monde*, 4 mai.

— Junod (Robert). — A. B. n'est plus. — *JG*, 4-5 mai.

— Lemaître (Henri). — A. B. — *Informations catholiques internationales*, 15 mai.
— M. N. [Nadeau]. — A. B. — *Les Lettres nouvelles*, juin.
— Tilliette (Xavier). — Adieu à A. B. (1901-1957). — *Études*, juin.
— Vigorelli (Giancarlo). — Saluto a B. — *La Fiera letteraria*, 12 maggio.
— Mort d'A. B. — *La Revue nouvelle*, 15 juin.

Benda (J.). — Berson (Simone). — Rencontre avec Julien B. — *RGB*, juin.
— Huisman (Denis). — Mort de J. B. ou la disparition d'un clerc. — *AP*, juillet-septembre 1956.

Bergson (H.). — * Heidsieck (François). — H. B. et la notion d'espace (« Les Grandes études »). — Le Cercle du Livre, 1957.

Bernanos (G.). — [Cinq] lettres inédites de G. B. [à Marcel Lobet, 1927-1929]. — *RGB*, avril.
— Hillig (Franz), S. J. - Die Sechzehn am Schafott. Das Blutzeugnis der Karmelitinnen von Compiègne nach den Quellen. — *Stimmen der Zeit*, Juli.
— Maulnier (Thierry). — B. et l'honneur. — *Artaban*, 26 juillet.

Berthelot (Ph.). — Dollot (René). — Philippe B. et la vie littéraire au Quai d'Orsay dans l'entre-deux-guerres. — *Le Monde diplomatique*, juin.

Bloch (J.-R.). — J.-R. B. — *E*, n° spécial, mars-avril.
— Jamati (Paul). — J.-R. B. poète. — *E*, mars-avril.
— Marquet (Pierre-Bernard). — J.-R. B. et le théâtre [suivi de la liste de ses œuvres théâtrales]. — *E*, mars-avril.
— Paraf (Pierre). — J.-R. B. romancier. — *E*, mars-avril.

Bourget (P.). — Keating (L. Clark). — Mark Twain and Paul B. — *FR*, April.
— Hommage à P. B. [par Albert-Buisson et le général Daille]. — *RDM*, 1er août.

Briant (Th.). — Lebois (André). — In memoriam Théophile B. — *France-Asie*, janvier.

Calet (H.). — H. C. — Notes inédites pour un portrait de Marie Laurencin. — *FL*, 13 juillet.

Chaumeix (A.). — Hommage à André C. [par F. Albert-Buisson et Aimé Coulaudon]. — *RDM*, 1er août.

Chevrillon (A.). — Bopinge (Claude). — Patineur, alpiniste, grand voyageur : ainsi j'ai connu André C. — *FL*, 20 juillet.
— Gregh (Fernand). — A. C., découvreur du monde. — *NL*, 18 juillet.
— Henriot (Émile). — A. C. (1864-1957). — *Le Monde*, 11 juillet.

Cingria (Ch.-A.). — Ch.-A. C. — Écrire. — *NRF*, mai.
— Blanchet (Maurice). — Nostalgie de Ch.-A. C. — *JG*, 16-17 mars.

Claudel (P.). — * P. C. — Œuvre poétique [Premiers vers. — Vers d'exil. — Connaissance de l'Est. — Art poétique. — Cinq grandes Odes. — Cantate à trois voix. — Processionnal pour le siècle nouveau. — Traductions de Coventry Patmore. — Corona benignitatis anni Dei. — La messe là-bas. — Feuilles de saints. — Poèmes de guerre. — Poèmes et paroles durant la guerre de Trente ans. — Cent phrases pour éventail. — Dodoitzu. — Visages radieux. — Poésies diverses. — Poèmes d'après le chinois.] — Introduction par Stanislas Fumet. Notes et variantes établies par Robert Mallet (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1957.

— Pacaly-Luya (Josette). — Le grotesque dans le théâtre de C. [extrait DES]. — *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, mars.
— Viscusi (Anthony I.). — Order and passion in Claudel and Dante. — *FR*, May.

Colette. — Dubreuil (Léon). — Le brevet de C. — *Le Cerf-Volant*, nº 18, juillet.
— Querlin (Marise). — L'enfance de *Claudine*. Mlle Sergent et son secret. — *Artaban*, 12 avril.

Daudet (L.). — Cottaz (Maurice). — Léon D. — *Artaban*, 28 juin.
— Joseph (Roger). — Après quinze ans, L. D. toujours vivant. — *Aspects de la France*, 28 juin.

Du Bos (Ch.). — * Ch. du B. — Journal. VII. Août 1931-octobre 1932. — La Colombe, 1957.

Farrère (Claude). — A. B. — La mort de Claude F. — *FL*, 29 juin.
— Bordeaux (Henry). — La mort de C. F. — *Artaban*, 28 juin.
— Dubeux (Albert). — C. F. — *RDM*, 15 juillet.
— Saint-Gil (Philippe). — Mon parrain C. F. — *NL*, 27 juin.
— Reuillard (Gabriel). — C. F. est mort. — *Le Monde*, 22 juin.

Gide (A.). — * A. G. — *Les Nourritures terrestres* et les *Nouvelles nourritures* [Gide considéré comme esthète, postface par R.-M. Albérès]. — (Club des libraires de France. Coll. « Livres de sagesse ». 7). — Club des libraires de France, 1956.
— A. G. — [Quatre] lettres de Nice [à Henri Thomas, 1939-1940]. — *Cahiers des Saisons*, juin-juillet.
— Baudouin (Charles). — Psychiatrie et « morales sans péché » [A. G., *Les Nourritures terrestres*]. — [In] * Monde nouveau et sens du péché (Semaine des intellectuels catholiques, 1956). — Éd. Pierre Horay, 1957.
— Brée (Germaine). — Form and content in G. — *FR*, May.
— Cruickshank (John). — G.'s treatment of time in *La Symphonie pastorale*. — *Essays in criticism*, April.
— Holdheim (William W.). — The young G.'s reaction to Nietzsche. — *PMLA*, June.
— Schürr (Friedrich). — Die Rolle der Selbstdarstellung im Werk A. Gs. — [In] * Neubert Festschrift. — Berlin, 1956.
— Toynbee (Philip). — Thoughts on A. G. — *The London Magazine*, October 1956.
— Ullmann (Étienne de). — Glannes gidiennes. I. Néologismes et mots rares. — II. Le singulier *cheveu* dans *Les Caves du Vatican*. — III. Sur quelques calembours de G. — IV. Une causerie de G. à la radio britannique sur la langue française. — *Le Français moderne*, juillet.
— M. V. [Vivier]. — Sur une lettre inédite d'A. G. [1934, à un critique ?]. — *La Nation française*, 15 mai.
— Voir : *Apollinaire* (*G.*), *Proust* (*M.*), *Verhaeren* (*E.*).

Gille (V.). — Pasquier (Alex). — Valère G. et la *Jeune Belgique*. — *Nos Lettres*, juin 1956.

Girard (P.). — Trolliet (Gilbert). — Pierre G. — *Présence et Revue de Suisse*, nº 4, printemps.

Giraudoux (J.). — Beucler (André). — G. mystificateur et Jouvet spectateur. — *RDM*, 15 juin.
— Celler (Morton M.). — G., romancier inclassable. — *FR*, April

— Celler (M. M.). — L'idée superlative dans les romans de G. — *MLN*, May.

— Guichard (Léon). — La Grèce et G. — [In] * Mélanges O. et Melpo Merlier. — Athènes, Institut français, 1956.

—— Morel (Jacques). — *Amphitryon* 38 à la Comédie des Champs-Élysées. — *Études*, avril.

— Piatier (J.). — Thèses en Sorbonne. Insaisissable G. [soutenance des thèses de R.-M. Albérès : Esthétique et morale chez G. ; La genèse de *Siegfried*, de G.]. — *Le Monde*, 11 juillet.

Guérin (R.). — Amouroux (Henri). — Raymond G. — *Les Nouveaux cahiers de Jeunesse*, nº 5, janvier-février.

Guitry (S.). — Baroncelli (Jean de). — L' « amateur » de cinéma. — *Le Monde*, 25 juillet.

— Chaperot (Georges). — S. G., auteur français. — *Aspects de la France*, 26 juillet.

— Gautier (Jean-Jacques). — Un homme de théâtre. — *Le Figaro*, 25 juillet.

— Kemp (Robert). — S. G. : l'homme de théâtre. — *Le Monde*, 25 juillet.

— Langevin (Pierre). — S., tel qu'en lui-même sa légende le change. — *Courrier de l'Ouest*, 30 juillet.

— Lemarchand (Jacques). — Sur le théâtre de S. G. — *FL*, 3 août.

— Louis-Antériou (Jacques). — S. G. — *Artaban*, 26 juillet.

— Roussin (André). — Adieu Sacha ! — *NL*, 25 juillet.

— S. G. [par Albert Willemetz, Fr. Truffaut, M. Martin du Gard, P. Marcabru]. — *Arts*, 31 juillet-6 août.

— S. G. [par Henry Muller, Morvan Lebesque, Jean Dutourd]. — *Carrefour*, 31 juillet.

Herriot (Ed.). — Lalou (René). — Ed. H. écrivain. — *Les Annales*, mai.

Jacob (M.). — * M. J. — Chronique des temps héroïques. — Louis Broder, 1956.

— Collier (S. J.). — M. J.'s *Le Cornet à dés*: A critical analysis. — *FS*, April.

— Lasserre (Henry). — Deux jours chez M. J. [fac-similé d'une page de *Visite nocturne* que M. J., en 1938, recopia et illustra pour René de Berval]. — *France-Asie*, février-mars.

Jarry (A.). — Préparation du cinquantenaire de l'occultation d'A. J. [documents inédits sur J. de 1873 à 1907]. — *Cahiers du Collège de pataphysique*, nºs 26-27.

Jouvet (L.). — Voir : *Giraudoux* (*J.*).

Larbaud (V.). — Antonini (Giacomo). — Ricordo di V. L. In primo luogo un poeta. — *La Fiera letteraria*, 10 marzo.

— Bianchi (Pietro). — Ricordo di V. L. — *Aurea Parma*, gennaio-marzo.

— Blankenhorn (Gisela). — V. L. — *Die Neueren Sprachen*, H. 5.

— Gómez de la Serna (D. Julio). — Hommage à ... V. L. [suivi d'une note bibliographique et de textes]. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, mai-juin.

— Moeller (Charles). — Présence de V. L. — *La Revue nouvelle*, 15 mai.

— Premsela (M. J.). — V. L. — *Levende Talen*, nº 189.

— Tortel (Jean). — V. L. — *CS*, nº 340, avril.

Léautaud (P.). — * P. L. — Journal littéraire. Tome IV. 1922-1924. — Mercure de France, 1957.

— P. L. — Journal littéraire [mai-juillet 1925]. — *MF*, mai.
— Agreil (Jean). — Le contrat animal. — *MF*, mai.
— Dormoy (Marie). — P. L. employé. — *MF*, mai.
— Mallet (Robert). — Les attendrissements du cynique. Pages de journal. — *MF*, mai.
— Martineau (Henri). — Sur une correspondance. — *MF*, mai.
— Nadeau (Maurice). — Les jugements littéraires de P. L. — *MF*, mai.
— Orieux (Jean). — Monsieur L. — *MF*, mai.
— Pia (Pascal). — Le Petit Ami en apprentissage. — *MF*, mai.
— Wagner (R. L.). — Le style de L. ou la « leçon d'anatomie ». — *MF*, mai.
— Waldberg (Patrick). — « Monsieur Maurice Boissard ». — *MF*, mai.

Lugné-Poe. — * Robichez (Jacques). — Le symbolisme au théâtre. L.-P. et les débuts de « L'Œuvre ». — L'Arche, 1957.
— Robichez (J.). — L'introduction de l'œuvre d'Ibsen en France. — *RHT*, fasc. I-II.
— Voir : *Rolland* (*R.*).

Marsan (**E.**). — Rambaud (Henri). — Le souvenir d'Eugène M. — *Le Bulletin des lettres*, 15 mai.

Maurras (**Ch.**). — Daudet (François). — Une douloureuse affaire. Les dernières volontés de Ch. M. — *Les Libertés françaises*, juillet-novembre.
— Souvenirs du Chemin de Paradis et de Roquevaire. — *Les Amis du Chemin de Paradis*, nº 8, juillet.

Muselli (**V.**). — Présence de Vincent M. — *Points et Contrepoints*, juin [nº spécial].
— V. M. — Poèmes choisis et inédits. — *P. et C.*
— Curvers (Alexis). — V. M. en Belgique. — *P. et C.*
— Le Dantec (Yves-Gérard). — Qu'il y a deux M. — *P. et C.*
— Romann (Jean). — V. M. et la présence de Dieu. — *P. et C.*
— Thérive (André). — Souvenirs sur V. M. — *P. et C.*

Péguy (**Ch.**). — * Ch. P. — *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, avec deux actes inédits. Édition établie d'après les manuscrits par Albert Béguin, avec le concours de Mme Ch. P. et d'Alfred Saffrey (Le Club du meilleur livre. Théâtre). — Club du meilleur livre, 1956.
— * Dru (Alexander). — P. — London, Harvill, 1957.
— Lettres de P. et Albert Lévy à Théo Woehrel, présentées par Auguste Martin. — *ACP*, nº 56, janvier.
— Laichter (Frantisek). — P., avec des lettres inédites de R. Rolland [présenté par A. M.]. — *ACP*, nº 58, avril.
— Martin (Auguste). — Jules Riby (1876-1956). — *ACP*, nº 55, décembre 1956.
— A. M. — A la recherche de Fr. Roussel. — *ACP*, nº 55, décembre 1956.
— Onimus (Jean). — Le patriotisme de P. — *ACP*, nº 57, février. [Publié aussi in *Cahiers universitaires catholiques*, mars.]
— Secrétain (Roger). — P. et le prix Robichon. — *ACP*, nº 58, avril.
— Villeroy 1956 [discours et allocutions de Robert Flacelière, R. P. Luc-Melchior Verheijen, Pierre Ruais]. — *ACP*, nº 55, décembre 1956.
— « Journaux pour tous » et « Livres pour tous ». — *ACP*, nº 56, janvier.
— Dédicaces de P. — *ACP*, nº 56, janvier.

Proust (**M.**). — * Kamras (Hugo). — Om P. och nagra till [Sur P. et quelques autres. Essais d'histoire littéraire]. — (Stockholm), Gebers, 1956.

— * Miller (Milton L.). — Nostalgia. A psychoanalytic study of M. P. — London, Gollancz, 1957.

— * M. P. 1871-1922, an exhibition of manuscripts, books, pictures and photographs. [Foreward by Raymond Mortimer. — P. and Ruskin, by Marie Nordlinger-Riefstahl]. — Manchester, Whitworth Art Gallery, 1956.

— Deux lettres [lettre de M. P. à Antoinette Félix-Faure [1887] ; lettre de Mme P. à Lucie F.-F. [10 août 1894], présentées par André Berge. — *BMP*, nº 7.

— Lettre [de M. P.] à Jacques Porel [s. d.]. — Deux lettres à Albert Nahmias. — *BMP*, nº 7.

— Bonmariage (Sylvain). — Facettes de M. P. — *Le Bayou*, nº 70, été.

— Bonnet (H.). — C. R. de : M. P., *Lettres à R. Hahn* (P., 1956). — *BMP*, nº 7.

— Bornecque (Jacques-Henry). — A. Gide et *Du côté de chez Swann*. — *BMP*, nº 7.

— Bornecque (J.-H.). — M. P. ou les secrets du Paradis perdu [résumé d'une conférence à Bruxelles, 24 novembre 1956]. — *BMP*, nº 7.

— G. B. — H. Bordeaux et M. P. — *BMP*, nº 7.

— Canu (Jean). — M. P. et la Normandie (*suite*). — *BMP*, nº 7.

— Cattaui (Georges). — L'œuvre de P. et son architecture symbolique. — *Art et pensée* (Nîmes), nº 1, mai 1956.

— Escoffier Lambiotte (Dr). — M. P. et la médecine psychosomatique. — *Le Monde*, 20 avril.

— Ferré (André). — La ponctuation de M. P. — *BMP*, nº 7.

— Jacot (Claude). — La signification du costume dans *A la recherche du Temps perdu*. — *Le Bayou*, nº 70, été.

— Jaquillard (Pierre). — Le Paris de M. P. (I). — *BMP*, nº 7.

— Larcher (P.-L.). — La maison de Tante Léonie [à Illiers]. — *BMP*, nº 7.

— McLendon (Will L.). — Ruskin, Morris et la première esthétique de M. P. — *Le Bayou*, nº 70, été.

— Piroué (Georges). — L'enfance chez P. et quelques autres. — *TR*, mai.

— Porel (Jacques). — P. locataire de Réjane. Souvenirs... — *FL*, 22 juin.

— Querlin (Marise). — Le secret de P. — *Artaban*, 5 juillet.

— Revel (Jean-François). — P., romancier adulte. — *La Parisienne*, juin.

— Simon (Pierre-Henri). — Stylistique proustienne. — *JG*, 13-14 juillet.

— Schiff (Violet). — A night with P. — *The London Magazine*, September 1956.

— Vallée (Claude). — La Beauté laide [extrait de : « Le Djinn », essai sur M. P.]. — *BMP*, nº 7.

— Vallée (Cl.). — Chronique bibliographique. P. et l'Angleterre. — *BMP*, nº 7.

— P. et la musique [réunion de la Société des AMP, Illiers, 26 août 1956 : Roger Delage, A. Ferré, H. Bonnet...]. — *BMP*, nº 7.

— Voir : *Diderot*.

Radiguet (R.). — Pichois (Claude). — C. R. de : K. Goesch, *R. R.* (Paris-Genève, 1955). — *RHLF*, avril-juin.

Ramuz (Ch. F.). — Ch.-F. R. — Le temps du grand Napoléon. — *NRF*, mai.

— Ch.-F. R. — Hsitoire de la Petite Fée et du Hérisson. Récit inédit — *GL*, 25-26 mai.

— Une lettre de R. à Paul Seippel, critique littéraire du *JG* [lundi (1907)]. — *JG*, 18-19 mai.

— Beaujon (Edmond). — La correspondance de R. (1900-1918). — *JG*, 18-19 mai.

— Chapelan (Maurice). — R. était cet homme qui vous rendait présent au monde. Choses vues et entendues autour de la maison de Pully. — *FL*, 18 mai.

— Gilliard (Edmond). — Journal II. R. — *Présence et Revue de Suisse*, nº 5, été.

— Vuilleumier (Jean). — Lorsque R. collaborait au *JG*. — *JG*, 18-19 mai.

Régnier (P.). — * Paule R. — Fêtes et nuages. Chronique d'une enfance. (Collection Blanche). — Gallimard, 1957.

Rolland (R.). — * R. R.-Lugné-Poe. Correspondance. 1894-1901. Présentée avec une introduction et des notes par Jacques Robichez. — L'Arche, 1957.

— Bastaire (Jean). — C. R. de : S. Gugenheim, *R. R. e l'Italia* (Milano-Varese, 1955). — *RHLF*, avril-juin.

— Fähnrich (H.). — R. R[s] Weg zur Musikforschung. — *Schweizerische Musikzeitung*, 1956, nº 4.

— Gugenheim (Susanna). — Spigolature rollandiane. R. R. e Mazzini. R. R. e il Carducci. — *LM*, marzo-aprile.

— Université de Paris. Fonds R. R. Association des amis de R. R. — *Bulletin*, nº 39, mars.

Saint-Denys-Garneau. — * Lacroix (Benoît), O. P. — S.-D.-G. (Coll. « Classiques canadiens ». 4). — Montréal-Paris, Fides, 1956.

— Ménard (Jean). — Réflexions sur le *Journal* de S.-D.-G. — *La Revue de l'Université Laval*, juin.

— Voir : *Péguy (Ch.)*.

Saint-Exupéry (A. de). — A. de S.-E. — L'avion en détresse [*Terre des Hommes*. Texte expliqué et commenté]. — *La Classe de français*, janvier-février.

— A. de S.-E. — Lettres de guerre à un ami. Devant la mort. — *FL*, 27 juillet.

— Rostu (J. du). — Une psychologie filiale : S.-E. intime [d'après les *Lettres à sa mère*]. — *Saint-Luc*. Évangile et médecine, avril.

Saint-Pol-Roux. — Voir : *Segalen (V.)*.

Salonne (M.-P.). — Trigon (Jean de). — Le souvenir de Marie-Paule S. — *Les Cahiers de l'Iroise*, avril-juin.

Segalen (V.). — V. S. — Hommage à Saint-Pol-Roux [discours prononcé le 6 février 1909]. — *Les Cahiers de l'Iroise*, novembre-décembre 1956.

— V. S. — Thibet. Poèmes inédits. — *France-Asie*, septembre 1956.

— Amer (Henry). — La Queste à la licorne. — *France-Asie*, septembre 1956.

— Joly-Segalen (Annie). — Saint-Pol-Roux et V. S. — *Les Cahiers de l'Iroise*, octobre-décembre 1956.

— Lebois (André). — Deux Bretons en Chine : V. S. et Gilbert de Voisins. — *Les Cahiers de l'Iroise*, novembre-décembre 1956.

— Lebois (A.). — Naissance des *Stèles*. — *France-Asie*, septembre 1956.

— Marsi Paribatra (Princesse). — V. S. Un exotisme sans mélange. — *RLC*, octobre-décembre 1956.

— Miomandre (Francis de). — S. et les *Stèles* — *France-Asie*, septembre 1956.

— Norge. — Encore S. Suivi de poèmes inédits de V. S. — *CS*, nº 339, février.
— Piroué (Georges). — Rencontre avec la fille de V. S. — *MF*, février.

Suarès (A.). — A. S. — Carnets [1906], présentés par Mario Maurin. — *Les Lettres nouvelles*, février.
— A. S. — Marie Florence [Marie Laurencin]. Extrait des « Carnets inédits ». — *NRF*, janvier.
— Un inédit de A. S. « Purification ». — *NL*, 14 février.
— A. S. — Un rayon comme un sourire [inédit]. — *NL*, 11 avril.

Thibaudet (A.). — Davies (John C.). — Bibliographie des articles d'Albert T. — *RSH*, avril-juin.

Toulet (P.-J.). — * Martineau (Henri). — P.-J. T. et Arthur Machen. Monsieur du Paur se publie et le Grand Dieu Pan (La vie de P.-J. T.). — Le Divan, 1957.
— P.-J. T. — Pages inédites ou oubliées. Monsieur le marquis de Brandebourg (1906). — *Le Divan*, avril-juin.
— P.-J. T. — Pages inédites ou oubliées. Notes d'art. — *Le Divan*, juillet-septembre.
— Ferry (Ferréol de). — Une amitié de T. [Lionel de F.]. — *Le Divan*, juillet-septembre.
— Martineau (H.). — P.-J. T., Jean de Tinan et Mme Bulteau. — *RSH*, avril-juin.
— Martineau (H.). — Pierre Labrouche [un ami de P.-J. T.]. — *Le Divan*, juillet-septembre.

Valéry (P.). — P. V. — Textes inédits. — Lettre sur W. Thomson (Lord Kelvin). — Deux lettres à G. Fourment. — Conte vraisemblable. — Purs drames. — Ambroise. — Lettre de G. Fourment à P. V. — *CS*, nº 340, avril.
— * P. V. — Cahiers. Tome II. 1900-1902. — Éditions du C. N. R. S., 1957.
— Deux poèmes de P. V. [publiés dans *La Petite revue maritime, politique...*, 15 août 1889, 13 février 1890, sous le titre : « Mon album »]. — *NRF*, octobre.
— Austin (Lloyd James). — C. R. de : N. Suckling, *P. V. and the civilized mind* (London, 1954) et de : F. E. Sutcliffe, *La pensée de P. V.* (Paris, 1955). — *RHLF*, avril-juin.
— Bémol (Maurice). — P. V. et l'Italie. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-lettres*, 1956, fasc. 3-4.
— Beucken (Jean de). — P. V. [I. Souvenirs autour d'une édition. — II. Trois jours avec P. V., 27-29 mai 1936]. — *Synthèses*, avril.
— Fonsny (Joseph). — P. V., poète conscient. — *Droit et Liberté*, avril.
— Huber (Egon). — P. Vs Metaphorik und der französische Symbolismus [I. Über die Bildgebrauch bei Verlaine, Verhaeren, Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Aragon und Eluard. — II. Symbolismus und Metaphorik in P. Vs *Charmes*. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, April.
— Knauer (Karl). — C. R. de : H. Sorensen, *La poésie de P. V.* (Copenhague, 1944). — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, September 1956.
— Lorenz (Erika). — Die V. kritik im heutigen Frankreich. — *Romanistisches Jahrbuch*, 1955-1956.
— Moreau (Jacques). — Affinités valéryennes. — *NL*, 7 novembre.
— Nadal Octave). — Arithmetica universalis. — *CS*, nº 340, avril.

— Nadal (Octave). — Les « larmes de l'esprit » dans *La Jeune Parque*. — *MF*, octobre.

— Nadal (O.). — Les palettes de P. V. — *Les Lettres nouvelles*, novembre.

— Noulet (Mme Émilie). — Un texte inédit de P. V., *Agathe*. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 2.

— Richthofen (E.). — Die Herkunft der Figur des « Solitaire » in Vs *Mon Faust*. — *Romanische Forschungen*, 1955-1956.

— Schulze Vellingshausen (Albert). — Bausteine der Kunst, Briefe P. Vs. — *Die Neue Rundschau*, H. 1.

— Victoria (Marcos). — P. V., los médicos y la medicina. — *Revista de la Universidad de Buenos Aires*, julio-septiembre 1956.

— Walzer (P. O.). — C. R. de : *A. Gide. P. V. Correspondance...* Préface, et notes par R. Mallet (Paris, 1955). — *RHLF*, avril-juin.

René Rancoeur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl*. — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP*. — Annales de l'Université de Paris. *AUP*. — Année (L') Propédeutique. *AP*. — Biblio. *B*. — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance *BHR*. — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB*. — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP*. — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM*. — Bulletin du Bibliophile. *BB*. — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF*. — Cahiers du Sud. *CS*. — Comparative Literature. *CL*. — Contemporary Review. *CR*. — Éducation (L') Nationale. *EN*. — Europe. *E*. — Figaro (Le) Littéraire. *FL*. — French (The) Review. *FR*. — French Studies. *FS*. — Gazette de Lausanne. *GL*. — Information (L') Littéraire. *IL*. — Journal de Genève. *JG*. — Journal of the History of Ideas. *JHI*. — Letterature moderne. *LM*. — Lettres (Les) Françaises. *LF*. — Lettres (Les) Romanes. *LR*. — Mercure de France. *MF*. — Modern Language Notes. *MLN*. — Modern Language Quarterly. *MLQ*. — Modern (The) Language Review. *MLR*. — Modern Philology. *MP*. — Neophilologus. *N*. — La Nouvelle Revue Française. *NRF*. — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL*. — Publications of the Modern Language Association. *PMLA*. — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM*. — Revue d'histoire des sciences. *RHS*. — Revue d'histoire du théâtre. *RHT*. — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF*. — Revue de littérature comparée. *RLC*.— Revue de Paris. *RP*. — Revue des langues vivantes. *RLV*. — Revue des sciences humaines. *RSH*. — Revue (La) générale belge. *RGB*. — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC*. — Romanic (The) Review. *RR*. — Studies in Philology. *SP*. — Symposium. *S*. — Table (La) Ronde. *TR*. — Temps (Les) Modernes. *TM*. — Times (The) Literary Supplement. *TLS*. — Yale French Studies. *YFS*.

ADRESSES DES PÉRIODIQUES PROVINCIAUX ET ETRANGERS[1]

— *A. U. M. L. A.* Journal of the Australasian Universities Modern Language Association. — Department of Modern languages, Canterbury University College, Christchurch, New Zealand.

— *Aberdeen University Review.* — Ed. : Miss Nan Shepherd, Dunvegan, West Cults, Aberdeenshire (G.-B.).

— *Accademie e biblioteche d'Italia.* — Fratelli Palombi Editori, via dei Gracchi 183, Roma.

— *Acme.* Annali della Facoltà di filosofia e lettere dell'Università statale di Milano. — Università degli studi di Milano.

— *Action et Pensée.* — Rédaction : Taconnerie, 3, Genève.

— *Adam International Review.* — 28 Emperor's Gate, London, S. W. 7.

— *Aevum.* Rassegna di scienze storiche-linguistiche-filologiche. Pubblicata a cura della Facoltà di lettere dell'Università cattolica dal Sacro Cuore. — Piazza S. Ambrogio 9, Milano.

— *American (The) Society Legion of honor magazine.* — 522 Fifth Avenue (36), New York.

— *Amis (Les) de Charles-Louis Philippe. Bulletin.* — Secrétariat : 11, rue Ch.-L. Philippe, Yzeure (Allier).

— *Amis (Les) de Flaubert.* — Président de la Société, Croisset-Canteleu, près Rouen (Seine-Maritime).

— *Amitié (L') guérinienne.* Bulletin trimestriel des Amis de Guérin, 2, rue Romiguières, Toulouse (Haute-Garonne).

— *Annales de Bourgogne.* — Centre d'études bourguignonnes, 36, rue Chabot-Charny, Dijon (Côte d'Or) ; vente par fascicules : Imprimerie Bernigaud et Privat, 15, rue Bossuet, Dijon.

— *Annales de Bretagne.* — Librairie J. Plihon, 5, rue Motte-Fablet, Rennes (Ille-et-Vilaine).

— *Annales de l'Académie de Mâcon.* — Secrétariat perpétuel : Hôtel Senecé, Mâcon (Saône-et-Loire).

— *Annales de l'Est.* Revue trimestrielle publiée par la Faculté des lettres de l'Université de Nancy et la Fédération historique lorraine. — 13, place Carnot, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

— *Annales de la Faculté des lettres d'Aix.* — Imprimerie Louis-Jean, Gap (Hautes-Alpes).

— *Annales de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo.* — Siège de la Société : Chambre de commerce, Saint-Malo (Ille-et-Vilaine) ; Imprimerie bretonne, 36, rue du Pré-Botté, Rennes (Ille-et-Vilaine).

— *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau.* — A. Jullien, Bourg-de-Four, 32, Genève.

— *Annales de Normandie.* — Laboratoire d'ethnographie régionale, place Guillouard, Caen (Calvados).

— *Annales du Midi.* — Librairie Éd. Privat et Cie, 14, rue des Arts, Toulouse (Haute-Garonne).

1. Dépouillés régulièrement dans la Bibliographie de la *R. H. L. F.* Cette liste n'est pas limitative et exclut d'autres revues ne contenant qu'exceptionnellement des articles sur l'histoire littéraire de la France.

— *Annales littéraires de Franche-Comté.* — Rédaction : Faculté des lettres, 30, rue Mégevaud, Besançon (Doubs) ; Vente : Les Belles Lettres, 95, Bd. Raspail, Paris.

— *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures.* — 4, rue Albert-Lautman, Toulouse (Haute-Garonne).

— *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-lettres.* — Université de la Sarre, Saarbrücken 15.

— *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa.* Lettere, storia e filosofia. — Scuola Normale Superiore, Pisa.

— *Annesci.* Édité par la Société des amis du Vieil Annecy, 1, rue Camille-Dunant, Annecy (Haute-Savoie).

— *Annuaire de la Société historique et littéraire de Colmar.* — Rédaction : L. Sittler, archiviste de la Ville de Colmar (Haut-Rhin).

— *Arbor.* Revista general de investigación y cultura. Redacción y administración : Serrano 117, Madrid ; distribución : Libreria científica Medinaceli, Duque de Medinaceli 4, Madrid.

— *Archiv für das Studium der neueren Sprachen.* — Georg Westermann Verlag und Druckerei, G. Westermann-Allee 66, Braunschweig.

— *Archiv für Kulturgeschichte.* — Böhlau-Verlag, K ln-Graz.

— *Archiv für Reformations-Geschichte.* — Carl Bertelsmann Verlag, Gütersloh.

— *Archivum historicum Societatis Iesu.* — Institutum historicum S. I., Via dei Penitenzieri 20, Roma.

— *Arts et livres de Provence.* — 37, boulevard Notre-Dame, Marseille-6e (Bouches-du-Rhône).

— *Auta* (*L'*). Les Toulousains de Toulouse et Amis du Vieux Toulouse. — Administration : 3, rue Lapeyrouse, Toulouse (Haute-Garonne).

— *Auvergne* (*L'*) *littéraire, artistique et historique.* — 7, place Michel-de-l'Hospital, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

— *Bayou* (*Le*). — University of Houston, Houston, Texas (U. S. A.).

— *Belfagor.* Rassegna di varia umanità. — Direzione : Viale Spartaco Lavagnini, Firenze ; Amministrazione : Casa editrice G. d'Anna, Firenze.

— *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance.* — Librairie E. Droz, 8, rue Verdaine, Genève (Suisse).

— *Boston* (*The*) *Public Library Quarterly.* — Copley Square, Boston, 7 (U. S. A.).

— *Bulletin de l'Académie delphinale.* — Imprimerie Allier, 26, cours Jean-Jaurès, Grenoble (Isère).

— *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises.* — Palais des Académies, 1, rue Ducale, Bruxelles.

— *Bulletin de l'Institut français en Espagne.* — Marqués de la Ensenada, 10, Madrid.

— *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne.* — Imprimerie-librairie Goupil, Laval (Mayenne).

— *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg.* — Palais Universitaire, Strasbourg (Bas-Rhin).

— *Bulletin de la Société archéologique du Finistère.* — Archives départementales, Rue du Palais, Quimper (Finistère).

— *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin.* — Présidente de la Société : Mme M.-M. S. Gauthier, Bibliothèque municipale, Limoges (Haute-Vienne).

— *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers.* — Imprimerie F. Cocharaux, 18, rue de Lorraine, Auch (Gers).

— *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.* — Hôtel de Tessé, 2, rue de Tessé, Le Mans (Sarthe).

— *Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.* — Secrétariat de la Société : 4, place des Ormeaux, Valence (Drôme).

— *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne.* — 2, place Saint-Melaine, Rennes (Ille-et-Vilaine).

— *Bulletin de la Société de Borda.* — Société de Borda, 17, avenue V.-Hugo, Dax (Landes).

— *Bulletin de la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray.* — 26, rue du Docteur-Galopin, Illiers (Eure-et-Loir).

— *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest.* — Société des Antiquaires de l'Ouest, passage de l'Échevinage, Poitiers (Vienne).

— *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze.* — Président de la Société : M. Vazeilles, Meymac (Corrèze).

— *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord.* — Société : 18, rue du Plantier ; Imprimerie Joucla, 19, rue Lafayette, Périgueux (Dordogne).

— *Bulletin de la Société « Les Amis de Maurice Rollinat ».* — Éd. Laboureur et C^ie^, Châteauroux (Indre).

— *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze.* — Président de la Société, 11, rue Bossuet, Brive (Corrèze).

— *Bulletin de littérature ecclésiastique.* Publié par l'Institut catholique de Toulouse. — 31, rue de la Fonderie, Toulouse (Haute-Garonne).

— *Bulletin des études portugaises et de l'Institut français au Portugal.* — Institut français, 11, rue Santos-o-Velho, Lisboa.

— *Bulletin des Facultés catholiques de Lyon.* — 25, rue du Plat, Lyon (Rhône).

— *Bulletin (Le) des lettres.* — Sélections Lardanchet, 10, rue Président-Carnot, Lyon (Rhône).

— *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne.* — D^r^ Balme, secrétaire général de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts, 7, place Michel-de-l'Hospital, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

— *Bulletin of the John Rylands Library Manchester.* — The Librarian, The J. Rylands Library, Deansgate, Manchester, 3 ; The Manchester University Press, 316-324 Oxford Road, Manchester, 13.

— *Bulletin trimestriel de la Société archéologique de Touraine.* — Société : 8 place Foire-le-Roi, Tours (Indre-et-Loire).

— *Bulletin trimestriel de la Société des Antiquaires de la Morinie.* — Hôtel de l'Ancien bailliage, 42 *bis*, place Foch, Saint-Omer (Pas-de-Calais).

— *Cahiers Benjamin Constant.* — Librairie Bonnard S. A., 3, rue Langallerie, Lausanne.

— *Cahiers (Les) bourbonnais.* — Direction : 11, place de la République Moulins (Allier).

— *Cahiers d'histoire publiés par les Universités de Clermont-Ferrand-Lyon-Grenoble.* — Rédaction-administration : Faculté des Lettres, 72, rue Pasteur, Lyon (Rhône).

— *Cahiers (Les) de l'Iroise.* Publication éditée par la Société d'études de Brest et du Léon. — G.-M. Thomas, 5, rue Portzmoguer, Brest (Finistère).

— *Cahiers du Nord.* — 89, rue du Grand Central, Charleroi (Belgique).

— *Cahiers du Sud.* — Administration-rédaction : 10, cours d'Estienne d'Orves, Marseille-1^er^ (Bouches-du-Rhône) ; 28, rue du Four, Paris, (6^e^).

— *Cahiers (Les) haut-marnais.* — B. P. 52, Chaumont (Haute-Marne).

— *Cahiers lyonnais d'histoire de la médecine.* — Rédaction : Dr F. de Mourgues, 1, rue de la Barre, Lyon ; Administration : 11, rue d'Algérie, Lyon-1er (Rhône).

— *Cahiers raciniens.* — Publiés par la Société racinienne. — 42, rue d'Artois, Paris (8e).

— *Casopis pro moderni filologii.* — Nakladatelství es. akademie ved, Praha II, Vodickova 40.

— *Cenobio.* — Via S. Balestra 39, Lugano (Svizzera) ; via G. Buranello, 2, Genova-Sampierdarena.

— *Church history.* Published by the American Society of Church history. — 306 Swift Hall, University of Chicago, Chicago 37, Ill.

— *Civiltà (La) cattolica.* — Via di Porta Pinciana, 1, Roma (130).

— *Clavileño.* Revista de la Asociación internacional de hispanismo. — Apartado de correos, 893, Madrid.

— *Comparative Literature.* — University of Oregon, Eugene, Oregon (U. S. A.).

— *Contemporary Review.* — 46-47, Chancery Lane, London, W. C. 2.

— *Convivium.* — Direzione : Via Belmeloro, 3, Bologna ; Amministrazione : S. E. I., Corso Regina Margherita, 176, Torino (712).

— *Culture.* — 733, rue de l'Alverne, Québec.

— *Deutsche vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte.* — J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, Kernerstrasse 43, Stuttgart.

— *Dialectes (Les) belgo-romans.* — Administration : 25, avenue Alfred-Bastien, Auderghem-Bruxelles.

— *Dialogues.* — Edebiyat Fakültesi, Beyazit-Istanbul [Dépositaire en France : Librairie Nizet, 3, place de la Sorbonne, Paris, (5e)].

— *Dissertation abstracts.* Abstracts of dissertations and monographs in microfilm. — University Microfilms, 313, North 1st Street, Ann Arbor, Michigan (U. S. A.).

— *Droit et Liberté.* — Rédaction : 21, rue Artus-Bris, Angleur ; Administration : 56, rue de Bois-de-Breux, Chênée (Belgique).

— *Dublin Review.* — 28 Ashley Place, London, S. W. I.

— *Edda.* Nordisk Tidsskrift for litteraturforskning. — Aschehoug, Oslo

— *Erasmus.* Speculus scientiarum. — Editorial office : Erasmus, (16), Darmstadt 1 (Germany), Riedeselstr., 61.

— *Essays in criticism.* — B. Blackwell, 49 Broad Street, Oxford (G.-B.).

— *Études ardennaises.* — Archives départementales, Mézières (Ardennes).

— *Études (Les) classiques.* — Rédaction et administration : 59, rue de Bruxelles, Namur (Belgique).

— *Études de lettres.* Bulletin de la Société des études de lettres. — Lausanne, Imprimerie Fawer et Favre S. A. — Responsable du Bulletin : Georges Anex, 8, avenue des Cerisiers, Pully.

— *Études normandes.* — Association d'études normandes, 2, rue du Petit-Salut, Rouen (Seine-Maritime).

— *Facultés (Les) catholiques de Lille.* Bulletin trimestriel. — 60, boulevard Vauban, Nord (Lille).

— *Filosofia.* — Via Po, 18, Torino.

— *Fondation Maurice Maeterlinck. Annales.* — Secrétaire : R. Van Nuffel, avenue des Statuaires, 123, Uccle-Bruxelles.

— *France-Asie.* — 93, rue Nguyên-van-Thinh, Saïgon.

— *French (The) Review.* — Mount Royal and Guilford Aves., Baltimore 2, Md.

— *French Studies.* — The General editor, Taylor Institution, Oxford ; B. Blackwell, Broad Street, Oxford (G.-B.).

— *Germanic (The) Review.* — Columbia University Press, Mt Royal and Guilford Aves, Baltimore 2, Md. ; 2960 Broadway, New York City 27.

— *Germanisch-Romanische Monatsschrift.* — Carl Winter, Universitätsverlag, Heidelberg, Lutherstr., 59.

— *Giornale storico della letteratura italiana.* — Casa editrice Loescher-Chiantore, via Vittorio-Amedeo 18, Torino.

— *Grive (La).* — 1, rue Saint-Louis, Mézières (Ardennes).

— *Gutenberg-Jahrbuch.* — Verlagder Gutenberg-Gesellschaft in Mainz.

— *Harvard Library Bulletin.* — The Harvard University Library, Cambridge, Mass.

— *Hochland.* Zeitschrift fur alle Gebiete des Wisses und der Schöne Kunste. — Kösel-Verlag, Kaiser Ludwigsplatz, München, 15.

— *Hudson (The) Review.* — 65 East 55 th St., New York 22, N. Y.

— *Humanitas.* Rivista mensile di cultura. — Direzione-amministrazione : via F. Crispi, 2, Brescia.

— *Huntington (The) Library quarterly.* A journal for the history and interpretation of English and american civilization. — The Henry E. Huntington Library and art Gallery, San Marino, Calif.

— *Indice de artes y letras.* — Francisco Silvela 55, Apartado 6076, Madrid.

— *Isis.* An international quarterly review devoted to the history of science — Widener Library 189, Cambridge 38, Mass.

— *Italia (L') che scrive.* — Via Angelo Secchi 3, Roma.

— *Italica.* The quarterly bulletin of the American association of teachers of Italian. — Editorial office : Northwestern University, Evanston, Ill.

— *Journal of aesthetics and art criticism.* — Waverly Press, Inc, Baltimore 2, Md.

— *Journal of the history of ideas.* A quarterly devoted to cultural and intellectual history. — Box 285, City College, New York, 31, N. Y.

— *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes.* — The Warburg Institute, University of London, Imperial Institute Buildings, South Kensington, London, S. W. 7.

— *Kentucky Foreign Language Quarterly.* — Department of modern foreign languages, University of Kentucky, Lexington, Kentucky (U. S. A.).

— *Kenyon (The) Review.* — Kenyon College, Gambier, Ohio (U. S. A.).

— *Letteratura.* — Direzione : Palazzo Strozzi, Firenze ; redazione e amministrazione : Editore De Luca, via Gaeta, 14, Roma.

— *Letterature moderne.* — Direzione : Via Paolo Costa, 34, Bologna ; Amministrazione : Casa editrice Cappelli, via Farini, 6, Bologna.

— *Lettere Italiane.* — Istituto di letteratura italiana, Università di Padova ; Editrice Libreria Liviana, Padova.

— *Lettres (Les) romanes.* — Secrétariat : 89, avenue Guido Gezelle, Louvain.

— *Listener (The).* Published... by the British Broadcasting Corporation. — 35, Marylebone High Street, London, W. I.

— *Livre (Le) et l'estampe.* Revue de la Société des bibliophiles et iconophiles de Belgique. — Société..., 5, rue du Musée, Bruxelles.

— *London (The) magazine.* — W. Heinemann, The Windmill Press, Kingswood, Todworth, Surrey (G.-B).

— *Marche Romane.* — Cahiers de l'Association des romanistes de l'Uni-

versité de Liège. — Direction : 49, rue du Château Massart, Liège ; Administration : 19, rue de Campine, Liège.

— *Marginales.* — Administration : 14, rue Marie-Henriette, Bruxelles.

— *Marseille.* Revue municipale. — Administration et rédaction : Hôtel-de-Ville, Marseille (Bouches-du-Rhône).

— *Marsyas.* — Direction et rédaction : S. André Peyre, Mûrevigne, Aigues-Vives (Gard).

— *Mélanges de science religieuse.* — 1, rue François-Baes, Lille (Nord).

— *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers.* — Imprimerie H. Siraudeau, Angers (Maine-et-Loire).

— *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne.* — 2, place Saint-Melaine, Rennes (Ille-et-Vilaine).

— *Modern (The) Language Forum.* — Department of German, University of Southern California, Los Angeles 7, Calif.

— *Modern (The) Language Journal.* — Editorial Office : Boston University, Boston 15, Mass.

— *Modern Language Notes.* — The Johns Hopkins Press, Baltimore 18, Md.

— *Modern Language Quarterly.* — Managing Editor, Parrington Hall, University of Washington, Seattle 5.

— *Modern (The) Language Review.* — Cambridge University Press, Bentley House, 200 Fuston Road, London, N. W. 1.

— *Modern Philology.* — The University of Chicago Press, 5750 Ellis Avenue, Chicago 37, Ill.

— *Mondo (Il).* — Via della Colonna Antonina 52, Roma.

— *Month (The).* — Ed. 114, Mount Street, W. I ; Longmans, Green and Cº Ltd., 6 and 7 Clifford Street, London, W. I.

— *Moyen (Le) âge.* Revue d'histoire et de philologie. — La Renaissance du livre, 12, place du Petit-Sablon, Bruxelles.

— *Musée neuchâtelois.* Organe de la Société d'histoire du canton de Neuchâtel. — Imprimerie centrale, Neuchâtel (Suisse).

— *Musées (Les) de Genève.* — Service des Musées et collections, Hôtel municipal, Genève.

— *Neophilologus.* — J. B. Wolters, Groningen.

— *Neueren (Die) Sprachen.* — Verlag Moritz Diesterweg, Frankfurt am Main-Berlin-Bonn.

— *Nos lettres.* Revue de l'Association des écrivains belges de langue française. — 150, chaussée de Wavre, Ixelles-Bruxelles.

— *Notes and Queries.* — Oxford University Press, Amen House, Warwich Square, London, E. C. 4.

— *Nouvelle (La) Revue franc-comtoise.* — 4, rue du Parlement, Dole (Jura).

— *Nouvelle Revue théologique.* — Direction : 95, chaussée de Mont-Saint-Jean, Louvain (Belgique) ; Administration : Casterman, Tournai ; 66, rue Bonaparte, Paris (6e).

— *Nouvelle (La) Revue wallonne.* — 42, rue de l'Académie, Liège.

— *Nova et Vetera.* — Administration : Librairie L. Méroz, 12, boulevard Georges-Favon, Genève.

— *Nuova Antologia* di lettere, arti e scienze. — Via del Colegio Romano, 10, Roma.

— *Nuova Rivista storica.* — Amministrazione : Lungo Tevere Prati, 22, Roma.

— *Orbis litterarum.* — Librairie Munksgaard, Copenhague.

— *P.M.L.A. Publications of the Modern Language Association of America.* — Editorial offices : 6 Washington square North, New York 3, N. Y.

— *Pages libres des écrivains dauphinois.* — Direction : M. Caillard, avenue de l'Eygala, La Tronche-Montfleury (Isère).

— *Paideia.* — Via S. Luca 15/6, Genova.

— *Papers (The) of the Bibliographical Society of America.* — The Bibliographical Society of America, 100, Washington Square, New York 3, N. Y.

— *Paragone.* — Casa editrice Sansoni, Viale Mazzini, 46, Firenze.

— *Pays (Le) d'Auge.* — Revue mensuelle éditée par l'Association « Le Pays d'Auge ». — 14, rue Duhamel, Lisieux (Calvados).

— *Pays (Le) lorrain.* — Rédaction et administration : Palais Ducal, Grande-Rue, 64, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

— *Philological Quarterly.* — The Editor, University Hall, Iowa City, Iowa.

— *Ponte (Il).* — « La Nuova Italia » editrice, Piazza Independenza, 29, Firenze.

— *Présence et Revue de Suisse.* — Quai des Bergues, 29, Genève.

— *Princeton (The) University Library Chronicle.* — Princeton University Library, Princeton, N. J. (U. S. A.).

— *Proceedings of the American Philosophical Society.* — Independence Square, Philadelphia, 6.

— *Procès-verbaux de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'archéologie.* — Siège social de la Société : Ecole de Médecine, Grenoble (Isère).

— *Progress of medieval and Renaissance studies in the U.S. and Canada.* — The University of Colorado, Boulder, Co.

— *Provence historique.* Organe de la Fédération historique de Provence. — La Pensée universitaire, 12 *bis*, rue Nazareth, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône).

— *Province (La) du Maine.* — Hôtel Cardinal-Dubois, 26, rue des Chanoines, Le Mans (Sarthe).

— *Pyrénées.* Organe du Musée pyrénéen de Lourdes. — Administration : Société des amis du Musée pyrénéen, Chambre de commerce, Tarbes (Hautes-Pyrénées).

— *Rassegna (La) della letteratura italiana.* — Corso Montegrappa, 39, Genova.

— *Rassegna di filosofia.* — Ed. Universale di Roma, Via Sistina, 48, Roma.

— *Rassegna storica del Risorgimento.* — Vittoriano, Roma.

— *Renaissance news.* — Published quarterly by the Renaissance Society of America, 1161 Amsterdam Avenue, New York 27, N. Y.

— *Revista de ideas estéticas.* — Instituto Diego Velázquez, Duque de Medinaceli, 4, Madrid.

— *Revista de la Universidad de Buenos Aires.* — Departamento editorial, Universidad, Buenos Aires (Rep. Argentina).

— *Revista de literatura.* — Instituto « M. de Cervantes » de filología hispánica, Duque de Medinaceli, 4, Madrid.

— *Revista nacional de cultura.* — Ediciones del Ministerio de educación, Caracas (Venezuela).

— *Revue belge de philologie et d'histoire.* — Administration : 66, rue de Pretoria, Anvers ; rédaction : 3, avenue Saint-Augustin, Forest (Bruxelles).

— *Revue d'Alsace.* — Administration : P. Schmitt, 22, rue Bartholdi, Colmar (Haut-Rhin).

— *Revue d'ascétique et de mystique.* — Direction : 22, rue des Fleurs ; Administration : 9, rue Monplaisir, Toulouse (Haute-Garonne).

— *Revue d'Auvergne.* — Publiée par la Société des amis de l'Université de Clermont-Ferrand. — M. Rigodon, 11, boulevard Gergovia, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

— *Revue d'histoire ecclésiastique.* — Bibliothèque de l'Université, Place Mgr Ladeuze, Louvain (Belgique).

— *Revue de l'Agenais.* — Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts, 9, boulevard de la République, Agen (Lot-et-Garonne).

— *Revue de l'Université d'Ottawa.* — Université, Ottawa.

— *Revue de l'Université de Bruxelles.* — Rédaction : 56, avenue Fr.-Roosevelt, Bruxelles ; Administration : 31, avenue des Coccinelles, Boitsfort.

— *Revue (La) de l'Université Laval.* — C. P. 460, Québec.

— *Revue de la Méditerranée.* Revue de pensée et d'information françaises publiée par l'Université d'Alger. — Administration : Université, Alger.

— *Revue de Savoie.* — 6, rue de Boigne, Chambéry (Savoie).

— *Revue de théologie et de philosophie.* — Ancienne Académie, rue Cité-Devant, 3, Lausanne.

— *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest.* — Place André-Leroy, Angers (Maine-et-Loire).

— *Revue des langues vivantes.* Tijdschrift voor levende talen. — Editions Marcel Didier, 14, rue des Comédiens, Bruxelles.

— *Revue des sciences humaines.* — Faculté des Lettres, 9, rue Auguste-Angellier, Lille (Nord) ; dépositaire : Librairie J. Corti, 11, rue de Médicis Paris (6e).

— *Revue des sciences religieuses.* — Palais Universitaire, Strasbourg (Bas-Rhin).

— *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie.* — 16, rue Dufay, Rouen (Seine-Maritime).

— *Revue (La) du Bas-Poitou.* — Dr Merle, 74, rue Alsace-Lorraine, Niort (Deux-Sèvres).

— *Revue du Caire.* — 3, rue du Dr Abdel Hamid Saïd, Le Caire (Egypte) — Editions des « Cahiers du Sud », 28, rue du Four, Paris (6e).

— *Revue du Nord.* — Université de Lille, Faculté des lettres, 9, rue Auguste-Angellier, Lille (Nord).

— *Revue du Rouergue.* — Place de la Cité, Rodez (Aveyron).

— *Revue générale belge.* — Administration : 21, rue de la Limite, Bruxelles.

— *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde.* — Hôtel des Sociétés savantes, 71, rue du Loup, Bordeaux (Gironde).

— *Revue internationale de philosophie.* — Rédaction-administration : 65, avenue Louis-Lepoutre, Bruxelles.

— *Revue (La) nouvelle.* — Rédaction : 5, square de la Résidence, Bruxelles ; Administration : Casterman, Tournai (Belgique) et 66, rue Bonaparte, Paris (6e).

— *Revue philosophique de Louvain.* — Editions de l'Institut supérieur de philosophie, 2, place du Cardinal-Mercier, Louvain ; Abonnements : E. Nauwelaerts, même adresse.

— *Revue régionaliste des Pyrénées.* — 2, place de la Libération, Pau (Basses-Pyrénées).

— *Revue (La) savoisienne.* — Académie florimontane, Hôtel-de-Ville, Annecy (Haute-Savoie).

— *Rivista di filosofia.* — Taylor Editore, Via Valeggio 26, Torino (Italia).

— *Rivista di letterature moderne e comparate.* — Casa editrice Sansoni, Viale Mazzini 46, Firenze.

— *Rivista storica italiana.* — Edizioni scientifiche italiane, Via Roma, 406, Napoli.

— *Romance Philology.* — University of California Press, Berkeley 4, Cal.

— *Romanic (The) Review.* — Columbia University Press, Mt. Royal and Guilford Aves., Baltimore 2, Md.

— *Romanistisches Jahrbuch.* — Romanisches Seminar Ibero-Amerikanisches Forschungsinstitut der Universität Hamburg ; Kommissionsverlag Cram, de Gruyter und C°, Hamburg.

— *Sacerdoce et poésie.* — Abbé Jean Peltier, curé de Chaumont-sur-Loire, (Loir-et-Cher).

— *Sewanee (The) Review.* — The University of South Sewanee, Tennessee.

— *Simoun.* — Avenue de Sidi-Chami, Oran (Algérie).

— *Siculorum gymnasium.* Rassegna della Facoltà di lettere e filosofia dell' Università di Catania. — Biblioteca della Facoltà di lettere, Università degli Studi, Catania.

— *Società.* — Amministrazione : G. Einaudi, Via Umberto Biancamano 1, Torino.

— *Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Inférieure.* — Nantes (Loire-Maritime).

— *Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Bulletins et mémoires.* — 8, rue Saint-Gouéro, Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).

— *Sophia.* — Rassegna critica di filosofia e storia della filosofia. — Casa Editrice Dott. A. Milani (Cedam), via Jappelli, 5, Padova.

— *Spectator (The).* — 99, Gower Street, London, W.C.1.

— *Studi francesi.* — Direzione : Corso Stati Uniti, 39, Torino : Amministrazione : Corso Regina Margherita, 176, Torino (712).

— *Studi Romani.* — Piazza Cavalieri di Malta, 2, Roma.

— *Studi Urbinati* di storia, filosofia e letteratura. — Redazione : Facoltà di magistero dell'Università degli studi di Urbino ; Vallecchi, Firenze.

— *Studia neophilologica.* — A Journal of Germanic and Romance philology. — A.-B. Lundequistska Bokhandeln, Uppsala (Suède).

— *Studies in Philology.* — The University of North Carolina, Box 149, Chapel Hill, N. C.

— *Studies in Renaissance.* — The Renaissance Society of America, 1161 Amsterdam Avenue, New York 27.

— *Sur.* — San Martín, 689, Buenos Aires (Republica Argentina).

— *Symposium.* — A journal devoted to modern foreign languages and literatures. — Syracuse University, Department of Romance languages, 313 Hall of Languages, Syracuse, N. Y. (U.S.A.).

— *Synthèses.* — Revue internationale. — Ed. 230, rue J.-Fr. de Becker, Voluwe-Saint-Lambert, Bruxelles (Belgique).

— *Thyrse (Le).* — Revue d'art et de littérature. — 104, avenue Montjoie, Uccle-Bruxelles.

— *Times (The) Literary Supplement.* — The Times Publishing C°, Printing House Square, City of London, E. C. 4.

— *Twentieth (The) Century.* — 26, Bloomsbury Way, London, W.C.2.

— *Università di Napoli. Annali della Facoltà di lettere e filosofia.* — Istituto editoriale del Mezzogiorno, Via Costantinopoli, 3, Napoli.

— *Vie (La) wallonne.* — Editions de la revue, Soc. Coop., 13, rue Wiertz, Liège.

— *Visages de l'Ain.* — Prieuré de Brou, Bourg-en-Bresse (Ain).

— *Vita e Pensiero.* — Rassegna italiana di cultura. — Piazza S. Ambrogio, 9, Milano.

— *Yale French Studies.* — W. L. Harkness Hall, Yale University, New Haven, Conn.

— *Yearbook of comparative and general literature.* — The University of North Carolina Press, Chapel Hill, N.C. [pour l'Europe : Librairie E. Droz, 8, rue Verdaine, Genève].

— *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur.* — Verlag des Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz ; Franz Steiner Verlag, Bahnhofstrasse 39, Wiesbaden.

— *Zeitschrift für Religions-und Geistesgeschichte.* — Verlag E. J. Brill G.m.b.H., Köln, Haus am Friesenplatz.

— *Zeitschrift für romanische Philologie.* — Max Niemeyer Verlag, Tübingen.

Le Gérant : GÉRALD MIGNOT.

Imp. en France à l'Imp. WILLAUME-EGRET à Saint-Germain-lès-Corbeil. en novembre 1957.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 4e trimestre 1957.
N° d'ordre dans les travaux de la LIBRAIRIE ARMAND COLIN : 1804.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie WILLAUME-EGRET : 1.105.

57e ANNÉE - N° 2
AVRIL-JUIN 1957

Revue d'Histoire Littéraire de la France

SOMMAIRE

LOUIS LAFUMA
Éclaircissement d'une notule pascalienne 212

JACQUES VANUXEM
L'ode tirée du Psaume XVII n'est pas de Racine 214

GÉRAUD VENZAC
Retour à l'ascendance grecque d'André Chénier 161

ANDRÉ VIAL
De « Volupté » à « L'Education sentimentale » *(Suite et fin)* 178

CHARLES JOATTON
Les variantes inédites de « La Marseillaise de la paix » 217

JEAN DE BOOY
Un épisode mal connu de la vie de Lamartine 225

V. P. UNDERWOOD
Sources théâtrales de Verlaine 196

C. CHADWICK
Rimbaud le poète 204

Suite du Sommaire, p. 2

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et de la Direction Générale des Arts et des Lettres

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Suite du Sommaire

COMPTES RENDUS

P. M. SCHON : **Vorformen des Essays in Antik und Humanismus** (E. JARNO), 232 — A. CARRIAT : **Bibliographie des œuvres de Tristan L'Hermite** (R. PINTARD), 232 — M. FR. ZELLER : **New Aspects of Style in the Maxims of La Rochefoucauld** (W. G. MOORE), 233 — GRIMAREST : **La Vie de M. de Molière**, éd. Mongrédien (PH. VAN TIEGHEM), 234 — CH. DEDEYAN : **Madame de Lafayette** (P. MOREAU), 235 — A. ADAM : **Histoire de la littérature française au XVII^e siècle, t. IV** (J. ORCIBAL), 237 — R. A. SAYCE : **The French Biblical Epic in the Seventeenth Century** (J. LAGNY), 239 — M. DANIÉLOU : **Fénelon et le duc de Bourgogne** (L. COGNET), 241 — G. BONNO : **Les Relations intellectuelles de Locke avec la France** (P. VERNIERE), 242 — A. MEISTER : **Zur Entwicklung Marivaux'** (L. GUICHARD), 244 — MARIVAUX : **Le Petit-Maître corrigé**, éd. F. DELOFFRE (L. GUICHARD), 245 — H. RODDIER : **L'Abbé Prévost. L'homme et l'œuvre** (CL.-E. ENGEL), 246 — **Travaux sur Voltaire et le dix-huitième siècle, sous la direction de TH. BESTERMAN, t. I** (J. PROUST), 247 — CH. GUYOT : **Le Rayonnement de l' « Encyclopédie » en Suisse francaise** (P. KOHLER), 249 — P. VERNIERE : **Spinoza et la Pensée française avant la Révolution** (R. MERCIER), 252 — G. R. HAVENS : **The Age of Ideas. From Reaction to Revolution in Eighteenth-century France** (F. C. GREEN), 254 — M. LEVAILLANT : **Une amitié amoureuse. Mme de Staël et Mme Récamier** (P. MOREAU), 255 — M. I. MORAUD : **Une Irlandaise libérale en France sous la Restauration Lady, Morgan...** (P. REBOUL), 258 — J. VIER : **La Comtesse d'Agoult et son temps, t. I** (CL. PICHOIS), 260 — F. MARCEAU : **Balzac et son monde** (P.-G. CASTEX), 264 — H. CLOUARD : **Alexandre Dumas** (A. MOULIS), 265 — R. JOURNET et G. ROBERT : **Autour des « Contemplations »** (J.-B. BARRERE), 267 — R. BALDICK : **The Life of J.-K. Huysmans** (R. RANCŒUR), 270 — J. CLARK : **La Pensée de Ferdinand Brunetière** (P. MOREAU), 271 — K. G. MILLWARD : **L'Œuvre de Pierre Loti et l'esprit « fin de siècle »** (J. LETHEVE), 273 — R. GUIETTE : **Max Elskamp** (A. KIES), 275 — A. MAUROCORDATO : **L'Ode de Paul Claudel** (Y. LE HIR), 276 — S. GUGENHEIM : **Romain Rolland e l'Italia** (J. BASTAIRE), 277 — A. GIDE-P. VALERY : **Correspondance** (P. O. WALZER), 277 — M. BEMOL : **La Parque et le Serpent** (A. SCHNEIDER et P. O. WALZER), 281 — N. SUCKLING : **Paul Valéry and the Civilized Mind** (LL. J. AUSTIN), 283 — F. E. SUTCLIFFE : **La Pensée de Paul Valéry** (LL. J. AUSTIN), 285 — K. GŒSCH : **Raymond Radiguet. Etude biographique. Bibliographie** (CL. PICHOIS), 288 — E. A. RACKY : **Die Auffassung vom Menschen bei A. de Saint-Exupéry** (Y. LE HIR), 289 — MARSI PARIBATRA : **Le Romantisme contemporain** (P. MOREAU), 289 — W. MONCH : **Das Sonett, Gestalt und Geschichte** (M. BEMOL), 293 — A. VIATTE : **Histoire littéraire de l'Amérique française** (P. MOREAU), 294 — J. FOUCHARD : **Les Marrons du Syllabaire ; — Plaisirs de Saint-Domingue ;— Artistes et répertoire des scènes de Saint-Domingue ; — Le Théâtre à Saint-Domingue** (A. VIATTE), 296 — TOPFFER : **L'Héritage**, nouvelle éd. A. FRANCOIS (CL. PICHOIS), 297 — A. J. AXELRAD : **Le Thème de Sophonisbe dans les principales tragédies de la littérature occidentale** (R. LEBEGUE), 298 — ASSOCIATION G. BUDE : **Congrès de Tours-Poitiers, 1953** (P. JOURDA), 299 — P. TEILLONDULLIN et CH. CHARRAS : **Charles Dullin** (PH. VAN TIEGHEM), 300 — J.-B. BARRÈRE : **Le Regard d'Orphée** (LL. J. AUSTIN), 300.

Correspondance et Nouvelles diverses 301

Éditions du C. N. R. S. 303

BIBLIOGRAPHIE, par René RANCŒUR, 305

R. RANCŒUR

BIBLIOGRAPHIE LITTÉRAIRE 1955 *1 vol. in-8°* **300 F**

Bibliographie littéraire 1953 **200 F**

Bibliographie littéraire 1954 **250 F**

Société d'Histoire littéraire de la France

18, Rue de l'Abbé-de-l'Epée - PARIS (5e)

BUREAU :

Président..... **M. Émile HENRIOT,** *de l'Académie française.*
Vice-Présidents..... **M. Maurice LEVAILLANT,** *de l'Académie des Sciences morales et politiques.*
M. Henri MONDOR, *de l'Académie française.*
Secrétaire..... **M. Jean POMMIER,** *Professeur au Collège de France.*
Trésorier..... **M. Pierre JOSSERAND,** *Conservateur à la Bibliothèque Nationale.*
Secrétaire archiviste **M. Claude PICHOIS,** *Attaché au C.N.R.S.*

Conseil d'Administration :

MM. F. BALDENSPERGER, A. BILLY, J. BONNEROT, M. BOUTERON, CH. BRUNEAU, P.-G. CASTEX, G. CHARLIER, P. CLARAC, R. DUMESNIL, J. DURON, Mme M.-J. DURRY, MM. J. FABRE, B. GUYON, J. HYTIER, R. JASINSKI, P. JOURDA, R. LEBÈGUE, H. MARTINEAU, ÉD. MAYNIAL, G. MONGRÉDIEN, P. MOREAU, A. MORIZE, R. PINTARD, R. RANCŒUR.

Correspondants de la Revue à l'étranger :

Canada : M. Mouton (Ottawa). — **États-Unis** : M. Bédé (Columbia) M. Bonno (Berkeley), M. Peyre (Yale), M. Vigneron (Chicago). — **Grande-Bretagne** : M. Green (Édimbourg), M. Vinaver (Manchester). — **Hongrie** : M. Eckhart (Budapest). — **Italie** : M. Pizzorusso (Pise). — **Pays-Bas** : M. Bellaunay (Utrecht). — **Suisse** : MM. Guyot et Lugin (Neuchâtel), Raymond (Genève), P. O. Walzer (Berne). — **Tchécoslovaquie** : M. Kopal (Prague).

Revue d'Histoire littéraire de la France

RÉDACTION

Prière d'adresser toute correspondance concernant la RÉDACTION à :
M. Jean POMMIER, 12, avenue de l'Observatoire, Paris (6e)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les volumes envoyés pour comptes rendus doivent être adressés *impersonnellement* à la Librairie Armand Colin avec cette mention : « Pour la Revue d'Histoire Littéraire. »

ADMINISTRATION

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (abonnements, commandes de numéros, d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, Paris, Ve - Compte de chèques postaux : *Paris 1671.*

ABONNEMENT ANNUEL 1957 (4 numéros)

France et Union française. 1 200 F Étranger. 1 500 F
Le numéro de l'année courante (et des années parues). 290 F

Il reste quelques exemplaires de certaines années, de 1894 à 1953. Chaque année forme un volume in-8° broché vendu **1 000 F.** *Les TABLES GÉNÉRALES de la* Revue d'Histoire Littéraire de la France *: 1894-1898 et 1899-1908, par* M. Maurice TOURNEUX, *sont en vente à la Librairie Armand Colin. Pour les années 1909-1939, la TABLE GÉNÉRALE, par* Pierre JOSSERAND, *est en vente à la Librairie Droz, Genève.*

P.-H. SIMON

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XX^e SIÈCLE

Cette histoire en deux volumes, de la Collection Armand Colin, remplace l'ouvrage d'André Billy depuis longtemps épuisé. L'ouvrage comprend une bibliographie générale ; en outre chaque auteur important fait l'objet d'une note bio-bibliographique qui fournit les éléments essentiels.

2 vol. de 224 pages, dans la nouvelle présentation de la Collection Armand Colin.

Chaque volume **300 F**

J. THORAVAL

LA DISSERTION FRANÇAISE AU BACCALAURÉAT

L'EXPLICATION DE TEXTES

La méthode de l'explication de textes : Ce qu'elle n'est pas — Ce qu'elle est — Les différents cas.

L'explication des textes en action : *Théâtre* (7 textes de Hugo Racine, Molière, Corneille, Marivaux) — *Contes, récits, romans* (5 textes de Rousseau, Mérimée, Maupassant, Stendhal, Chateaubriand) — *Poésie* (4 textes de la Fontaine, Ronsard, Verlaine, Rimbaud) — *5 Textes abstraits* de Bossuet, Montaigne, Montesquieu, Voltaire, Diderot.

Conseils pratiques : Le choix et la compréhension du sujet — L'établissement du plan — La rédaction.

L'explication française à l'oral.

1 vol. in-16, 140 pages, broché **280 F**
Rappel : **Auteurs et Genres Littéraires** **470 F**

R. GARAPON

LA FANTAISIE VERBALE ET LE COMIQUE DANS LE THÉATRE FRANÇAIS

Du moyen âge à la fin du XVII^e siècle : les débuts de notre théâtre. L'âge d'or : soties, farces et mystères des XV^e et XVI^e siècles. L'éclipse de la comédie de la Renaissance. Le renouveau entre 1600 et 1650. Molière et le dépassement de la fantaisie verbale. Le déclin entre 1660 et 1715.

Un vol. in-8° 368 pages, broché **850 F**

ARMAND COLIN

IMP. WILLAUME-ÉGRET, SAINT-GERMAIN-LÈS-CORBEIL

1 MAY 1957
SHL
WITHDRAWN